

Alain Grandbois



AVANT LE CHAOS

ÉDITION CRITIQUE
PAR CHANTAL BOUCHARD
ET NICOLE DESCHAMPS

BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Avant le chaos
et autres nouvelles

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction :

Roméo Arbour, Laurent Mailhot, Jean-Louis Major

DANS LA MÊME COLLECTION

Honoré Beaugrand, *la Chasse-galerie et autres récits* (François Ricard)

Paul-Émile Borduas, *Écrits I* (André-G. Bourassa, Jean Fiset et Gilles Lapointe)

Arthur Buies, *Chroniques I* (Francis Parmentier)

Jacques Cartier, *Relations* (Michel Bideaux)

Henriette Dessaulles, *Journal* (Jean-Louis Major)

Alain Grandbois, *Poésie I, II* (Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton)

Alain Grandbois, *Visages du monde* (Jean Cléo Godin)

Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* (Antoine Sirois et Yvette Francoli)

Germaine Guèvremont, *le Survenant* (Yvan G. Lepage)

Jean-Charles Harvey, *les Demi-civilisés* (Guildo Rousseau)

Albert Laberge, *la Scouïne* (Paul Wyczynski)

Lahontan, *Œuvres complètes I, II* (Réal Ouellet et Alain Beaulieu)

Joseph Lenoir, *Œuvres* (John Hare et Jeanne d'Arc Lortie)

Ringuet, *Trente arpents* (Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major)

La « Bibliothèque du Nouveau Monde » entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Alain Grandbois

Avant le chaos
et autres nouvelles

Édition critique

par

CHANTAL BOUCHARD

Université McGill

et

NICOLE DESCHAMPS

Université de Montréal

1991

Les Presses de l'Université de Montréal
C.P. 6128, succ. « A », Montréal (Québec), Canada H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada a
accordé une subvention pour la publication de cet ouvrage.

ISBN 2-7606-1542-1

Dépôt légal, 4^e trimestre 1991

Bibliothèque nationale du Québec

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés

© Les Presses de l'Université de Montréal, 1991

© Les Éditions HMH pour *Avant le chaos*.

INTRODUCTION

Les nouvelles d'Alain Grandbois méritent d'être relues, sinon franchement découvertes à travers les méandres de leur élaboration ou par des textes inédits. Elles témoignent d'une recherche au niveau de l'écriture, qui est d'autant plus intéressante à explorer qu'elle ne s'impose pas d'emblée. L'auteur y tenait beaucoup. S'il faut en croire un commentaire étonnant, il aurait personnellement attaché plus d'importance à la première publication d'*Avant le chaos*, son unique recueil de nouvelles, d'abord paru en 1945 puis repris et augmenté en 1964, qu'à celle des poèmes des *Îles de la nuit*, sortis presque simultanément et qui marquent le début de sa célébrité¹. L'activité de Grandbois nouvelliste semble s'être prolongée sa vie entière, même s'il a publié peu de nouvelles.

Rien de tout cela n'est évident pour le lecteur d'aujourd'hui qui aborde l'œuvre dans son ensemble. La réputation d'Alain Grandbois repose avant tout sur sa poésie, qui ne risque pas d'être oubliée. S'il existe une voix propre à cet écrivain voyageur, c'est d'abord là qu'elle parle et, parmi les poètes contemporains qui s'en sont inspirés, Jacques Brault et Fernand Ouellette l'ont déjà éloquemment mise en valeur. Nous reconnaissons tous, comme l'a écrit Fernand Ouellette, qu'« avec lui, le vivant, le poème et l'esprit devenaient au Québec ce qu'ils étaient partout ailleurs, des domaines infinis² ».

1. Rapporté par Léopold LeBlanc dans sa thèse « Poésie et thématique d'Alain Grandbois », Université de Caen, 1971, p. 352.

2. « Il est d'étranges destins », *Liberté*, nos 9-10, mai-août 1960, p. 153.

Il y a également, chez ce poète de la modernité naissante au Québec, un écrivain explorateur d'autres formes littéraires qui a continué à se chercher sans jamais se fixer vraiment. Chroniqueur ? Romancier ? Journaliste ? Dramaturge ? Essayiste ? On connaît Grandbois prosateur par les récits de voyage qu'il a publiés et qui ont été largement diffusés à la radio, *Né à Québec, les Voyages de Marco Polo* et *Visages du monde*, par ses nombreux articles dans les journaux et revues, par des conférences, des préfaces, sans oublier une longue traduction de l'anglais, ainsi que par les nouvelles d'*Avant le chaos*. Il est encore plus manifestement présent dans une foule d'inédits, particulièrement dans les ébauches de ses nouvelles, récits ou romans dont nous esquisserons plus loin le contenu et dont nous présentons, avec cette réédition des principales nouvelles, les extraits les plus significatifs. Tout en ménageant quelques surprises confirmant leur caractère exploratoire, la plupart de ces textes, soigneusement conservés par l'auteur, ruminent les thèmes propres à l'ensemble de l'œuvre, mais en les traitant d'une façon qui les retient constamment en deçà d'une cristallisation de l'écriture, telle qu'elle s'accomplit dans les poèmes. Dans une certaine mesure, ces textes, délaissés sans être rejetés, sont assimilables aux nouvelles publiées, dont le caractère fragmentaire est frappant³. Leur importance de catalyseurs est immense. Et qui sait si ce n'est pas sur ce terrain marginal des récits inachevés que le poète, trop peu classique au goût de ses contemporains, s'est avancé le plus près d'une découverte de la modernité.

Même s'il est vrai, comme l'affirme Jacques Brault, qu'« il n'y a pas de coupure radicale entre la prose et la poésie de Grandbois⁴ », il demeure que les récits de voyage, les souvenirs et les nouvelles, ainsi que leurs ébauches, sont marqués par une démarche autobiographique qui s'avoue plus ou moins ouvertement. On en chercherait vainement la trace ailleurs et tous les biographes ou interviewers du poète parlent de ses réticences à répondre à leurs questions de façon précise. Fasciné par l'histoire, Grandbois résiste pourtant à la tentation de

3. Ce thème a été développé par Jean-Pierre Boucher dans « Fragmentation et unité dans *Avant le chaos* », *Écrits du Canada français*, n° 60, 1987, p. 156-173.

4. *Alain Grandbois*, Montréal, L'Hexagone, et Paris, Seghers, 1968, p. 29.

devenir historien. Chez lui, la tentative d'esquisser un récit des origines passe nécessairement par l'élaboration romanesque. Ainsi, les voyages racontés à la première personne dans *Visages du monde* se retrouvent, à peine transposés, dans la trame narrative des nouvelles au décor exotique. Quant aux deux récits d'aventures qui empruntent autant au roman qu'à la documentation historique, *Né à Québec* et *les Voyages de Marco Polo*, il serait facile d'y lire, au-delà des conquêtes de l'espace, un voyage intérieur et d'y reconnaître, dans les personnages de Louis Jolliet et de Marco Polo, quelques-uns des masques de l'auteur.

C'est surtout dans les nouvelles que cette fonction devient évidente. Il n'est pas exagéré de dire que Grandbois s'y livre à une étrange auto-analyse, non plus simple chronique de ses voyages, décrits tantôt avec l'œil d'un anthropologue, tantôt avec celui d'un touriste dandy, mais véritable quête des origines, dont le récit, en fin de compte, sera évidemment impossible à faire.

Entre l'histoire et la fiction

Situer historiquement *Avant le chaos*, une œuvre somme toute assez récente, pose plus de difficultés qu'on ne pourrait l'imaginer : éparpillement des sources, parfois surabondantes et parfois lacunaires, repères chronologiques souvent incertains dans les documents laissés par l'auteur mais qui recourent des événements d'envergure mondiale.

Lorsque, dans son avant-propos, daté de 1945 et signé de ses initiales, Alain Grandbois fait allusion aux « temps pleins d'angoisse que nous traversons » (p. 45) pour les opposer au « monde d'avant le chaos » (p. 46), il parle évidemment, en son nom propre, de la Deuxième Guerre mondiale comme d'un fait historique. Le texte aurait-il été rédigé avant l'armistice de mai 1945, puisque la guerre commencée en 1939 n'y a pas encore pris fin ? L'édition de 1964 reprend tel quel le texte de 1945, ce qui pourrait être un choix de l'auteur créant un effet d'écriture, l'état de « chaos » semblant se prolonger indéfiniment en un temps grippé du point de vue de l'histoire, ce qui introduit fortuitement une temporalité romanesque là où elle est inattendue.

L'effet inverse se produit dans les nouvelles, par exemple dans « Le 13 », lorsque le narrateur suspend son récit pour raconter une page d'histoire : « [...] à Canton, nous étions une vingtaine de Blancs dans le salon de l'hôtel Victoria, au cœur de la petite île de Shameen [...] Ce matin même (*c'était le 1^{er} mars 1934*⁵), là-bas, au Mandchoukuo [...] » (p. 58). Quant au personnage de la nouvelle « Le rire », dont le narrateur rapporte les propos en les situant en *Chine, 1934*, il navigue non moins évidemment dans l'ambiguïté d'un espace-temps fictif. Pourtant, le repère biographique de la Chine en 1934, dans l'itinéraire souvent embrouillé de Grandbois voyageur et chroniqueur de ses voyages, est l'un des rares qui soit appuyé par des « preuves irréfutables⁶ ».

Le fait que le contenu des nouvelles soit si manifestement autobiographique, sans jamais vouloir l'être ouvertement, ne simplifie pas la tâche. Malgré les travaux substantiels de Jacques Blais, de Léopold LeBlanc, de Jacques Brault, ainsi que les découvertes dont Jean Cléo Godin et Marielle Saint-Amour ont présenté la synthèse dans *Poésie I*, nous ne disposons pas encore d'une biographie d'Alain Grandbois assez détaillée pour en avoir fini avec le ressassement des épisodes connus d'une légende. Au niveau de son contenu aussi bien que de l'histoire de sa rédaction, le recueil d'*Avant le chaos* demeure encore trop englué dans les approximations sur la vie de son auteur-narrateur pour se démarquer comme œuvre d'imagination⁷. Cela dit, les faits corroborés sont suffisamment abondants et significatifs pour qu'on puisse dès maintenant affirmer que la vie d'Alain Grandbois fut en effet fabuleuse, du moins jusqu'au début de la Deuxième Guerre mondiale.

5. C'est nous qui soulignons.

6. Voir Alain Grandbois, *Poésie I*, édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1990, p. 17. Parmi ces preuves, il y a la lettre datée du 10 mai 1934 qu'Alain Grandbois adresse à son père de Tchang-King en Chine (BNQ, 204/9/4 ; voir illustration, p. 169).

7. Il semble bien que Grandbois nouvelliste ait été conscient du danger de calquer de trop près la réalité, comme en témoigne le début d'un fragment inédit : « Je dois dire tout de suite que cette nouvelle parfaitement authentique n'est pas une bonne nouvelle, précisément parce qu'elle est authentique » (manuscrit de 12 f., BNQ, 204/3/9).

Le paradis d'avant le chaos

Sans reprendre en détail ce qui a déjà été commenté dans l'introduction générale de *Poésie I*, rappelons qu'un héritage exceptionnel venant de son grand-père paternel, Michel-Adolphe Grandbois, décédé en 1908, avait permis à l'auteur d'*Avant le chaos* de voyager autour du monde pendant toute sa jeunesse, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de trente-neuf ans, sans autre boussole que sa curiosité, sans autre contrainte que celle de ses caprices. On aura reconnu le héros-narrateur de la plupart des nouvelles déjà publiées, mais ce n'est qu'une esquisse à laquelle s'ajouteront plusieurs traits qui rendront le parallèle encore plus frappant.

Né en 1900 à Saint-Casimir-de-Portneuf dans une famille d'une prodigieuse libéralité d'esprit pour l'époque, Alain Grandbois semble avoir échappé, comme par magie, aux contraintes habituelles de la vie en société. « Mon enfance, écrit-il dans un fragment inédit de récit autobiographique, a été la plus heureuse qui fût. Je n'ai rien à dire de très particulier, de très marquant. Des bosses sur le front, des genoux déchirés, les maladies nécessaires, et puis c'est tout⁸. » La mort d'un frère et d'une sœur qui le précédaient fait de lui l'aîné de huit enfants, situation qui ne paraît pas du tout avoir entravé sa liberté de mouvement, même si lui-même la perçoit autrement. « Ah, mon père ! écrit-il dans un autre fragment de souvenirs. Il a été à la fois l'homme le plus charmant et le plus détestable que j'ai connu. Pour moi d'une sévérité excessive. J'étais l'aîné de la famille, le porteur du nom⁹. » Il se peut qu'Alain enfant ait souffert des reproches de son père, mais l'enchaînement des circonstances ferait croire à sa mansuétude plutôt qu'à son excessive sévérité.

À une époque décrite par tant de ses contemporains comme accablée sous le joug des interdits de l'Église, lesquels

8. Extrait de cinq feuillets manuscrits, sans date ni titre, dont le début semble annoncer un projet plus vaste : « Ce petit livre commence comme un roman rose [...] » (BNQ, 204/3/1). Ce texte serait à mettre en parallèle avec un autre d'une vingtaine de pages et qui commence ainsi : « Mon enfance a été à la fois heureuse et très malheureuse. Tour à tour [...] » Dans ces mêmes feuillets manuscrits, on trouve un aveu qui n'est pas commenté : « Je crois qu'il est beaucoup plus facile d'être pauvre que d'être riche. » À paraître dans *Proses diverses*.

9. *Loc. cit.*

pèsent alors sur toute la société québécoise, Alain Grandbois fait tranquillement l'école buissonnière en toute impunité et il s'instruit en puisant sans réserves dans la riche bibliothèque de son père. La crainte des foudres de l'Index ou d'une excommunication ne l'a jamais effleuré. Non seulement son indiscipline n'a causé aucun scandale irréparable, mais elle semble avoir été encouragée. Inscrit au Petit Séminaire de Québec, il obtiendra d'étonnants privilèges : à seize ans, l'indépendance d'une chambre en ville où il peut lire, écrire et recevoir à sa guise et, plus tard, en classe de philosophie, une dispense d'assiduité aux cours pendant six mois pour accompagner ses parents en Europe, juste à la veille des examens du baccalauréat, examens qu'il passera d'ailleurs avec succès. La seule concession faite à son père par l'étudiant vagabond semble avoir été de poursuivre ses études de droit jusqu'à l'accession au barreau en 1925. On sait qu'il ne pratiquera jamais. Par la suite étudiant à Paris, il laissera tomber un projet de thèse sur Rivarol qu'il avait inscrite à l'École libre des sciences sociales. Tout se passe comme si cet enfant doué avait bénéficié d'un immense espace de liberté où son talent a pu se développer sans entraves, mais dans une solitude un peu désertique dont l'œuvre entière témoigne.

La période des voyages viendra prolonger une enfance peu commune, à la fois sauvage et très choyée. Il demeure à ce jour impossible de retracer avec précision l'itinéraire qu'a suivi Alain Grandbois depuis sa première traversée de l'Atlantique, en 1920, jusqu'à son mystérieux rapatriement au début de la guerre. Après avoir parcouru le Canada d'un océan à l'autre à l'âge de 19 ans, il a voyagé et séjourné en Europe, en Asie, en Afrique, non sans revenir périodiquement se reposer soit à l'île de Port-Cros, en Méditerranée, au large de Hyères (France), île dont il fera son oasis de prédilection, soit dans son milieu d'origine, à Saint-Casimir, à Québec, à Montréal... En témoin sensible, mais aussi en spectateur détaché, il assiste aux grands événements qui bouleversent la première moitié du siècle : révolution chinoise, montée du fascisme en Europe, événements qu'il perçoit à travers leur écho filtré par la rumeur de la plus brillante vie mondaine. Pour apprendre quelque chose de radical sur la condition humaine, ce poste d'observation n'est pas moins efficace qu'un autre : il est évident qu'une œuvre littéraire est irréductible à son contenu.

Très varié, le paysage des nouvelles d'*Avant le chaos* se concentre en quelques lieux privilégiés : la Chine et la France, particulièrement la Côte d'Azur et Paris. Le recueil s'ouvre sur la description d'une oasis africaine, celle d'Ambouli près de Djibouti, brillante de « mille petits feux doux, bleus, pareils à ceux de la neige nouvelle, au matin, dans les pays du Nord » (p. 48), ce qui pourrait être une façon de réunir en une seule métaphore le paradis de l'enfance et celui de la période des voyages. Les allusions au « pays de Québec » sont présentes, mais discrètes. Ainsi, dans « Le Noël de Jérôme », on imagine que le décor de l'hôpital anonyme où se meurt Jérôme est situé dans une ville québécoise plutôt qu'européenne, africaine ou asiatique. Dans l'ensemble, cependant, on peut dire que, malgré leur pittoresque, les lieux décrits par Grandbois sont tous plus ou moins ceux de « la planète Mars » (p. 225), là où habitent les héros de « Julius » au temps de leur bonheur, ou bien le *no man's land* de cette « mer sans commencement ni fin », au large de Macao : « Une mer d'espace éternel [où r]ien n'existait. Ni Canton, ni Macao, ni Noordwijk, ni Paris, ni Québec. Rien, ni personne. » Pays du nirvāna où chacun avance au rythme d'une « marche lente à travers des limbes fantomatiques » (p. 202).

Portrait de l'auteur en explorateur

Les documents que nous avons consultés à la BNQ concernant les pérégrinations de Grandbois sont assez éloquentes pour établir l'existence de nombreuses coïncidences entre les expériences personnelles de l'auteur et celles qu'il prête à son narrateur ou à ses autres personnages. L'utilisation rigoureuse de ce matériel (photos, correspondances, carnets) n'est guère facile, car très peu de photos sont identifiées ou datées et la correspondance de Grandbois présentement disponible se limite à une soixantaine de lettres¹⁰. Ces témoignages épars permettent néanmoins de se représenter l'auteur d'*Avant le chaos* évoluant d'hôtels en paquebots, de bars en terrasses de café,

10. Quelques lettres de Grandbois ont déjà été publiées, par exemple la « Lettre d'amour pour le cœur vide... » dans *Délivrance du jour et autres inédits* (Montréal, Éditions du Sentier, 1980, p. 25-31). Voir également sa correspondance avec Simone Routier dans René Pageau, *Rencontres avec Simone Routier*, suivies des *Lettres d'Alain Grandbois* (Joliette, Parabole, 1978) ainsi que les *Lettres à Lucienne* (Montréal, L'Hexagone, 1987).

au volant de sa Bugatti ou aux commandes des avions de plaisance qu'il a appris à piloter, en pleine brousse ou dans les fumeries d'opium, arpentant la muraille de Chine ou flânant sous les palmiers de Cannes. Il est souvent accompagné de jolies femmes, et les lettres implorantes qui ont été conservées de certaines d'entre elles suffiraient à établir sa réputation de séducteur.

Ni ce luxe, ni la multiplicité des expériences insolites, ni la grande popularité dont il jouit n'arrivent cependant à faire oublier à cet héritier du romantisme le poids d'ennui qu'il ressent. S'il faut en croire les vestiges de sa correspondance amoureuse, il fut rarement heureux en amour, et cela malgré son brillant entourage féminin. On l'imagine d'ailleurs moins en véritable don Juan qu'en soupirant rêveur, sultan exaspéré par l'encombrement de son harem et rêvant de paix auprès d'une figure maternelle éthérée, tantôt accablé par les reproches des femmes qu'il a quittées, tantôt déçu par celles qui l'ont abandonné pour un nouvel amant ou pour retrouver leur mari. Entre deux aventures sentimentales ou entre deux voyages, sa vieille amie, Claudie Balyne, la « châtelaine » de Port-Cros¹¹, lui tient lieu de confidente et de consolatrice. Et l'on peut se demander si Marguerite Rousseau, sa cousine, qu'à cinquante-huit ans il épousera lorsqu'elle sera devenue veuve, n'a pas joué le même rôle durant ses escales au pays.

Arrêtons-nous à certaines traces qui restent de ces expériences bel et bien vécues par l'auteur d'*Avant le chaos*. Voici d'abord, en vrac, un grand nombre de photos au décor exotique, le plus souvent indéfini, simples paysages ou instantanés où l'on reconnaît facilement sa silhouette élégante d'homme dans la trentaine, cette photo-ci, par exemple, qui le fait voir souriant, en casque colonial et complet blanc, entre deux Noires non identifiées qu'il enlace de ses bras ouverts, l'une, jeune et

11. Connue des habitants de l'île sous le nom de Claudie Balyne, à cause de son amant Claude Balyne, pseudonyme de Jean Picard dont on la croyait l'épouse, celle qu'on appelle aussi la « châtelaine de Port-Cros » est Marcelline Jeanne Gaffet, née à Marseille le 24 avril 1884 et décédée à Hyères le 26 mars 1966 puis enterrée à Port-Cros. Elle était, depuis le 9 juillet 1953, veuve de Clément Marcel Henry et sa légataire universelle. Quant à l'histoire des titres de propriété du « château », qui était à l'origine un fort dont il a gardé l'aspect, elle n'est guère plus simple mais tout aussi romanesque.

belle, n'étant vêtue que de bijoux. En voici une autre de la même série (?), qui représente un groupe d'indigènes dont la plupart sont nus, tribu qu'on imagine mal située en Asie (on lit pourtant au verso de la photo : « Alain à Saïgon ») : dans un paysage très boisé se profilent quelques huttes ; au premier plan, devant une voiture unique, Alain Grandbois, vêtu du même costume que tout à l'heure et un autre Occidental qui lui ressemble. En voici plusieurs, constituant peut-être le thème principal de l'ensemble de ces photos, où nous retrouvons Grandbois campé en explorateur dandy, jeune homme de taille moyenne, toujours vêtu avec le raffinement du veston cravate, les mains dans les poches, l'air séduisant d'un acteur à succès qui affiche une grâce nonchalante, posant dans divers paysages de ports de mer : ici, peut-être Hong-kong ou Shanghai, là, peut-être Nice, Cannes ou Portofino... Voici des photos de voitures, toujours élégantes, décapotables ou non, et des photos de bateaux, de yachts, de jonques... Quant aux nombreuses photos de l'île de Port-Cros, elles permettent d'apprécier la réalité physique de ce « lieu sacré du refuge et du repos », que décrit *Visages du monde* : on dirait en effet des représentations du paradis terrestre¹².

Parmi ces documents, il y a également la série des photos et des lettres de femmes¹³. Les premières portent parfois des

12. « Entre deux ou trois voyages assourdissants, après des mois de Paris, de Biarritz ou de Cannes, après de longs voyages dans le Proche-Orient, en Afrique, aux Indes, en Indochine, en Chine, je revenais toujours à Port-Cros comme au lieu sacré du refuge et du repos. J'ai connu certes d'autres îles fameuses, les Baléares, les Açores, les Bermudes, Formose, et ces îles malaises, posées comme des bouquets de fleurs au sud de Bali, pleines d'oiseaux aux couleurs vives et de jeunes femmes chantantes, mais je n'en ai point connu qui m'aient enchanté autant que Port-Cros » (Alain Grandbois, *Visages du monde*, édition critique par Jean Cléo Godin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1990, p. 251-252).

13. Le fonds Grandbois de la BNQ comprend 421 lettres à Alain Grandbois. Parmi les correspondances de femmes qui ont été conservées, citons celles de Claudie Henry (10 lettres, 1947-1961, chemise 22), de Sophie Jablonska (29 lettres, 1931-1932, chemise 23), de Gerda Kizler (4 lettres, 1933-1934, chemise 24), d'Olga (5 lettres, 1927-1929, chemise 28), de Jane Thomas (56 lettres, 1935-1937, chemise 32). Quant aux photos, elles n'ont pas encore été répertoriées d'une façon systématique, sauf quelques photos de femmes identifiées qui sont groupées. L'échantillon que nous avons consulté comprend une quinzaine de photos de Gerda Kizler, 4 photos de Tania, 3 photos d'Olive, une vingtaine de photos de Claudie Henry dont l'une datée de 1931, 7 photos d'Olga et une photo de Sophie Jablonska.

légendes évocatrices d'agréables moments de plaisir, les secondes sont plutôt tristes. On dirait des clips de mauvais films et plusieurs pourraient faire rire s'ils ne témoignaient pas d'un désespoir d'amour aussi poignant. Ces femmes s'appellent, entre autres, Yvonne, Olive, Jane, Gerda, Nancy, Margot, Claudie, Sophie (également appelée Jade), Olga, Tania... L'énumération n'est ni exhaustive ni franchement énigmatique puisque la plupart de celles que nous avons nommées ont déjà été identifiées.

Retenons le prénom de Tania, puisqu'il coïncide avec le titre de l'une des principales nouvelles et que nous possédons un témoignage de l'existence d'un modèle à ce personnage. Il s'agit d'une lettre que Marcel Dugas adresse à Grandbois après la première parution de « Tania » dans *la Revue moderne*, en septembre 1942 :

Cher ami,

C'est bien ! C'est fort intéressant. J'ai reconnu Tania que vous avez un peu « arrangée ». Tout est vrai, mais la fin de cette femme n'est-elle pas tout à fait inventée, comme il se doit dans un roman ? Et puis – je vous corrige – vous l'avez aimée. Mais il valait mieux dire le contraire : c'est plus roman. Ô souvenirs ! Que nous veulent-ils ? Votre nouvelle se lit avec l'intérêt le plus soutenu. Béragère m'écrit et me dit son enthousiasme : elle a beaucoup aimé ce conte. Félicitations et refaites-en d'autres avec vos souvenirs... Tania n'est pas morte : elle revit, quoique si lointaine. Peut-être est-elle morte ? C'est tout à fait bien. Je vais à Montréal. J'appellerai au téléphone.

À vous

M. D.

P.S. Parlez-nous de la chère petite Allemande, morte, celle-là, à Madrid. Inventez¹⁴.

Dans les archives, on trouve aussi la photo, en grand format, d'une jeune femme simplement identifiée « Tania », d'une écriture qui n'est probablement pas celle de Grandbois. Le photographe qui l'a prise a un nom célèbre, imprimé à l'endos de

14. Nous citons cette lettre de Marcel Dugas d'après une photocopie qui a été transmise à Jo-Ann Stanton par Paul Beaulieu. C'est une lettre manuscrite de deux feuillets, portant l'en-tête des Archives publiques du Canada, sans date ni lieu. D'une écriture différente de celle de Marcel Dugas, clairement identifiable, on peut lire, au bas du second feuillet et dans le sens opposé de la rédaction de la lettre, cette citation de Nietzsche : « Voici l'heure du grand mépris. L'heure où vous dites : "Qu'importe mon bonheur !" »

la photo : « Man Ray, 31 bis, rue Campagne Première, Paris ». Les trois autres photos que comprend cette série de quatre sont moins certaines. Deux représentent une jeune femme en maillot de bain, qui pourrait en effet être Tania ; à l'endos de l'une de ces photos, on lit, au crayon : « Tania ? » Enfin, la dernière photo, qui a pour arrière-plan une pagode, fait voir une jeune femme en jupe-pantalon, blouson et souliers plats qui ressemble à la Tania de la grande photo ; à l'endos, on peut lire : « Une autre parmi les autres », d'une écriture inconnue. Deux autres photos sont peut-être reliées à Tania, mais rien ne permet de l'affirmer. L'une et l'autre représentent une jeune femme allongée sur un divan jonché de coussins, la première occupée à fumer ce qui semble être de l'opium, l'autre apparemment endormie. En haut de la première photo, on peut lire, d'une écriture inconnue : « En souvenir de quelques bons moments. C. [ou peut-être L. ?] Shanghai 1934. »

Aucun de ces indices, même ceux qui concernent Tania, dont nous ignorons, après tout, le véritable nom¹⁵ et le rôle défini dans la vie de l'auteur, n'est parfaitement concluant d'un point de vue strictement historique. Et pourtant, chaque fragment de ces images dont nous pourrions multiplier les exemples semble avoir son écho dans *Avant le chaos*. Si, d'une manière générale, les renseignements anecdotiques n'ont qu'un intérêt marginal pour faire comprendre la façon de travailler d'un auteur, leur discontinuité même en ce qui concerne Grandbois ne fait que nous renvoyer à un caractère essentiel de l'œuvre.

Portrait du narrateur

À l'exception du « Noël de Jérôme » et d'« Ils étaient deux commandos », les nouvelles déjà connues d'*Avant le chaos* mettent en scène un narrateur cultivé, riche, jeune et beau, grand voyageur qu'on retrouve surtout en Asie ou sur la Côte d'Azur, parfois champion de natation et amateur de voitures de sport. D'origine canadienne, il s'exprime en un français neutre qui contraste avec la variété des accents pittoresques mis en scène

15. Jean Cléo Godin émet l'hypothèse que cette Tania s'inspire de Tatiana Kousminski, que Grandbois a rencontrée à Shanghai en 1934 (voir Alain Grandbois, *Visages du monde*, p. 31).

dans les dialogues¹⁶. Il est écrivain dilettante, tantôt poète composant des poèmes « extrêmement échevelés » (p. 113), tantôt également romancier, comme dans « Grégor » où il travaille à la rédaction de *Samiah*, roman qui existe bel et bien à l'état d'ébauche dans le fonds Grandbois mais que ni le narrateur ni l'auteur n'achèveront¹⁷. Dans « Le 13 », il est conteur s'appliquant à raconter l'histoire de « la Dame au palmier » (p. 59) de façon à la rendre aussi véridique que possible. On le voit même offrir à Tania ses services pour corriger en français une traduction faite de l'ukrainien d'un roman qu'elle vient d'achever, *les Forces neuves* (p. 73-74), dont le style lui rappelle celui de Ramuz ou de Colette. Baignant dans la culture contre laquelle il déchaîne parfois son ironie, il lit *Point-Counterpoint*¹⁸ d'Aldous Huxley (p. 60), fait allusion à Stendhal (p. 66), apprécie la récitation de poèmes chinois (p. 62, 202-203), cite Gabriele d'Annunzio (p. 75), participe d'un air entendu aux conversations où il est question de Pascal, de *l'Enfer* de Dante ou de Supervielle, applaudit aux propos iconoclastes de son ami Grégor qui expose son projet de bibliothèque idéale¹⁹ en se moquant, entre autres, d'Henry Bordeaux et de Paul Morand (p. 124-128). Il met en scène son ami Marcel Dugas, personnage ambigu puisqu'il s'agit d'un écrivain québécois, contemporain de l'auteur, à qui il fait citer des vers de Paul

16. Voir à ce sujet la communication faite par Chantal Bouchard à Catania en 1988 : « Les nouvelles d'Alain Grandbois : donner la parole aux personnages », à paraître. Voir aussi Chantal Bouchard, « Alain Grandbois et la nouvelle. Ce que les inédits nous apprennent », dans *Grandbois vivant*, Montréal, L'Hexagone, 1990, p. 43-47.

17. « Samiah ou l'Épisode ingénu », également sous les titres « Amia », « Les désirs de l'incertitude » et autres, manuscrit de 143 feuillets (BNQ, 204/2/34 B). Des fragments de « Samiah ou l'Épisode ingénu » ont paru dans *Délivrance du jour et autres inédits*, avec des dessins de l'auteur, p. 33-41.

18. Comme son narrateur, Alain Grandbois lisait indifféremment en anglais ou en français. Il l'affirme dans un brouillon de lettre à Earle Birney : « Je lis à peu près autant de livres anglais que français » (BNQ, 204/9/11). Voir également, dans la chemise 13, la lettre d'Earle Birney, 22 novembre 1948.

19. La bibliothèque idéale imaginée par Grégor comprend une série d'ouvrages dont les titres n'ont rien de fictif : *le Rouge et le noir*, *Madame Bovary*, *la Princesse de Clèves* (*infra*, p. 126). Pourtant, nous avons cherché en vain à élucider le mystère du titre *le Perroquet jaune* qui fait partie de la même énumération. On signale dans *Visages du monde* (*op. cit.*, p. 634) l'existence d'un *Perroquet vert*, nom d'hôtel à Saint-Brieuc auquel Grandbois trouvait de la « fantaisie » et qu'il aurait peut-être repris dans l'invention d'un titre imaginaire. *Le Perroquet vert* est aussi le titre d'un roman de la princesse Bibesco paru en 1924.

Jean Toulet, poète français qui n'a rien de fictif et sur qui Dugas est censé rédiger une étude²⁰ (p. 153-154).

Bref, il cherche à devenir le poète que sera l'auteur des nouvelles, et c'est là le secret du bonheur qu'il résume dans un passage de « Grégor » : « Je vivais seul, comme après chacun de mes voyages. Je lisais, j'écrivais des poèmes que je déchirais aussitôt, je chassais dans la montagne, je reprenais pied avec moi-même, j'étais heureux » (p. 154).

Là où la fiction rejoint certainement l'histoire dans la composition du personnage du narrateur écrivain, c'est dans l'allusion qui résume en une phrase laconique la parution du premier recueil de poèmes à Hankéou : « Il [Vernet dans la nouvelle, Pierre R. Spire dans la réalité] voulut publier, en édition chinoise, quelques poèmes de moi qui lui plaisaient, et il le fit » (p. 179). En ce cas, seul le nom du mécène a été changé. Le travail d'écriture qui s'est accompli tient dans l'extrême condensation de l'événement.

On retrouve le narrateur dans les autres personnages, notamment chez Julius qui est présenté comme son *alter ego*, l'être, dit-il, qu'il a « peut-être le mieux connu au monde » (p. 218), poète lui aussi, champion de natation, amoureux de l'amour puis d'une femme avec qui il se perd en mer dans l'explosion de son bateau, événement qui demeure ambigu dans la version finale, dont les brouillons montrent les hésitations de l'écrivain entre le suicide et l'accident. Cette nouvelle, composée d'une seule longue phrase, ce qui la distingue des autres nouvelles, plus classiques, est certainement celle dont l'avant-texte présente la plus grande richesse et qui permet le mieux d'analyser les méthodes de travail de Grandbois novelliste²¹. Enfin, c'est peut-être dans l'élaboration de ce personnage étrange et désespéré que l'auteur a poussé le plus profondément sa tentative de dépasser l'autobiographie au sens littéral.

20. Marcel Dugas (1883-1947) vécut à Paris de 1910 à 1914 et de 1920 à 1940. L'essai projeté sur Toulet n'a jamais paru. Parmi ses livres, citons *Apologies* (Montréal, Paradis-Vincent, 1919, 110 p.), *Littérature canadienne. Aperçus* (Paris, Firmin-Didot, 1929, 202 p.), *Paroles en liberté* (Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, 174 p.).

21. Voir Chantal Bouchard, « Julius ou le double d'Alain Grandbois », *Littératures*, n° 3, mai 1989, p. 87-93, et « La genèse de *Julius* : au commencement était le chaos », *Urgences*, n° 24, juillet 1989, p. 35-42.

On reconnaît aussi le profil du narrateur, pourtant absent comme personnage d'« Ils étaient deux commandos », dans la description du commando Roland Granger, avant sa conversion provoquée par la guerre.

Roland plaisait aux femmes. Il n'avait qu'à paraître pour les émuvoir. Elles disaient de lui : « C'est un charmeur ! » Il parlait avec esprit, s'habillait à Londres, dansait admirablement, conduisait de belles voitures, traitait généreusement ses amis, qui disaient de lui : « C'est un chic type ! » Il leur prêtait de petites sommes d'argent qu'il avait le tact d'oublier. Ses études terminées, il était parti pour l'Europe. Il imaginait la terre comme un vaste champ de plaisir, et la vie, comme le moyen de le parcourir. L'Europe, pour lui, avait été Paris, Londres, Cannes, Deauville, Biarritz, Monte-Carlo, le Lido, le baccara et la roulette, les plages d'or et les fausses princesses, les grands hôtels et les petites actrices, le champagne – Veuve Clicquot 21 – et les yachts blancs qui croisent, par les adorables nuits d'été, devant Saint-Raphaël ou Juan-les-Pins (p. 231).

Même dans les nouvelles où le narrateur est personnellement mis en scène, il réapparaît souvent dans l'esquisse d'un personnage secondaire, par exemple Christian, le mari de Tania, dans la nouvelle du même nom : « C'était un homme jeune dans la trentaine, extrêmement courtois, très cultivé, de manières un peu distantes » (p. 85). Il renaît également, grâce à une technique analogue à celle de « Julius », dans la figure d'un héros ou d'une héroïne amis du narrateur, par exemple le fantaisiste Grégor, qui aime « se griser de mots comme un morphinomane se grise de sa drogue » (p. 123), ou encore Bill Carlton, polyglotte et globe-trotter, lecteur prodigieusement cultivé dont la « réserve était extrême » (p. 54). À ce point de vue, Tania, romancière et poète exilée qui « possédait surtout le sens d'une poésie très large » (p. 73) et qui « avait mis beaucoup de foi dans son livre » (p. 75), pourrait être, elle aussi, une autre facette du narrateur.

Dans *Avant le chaos*, à peu près tous les personnages sont amoureux, mais sans trouver d'autre bonheur que dans la mort la plus romantique, la fuite ou le renoncement sublime. Ainsi, dans « Grégor », le narrateur est amoureux de Nancy qui lui préfère Grégor, lui-même follement épris de Nariska qui choisit de se suicider afin de sauvegarder la splendeur de leur amour. Julius quitte « la dame au diamant » dont il était amoureux puis, lorsqu'il se brûle de nouveau à l'amour, c'est

pour se consumer avec sa jeune épouse, nouvelle dame au diamant, dans une explosion en mer. Au fond, la stratégie de fuite de l'amour, clairement exposée par Grégor et Julius avant la grâce du coup de foudre, n'est que la mise en scène dramatisée de toutes les autres aventures amoureuses racontées par le narrateur sur un mode plus ou moins ironique. Pour Kyrov, Nancy et Fleur-de-Mai, l'expérience de l'amour se transforme en aventure religieuse : Kyrov, désespérément amoureux d'Hélène, devient prêtre ; Nancy, riche Américaine qui attend vainement le retour de Grégor, consacre sa vie au soin des enfants malades ; la très jeune Fleur-de-Mai veut épouser le narrateur, séduit par sa beauté, non parce qu'elle l'aime, mais pour sauver sa foi catholique, dont ses parents ignorent tout. Le point culminant de l'idéalisation de ces amours éperdues est sans doute le culte que Grégor voue au portrait de sa mère morte : « Comment pourrais-je jamais aimer une autre femme avec cette tendresse, cette confiance ! Elle, c'est mon icône » (p. 122). Toute l'œuvre de Grandbois semble hantée par cette image féminine fantomatique, évanescence et consolatrice, liée à la mort et à l'idéal. Le personnage des nouvelles qui en constitue le plus parfait modèle est Geneviève, ultime présence angélique auprès de Jérôme mourant, dans « Le Noël de Jérôme ».

Le retour au pays

Si les premiers poèmes de Grandbois ont été publiés d'abord à Hankéou, en Chine, aux antipodes de son milieu d'origine, les nouvelles paraissent sous le signe du retour au pays, qui a été vécu comme une déroute plutôt qu'à la façon paisible d'une rentrée au bercail. La catastrophe à laquelle le titre fait allusion n'est pas seulement celle de la Deuxième Guerre mondiale dont parle l'avant-propos, mais une crise personnelle de l'auteur : faillite d'une vie de liberté marquée par l'insouciance matérielle, étape franchie de la jeunesse qui paraît désormais d'autant plus fabuleuse qu'elle est irrémédiablement finie.

Les découvertes que fera le poète voyageur lorsqu'il rentrera au pays au début de la guerre sont amères. Brusquement dépouillé du décor fastueux de sa vie vagabonde, le voici non seulement ruiné, mais inapte au travail encadré auquel sont

soumis ses contemporains pour qui, collectivement du moins, la situation économique s'améliore. Autrefois mis en marge de la société par ses privilèges d'héritier, il est de nouveau marginalisé par sa volonté de demeurer écrivain dans un milieu qui privilégie, à ce moment-là, d'autres valeurs. Plus profondément, il est bouleversé par la déflagration mondiale qui marque la déroute de l'Occident. Pour lui, la crise personnelle de l'avènement de la quarantaine semble également avoir été dramatique. La mort de sa mère, survenue le 8 septembre 1944, jette une ombre de deuil sur sa vie affective. On chercherait en vain, dans la grisaille de cette période difficile, une trace de la fougue donjuanesque des années précédentes.

Il serait cependant injuste de dramatiser la situation. À son retour au Canada, comme toujours au cours de sa vie, Alain Grandbois continue d'être favorisé par la chance²². Appuyé par des amis, des connaissances qui apprécient son œuvre naissante ou des inconnus qu'il arrive à charmer, il se bâtit assez rapidement une carrière d'écrivain reconnu. Principalement grâce à Radio-Canada, il réalise en fait le tour de force de vivre de sa plume, sans faire le sacrifice de sa liberté qu'eût exigé son encadrement dans une profession, celle d'avocat par exemple, pour laquelle il était préparé. Si nous retrouvons Grandbois assistant-bibliothécaire à la bibliothèque Saint-Sulpice ou publiciste au Musée du Québec, chroniqueur au *Petit journal* ou pigiste à Radio-Canada plutôt que dans tel ou tel emploi prestigieux, c'est sans doute parce qu'il a choisi de se réserver du temps pour écrire. Il ne tardera pas d'ailleurs à s'imposer à tous, jeunes poètes ou académiciens, indépendantistes ou fédéralistes, cléricaux ou anticléricaux, comme l'écrivain le plus important de sa génération.

Transposée dans les nouvelles, la période révolue des explorations illimitées deviendra le séjour paradisiaque d'« avant le chaos ». Qu'elle ait été revécue sous le mode de la nostalgie n'a rien d'étonnant : « J'ai écrit ces nouvelles pour retrouver

22. Jacques Blais raconte qu'à son retour au pays, en 1939, Alain Grandbois aurait été hébergé gratuitement durant huit mois dans un hôtel de Montréal. Il n'est pas exclu qu'il ait en outre bénéficié de l'hospitalité d'autres aubergistes, à Saint-Irénée, à Deschambault, à Saint-Joseph-de-la-Rive et ailleurs, dans ces auberges de campagne où il se réfugiait pour écrire, les premières années après son retour. Voir J. Blais, *Présence d'Alain Grandbois*, Québec, Presses de l'université Laval, « Vie des lettres québécoises », 1974, p. 85.

ces parcelles du temps perdu, [...] pour repêcher mes propres jours. Car il y eut une époque invraisemblable où un jeune garçon pouvait entreprendre de parcourir la vaste terre sans matricule au col, sans havresac au dos, sans godillots réglementaires, sans casque d'acier. Ses responsabilités n'engageaient que lui, se limitaient aux seules frontières de son être » (p. 45). Il n'est pas sûr cependant que la situation momentanément privilégiée d'Alain Grandbois ait été, comme il le laisse entendre dans son avant-propos, celle de tous les hommes de sa génération. Si le narrateur d'*Avant le chaos* et quelques-uns de ses amis semblent effectivement avoir « vécu des jours que leurs cadets ne connaîtront jamais » (*ibid.*), c'est au niveau le plus superficiel, car ils n'échappent pas plus que l'auteur et ses autres personnages à l'angoisse commune aux humains.

Première publication d'Avant le chaos

Lorsque, en juillet 1944, Alain Grandbois écrit à sa mère de l'Auberge des brises, à Belœil, « petit hôtel canadien dans un petit village canadien » où il croit se retrouver à Saint-Casimir, il est clair qu'il est venu pour y « travailler », mais à quel manuscrit au juste²³ ? Comme les *Îles de la nuit* ont déjà paru en mai, il se peut qu'il soit occupé à mettre au point la nouvelle « Le rire », qui paraîtra en octobre 1944 dans *la Revue moderne*, à moins qu'il ne soit déjà en train de préparer la publication d'*Avant le chaos*, à venir en 1945, recueil dont « Grégor », alors inédit, sera le texte le plus substantiel.

Quatre nouvelles de Grandbois avaient déjà paru dans *la Revue moderne* au cours de l'année 1942 : « Le 13 », en mai ; « Tania », en septembre ; « Ils étaient deux commandos », en novembre ; « Le Noël de Jérôme », en décembre. D'après Jacques Blais, elles auraient été rédigées à la bibliothèque Saint-Sulpice, alors que l'auteur habitait à Montréal et logeait au 1452 de la rue Union²⁴. La première édition d'*Avant le chaos* reprend donc « Le 13 » et « Tania », mais délaisse « Ils étaient deux

23. Lettre dont le cachet postal indique « juillet 44 » (BNQ, 204/9/4). Ce témoignage est d'autant plus exceptionnel qu'il précède de quelques semaines la mort de Bernadette Rousseau et qu'il n'existe dans le fonds de la BNQ que deux lettres d'Alain Grandbois à sa mère.

24. *Présence d'Alain Grandbois*, p. 105.

commandos » et « Le Noël de Jérôme », remplacés par « Le rire », d'abord paru en 1944, et « Grégor », qui sera publié pour la première fois. Avec l'avant-propos qui explicite la parenté de l'auteur avec son narrateur, ce recueil de quatre nouvelles forme une véritable unité romanesque, puisqu'on y retrouve le même personnage d'écrivain voyageur, d'origine canadienne, allant et venant de Djibouti à Moukden, de Cannes à Paris, de Hanoi à Constantinople, de Shanghai à Tchentou, explorateur du paradis terrestre d'« avant le chaos ».

« *Avant le chaos* » ou « *Avant le déluge* » ?

Avant le chaos n'est pas le titre que Grandbois avait d'abord choisi pour son recueil de nouvelles. Il avait plutôt imaginé *Avant le déluge*. Il semble bien que le principal responsable de ce changement ait été Marcel Dugas, qui a signalé à son ami que le titre *Avant le déluge* avait déjà été utilisé²⁵. Voici sa lettre, dont l'enveloppe a été oblitérée à Ottawa, le 16 octobre 1944 :

Cher ami... et Monsieur,

Robert de Roquebrune vient de me dire qu'il lit un livre de Léo Larguier intitulé : *Avant le déluge*. Avis au jeune découvreur. Mettez, si bon vous semble : « Avant la bouillabaisse », « Avant le grain » ou « Durant l'orage », etc., etc. Mettez donc ce que vous voudrez. Mais vous êtes averti. Comme je suis bon !!! Tiens, je vous suggère : « *Avant le micmac* ». Pour simplifier, vous pourriez peut-être mettre « Tania et autres contes ». Je m'en fous, croyez-le bien. Et prenez ça mal, surtout, espèce de loufoque. Vous êtes averti.

À vous

Dugas

Une autre lettre de Marcel Dugas, datée de mars 1945²⁶ et accusant réception du livre qui vient de paraître, revient sur ce sujet avec une insistance qui laisse imaginer que Grandbois avait dû beaucoup tenir à *Avant le déluge* : « Il m'a fait plaisir que vous ayez changé votre titre. Vous avez fini par comprendre qu'il n'y avait rien de blessant de ma part à vous avertir que le titre choisi d'abord, "Avant le déluge", avait été pris par Larguier. Ainsi de toutes les choses dont vous m'accusez avec votre

25. Léo Larguier, *Avant le déluge. Souvenirs*, Paris, Grasset, 1928, 257 p.

26. Cette lettre ainsi que celle du 16 octobre 1944 se trouvent dans le fonds Grandbois (BNQ, 204/9/15).

fantaisie spéciale. » Le sujet se poursuit dans un post-scriptum : « *Avant le chaos* est un bon titre à mon sens. Souffrez que je me permette de le croire, et de ne pas être blessé parce que c'est moi qui le dis. »

Avant le chaos, suite

Son premier recueil de quatre nouvelles ayant paru sous une forme qui est presque celle d'un roman, Grandbois continue à publier des nouvelles jusqu'en 1959. Le hasard veut qu'elles se présentent de nouveau par quatre : en mai 1945, « Illusions » dans *la Revue moderne* ; en juin 1947, « Fleur-de-Mai » dans *Liaison* ; en novembre 1950, « Un homme à sa fenêtre », simultanément dans *la Revue populaire* et dans le supplément de *la Presse* ; en 1959, « Julius » dans le tome IV des *Cahiers de l'Académie canadienne-française*. Comme « Julius » et « Fleur-de-Mai » sont apparentées aux quatre premières nouvelles, il est naturel que l'auteur ait songé à les inclure dans la nouvelle édition d'*Avant le chaos*, celle de HMH, en 1964. Restent quatre nouvelles dont les thèmes sont divergents. Assez curieusement, Grandbois laisse tomber « Illusions » et « Un homme à sa fenêtre », qui sont des textes plus récents, et il inclut deux nouvelles de 1942 qu'il avait d'abord éliminées en 1945. Avec « Le Noël de Jérôme » et « Ils étaient deux commandos », *Avant le chaos* perd donc en un sens sa cohérence romanesque de départ et se rapproche davantage du recueil de nouvelles dont les sujets sont disparates.

Nous accentuons cette caractéristique qui marque l'édition de 1964, édition qui s'imposait comme texte de base puisque c'est la dernière revue par l'auteur, en ajoutant non seulement « Illusions » et « Un homme à sa fenêtre », mais aussi une sélection d'inédits, justement choisis pour en marquer la variété.

Les manuscrits, une lente élaboration

Tout cela ne nous dit pas à quel moment au juste les nouvelles d'*Avant le chaos* furent écrites : il est pratiquement impossible de le savoir avec certitude. Les volumineux dossiers qui comprennent les manuscrits de « Grégor » et de « Julius » prouvent, hors de tout doute, que ces textes ont été repris plusieurs fois et très probablement sur de longues périodes. Il

en va autrement de textes comme « Ils étaient deux commandos », sans doute inspiré par le débarquement de Dieppe en 1942, ou « Le Noël de Jérôme », qui pourrait être une commande pour le numéro de Noël 1942 de *la Revue moderne*. Même si Grandbois affirme avoir perdu plusieurs carnets sur lesquels il avait pris des notes au cours de ses voyages, même si nous n'avons pas de manuscrit pour toutes les nouvelles déjà publiées, nous pouvons imaginer qu'il est rentré au pays en emportant avec lui une partie de ses papiers – peut-être, entre autres, les ébauches de « Grégor », dont il semble avoir rêvé de faire un roman.

Chose certaine, Grandbois avait déjà fait l'expérience d'autres formes littéraires que la poésie bien avant son retour au Canada. Nous en avons un témoignage dans une lettre qu'il adresse à René Garneau de Paris, en 1933, et dont un fragment de brouillon subsiste : « Autrement et malgré tout, et peut-être à cause de mon état de santé, j'ai beaucoup travaillé – des poèmes, des nouvelles, un roman, c'est en vrac, je ferai le tour de cela à mon retour²⁷. » Par ailleurs, comme Grandbois a l'habitude de griffonner sur n'importe quel papier qu'il a sous la main, certains fragments rédigés sur des feuillets à en-tête d'hôtels ou de paquebots où il s'est trouvé durant les années vingt nous portent à croire qu'il a toujours entretenu le désir d'écrire des nouvelles ou un roman.

Les manuscrits des nouvelles ont autant d'intérêt que ceux des poèmes : extrême variété dans le format et la qualité du papier, dans le choix des stylos ou des crayons, dans la façon de disposer le texte ou de le paginer. Comme les poèmes, les nouvelles sont quelquefois accompagnées de dessins. On en trouve beaucoup, par exemple, dans le volumineux manuscrit de « Samiah²⁸ », impubliable *in extenso* à cause de son incohérence, mais qui ne manque pas de fantaisie.

Accueil du public et de la critique

Dans le sillage des *Îles de la nuit*, la première publication d'*Avant le chaos* a été saluée avec estime et respect. En avril

27. Fragment de brouillon (BNQ, 204/9/11).

28. Voir *supra*, p. 18, n. 17.

1945, Roger Duhamel voit en Grandbois nouvelliste l'un des cinq écrivains canadiens chez qui la maîtrise de la langue est le mieux achevée²⁹. Tous les critiques seront d'accord sur ce point, même ceux qui n'auront pas aimé le livre à cause des audaces de son contenu. Lorsque René Chopin, dans *le Devoir* du samedi 21 avril 1945, fait allusion au « succès mérité » qu'obtient alors *Avant le chaos*, il parle sans doute de cet accueil favorable de la critique, parce que le livre n'est certainement pas devenu un best-seller. Il a pourtant, dès le départ, soulevé quelques enthousiasmes qui s'expriment avec plus ou moins de naïveté. Ravi par la « rare qualité » du recueil de Grandbois, Hermas Bastien croit y relire « *la Condition humaine* écrite par un Canadien³⁰ ». Comme plusieurs le répéteront par la suite, Rex Desmarchais se réjouit qu'*Avant le chaos*, en exploitant d'autres thèmes que ceux du terroir, relie enfin « notre littérature à la littérature universelle³¹ ».

Un fait assez piquant, aujourd'hui oublié, marque la publication d'*Avant le chaos*. Cette même année 1945, et presque simultanément, paraît un livre de la sœur de l'auteur déjà connu des *Îles de la nuit*, de *Né à Québec* et des *Voyages de Marco Polo*, Madeleine Grandbois, elle-même à ses débuts en littérature avec un recueil de contes intitulé *Maria de l'hospice*³². Aux antipodes de l'exotisme des nouvelles d'*Avant le chaos*, les récits de *Maria de l'hospice* exploitent les ressources du terroir. Quelques critiques, choqués par le cosmopolitisme d'Alain Grandbois, en profiteront pour comparer son livre trop audacieux à celui de sa sœur, l'auteure édifiante, dont ils loueront le style sans surprise et les valeurs saines.

Pour Émile Bégin, les thèmes traités dans *Avant le chaos* sont si explosifs que le recueil « se ferme de ce chef beaucoup de bibliothèques³³ ». Dans *Maria de l'hospice* au contraire, on ne trouvera pas de « pacotille orientale, aucune russophilie, aucune adoration de l'Afrique aux cent mystères », puisque dans

29. *L'Action nationale*, vol. 25, avril 1945, p. 291-293.

30. « Contes et nouvelles », *les Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 3, 1958, p. 91.

31. « Perspectives littéraires sur le monde », *la Revue populaire*, vol. 38, n° 10, octobre 1945, p. 7.

32. Montréal, Parizeau, 1945, 170 p.

33. « *Avant le chaos* », *l'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 25, n° 1, octobre 1945, p. 63-64.

cette œuvre mieux inspirée, « c'est le terroir canadien qui triomphe³⁴ ». Romain Légaré, quant à lui, oriente sa comparaison sur la façon d'écrire du frère et de la sœur, Madeleine ayant à son avis beaucoup mieux maîtrisé qu'Alain l'art des dénouements³⁵. Guy Sylvestre, dans sa revue de l'année littéraire 1945, résume ces opinions d'une phrase lapidaire : « Les personnages d'Alain Grandbois n'ont ni le pittoresque de ceux de Louvigny de Montigny [dans *Au pays de Québec*] ni la densité de ceux de sa sœur³⁶ ».

Si René Garneau, à son tour, se laisse prendre au piège d'une comparaison entre les livres d'Alain et de Madeleine Grandbois, c'est pour avouer qu'il s'est ennuyé en lisant *Maria de l'hospice*. Il ne fait pas pour autant l'éloge dithyrambique d'*Avant le chaos*, qu'il a apprécié comme « un bon roman d'aventures », mais qu'il juge décevant par rapport aux poèmes et aux deux autres récits, *Né à Québec* et *les Voyages de Marco Polo*³⁷. Cette impression mitigée est aussi un peu celle de Georges-Henri Dagneau, pour qui le premier recueil de nouvelles d'Alain Grandbois est « intéressant » même s'il « n'est pas d'une profondeur vertigineuse³⁸ ».

Avec la réédition d'*Avant le chaos* en 1964, s'éveille une nouvelle génération de lecteurs, devenus plus sensibles au charme de l'œuvre de Grandbois, mieux connue à cause de sa diffusion à la radio. Au lieu de faire scandale, la grâce de cet écrivain qui a exploré le monde en grand seigneur commence à exercer une véritable fascination. Voici par exemple comment Maurice Blain, en 1964, présente Alain Grandbois nouvelliste aux lecteurs de *Cité libre*³⁹ :

Le poète fulgurant qu'il est, du fond de son ardente gravité, et que notre littérature n'a pas encore assumé parce qu'il la survole

34. *Loc. cit.*, p. 65.

35. « Le renouveau du conte au Canada français », *Culture*, mars 1947, p. 62.

36. « L'année littéraire, 1945 », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 16, 1946, p. 223.

37. « Une famille de conteurs : *Maria de l'hospice* et *Avant le chaos* », *le Canada*, 26 mars 1945, p. 5.

38. *Culture*, vol. 6, n° 3, septembre 1945, p. 376.

39. « Adieu à une civilisation intérieure », *Cité libre*, n° 71, novembre 1964, p. 30-32 ; repris dans *Approximations*, p. 199-203.

de trop haut, nous fait oublier qu'il fut aussi un magnifique prosateur. Un grand vivant et un prosateur unique, dont les récits traduisent, avec un souffle inimitable, une extraordinaire faculté de vivre qu'il a cultivée comme la forme suprême de l'art. Tendre et cruel, truculent et secret, affranchi des systèmes, détaché de la masse du vulgaire, fidèle aux êtres jusque dans ses fuites, ce jeune aristocrate des années trente ne nous ressemble en rien. Il fut, dans sa génération, un exilé d'Amérique, comme Henry James, comme Scott Fitzgerald, comme Paul Morin. Mais un exilé lucide, et non un déraciné, qui vécut avec la conscience de ses attaches profondes à notre solitude et à notre désolation intérieures, par où il nous appartient, comme le témoin prophétique de toute la vie que nous ne portons pas.

Voilà pour l'auteur. Quant au recueil de nouvelles, il semble avoir été aussi bien compris qu'apprécié : « *Avant le chaos*, c'est la chronique privilégiée de cette carrière et de ce témoignage, un essai d'autobiographie spirituelle, visible chez plusieurs personnages, avant d'être l'itinéraire de sa poésie », écrit encore Maurice Blain. Plus réservé, mais également élogieux, Clément Lockquell parle d'*Avant le chaos* comme d'un « très beau récit⁴⁰ ». André Renaud exprime ses préférences pour « Tania » et « Grégor », qui sont justement les deux nouvelles les plus clairement exotiques⁴¹.

L'aventure elle-même de Grandbois a également inspiré quelques témoignages d'écrivains, entre autres, dès 1942, celui de Marcel Dugas qui s'était lié d'amitié avec son compatriote durant leur séjour à Paris et à qui il consacre un chapitre de son recueil d'essais littéraires, *Approches*⁴². Vu la date de sa parution, ce texte exclut évidemment toute référence à *Avant le chaos*, mais il n'est pas sans intérêt pour faire voir que son auteur, contrairement à ses héros dilettantes, à qui Guy Sylvestre fait le reproche de ne savoir que s'amuser⁴³, passait beaucoup de temps à travailler à son œuvre. Outre l'étude substantielle et chaleureuse de Jacques Brault, parue simultanément à Montréal et à Paris en 1968 et qui s'est aussitôt imposée comme le classique de tous les textes écrits à ce jour sur

40. « *Avant le chaos*. Alain Grandbois », *le Soleil*, 9 mai 1964, p. 26.

41. « *Avant le chaos* d'Alain Grandbois », *Livres et auteurs canadiens*, 1964, p. 20.

42. « Né à Saint-Casimir, M. Alain Grandbois », dans *Approches*, Québec, Éditions du Chien d'Or, 1942, p. 41-64.

43. Voir « *Avant le chaos* d'Alain Grandbois », *le Devoir*, 30 mai 1964, p. 11.

Grandbois, citons un témoignage du dramaturge Marcel Dubé, particulièrement émouvant par sa simplicité et sa justesse. Il s'agit du récit, daté de 1966, de deux rencontres qui eurent lieu par hasard, chaque fois au cours d'un voyage en train, et qui n'ont pas eu de suites. Comment ne pas reconnaître le héros d'*Avant le chaos* dans cet homme courtois, charmant et angoissé décrit par Dubé, celui-là même qui hantait autrefois les bars des villes les plus exotiques, à la recherche de vérités sur lui-même et ses semblables :

Il y eut d'abord ce soir d'hiver où je pris place avec lui à bord du train du nord qui nous conduisit de Montréal à Mont-Rolland, dans les Laurentides. Nos échanges portèrent principalement sur la littérature canadienne-française en devenir. Je garde le souvenir d'une heure agréable en compagnie d'un homme courtois et inquiet. Nous nous sommes retrouvés quelques années plus tard dans le bar-salon du train Montréal-Québec. Ses traits étaient plus émaciés que jamais. Nous étions seuls. La veille, dans sa chambre d'hôtel, une crise de malaria l'avait presque terrassé. Il m'expliqua, avec beaucoup de précision, ce qu'est la malaria. Il fumait avec fébrilité et sans arrêt, levant parfois le bras pour appeler le garçon noir qui nous servait à boire. Je l'interrogeai. Peut-être se sentait-il en confiance mais il n'hésita pas à me parler de lui. Lentement, avec beaucoup de clarté, accordant leur importance à certains détails, d'une voix très légèrement brisée, il me raconta sa vie, son passé. Il était une sorte de mémoire en marche à travers un pays noir, sous un ciel vide, à cette heure d'avril où le printemps se fait désespérément attendre. Ses yeux allaient constamment de mon visage à la fenêtre, de l'homme attentif que j'étais aux paysages désolés qui passaient trop vite pour que nous puissions en retenir la couleur et l'étendue. Nous étions étrangers et amis face à face. Il sondait mon silence, il me cherchait une identité. Il était l'homme préoccupé par l'homme, inquiet du sort de l'homme, s'interrogeant avec une douloureuse ténacité sur le mystère de la présence de l'homme, en exil sur la terre, perdu dans l'univers⁴⁴.

S'il est vrai qu'Alain Grandbois et son œuvre dans son ensemble n'ont pas manqué de susciter affection, admiration et reconnaissance universelle, on peut s'étonner qu'*Avant le chaos* ait fait l'objet de si peu d'études. Cela s'explique sans doute par le climat idéologique des années soixante. Il serait à ce propos intéressant d'analyser parallèlement la fortune littéraire

44. « Alain Grandbois ou l'amour de la vie », dans *Textes et documents*, Montréal, Leméac, 1968, p. 64-72.

du *Torrent* d'Anne Hébert, recueil de nouvelles paru en 1950, et celle d'*Avant le chaos*. Les deux auteurs ont beaucoup en commun, y compris le choix qu'ils ont fait de vivre une part de leur vie à l'étranger et d'écrire une langue sans particularismes. Au même titre d'écrivains canadiens ayant illustré l'histoire littéraire de leur temps, nous les retrouvons également cités, entre autres, dans *l'Encyclopædia Universalis* de 1968 et dans le *Robert* des noms propres de 1976. Et pourtant, combien peu de thèses, d'articles ou de cours ont été suscités par *Avant le chaos*, en comparaison de ce qu'a inspiré *le Torrent*.

Certes, Alain Grandbois est de toutes les histoires de la littérature canadienne et québécoise et de toutes les anthologies, mais Roger Duhamel, en 1967, le présente dans un manuel comme « le moins canadien de nos écrivains⁴⁵ » et lorsque, cette même année qui est celle du centenaire de la Confédération, Gérard Bessette retient une nouvelle d'*Avant le chaos* pour la citer dans une anthologie à l'usage des écoliers « de Québec à Saint-Boniface », il a soin de choisir « Ils étaient deux commandos » plutôt que « Julius », « Tania » ou « Grégor⁴⁶ ».

Petit à petit, cependant, les explorations du monde décrites dans *Avant le chaos* prendront d'autres figures que celles d'un spectacle exotique. Ainsi, pour François Gallays, l'espace qui est mis en scène est plutôt le bar indifférencié qu'une variété de pays, le bar refuge, « point de chute du voyageur solitaire » et lieu par excellence qui « favorise la prolifération des discours⁴⁷ ». Quant à Gilles Marcotte, il avait, dès 1971, situé l'apogée de Grandbois nouvelliste dans « Julius », cette « nouvelle-résumé » dans laquelle « le prosateur rejoint le poète » et où l'explosion finale qui emporte les héros « correspond aux univers éclatés des *Îles de la nuit*⁴⁸ ». Il faudra cependant

45. « Alain Grandbois », dans *Manuel de littérature canadienne-française*, Montréal, le Renouveau pédagogique, 1967, p. 98.

46. « Alain Grandbois », dans *De Québec à Saint-Boniface : récits et nouvelles du Canada français*, Toronto, Macmillan, 1967, p. 61-82.

47. François Gallays, « *Avant le chaos*, recueil de nouvelles d'Alain Grandbois », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. III, Montréal, Fides, 1982, p. 100.

48. « Ô beaux visages de mon passé », *la Presse*, 25 avril 1964, p. 6 ; repris sous le titre « Alain Grandbois et les beaux visages de son passé », dans *Des bonnes rencontres. Chroniques littéraires*, Montréal, Hurtubise HMH, « Reconnaissances », 1971, p. 145.

attendre l'époque contemporaine pour que l'extrême fragmentation d'*Avant le chaos*, autrefois déroutante pour les premiers lecteurs, soit décrite comme une qualité essentielle du recueil. En 1987, Jean-Pierre Boucher n'hésite pas à affirmer que « peu d'œuvres québécoises touchent autant notre sensibilité actuelle⁴⁹ ».

Les nouvelles inédites

Dans le fonds Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec, soixante-dix-huit textes ont été répertoriés comme « nouvelles⁵⁰ ». Une quarantaine de textes seraient peut-être assez développés pour mériter cette appellation ; les autres demeurent à l'état d'ébauche, variant d'un feuillet sur lequel sont esquissés quelques phrases ou un plan, à des liasses de feuilles de tous formats qui reprennent inlassablement le même thème. C'est énorme en comparaison de la dizaine de nouvelles publiées. À ces textes qui appartiennent à un genre défini, il faudrait ajouter tous ceux qui sont plus difficilement classables et qui sont présentement répertoriés sous les catégories de « Proses diverses », « Proses incomplètes » ou « Souvenirs ». Prenons l'exemple d'une ébauche intitulée « Carlos », dont l'action est située en Espagne⁵¹. Il s'agit soit d'un simple récit, soit de l'ébauche d'une nouvelle dont le narrateur, arrêté comme espion, se nomme Alain Grandbois dans les interrogatoires qu'il subit. Ce procédé avait été employé une seule fois dans tout le recueil d'*Avant le chaos* : dans « Tania », où le narrateur conservait uniquement le prénom de l'auteur (p. 91).

En nous fondant exclusivement sur les textes classés comme nouvelles, nous voyons quatre orientations s'imposer dans la récurrence des thèmes. Une première série reprend le scénario de la plupart des nouvelles publiées : récit à la première personne d'un voyageur écrivain décrivant des pays exotiques. Parmi ces textes, des ébauches plus ou moins directement apparentées aux nouvelles connues (« Valérie », « Vivian » ou « Nikita » en relation avec « Grégor » ; « Le dia-

49. « Fragmentation et unité dans *Avant le chaos* », *Écrits du Canada français*, n° 60, 1987, p. 156.

50. Selon le reclassement des documents du fonds Grandbois de la BNQ par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton.

51. « Carlos », manuscrit de 28 feuillets (BNQ, 204/3/2).

mant » avec « Julius » ; « Olga » avec « Tania⁵² »...) et d'autres qui présentent des anecdotes originales (« Ah Dakar... », « Il avait imaginé⁵³... »). Le thème du suicide ou de l'échec affleure ici et là dans cette série, par exemple dans « La nièce » ou dans « Névrose⁵⁴ », ainsi que dans certains brouillons de « Julius ».

Viennent ensuite les nouvelles qui décrivent la société québécoise et qui composent le groupe le plus important. Certaines, fortement teintées d'ironie, reprennent le canevas du narrateur qui ressemble à l'auteur, ici jeune homme étudiant à Québec qui juge impitoyablement les contemporains de ses parents. De cette série, nous avons retenu « Le discours dangereux », qui met en scène un psychiatre de Québec, amateur pusillanime de voitures de sport. D'autres sont écrites à la troisième personne et adoptent plutôt la stratégie du roman réaliste. Plusieurs esquisses dans cette catégorie semblent avoir été destinées à devenir des romans de mœurs : « Charlie Tessier », « Gilberte », « Les Michaud », « Saint-Flavien⁵⁵ »... Quelques textes marginaux pourraient être reliés à cette série : ceux qui décrivent la forêt, des bûcherons, des Amérindiens (« Mensonges⁵⁶ »).

La troisième série est plus inattendue puisqu'elle regroupe des sujets scabreux : sordides histoires de meurtres, de vols, de viols, d'agressions de toutes sortes, racontées soit à la première personne par l'agresseur ou la victime (« Un raté »), soit à la façon d'un reportage à la troisième personne (« Un grand homme », « Un filet de sang⁵⁷ »). Ces nouvelles sont invariablement situées au Québec. Les seules traces qu'on pourrait en

52. « Valérie », 13 feuillets manuscrits (BNQ, 204/2/22) ; « Nikita », 11 feuillets manuscrits (BNQ, 204/2/14) ; « Le diamant », 28 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/10) ; « Olga », 3 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/15).

53. « Ah Dakar... », 9 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/2) ; « Il avait imaginé... », 6 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/9).

54. « La nièce », 27 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/11) ; « Névrose », 9 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/11).

55. « Gilberte », 106 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/6) ; « Charlie Tessier », 10 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/5) ; « Les Michaud », 14 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/11) ; « Saint-Flavien », 13 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/14).

56. « Mensonges », 12 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/11).

57. « Un raté », 3 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/16) ; « Un grand homme », 4 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/16) ; « Un filet de sang... », 87 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/16).

retrouver dans *Avant le chaos* seraient dans « Le rire », qui décrit le spectacle d'une exécution. L'exemple que nous présentons, « Gédéon », est loin d'être le plus noir de cet ensemble dans lequel Grandbois semble avoir tout fait pour s'encanailler, notamment en essayant à l'occasion de faire parler ses personnages de la façon la plus vulgaire.

Enfin, une dernière série comprend des textes où l'auteur a cherché à passer la clôture du réalisme. « Le détroit », que nous avons choisi, n'est pas unique dans cette veine dont nous ne saurions dire si elle est franchement surréaliste ou tout simplement fantaisiste. Citons, entre autres, une cosmogonie interplanétaire dont les acteurs et le décor sont ceux de la science-fiction contemporaine (« Si Ruth... ») ainsi qu'un prétendu récit autobiographique allégrement rocambolesque, « Note explicative et biographique de l'Auteur », dans lequel se profile une caricature des institutions montréalaises des années cinquante, devenues *Radio-Tatata, le Bock populaire*⁵⁸...

Il n'est pas plus facile de situer la rédaction des inédits que celle des textes publiés. Quelques rares dates sur les manuscrits nous ont permis de fixer des points de repère limites, en tout cas pour les nouvelles que nous avons retenues. Ainsi, mise à part une liasse de feuillets incohérents intitulés « La ville » et datés de 1924, un fragment inédit de roman ou de nouvelle, « Les Michaud », est clairement situé et daté : « Port-Cros, jeudi, 11 décembre 1930 » et un manuscrit apparemment achevé, « La fille qui n'aime personne », porte la date de février 1966⁵⁹. Par ailleurs, une nouvelle que nous avons retenue, « Gédéon », est datée du 8 octobre 1960. À partir de ces dates, l'évolution de la graphie permettrait de situer les manuscrits à telle ou telle période. Selon ce procédé, « Le discours dangereux » serait des années 1930-1933, alors qu'une comparaison entre « Henry » et « Gédéon » indiquerait que le premier est quelque peu antérieur au second, qui est daté de 1960. « La belle carrière » et « Le détroit » sont plus difficiles à situer, cette dernière nouvelle ne se trouvant que sous la forme de trois exemplaires dactylographiés.

58. « Si Ruth... », 14 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/14) ; « Note... », 46 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/12).

59. « La fille qui n'aime personne », 22 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/5) ; « La ville », 92 feuillets manuscrits plus 8 pages manuscrites et 9 feuillets dactylographiés correspondant à ces pages (BNQ, 204/3/5).

Grandbois a continué toute sa vie à écrire des nouvelles. Celles qu'il n'a pas publiées demeurent en fait des brouillons interminables⁶⁰. La principale caractéristique de tous ces textes est leur inachèvement. Voilà pourquoi nous avons choisi de n'en publier que quelques-uns qui nous paraissaient plus achevés. « L'anneau de feu », nouvelle apparemment achevée dont l'intérêt anecdotique n'est pas négligeable, soulevait un problème d'un autre ordre, puisqu'elle a été écrite en alternance par Alain Grandbois et sa femme Marguerite Rousseau⁶¹. Nous avons renoncé, pour cette raison, à l'inclure dans cette édition critique d'*Avant le chaos*, que nous avons enrichie de toutes les nouvelles inédites dont la qualité nous semblait justifier une publication.

Par ailleurs, nous présentons toutes les ébauches connues des nouvelles d'*Avant le chaos*. On retrouvera la plupart de ces textes parallèles en appendice, puisque leur contenu s'écarte souvent trop de la version finale pour être techniquement traité comme des variantes. Il nous a semblé que c'était sur ce point en particulier que reposait l'intérêt de notre contribution. La lecture des principales nouvelles, « Grégor » et « Julius », acquiert de ce fait une dimension à ce jour insoupçonnée.

La vraie surprise que nous a donnée l'exploration des inédits demeure cependant la présence du Québec et de ses habitants comme lieu romanesque littéralement impossible à mettre en scène. Présence aussi massive qu'énigmatique dans les inédits, alors que dans les nouvelles publiées il n'en filtre à peu près rien, si ce n'est à travers l'élégance raffinée du narrateur ou, très indirectement, dans ces descriptions de paysages de neige dans les steppes de Russie telles que racontées par Grégor (p. 147). Or de nombreuses esquisses sont situées dans des endroits du Québec facilement reconnaissables par les noms géographiques cités (Montréal, Québec, Saint-Flavien, le fleuve Saint-Laurent...) mais qui n'arrivent pas à prendre forme autrement. Il en va de même pour les personnages qui utilisent ici et là des expressions locales, sans pourtant parvenir à parler de façon convaincante dans les dialogues. Contrairement aux héros idéalisés du « Noël de Jérôme » et d'« Ils étaient

60. Voir Nicole Deschamps, « Les nouvelles de Grandbois comme objet transitionnel », *Urgences*, n° 24, juillet 1989, p. 17-23.

61. « L'anneau de feu », 68 feuillets manuscrits (BNQ, 204/3/2).

deux commandos », les Québécois qui sont ébauchés dans ces nouvelles sont, au mieux, des êtres simples dont la candeur est bafouée. L'auteur les décrit avec une certaine affection, mais sans plus d'indulgence que pour la majorité des autres personnages dont il fait tantôt des brutes, tantôt des bourgeois ridicules, tantôt des ratés ou des criminels. Dans les inédits, le Québec de Grandbois s'esquisse avec une outrance qui n'est pas totalement étrangère à l'univers que décrira plus tard Victor-Lévy Beaulieu.



Établissement du texte

Alain Grandbois écrit ordinairement et par choix un français qu'il cherche à rendre aussi neutre que possible. Nos interventions pour normaliser le texte ont donc été réduites à la correction des coquilles et des fautes manifestes, aussi bien dans la transcription des manuscrits que dans l'établissement du texte de base. Parmi les coquilles que nous avons corrigées, citons par exemple cette « pipe de préjet » qui était une « pipe de préfet ».

Il est douteux que Grandbois ait relu très attentivement les épreuves d'*Avant le chaos* dans l'édition HMH de 1964, qui constitue le texte de base des principales nouvelles éditées. On y relève plusieurs négligences dont la plus généralisée est l'incohérence dans la présentation des dialogues. Nous y trouvons tantôt des guillemets, tantôt des tirets, tantôt une accumulation intempestive des deux. Peut-être les éditeurs, sur ce point, n'auront-ils fait que reproduire le manuscrit. Quant aux variantes proprement dites, elles ont été relevées systématiquement suivant le protocole de la « Bibliothèque du Nouveau Monde ». Les adaptations radiophoniques dont nous disposons n'ont pas été traitées en variantes mais sont reproduites en appendice. L'orthographe des noms de lieux a été normalisée suivant l'usage contemporain courant.

Remerciements

Nous remercions toutes les personnes qui, de près ou de loin, nous ont aidées à préparer cette édition des nouvelles de Grandbois. Tout d'abord nos collègues impliqués dans la même recherche, notre amie regrettée Ghislaine Legendre, Jacques Brault, Jean Cléo Godin, Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton. Leurs travaux sur la poésie ou les récits de voyage, leur connaissance approfondie des manuscrits et leur expérience des techniques de l'édition nous ont été d'un constant soutien. Bernard Derval, Denise Petel et Anne Robichon ont assumé la tâche de la saisie informatique. Quelques assistants nous ont rendu service à une étape ou l'autre de l'élaboration de notre travail : Dany Bérard, Diane Cotnoir et Gérald Cousineau. L'accueil que nous avons reçu de la direction et du personnel de la Bibliothèque nationale du Québec a toujours été excellent.

Page laissée blanche

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

| | |
|------------------|---|
| ANC | Archives nationales du Canada (jusqu'en 1987, Archives publiques du Canada) |
| BNQ | Bibliothèque nationale du Québec |
| f. | feuillet, feuillets |
| <i>ibid.</i> | même lieu |
| <i>infra</i> | plus bas |
| <i>loc. cit.</i> | lieu cité |
| <i>op. cit.</i> | ouvrage cité |
| p. | page, pages |
| <i>supra</i> | plus haut |
| [] | dans le texte, intervention de l'éditeur |
| [...] | passage supprimé dans une citation |
| < > | dans les variantes, commentaire de l'éditeur |
| <...> | passage supprimé dans une variante |
| < <i>sic</i> > | in correction signalée |
| <?> | lecture incertaine |
| // | changement de paragraphe |

Variantes

Les variantes (en italique) sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte. Elles sont précédées du numéro (en chiffres arabes) de la ligne du texte et des sources (désignées en chiffres romains) dont elles proviennent. S'il y a lieu, on emploie les sigles suivants pour indiquer la nature de la variante :

- A ajout
- D texte déchiffré sous la surcharge
- R rature
- S surcharge

Avant le chaos
et autres nouvelles

Page laissée blanche

Avant le chaos

Page laissée blanche

AVANT-PROPOS

Les temps pleins d'angoisse que nous traversons nous défendent d'ajouter aux profondeurs du drame la note sacrilège des jeux de l'insouciance et de la désinvolture. Aussi dois-je sauter par-dessus cinq ans de guerre pour rejoindre une époque singulièrement révolue. Les hommes de ma génération ont vécu des jours que leurs cadets ne connaîtront jamais. Le monde qui se dessine aujourd'hui, et qui sera celui, plus dur encore, de demain, ne nous échappera peut-être pas entièrement. Mais il sera bien neuf pour nos yeux fatigués.

J'ai écrit ces nouvelles pour retrouver ces parcelles du temps perdu, pour ressusciter certains visages évanouis, pour repêcher mes propres jours. Car il y eut une époque invraisemblable où un jeune garçon pouvait entreprendre de parcourir la vaste terre sans matricule au col, sans havresac au dos, sans godillots réglementaires, sans casque d'acier. Ses responsabilités n'engageaient que lui, se limitaient aux seules frontières de son être. La mort même, sauf en quelques points trop nerveux, trop brûlants du globe, conservait une allure très bourgeoise de deuil de famille. On pleurait en chœur autour d'un cercueil bien verni. On avait encore le droit de mourir à tour de rôle, un à un, sans anonymat, avec une belle épitaphe et quelques couronnes de fleurs, dont certaines résolument artificielles. Sans doute ce monde d'apparence libre cachait-il quelque vice secret, quelque faiblesse redoutable, et les nains de Gulliver, qui tissaient leurs liens légers, mais innombrables,

autour de ce géant endormi, lui versaient-ils aussi quelques gouttes de la ciguë fatale.

Ce monde d'hier est fini. C'était le monde d'avant le chaos.

À cinq kilomètres de Djibouti, au creux des dunes de feu, l'oasis d'Ambouli se dresse soudain, comme un miracle. Des sources bordées de lauriers roses et blancs toujours fleuris, une végétation touffue pleine de creux d'ombre, des hibiscus, des cinéraires, des palmiers-dattiers, des palmiers dhoums (et ces hauts palmiers royaux qui plongent une tête étoilée dans le bleu fixe du ciel), les cases profondes et fraîches des Somalis, un air doux, léger, traversé de bouffées de parfums, la noble fierté des hommes, la démarche lente et souple des belles filles noires au sourire étincelant, tout évoque, à Ambouli, le Paradis même du prophète.

Cependant, cette nuit-là, sous la pleine lune, l'oasis avait été la proie des démons. Des guerriers danakils, venus d'Obock, y donnaient un tam-tam, à quoi nous assistâmes jusqu'au matin. Cela avait commencé la veille, sur la place de terre battue, autour des grands feux rouges, par le battement sourd des tambourins. Accroupie, l'assistance scandait le rythme avec des

TEXTE DE BASE : *Avant le chaos*, Montréal, HMH, 1964, p. 9-36.

VARIANTES : I : Éditions Moderne, 1945, p. 13-40. II : *la Revue moderne*, mai 1942, p. 5-38 (34 × 25,5 cm). Le titre « Le 13 » occupe le tiers supérieur de la première page. À droite du titre, en exergue, on trouve le texte suivant : « Il y a même des aventuriers superstitieux. Quel malheur ou quel bonheur apportera le chiffre fatidique aux deux hommes qui se rencontrèrent un jour à Djibouti ? » Une demi-colonne de texte à gauche et une grande illustration représentant un Blanc portant un casque colonial et un Noir complètent la page. Sur la deuxième page, une autre illustration représente une femme portant un voile sur la tête mais dont le visage est découvert, avec des anneaux aux oreilles et des bracelets au poignet. Sur les autres pages, le texte occupe une proportion variable, le reste étant consacré à des annonces publicitaires, à des mots croisés ou à des jeux questionnaires.

20 mouvements secs de la tête. Des guerriers occupaient les premiers rangs. Les femmes se tenaient à l'écart, groupées comme des raisins sombres ; elles entrechoquaient en mesure leurs lourds bracelets de cuivre. On voyait parfois luire leurs yeux, leurs dents. Puis un lent murmure s'était levé, qui s'était bientôt transformé en un chant rauque, monotone, haletant, d'une
25 extraordinaire nostalgie. Et les danses avaient commencé.

D'abord, un Danakil s'était détaché du groupe des guerriers et avait dansé seul. Puis un autre était venu se joindre à lui, puis un troisième, puis d'autres encore. Ils étaient grands, nus, montraient une poitrine striée de tatouages bleus. Et, sous
30 un crâne allongé, surmonté de cheveux dressés à la houppe, blanchis à la chaux, une face grimaçante et torturée. Ils roulaient des yeux hagards, aspiraient violemment l'air, soufflaient, creusaient le ventre et les joues. C'était la danse de la *faim*. D'autres vinrent les remplacer. Ce fut la danse de la *guerre*.
35 Les nouveaux venus brandissaient des lances, des poignards, des coutelas, hurlaient comme des déments, levaient et abaissaient leur bouclier dont le cuivre, à la lueur des flammes, paraissait s'empourprer de sang. Cela dura des heures. Enfin, ruisselant de sueur, titubant comme des hommes ivres, ils regagnèrent l'ombre.
40

Les grands feux rougeoyaient. Il y eut comme une sorte d'attente irréaliste, comme une sorte d'étrange suspension du temps. Seuls les tambourins continuaient de fouetter le silence, la nuit. Alors les femmes, une à une, se levèrent et balançant
45 lentement leurs hanches, vinrent se ranger autour des feux. Des Danakils les y rejoignirent. La lune semblait au fond de l'horizon. La dernière danse commençait, la danse indescriptible de l'*amour*. Avec elle, l'orgie diabolique...

L'aube blanchissait quand nous quittâmes la folle oasis.
50 Déjà les salines qui bordaient la route conduisant à Djibouti brillaient de mille petits feux doux, bleus, pareils à ceux de la neige nouvelle, au matin, dans les pays du Nord. Je laissai mes compagnons à l'entrée de la ville, devant le marché. Ces cris, ces hurlements, le rouge des feux, le vin de palme que nous
55 avons bu sans modération, le manque de sommeil m'avaient fatigué, et je désirais secouer cette torpeur qui m'envahissait

23 I,II murmure s'était *élevé*, qui

en regagnant à pied l'hôtel où je logeais. Je flânai à travers le marché, je m'y égarai, et quand je retrouvai mon chemin un soleil oblique, implacable, brûlait déjà. J'étais tête nue. Je cherchais machinalement l'ombre sous les auvents. Soudain je fus brusquement saisi par les épaules et poussé dans l'entrée d'un bazar. 60

– Hé, Sidi, donne un casque et des verres fumés !

Mes yeux s'habituèrent à l'obscurité, je vis devant moi un grand type maigre, à l'œil bleu, au poil roux. 65

– Hé, dites donc, ne croyez-vous pas que...

– Hé, que je devrais m'occuper plutôt de mes affaires. Je sais, je sais. Nous verrons cela un autre jour. Alors, Sidi, tu dors !

Il s'exprimait en français avec un fort accent britannique. Sa voix était curieusement enrouée. L'Arabe accourut avec un casque et des verres. 70

– Voilà, Missié, voilà. C'est vingt-deux francs, Missié.

– C'est dix francs. Ne lui donnez pas plus de dix francs. Pas un centime de plus ! 75

– Je ne lui donnerai rien du tout... S'il m'arrive de payer généralement ce que j'achète moi-même, il est extrêmement rare que... que...

La colère m'étouffait. Comme un enfant pris en faute.

– Pas plus de dix francs. Ne l'oubliez pas... Ils sont plus pillards que les Touaregs du désert... Et méfiez-vous du soleil ! 80

Il éclata de rire et sortit.

Le bar de l'hôtel des Arcades, à six heures, est le rendez-vous de la population blanche, côté mâle, de Djibouti. Le contrôleur des douanes vient y faire sa belote avec l'instituteur-adjoint, le pharmacien vient y surprendre les sous-officiers des bateaux de passage, le directeur de la poste vient y discuter politique avec les fils Vosikis (Vosikis et Cie, Import-Export – 85

Représentation – Commission. *Siège social* : Djibouti, Côte française des Somalis. *Succursales* : Dire Dawa et Addis-Abeba, Éthiopie), le chef de la police vient y raconter ses amours au fondé de pouvoir de la Banque de l'Indochine (Capital... Francs 120,000,000. *La Succursale de Djibouti entreprend toutes les opérations de Banque*), les petits attachés à la Résidence, dont la vanité commande de ne se lier avec personne, sauf avec les officiers de la garnison, qui d'ailleurs les méprisent cordialement, viennent y boire des whiskies soda jusqu'à ce que l'heure soit venue de se rendre au Cercle pour y faire ce qu'ils nomment pompeusement la Partie (je dois à la vérité de dire ici que la Partie est un maigre baccara que désavouerait le plus timide joueur de poker du pays de Québec), enfin une nuée de négrillons criards et tapageurs, d'un noir bleuté, nus comme Adam, agaçants comme des moustiques et persistants comme eux, revenus aussitôt que chassés, viennent s'y abattre autour des tables pour essayer d'y vendre leur camelote.

La chambre que j'occupais se trouvait au-dessus du bar. J'avais vainement tenté de prendre un peu de repos. Sous une certaine latitude, on ne peut dormir que la nuit. Et Djibouti est l'une des cuves les plus chaudes du globe. Vers quatre heures, après une douche d'une tiédeur décourageante, je descendis au bar avec le faible espoir de trouver un peu de fraîcheur dans quelque breuvage dû aux talents de Papaphilippopoulos, dit Papou pour des raisons qu'il est aisé de comprendre. Papou, derrière son comptoir, ruisselait. Il était de petite taille, mais énorme, avec un visage blême de lune malade. Quand il s'enivrait, il racontait son « malheur ». Sa femme s'était enfuie avec un Copte qui faisait la traite des armes chez les tribus dissidentes du Hedjaz.

– Oune femme merveilleuse, la plous belle femme dou monde... Elle pesait bien, je vous le joure, dans les cent soixante kilos... Ah, que je la voie jamais !

– Tu la tuerais, Papou, lui demandions-nous ?

90 I Succursales <italique> : Dire-Daoua <capitales> II Succursales <italique> à <italique> Dire-Daoua <capitales> <Nous rétablissons l'orthographe Dire Dawa.> 104 I,II pour y tenter de vendre 119 II la plus belle

– La touer, elle, la toute charmante, la divine... la touer !
 Mais je m'agenouillerais devant elle dans la poussière, mais je
 baiserais le bord de sa robe avec le sanglot le plus pour de 125
 l'âme... Ah !...

Alors il se mettait à sangloter vraiment, et l'on voyait jaillir
 du coin de ses petits yeux enfouis dans la graisse, et rouler
 lentement sur ses joues, parmi les gouttes de sueur, de grosses 130
 larmes pareilles à la cire chaude, qui venaient s'écraser sur la
 surface lisse du comptoir.

Je dis à Papou :

– J'ai soif. Donne-moi quelque chose à boire, dans un
 grand verre, avec beaucoup de glace.

Papou s'éventait. 135

– C'est le tam-tam. Vous avez bou de leur saleté. Mauvais,
 mauvais. Plous mauvais qué lé whisky japonais. Tout ça, bon
 pour cracher...

Il tourna la tête et cracha.

Je lui dis : 140

– Que me conseilles-tu de boire ?

J'entendis alors la voix enrouée du matin, chez l'Arabe.

– *Hello there !* Vous avez bien dormi ? Moi pas. Damnée
 chaleur. Permettez-moi de vous offrir un verre, je vous le dois...

Je me retournai. L'homme riait. Il était étendu sur deux 145
 chaises de rotin, les pieds sur une table basse. Il paraissait ainsi
 d'une longueur démesurée. Il reprit :

– Le tam-tam. Les Trois Danses¹. Oui. C'est ça, l'Afrique.
 Oui, mais pas toute l'Afrique. Les Trois Danses ne sont que le
 prélude à une autre petite danse, une toute petite danse en 150
 vérité, et qui n'a l'air de rien du tout, mais terrible, terrible...
 Ça s'appelle la danse de la *mort*...

133 <Texte de base et I : *Donnez-moi*. Nous retenons la leçon de II.>
 135 II s'éventait : – C'est

1. Les Trois Danses : danse de l'*amour*, danse de la *faim* et danse de la
guerre chez les Affars, côte des Somalis.

Il éclata d'un gros rire enroué.

155 – Voilà ce qu'il faut boire. Papou, donne au gentleman un grand verre, de la glace, un tiers de whisky, deux tiers de lait... L'avantage de ce mélange est incontestable, car il permet à l'imagination de sauvegarder la dignité la plus chatouilleuse. Vous ne goûtez que le whisky si le lait est sur, vous ne savourez que le lait si le whisky est frelaté...

160 – Et si le lait est sur, et si le whisky est frelaté ?

– C'est qu'alors vous manquez totalement d'imagination, et que vous souffrez par surcroît d'un caractère morose. C'est une combinaison déplorable chez un homme engagé dans la poursuite de la vie...

165 Il me tendit la main.

– Mon nom est Bill Carlton, dit-il.

Nous nous tutoyions le soir même. Nous passâmes quatre jours sans nous quitter. Bill attendait le courrier d'Aden, j'attendais le cargo qui devait m'emmener à Singapour.

170 Bill ne représentait guère le type du voyageur qui parcourt le monde sous l'égide de quelque agence Cook. Il parlait une douzaine de langues avec la plus grande facilité. Sa culture était très étendue, et sa mémoire prodigieuse. Dans l'arrière-salle d'un petit café arménien où nous passions les heures les plus chaudes du jour, il récitait sans se lasser, comme dans une sorte de monologue intérieur, des aphorismes de Marc Aurèle, des vers de Catulle, des odes d'Horace, des fragments de Tite-Live, des lettres de Sénèque, des sonnets de Shakespeare, des poèmes de Blake, d'Emily Brontë, de Guillaume Apollinaire, de Saint-John Perse, de Paul Éluard. Je le vois encore, étendu sur une natte crasseuse, les paupières mi-closes, les bras croisés sous la nuque, j'entends encore sa voix enrouée, monocorde, psalmodiant comme une litanie l'admirable poème de Cendrars :

185 *En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais plus
de mon enfance
J'étais à seize mille lieues du lieu de ma naissance
J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers
et des sept gares*

Car mon adolescence était alors si ardente et si folle 190
Que mon cœur, tour à tour, brûlait comme le temple
d'Éphèse ou comme la place Rouge de Moscou
Quand le soleil se couchait²...

Il se taisait pour un moment, fermait tout à fait les yeux.
 Puis soudain : 195

– Hé, Mesrob, de la glace, du whisky !

L'Arménien, sa servante noire, trois mendiants aveugles,
 dix négrillons surgissaient à l'instant. Ils se tenaient tous der-
 rière la portière de bambou, tapis, muets, guettant, écoutant 200
 sans les comprendre ces syllabes étrangères qui les fascinaient,
 surtout cette étrange voix qui les plongeait, par la puissance
 souveraine de la poésie, au cœur même de la magie incanta-
 toire. Ils entraient en se bousculant, s'affairaient, apportaient
 des verres, les cassaient. L'Arménien balbutiait des excuses,
 distribuait des coups de pied, enfin tout était servi, ils retour- 205
 naient derrière la portière, et je voyais le dernier négrillon
 presser voluptueusement dans la paume de sa main un petit
 morceau dérobé de la précieuse glace.

Bill buvait d'un coup la moitié de son verre, me regardait
 en souriant. Puis il reprenait, dans un silence que l'on devinait 210
 plein d'attentes et d'inquiétudes (Allait-il cesser de dire des mots
 sibyllins ?) :

Pourtant, j'étais fort mauvais poète
Je ne savais pas aller jusqu'au bout
J'avais faim³... 215

Il ne s'arrêtait qu'à la nuit. Il inspirait chez l'Arménien une
 sorte de respect mêlé de terreur et de fascination. On le prenait
 pour un être surnaturel.

198 <Texte de base : *la porte de bambou* ; I : *la porte de bambous*. Nous
 retenons la leçon de II.>

2. Blaise Cendrars, « Prose du transsibérien et de la petite Jeanne de
 France », *Poésies complètes*, Paris, Éditions Denoël, 1944, p. 65 : « souvenais déjà
 plus de mon enfance/J'étais à 16.000 lieues <...> comme la Place Rouge de
 Moscou/Quand le soleil se couche ».

3. Blaise Cendrars, *op. cit.*, p. 66.

220 Nous regagnions l'hôtel des Arcades. Nos chambres étaient
contiguës. Nous partagions la même véranda. Et nous regar-
dions trembler, jusqu'à la pâleur de l'aube, les étoiles de la nuit
africaine.

225 Si le monologue de Bill était à peu près intarissable, il était
difficile pour un homme d'user de plus de discrétion que mon
ami ne le faisait dans les choses qui pouvaient le concerner
personnellement. Sa réserve était extrême. Les anecdotes qu'il
me racontait ne lui laissaient jamais aucun rôle, même celui de
témoin bienveillant ou accidentel. Il ne disait pas, par exemple :
230 « J'étais un jour à San Luis de Paz », mais il disait : « Un jour,
à San Luis de Paz, il y avait, etc. » Mais il était clair qu'il avait
vu lui-même, à San Luis de Paz, ou dans une autre ville qu'il
désignait, la femme, le meurtre, l'émeute ou le raz-de-marée.
Je ne savais de lui que son nom, qu'il portait le grade de major,
qu'il aimait le risque, l'aventure et la poésie, et qu'il arrivait
235 d'Addis-Abeba et qu'il partait pour Aden. Une seule fois, c'était
le dernier soir que nous passions ensemble à Djibouti, il me
dit :

– J'achève de dépenser un petit héritage que m'a laissé une
vieille tante. Je dois t'avouer que j'ai horreur de l'argent gratuit.
240 Il faut gagner son aventure... Elle, cette vieille chère tante, je
l'aimais bien. Elle habitait un petit manoir dans le Devonshire,
tout près de Torquay, sur le bord de la mer. Elle était veuve
depuis un demi-siècle. Dès le retour du voyage de noces qu'ils
avaient fait, selon la coutume de l'époque, sur la Riviera
245 italienne, son jeune mari s'était tué dans une chasse à courre.
Une mauvaise chute. Le bonheur tient à quoi ? Et la vie ? *Well...*
Ils étaient très amoureux l'un de l'autre. Elle avait rapporté de
Rapallo un petit palmier qu'elle avait transplanté devant le
manoir, sous les fenêtres de la chambre conjugale, et qui devait
250 leur rappeler les belles heures d'enchantement. Lui s'était gen-
timent moqué d'elle. C'était un beau garçon vigoureux qui mor-
dait trop ardemment aux joies de la vie pour pouvoir prendre
au sérieux quelque fétiche sentimental... Après son malheur,
elle s'est retirée du monde, elle s'est claustrée, elle n'a plus voulu
255 voir personne. Son palmier était devenu l'objet de sa tendresse,
de sa pensée constante. Elle l'entourait de soins, le protégeait,
le couvrait comme une mère son enfant. Les domestiques

prétendaient qu'ils l'avaient entendue lui donner des noms d'amour. Elle ne voyait que lui, ne pensait qu'à lui. Les fermiers du voisinage, les pêcheurs l'appelaient la « Dame au Palmier ». Sans railleries, mais avec une tendresse émue. Il n'y a plus que les petites gens qui sachent reconnaître l'amour véritable, qui sachent le reconnaître et le respecter... Bref, il y a quelques années, les taxes se faisant trop lourdes, elle a dû se résigner à louer le manoir. Elle était percluse de rhumatismes, le cœur fonctionnait mal. Son médecin exigea qu'elle quittât le bord de la mer. Elle refusa catégoriquement. Elle alla habiter le pavillon du jardinier. Et à grands frais, elle fit déraciner son palmier, qui était devenu énorme, et elle le fit replanter devant sa fenêtre. Elle a vécu là cinq ou six ans. À la fin, elle ne pouvait plus bouger. Mais elle avait fait transporter son lit devant la fenêtre... Elle est morte l'hiver dernier. Or, cette nuit-là, il y eut un orage d'une violence inouïe, ce qui est rare dans la région, et à l'heure même de sa mort, la foudre abattit le palmier...

Il ne parlait plus et j'entendais encore, comme chevauchant sur les notes du silence, le son de sa voix enrouée. Nous étions étendus sur nos chaises longues. La clarté de la lune dessinait sur la véranda un grand rectangle mauve. Il se tourna soudain vers moi. Puis avec une véhémence surprenante :

– Mais je te dis la vérité ! Mais tu n'oses pas me dire que tu ne me crois pas ! Mais avoue donc que tu imagines que je te raconte des bobards...

La lune le frappait en plein visage. Je haussai les épaules. Il avait beaucoup bu durant tout le jour. Il n'était pas ivre – je ne l'ai jamais vu ivre –, mais une petite étincelle bizarre jouait dans ses prunelles, et ses mains tremblaient imperceptiblement. La fièvre, ou l'alcool. Ou les deux ? Je savais qu'il souffrait de paludisme. Puis il se mit à rire.

– Descendons chez Papou, me dit-il.

Nous descendîmes chez Papou. La nuit était déjà fort avancée. Le bar était désert. Papou somnolait. Bill demanda du

279 Il mauve. *Il se tourna soudain vers moi.* Puis <Le contexte exige cette phrase, qui ne figure pas dans le texte de base ni dans I.>

whisky, de la glace. Il but son verre d'un long trait. Puis il me dit :

295 – Tu connais ce poème de Supervielle ?

*Les dames en noir prirent leur violon
Afin de jouer, le dos au miroir.
Le vent s'effaçait comme aux meilleurs jours
Pour mieux écouter d'obscur musique.
300 Mais presque aussitôt pris d'un grand oubli
Le violon se tut dans les bras des femmes
Comme un enfant nu qui s'est endormi
Au milieu des arbres.
Rien ne semblait plus devoir animer
305 L'immobile archet, le violon de marbre,
Et ce fut alors qu'au fond du sommeil
Quelqu'un me souffla : « Vous seul le pourriez,
Venez tout de suite⁴. »*

310 Bill but tout de suite un autre verre d'alcool. Ses mains tremblaient et il riait en renversant la tête en arrière.

Je lui dis :

– Tu soignes admirablement ta malaria.

– Hé, tu trouves ?

315 Papou, derrière son comptoir, était retombé dans sa somnolence. Il était ivre, comme toutes les nuits. Il sanglotait machinalement. C'était devenu chez lui une habitude. Il pensait au Copte, et que sa femme repentante lui revenait, et qu'il baisait le bord de sa robe et ses pieds nus souillés par la poussière de la route.

320 – Oui, je trouve que tu es en train de te développer un foie dont le volume fera sans doute la joie des médecins de *Harley Street*. Naturellement, si ça t'amuse !...

Il leva ses deux grands bras, dans un geste de surprise comique.

321 Il sans *aucun* doute

4. Jules Supervielle, « L'appel », dans *les Amis inconnus*, Paris, N.R.F., 1934, p. 20 : « Pour mieux écouter l'obscur musique ».

– Alors, tu crois à ça, toi, à l'existence du foie ! Cher garçon. 325
Ah ! Mais le foie, ça n'existe que dans l'imagination tourmentée
de quelques vieillards hypocondriaques...

– Il y a des gens qui accordent au chiffre 13 des propriétés
fatidiques, je...

Il m'interrompit brusquement : 330

– Ne parle pas ainsi, tu n'en as pas le droit.

Il répéta deux ou trois fois :

– Tu n'en as pas le droit, tu n'en as pas le droit...

Je crus d'abord qu'il plaisantait. Mais son expression était
toute changée, et je voyais de nouveau danser cette même petite 335
flamme au fond de ses prunelles, et je pensai qu'il était vraiment
ivre.

Il but encore plusieurs verres d'alcool. Mais il demeura
taciturne jusqu'au moment où nous nous séparâmes pour re- 340
gagner nos chambres.

Le lendemain, j'allai le reconduire à son bateau. Il faisait
une chaleur de four ardent. La lumière était aveuglante. D'habi-
tude si remuants, les négrillons eux-mêmes, immobiles et
comme touchés par la paralysie, étaient accroupis sous les au- 345
vents, dans les grands carrés d'ombre violette. La mer était une
immense masse de plomb liquéfié.

Bill sauta lestement dans la petite vedette qui se balançait
au bout du ponton – son cargo noir fumait à l'entrée de la
rade –, se tourna vers moi et me tendit la main.

– Au revoir, me dit-il. Les routes du vaste monde sont 350
nombreuses, mais elles finissent toujours par se rejoindre. Nous
nous reverrons...

Il ajouta en riant :

– Et méfie-toi du soleil !

Et la vedette s'éloigna avec un bruit de détonation, sa 355
poupe noyée dans un écran de fumée malodorante et bleue.

Je flânai dans les grands souks jusqu'à la tombée de la nuit.
Je passai chez l'Arménien, où je bus du café. Mais personne

ne se tenait derrière la portière de bambou. Le départ de Bill
360 avait rompu l'enchantement. Je retournai chez moi, je préparai
mes bagages, je réglai ma note d'hôtel et j'allai voir Papou. Il
était près de onze heures. Comme la veille, le bar était désert,
et comme la veille, Papou somnolait. Je lui offris le verre
365 d'adieu. Papou buvait ordinairement de l'absinthe qu'il coupait
de gin hollandais. Un mélange fait pour tuer un bœuf. Il disait :

– J'aime qué l'alcool il goûte quequé chose.

Son alcool le réveilla tout à fait.

– Alors, lé Major il est parti ! Ici, tout le monde il est cont-
370 tent. Les Français, les Italiens... Ils prétendent que c'est un
homme très dangereux, qu'il travaille pour le service anglais
de l'Intelligence. Lé chef dé la police en parlait encore cé soir.
Moi, je m'en f... C'est son pays, l'Angleterre... Alors... Et puis,
j'aime ses façons. Il sait boire, et il sait parler. Ah ! s'il rencon-
375 trait jamais ma femme, il saurait bien trouver les mots qui mé
la ramènerait. Vous savez, ma femme, elle qui est partie avec
lé chien de Copte...

De grosses larmes perlèrent au coin de ses petits yeux et
roulèrent sur ses joues.

Je laissai le bar.

380 L'année suivante, à Canton, nous étions une vingtaine de
Blancs dans le salon de l'hôtel Victoria, au cœur de la petite île
de Shameen⁵, tentant de tromper l'ennui des heures. Certains
d'entre nous jouaient au bridge. D'autres, au mah-jong. L'air
était moite, poisseux. Il pleuvait depuis trois jours. Et depuis
385 des jours Canton était en ébullition. Ce matin même (c'était le
1^{er} mars 1934), là-bas, au Manchukuo, on avait couronné l'em-
pereur Kang Teh, imposé par l'Empire nippon, selon « le com-
mandement du Ciel ». Les Chinois du Sud parlaient de lever
une armée, de marcher contre Chiang Kai-Shek qu'ils accu-
390 saient d'ententes secrètes avec les Japonais. Ils accusaient aussi
les puissances occidentales de complaisances traîtresses. La ville
était grouillante de manifestations, d'émeutes. Une fois de plus

359 I,II tenait *tapi* derrière

5. Voir *Visages du monde*, p. 50.

le petit peuple nerveux, turbulent et farouchement nationaliste de Canton, se rappelant la révolution de Yat-sen, puis plus tard la prise des concessions, les massacres, le boycottage de Hong-kong, la guerre à l'impérialisme, se soulevait pour son idéal de liberté. 395

Les ponts qui reliaient Shameen à la ville étaient barrés de fils de fer barbelés. On avait décuplé la garde. Les rumeurs les plus étranges circulaient. On parlait surtout de bombarder Shameen, par représailles. Nous ne pouvions quitter l'île. Nous entendions, par intervalles réguliers, le vrombissement affolé des avions. Et cette pluie lourde, chaude, qui tombait sans arrêt... 400

Il y avait dans le petit groupe que nous formions deux Américains d'âge mûr, attachés à la Mission protestante, un jeune couple français de Saïgon, un homme d'affaires gras et réjoui, probablement de nationalité russe, mais certainement de sang juif, et, bâti en force, l'encolure puissante et lourde, chauve et blond, un missionnaire catholique bavarois. On avait d'abord rapporté des anecdotes sur les coutumes, les mœurs, les croyances chinoises. Puis on avait parlé de superstitions, de télépathie, de coïncidences mystérieuses. C'est alors que je racontai l'histoire de la « Dame au Palmier ». Et pour donner un caractère d'authenticité à mon récit, je conclus en déclarant que je tenais celui-ci de la bouche même du neveu de la vieille dame, un major anglais du nom de Carlton, Bill Carlton... 405 410 415

On servait le thé. J'avais un bon livre à lire. Je m'excusai, quittai le salon. et je m'engageais dans l'escalier quand je sentis que quelqu'un me touchait légèrement le bras. Je me retournai et je vis le prêtre bavarois. Il souriait. Il me dit à voix basse : 420

– Me pardonneriez-vous si je prends la liberté de vous donner un petit conseil ? J'habite le Kuan-tung depuis vingt-cinq ans. J'étais ici lorsque fut proclamée la première République du docteur Sun Yat-sen. Depuis, j'ai vu beaucoup de choses, j'ai assisté à beaucoup d'événements... Le Chinois du Sud est un être extrêmement impulsif. Il prend feu comme l'étaupe. Vous connaissez comme moi les circonstances malheureuses qui nous tiennent enfermés dans Shameen, et la 425

430 domesticité de l'hôtel est nombreuse... Tout ceci pour vous dire qu'il est certains noms qu'il est préférable de ne pas mentionner. Celui, par exemple, du major Carlton... Mais excusez- moi !

Je m'écriai :

435 – Je vous remercie, très révérend... Et croyez à ma reconnaissance. Mais (la curiosité me brûlait !), mais, ne pourriez-vous pas me donner quelques précisions au sujet de Carlton ? Vous l'avez sans doute très bien connu ?

– Le major était à Hong-kong du temps de Borodine. Il y
440 a eu des répressions sanglantes de part et d'autre et puis... enfin, un tas de choses pénibles qu'il serait trop long, et bien inutile de raconter, car elles appartiennent à un passé mort. Et mon état ne me demande pas de juger les hommes, mais de tenter de les comprendre, et de les absoudre... Je puis vous
445 avouer cependant que j'ai passé des heures agréables avec le major Carlton. Il disait admirablement certains poèmes lyriques de Goethe... Mais puis-je vous demander ce que vous lisez ?

J'avais sous le bras le *Point-Counterpoint* d'Aldous Huxley. Il prit le livre, lut le titre, me le remit aussitôt.

450 – Le plus beau livre que je connaisse ne porte point de nom d'auteur. Il s'intitule : *l'Imitation de Jésus-Christ*... Adieu, mon enfant, et que Dieu vous bénisse.

Je débarquais à Macao quelques jours plus tard. L'adorable
presqu'île était en pleine floraison. Le capitaine du bateau qui
455 m'y avait conduit voulut m'en faire les premiers honneurs. C'était un bon Hollandais taciturne et pacifique, qui devait atteindre la soixantaine. Il habitait une charmante petite maison rose au flanc de la colline qui dominait la ville. Sa femme, métisse, de sangs portugais et chinois, possédait la grâce et la fragilité d'une fleur. Ses doigts étaient blancs comme les pétales
460 d'une marguerite. Ils n'avaient pas d'enfants. Elle le suppliait, croyant lui plaire, de prendre une concubine. Son dévouement le flattait. Il se récriait avec des mots gauches, touchants. Il l'adorait.

465 Nous déjeunâmes sur une terrasse cernée de rosiers. L'air embaumait. Après la sieste, nous redescendîmes vers la ville. Le capitaine, qui allait reprendre son service, me laissa à l'hôtel.

Macao la nuit ressemble à une ville promise à la vengeance divine. Toutes les lumières, toutes les joies, tous les cris, tous les vices. J'allai jouer, comme tout le monde, au fan-tan. Les salles de jeu sont mi-circulaires, et il s'y trouve, ainsi qu'au théâtre, des galeries superposées en étages. Les personnages les plus importants de la colonie se tiennent au plus haut balcon. Ce sont pour la plupart des marchands chinois enrichis, des généraux retraités. Entourés de leurs concubines, ils fument nonchalamment leur pipe d'opium, pendant que le boy attaché à leur personne descend les mises dans un petit panier d'osier muni d'une ficelle, remonte les gains, surveille la marche du jeu. Je perdais comme tout le monde et je me retirai de fort mauvaise humeur. Le lendemain, l'employé du bureau de l'hôtel me remit une lettre. L'enveloppe ne portait ni timbre, ni date. Il me dit :

– C'est un gentleman qui a déposé ceci, il y a deux semaines, trois semaines, peut-être un mois, je ne sais plus. Je vous l'aurais remise hier, mais je n'ai pas très bien saisi votre nom. Ce matin, en feuilletant le registre...

Je brisai l'enveloppe et je lus d'abord le poème de Camoens qui débute par ce vers :

*Vasco dont les voiles heureuses*⁶...

Bill ajoutait :

Ni l'ombre du poète Camoens, ni celle du grand saint François-Xavier ne t'accueilleront à Macao, vouée sans rémission depuis cent ans aux œuvres ténébreuses de l'Ange Noir⁷... Méfie-toi surtout du fan-tan...

Je vis Bill à Moukden quatre mois plus tard. Je dînais au Yamato avec un jeune médecin chinois. C'était un vendredi, le 13 juillet. Le Chinois me confiait :

480 II bureau me remit

6. Ce vers est tiré des *Lusiades*, de Luis de Camoëns (1524 ?-1580). Les traductions que nous avons consultées ne donnent pas exactement le texte cité par Grandbois. Voir, par exemple, *les Lusiades*, trad. de Roger Bisant, Lisbonne, Librairie Bertrand, 1954 ; *les Lusiades*, trad. de Jean-Baptiste Joseph Millie, Paris, F. Didot, 1825 ; *les Lusiades*, traducteur anonyme, Auxerre, E. Jattefaux.

7. Écrivain ésotérique et devin chinois du XIX^e siècle qui prônait les pratiques magiques.

– Ici, à Moukden, il y a cinq ans, nous étions soixante-cinq
 500 médecins de ma race. Nous ne sommes plus que deux. Et si les
 autorités tolèrent encore ma présence, c'est que je suis en
 charge de la clinique de dermatologie à l'hôpital municipal, que
 l'on sait que j'ai étudié à Paris dans le service de Saboureau,
 qu'on ne m'a pas encore trouvé de remplaçant, et qu'enfin le
 505 mal vénérien fait des ravages effrayants parmi la nouvelle po-
 pulation japonaise. Hélas ! le cas des médecins n'est pas par-
 ticulier. Les commerçants, les marchands sont grevés de taxes
 si lourdes qu'ils sont forcés d'abandonner leur négoce, on raffe
 la moisson des paysans, on a complètement bouleversé le sys-
 tème éducationnel, il n'y a plus un Chinois dans l'administra-
 510 tion. On nous dépouille sous prétexte de nous protéger. Ma
 famille vit ici depuis trois générations. Ma mère est Mandchoue,
 ma femme l'est également. Nous devons quitter le pays, mais
 où irons-nous ?... Et encore, si cet « ordre » qu'on nous impose,
 et dont on parle partout avec tant d'éclat, donnait quelque
 515 résultat positif, apportait quelque valeur réelle... Voyez vous-
 même le sabotage de la ligne du chemin de fer ! Depuis le
 printemps, entre Moukden et Kharbin, il y a au moins trois
 attentats par semaine. On répand à ce propos les plus folles
 rumeurs : on accuse les Soviets, on accuse les Russes blancs, on
 520 accuse les Chinois. Chacun sait parfaitement que ce sont les
 bandits de la steppe. Si les Japonais le désiraient vraiment, ils
 pourraient nettoyer la steppe en deux mois. Ils ne le font pas
 afin de continuer de justifier, aux yeux de l'univers, la nécessité
 de leur occupation. Cela ne manque pas d'habileté. Un pays
 525 sans vagabonds a-t-il besoin de chiens de garde !...

C'est alors que Bill nous aperçut. Nous bûmes ensemble
 le café et les liqueurs. Bill paraissait de charmante humeur. Il
 tint même à réciter un petit poème chinois de Ho Kin-ming.

Que le murmure de la rivière est doux.

530 *Ce soir, le long de ses rives, votre servante cueille des
orchidées.*

*Vous, vous êtes parti dans votre jonque entraînée
par le courant,*

535 *Tandis que moi, solitaire, je suis restée immobile au
bord de l'eau⁸ !*

8. Nous n'avons pu trouver la source de cette citation.

Quand le Chinois eut pris congé, Bill me dit :

– Je connais un petit café russe où l'on boit une vodka digne de tous les tzars défunts. Viens. Nous pourrons bavarder là tout à notre aise.

– Je suis navré, lui répondis-je, mais je pars dans une heure pour Kharbin. 540

– Tu pars ce soir !

Il y avait de la surprise dans sa voix enrouée.

– Je pars ce soir, à 11 h 45 exactement.

– Tu ne partiras pas. Je vais à Kharbin moi-même demain. Nous ferons le trajet ensemble. 545

– Je regrette, mais on m'attend à la gare. Un nommé Kaufmann, rédacteur à la *Pravda*.

– Décommande ton Kaufmann par télégramme !

– Ça fait déjà deux fois, depuis huit jours, que je décommande mon Kaufmann. 550

– Bravo, ça fera trois fois. Décommande Kaufmann, te dis-je.

Le ton impératif de sa voix m'étonnait et m'irritait. J'avais cependant une forte envie de rester. Bill était un des hommes les plus divertissants que j'eusse connu. J'allais céder quand il ajouta soudain, lentement, et comme avec effort : 555

– On ne part pas un vendredi le 13...

Je le regardai. Ses yeux fuyaient mon regard. Il continua, comme s'il avait honte de ses propres paroles : 560

– Il y a cinq ou six jours que les bandits n'ont pas fait dérailler le train. Tu ne penses pas que cette nuit...

J'eus vraiment, à cette minute, pitié de lui. Mais j'étais encore trop jeune pour ne pas mépriser la pitié. Un sot amour-propre me fit lui répondre : 565

– Ma décision est prise. Et j'ai promis. Je pars ce soir. Nous nous reverrons à la gare.

Il ne répondit pas et s'éloigna brusquement et je ne le vis pas à la gare.

570 Le train roula toute la nuit sur des rails d'une extraordinaire douceur. Je ne me réveillai qu'au matin. Le soleil jouait dans les fenêtres, dissipant les songes conventionnels. Nous avançons dans une steppe interminable et docile. La chaleur vint. Et ce brasier du midi !

575 Kaufmann était à la gare. Il m'entraîna chez lui. Sa fille nous y reçut et nous passâmes l'après-midi ensemble. Elle avait une trentaine d'années, elle avait les lèvres minces, l'épaule anguleuse, le cheveu maladif, elle écrivait des petits contes farouchement voltairiens, elle crut m'aimer du coup. J'avais à
580 cette époque le teint frais et le profil naïf. Kaufmann vit tout cela, sourit, m'emmena visiter la ville. Nous passâmes la nuit dans des cabarets peu propices à la cristallisation de l'amour pur. Au petit matin (les vieux cochers russes, tout le long de la rue principale, grelottaient de froid sous leur huppelande
585 verdie par les ans), nous allâmes à la *Pravda*. De vieilles rotatives datant de Marinoni grinçaient. Le prote ensommeillé tendit à Kaufmann un bout de papier sale.

– Nous venons de recevoir ce message de Tsin-king.

590 Le message annonçait que le train de Kharbin avait été saboté à deux cents kilomètres de Moukden et que les bandits s'étaient emparés de plusieurs Chinois et de trois Européens. L'un de ces derniers s'appelait le major Carlton. Que Dieu me pardonne, mais j'éclatai de rire. Kaufmann me regarda, puis me dit d'un ton un peu pincé :

595 – Je ne vois pas ce que vous pouvez trouver de comique dans cette nouvelle.

Je lui racontai ma rencontre avec Carlton. Il rit beaucoup à son tour.

600 – Ce Carlton est un homme extraordinaire. On prétend qu'il a travaillé déjà avec Lawrence d'Arabie. Il passe pour un des meilleurs agents de l'*Intelligence Service*. On raconte de lui des exploits fantastiques. Cet homme qui boit l'alcool comme un enfant boit le lait a vécu pendant des mois aux frontières du Gobi, se nourrissant d'une poignée de riz par jour... Ses
605 superstitions sont légendaires. Il se ferait volontiers couper la

583 II tout au long de la rue principale, grelottaient dans l'humidité sous

main droite plutôt que de dîner treize à table... Oh ! il s'en tirera. Il en a vu d'autres ! Mais la rançon que devra payer le consulat britannique sera élevée pour peu que cette vermine de pirates apprenne son identité...

D'autres mois passèrent. Je me trouvais l'année suivante à Cannes, dans un petit cabaret qui s'appelait le *Dolphin*. Hildegarde chantait. Ses beaux bras nus ondulaient comme le cou des cygnes. Elle était vêtue d'une longue robe blanche, et elle évoquait de sa voix triste les grands désirs perdus. Et nous nous laissions tous bercer par cette émotion facile, un peu veule, très nostalgique, qui nous livrait sans défense aux mille sortilèges du rêve. Je vis soudain entrer Bill. Il alla s'accouder au bar. Quand Hildegarde se tut, j'allai le retrouver. Il buvait un verre d'eau de Vittel. Il me regarda en souriant. « J'ai découvert l'existence du foie », me dit-il.

Nous sortîmes. La nuit était parfumée. Nous nous dirigeâmes vers la Croisette. La mer bruissait doucement, à petits coups, comme une femme tendre gémit.

– J'ai revu Papou, il y a un mois, à Djibouti. Sa femme est revenue. Il la bat nuit et jour. Il l'accuse de le tromper avec un des fils Vosikis... Mais il y a autre chose, là-bas... Les avions de Mussolini... C'est maintenant la danse de la *mort*, chez les Danakils...

Il eut un petit silence, puis il reprit tout à coup :

– Tu t'es sans doute moqué de moi, à Moukden... Mais... Enfin, sache ceci : j'ai été fait prisonnier dans la nuit du 15. On m'a délivré dans la nuit du 28. Compte les jours...

Nous nous assîmes devant la mer et nous regardâmes trembler jusqu'à l'aube les belles étoiles de la nuit française.

TANIA¹

P eut-être ai-je aimé Tania ? Je ne le sais pas. Je sais cependant que, selon la formule de Stendhal, ce sentiment ne s'est jamais *cristallisé*. Elle m'a peut-être aimé ? Je l'ignore. Nous n'avons point fait les gestes de l'amour, ni prononcé les mots de l'amour. Mais il y eut parfois entre nous certains regards qui franchissaient d'un bond les parois du cœur, et une sorte d'entente pleine de douceur et de mystérieuses complicités, et cette grande paix confiante qui nous unissait soudain, pour des instants, pour des instants seulement, comme si nous étions éternels, et seuls, et glorieux, et alors le reste du monde n'existait plus.

J'avais rencontré Tania chez mon amie Hélène Avril. Hélène m'écrivit un jour : « Venez me voir dimanche, dans l'après-midi. Il y aura tous les copains. Il y aura aussi une drôle

TEXTE DE BASE : *Avant le chaos*, Montréal, HMH, 1964, p. 37-77.

VARIANTES : I : Éditions Moderne, 1945, p. 41-81. II : *la Revue moderne*, septembre 1942, p. 5-6, 40-45 (26 × 34 cm). Le titre « Tania », inscrit en diagonale, occupe le tiers supérieur de la première page au-dessus d'une illustration qui représente une jeune femme assise jambes repliées sur un fauteuil. À droite de l'illustration, en exergue : « Fascinante et énigmatique, Tania, la Russe, trouvera dans la mystique de l'oubli une consolation provisoire avant d'atteindre à la sérénité permanente. » Sous l'illustration, en biais, un bandeau porte le nom de l'auteur. Une illustration représentant un couple dansant en tenue de soirée occupe la moitié inférieure de la deuxième page. Publicité et jeux questionnaires côtoient le reste du texte.

1. En 1952, Grandbois a adapté cette nouvelle pour la radio dans la série « Contes et légendes du Canada ». Cette adaptation, dont nous donnons le texte intégral en Appendice (p. 312-326), fut diffusée sur les ondes de Radio-Canada, le 23 novembre 1952. Elle s'écarte substantiellement du texte de base.

de gosse, assez bouleversante, et très sauvageonne, qui vous plaira sans aucun doute, comme à nous tous, et qui se nomme Tania, comme un demi-million de jeunes femmes russes. Nous irons dîner chez le bistro d'en face. Nous mangerons le ragoût du chef-patron, et nous boirons son petit vin de beaujolais qui devrait être classé, s'il y avait une justice (mais il n'y a pas de justice), entre la première et la troisième des sept merveilles du monde. Cela nous coûtera environ et à chacun six francs cinquante centimes. Je vous attends. » 20

Hélène habitait un petit appartement de deux pièces du côté de Montrouge. Elle était anarchiste et peintre. Sa grâce, son charme, son désintéressement, son dénuement et sa générosité faisaient à la fois l'admiration et la consternation de ses amis. Elle couchait sur la dure, enroulée dans un vieux manteau beige, se nourrissait de fromage de Brie et de gros pain salé, lisait Karl Marx, à petites doses, religieusement, comme les Quakers lisent la Bible, brossait de grandes toiles préraphaélites soudain centrées d'objets résolument modernes et très inattendus (locomotives fumantes, revolvers automatiques, ampoules électriques, seringues de Pravaz, téléphones, lits jumeaux, projecteurs de cinéma, etc.), donnait des conférences incendiaires dans la banlieue de Paris, portait des bottes de faux cuir, et méprisait les bolcheviks dégénérés qui, selon elle, n'avaient plus qu'un désir, lequel consistait à s'emparer des richesses, des privilèges et des prérogatives des bourgeois. 25
30
35
40

Car Hélène voulait tout simplement faire sauter le Monde. (Du moins tentait-elle de nous le faire croire, et nous nous prêtions à son jeu, bien que personne de nous n'en fût dupe.) Elle nous parlait sans cesse d'un chimiste de nos amis dont les recherches devaient aboutir très prochainement à la découverte d'un explosif extraordinaire qui réduirait en poussière le globe terrestre et quelques autres planètes avoisinantes. 45

— J'allumerai moi-même la mèche de la machine infernale, nous disait-elle. Kyrov me l'a promis...

Elle racontait cela d'une voix douce, voilée, les mains sagement posées sur ses genoux, et quand elle mentionnait la bombe fatale, elle renversait la tête en arrière et riait d'un léger 50

rire de gorge, très joyeux, un peu gras, qui rappelait le roucoulement d'une tourterelle. Hélène était mince, longue et son visage blanc, très fin, qu'un regard vert illuminait, s'auréolait d'une lourde chevelure cendrée. Nous la savions tuberculeuse, condamnée par les médecins. Elle refusait obstinément de se soumettre aux soins que son état eût exigés. Des quintes de toux la secouaient, la déchiraient. Nous lui faisons parvenir, à intervalles réguliers, le produit d'une collecte que nous faisons parmi nous, et elle recevait des médicaments, des fruits, des couleurs, de la toile, une enveloppe contenant une petite somme d'argent. Alors elle nous invitait tous et nous disait en souriant :

65 – Mes bons anges me gardent, me protègent ! Que ferais-je sans eux ! Mais vont-ils sauter avec nous, Kyrov, mon doux Kyrov, à l'heure de la bombe ?

Kyrov frottait l'une contre l'autre ses longues mains sèches, roulait un regard sombre dans une face ravagée par les sordides rigueurs de la misère. Il haussait les épaules.

– Les anges, les anges ! grognait-il.

Puis, se reprenant, il ajoutait, très vite :

– Je ne connais qu'un ange : l'Ange !

Nous connaissions tous son sentiment pour Hélène. Il l'aimait d'un amour farouche et sans espoir. Hélène ne semblait accorder de préférence à aucun d'entre nous. S'était-elle seulement aperçue de son amour ! Kyrov, que nous aimions et que nous plaignions, pour payer ses inscriptions à la Faculté, travaillait, la nuit, comme chasseur, dans une petite boîte du Quartier Latin et assistait en outre, le jour, entre deux cours, un préparateur dans une officine pharmaceutique. Personne de nous ne savait où il habitait. Nous avions pris l'habitude, tous les samedis, de nous rencontrer à la terrasse d'un café, avenue du Maine.

85 Mais ceci n'est pas l'histoire d'Hélène, ni celle de Kyrov.

Si Tania méritait le qualificatif de sauvageonne qu'avait employé Hélène, elle méritait certes davantage. Hélène s'était

tenue modestement au-dessous de la vérité, et le mot « barbare », je crois, eût mieux convenu pour désigner la nouvelle recrue de notre groupe. Quand j'arrivai, elle était assise à la turque, sur le sol, dans un coin de la petite pièce qu'Hélène appelait sans ironie l'Atelier, et elle n'en bougea point jusqu'au moment où nous nous levâmes tous pour nous rendre au restaurant. Personne de nous n'entendit non plus ce jour-là le son de sa voix. Elle regardait droit devant elle, immobile, comme une idole. 90 95

C'était vers la fin de juin. Il pouvait être huit heures. Le patron nous installa à la terrasse. Le soleil dorait encore les étages supérieurs des maisons qui nous faisaient vis-à-vis. Les rumeurs de la rue s'apaisaient peu à peu. Les petits boutiquiers, les concierges prenaient le frais sur le pas de leur porte. Des gamins se poursuivaient, tournaient soudain en cercle, comme le sable dans le tourbillon du vent, puis s'engouffraient et disparaissaient au fond d'une ruelle que l'ombre déjà guettait sournoisement, première proie de la nuit proche. 100 105

Le patron nous offrit l'apéritif. C'était un gros homme chauve qui admirait beaucoup les artistes, et surtout Hélène. Il peignait lui-même, le dimanche et les jours fériés, et les lauriers du plus grand des peintres du dimanche, le Douanier Rousseau, devaient sans doute troubler son sommeil. 110

Le hasard m'avait placé à côté de Tania. Elle refusa l'apéritif d'un signe de tête. Elle refusa de la même façon le beaujolais que nous bûmes tous, et qui était excellent. Elle avala par contre, assez gloutonnement, le nez dans son assiette, le pâté maison du chef, le ragoût, l'entremets et le fromage. Elle reprit ensuite son attitude de petite idole immobile et lointaine. 115

J'avais à plusieurs reprises tenté de lui parler, mais sans aucun succès. Je me mêlai vaguement à la conversation générale dont Hélène faisait surtout les frais avec un jeune poète du nom de Larât, qui écrivait des manifestes dadaïstes et s'occupait de cinéma d'avant-garde. Nous nous quittâmes assez tard dans la soirée. Je tendis la main à Tania. Elle avait une main large et forte, une main de jeune garçon vigoureux qui étonnait chez une jeune femme de son âge et de sa taille. Ses yeux étaient petits, très noirs, très perçants, légèrement bridés et lui donnaient le type mongoloïde. Je ne la revis pas de l'été. 120 125

Au début de l'automne, un samedi, Kyrov nous l'emmena. Je la reconnus à peine. Elle nous salua avec une aisance surprenante, comme si nous étions de vieilles connaissances, et que nous nous fussions quittés la veille. Elle accepta même un verre de citronnade qu'elle avala d'un seul trait. Je ne pus m'empêcher de lui dire :

– Quelle soif !

Elle se mit à rire. Elle avait des dents éblouissantes. Elle me répondit :

– Oh, une petite soif !... J'ai eu beaucoup plus soif... déjà... autrefois... Aujourd'hui, c'est une petite soif de... ah, comment dites-vous... ah oui, une petite soif de petite bourgeoise gâtée... une petite soif de luxe...

Elle roulait les r à la façon des Slaves. Je plaisantai :

– Mais c'est un miracle ! Mais nous vous croyions muette !

Elle rit encore.

– Demandez à Kyrov si je suis muette ?

Kyrov nous dit :

– Tania est extrêmement rancunière. Je lui ai fait remarquer un jour qu'elle parlait trop. Elle m'en veut depuis ce temps. Mais je dois à la vérité de dire qu'elle peut passer des semaines entières sans desserrer les lèvres...

Le gros Barroux leva les bras et récita avec emphase :

– À quoi rê-vent-les-jeu-nes-filles ?... Ah, nous le savons à quoi elles rêvent, et c'est tout simplement à...

Hélène le fit taire d'une petite tape sur l'épaule, et Barroux rougit. Barroux étudiait la médecine et se glorifiait d'être un matérialiste scientifique, et de n'être que cela. D'après lui, tout le mystère du monde se confinait au fonctionnement de certaines glandes physiologiques. Il voulait « enfoncer » Freud, qu'il trouvait trop littéraire, trop délicat, trop compliqué.

– Avec le bon filon, avait-il l'habitude de dire, il réussit à embrouiller tout.

Nous l'aimions bien parce que nous savions qu'il cachait, par pudeur, sous des déclarations brutales et excessives, une sensibilité qui ne cessait de le tourmenter, de le faire souffrir.

Hélène et Tania nous quittèrent bientôt, suivies de Larât, de Barroux. Nous fûmes seuls, Kyrov et moi. Kyrov me dit soudain :

– Tu sais, tu pourrais faire quelque chose pour elle... Oui, pour Tania...

– Mais que puis-je faire pour Tania ?

Kyrov reprit sans me répondre :

– Oui, tu pourrais faire quelque chose pour elle... C'est une gosse extraordinaire... Elle est Ukrainienne, de Russie. Elle devait avoir neuf ou dix ans lors de la Révolution. Son père était starets (moine orthodoxe, avec droit au mariage). Toute la famille a été massacrée, sauf Tania. Elle est demeurée seule dans la tourmente, dans la confusion. Tu peux imaginer, à son âge ! Je sais, nous étions des milliers dans le même cas. Des centaines de milliers. Moi, j'avais quatorze, quinze ans. Un jeune garçon, ça peut se défendre... Oui, plutôt mal, mais enfin, avec de la chance, une bonne santé... Tandis qu'une enfant... Bref, elle s'est défendue. Elle a survécu. C'est une chose énorme, c'est la chose essentielle, que de survivre. Elle a fait tous les petits métiers, les plus humbles, les plus repoussants, peut-être même les plus inavouables – tu te rends compte, pauvre gosse ! – pour pouvoir manger, deux ou trois fois par semaine, quelques raclures de carottes, de navets, quelques pelures de pommes de terre... Comprends-moi, là-bas c'était le désordre, la confusion, la délation, la peur, les villes défendues, prises, reprises, et surtout, surtout la famine. Avec les eaux contaminées, ce furent les sales maladies, la dysenterie, le typhus. Et le choléra ! On voyait mourir les copains autour de soi, un par un, en quelques heures... Le plus étonnant, c'est que ceux qui paraissaient les plus costauds, tu les voyais tomber, comme cela, soudain, d'un coup, comme s'ils avaient été frappés d'une balle. Ils gémissaient, ils se tordaient, les yeux révulsés, puis ils devenaient tout noirs. Il n'y avait rien à faire. C'était fini...

« Elle, Tania, a pu survivre. Plus tard, un type qui était un personnage d'importance dans le soviet local a eu pitié d'elle. Il l'a emmenée à Moscou, et l'a fait entrer au Gymnase, où elle s'est révélée tout de suite extrêmement brillante. Elle apprenait en un mois ce que ses camarades apprenaient en un semestre.

Elle avait conquis tous ses diplômes au bout de trois ans. Son protecteur était devenu Commissaire du Peuple. Il l'a épousée. Il aurait pu être son père. Elle avait à peine quinze ans. Elle était devenue bolchévique ardente...

« Ensuite, je n'ai jamais très bien compris ce qui s'est passé. Chez elle, en elle, j'entends... Les êtres sont si complexes, il suffit de si peu de chose pour les précipiter dans une voie, ou dans une autre !... Mais elle a pu quitter la Russie. Elle m'a raconté qu'elle désirait alors se dévouer corps et âme à la cause ukrainienne, à l'indépendance de son pays. Délivrer l'Ukraine de l'U.R.S.S. Peux-tu comprendre ? Enfin, moi, je ne sais plus... Peut-être faudrait-il vraiment faire sauter le Monde !...

« Pour Tania, après l'évasion, ça a été le problème de gagner le boire et le manger. Elle voulait rejoindre Paris. Ce Paris (je n'avais jamais vu Kyrov dans un tel état d'exaltation) où se sont préparées, depuis près de deux cents ans, toutes les révolutions, où toutes les idées généreuses se sont rencontrées, se sont donné la main, comme des sœurs, ont grandi, se sont épanouies, avant d'aller à leur mort, silencieuses et froides et pâles, comme des martyres... Moi, tu sais, je ne crois plus à rien. Mais Paris est le seul endroit de la terre qui soit digne d'être le point même de l'éclatement du monde. Paris a approché l'ultime perfection...

« Alors Tania a dansé. Des danses de son pays. Dans des bars, des cabarets, des bouis-bouis infects, souffrant tous les contacts, toutes les humiliations que tu peux imaginer, de Varsovie à Paris, il y a eu Cracovie, Brünn, Vienne, Buda, Belgrade, Trieste, Munich, Stuttgart, Francfort, Bruxelles, Lille, Rouen, Le Havre, et je t'en passe. Il ne s'agissait pas pour elle d'établir un record de vitesse, de gagner Paris par cette ligne idéale que les mathématiciens nomment la ligne droite, il s'agissait pour elle, à tout prix, de se rendre à Paris. Voilà... Elle est à Paris depuis près d'un an. Elle danse dans le cabaret de nuit où je suis chasseur... C'est là où je l'ai rencontrée. »

Kyrov se tut. Il paraissait accablé d'avoir tant parlé. D'ordinaire, Kyrov était très peu communicatif. Je demeurais silencieux. Je songeais à cette Tania livrée à la cruauté des êtres, parce qu'une poignée d'hommes assoiffés d'idéal rêvaient d'un

monde meilleur. Où est le vrai, le faux ? L'espoir d'un monde meilleur peut-il justifier la détresse et le désespoir d'une seule enfant perdue au bord même de la vie ? Où est la justice ? Kyrov me dit soudain, d'une voix brusque :

– Alors, tu ne veux rien faire pour elle ?

Kyrov ne m'avait jamais parlé sur ce ton. 245

Mais je compris ce qu'il pouvait penser. Je lui répondis :

– Mais je veux bien faire quelque chose pour Tania. Si toutefois tu veux bien m'expliquer ce que tu attends de moi...

Kyrov, radouci, reprit aussitôt :

– Excuse-moi, je suis un peu nerveux. En te parlant de Tania, je me rappelais beaucoup de choses qui me sont arrivées, qui sont... Enfin. Voilà. Tania a écrit un petit livre. En ukrainien. Tu sais, ou tu ne sais pas, que depuis trois cents ans, depuis l'asservissement tzariste, l'ukrainien n'est plus une langue écrite. Il y a ici un petit groupe d'écrivains qui tentent de le ressusciter. C'est une langue très belle, très riche. Tania veut également publier son livre en français. Elle vient d'en terminer la traduction. Mais elle connaît très mal le français. Tu pourrais l'aider en lui indiquant les erreurs les plus grossières, les fautes les plus apparentes. Il y a des gens dont c'est le métier de faire ce genre de travail. Mais il faut naturellement les payer et Tania n'a pas le sou... Tu comprends... 255 260

Nous convînmes d'un rendez-vous pour le lendemain. Ils furent chez moi, tous les deux, à l'heure fixée. Tania portait sous le bras un gros cartable vert de collégien. Elle paraissait intimidée. Nous bavardâmes quelques minutes, puis elle se mit à rire. Sa gêne était disparue. Elle me tendit son manuscrit. En grosses lettres capitales et maladroites, sur la première page, le titre s'étalait : *les Forces neuves*. 265

Nous prîmes l'habitude de nous rencontrer, elle et moi, tous les deux jours, dans un petit café désert du boulevard Saint-Michel. Nous travaillions là quelques heures. Mon travail consistait à lui demander certaines explications, puis à remettre à l'endroit, c'est-à-dire sur pied, des phrases qui se promenaient sur les mains, la tête en bas. C'était assez amusant. Le vocabulaire de Tania était étonnamment nourri. Elle possédait surtout le sens d'une poésie très large, très libre, coupée de grands 270 275

280 pans de soleil, de vent frais, d'odeurs saines, de rumeurs de fleuves, d'étoiles annonciatrices d'heureux présages. (Je pensais parfois à Ramuz, à Colette.) Tania avait donné à son livre la forme du roman. C'était l'histoire d'amour d'un jeune ouvrier ukrainien et d'une petite paysanne qui habitait un village de montagne perché dans les nuages et suspendu sur les rapides rageurs du Haut-Dniepr.

285 À l'hiver, Tania se mit en quête d'un éditeur. À ma grande surprise, elle le trouva presque aussitôt. C'était un vieux Russe exilé qui avait vécu son enfance à Kiev. Il disait à Tania :

290 – Je perdrai quatre ou cinq mille francs, mais je publierai ton bouquin. Ton bouquin, c'est toute ma jeunesse... si j'avais eu une jeunesse... Ah...

Et il penchait de gauche à droite sa tête chauve. Nous savions qu'il avait passé vingt ans en Sibérie dans les prisons du Tzar.

– Je te publierai, et ce sera comme mon aurore...

295 Tania et moi, cet hiver-là, nous passâmes tous nos dimanches ensemble. Nous allâmes à Robinson, où nous dansions, dans les guinguettes, au son de l'accordéon ; à Chantilly, où nous nous amusions à nourrir les carpes paresseuses et centaines ; à Saint-Cloud, d'où l'on voyait si bien, à travers le brouillard léger et bleu, l'adorable Paris ; à Fontainebleau, où
300 Tania, qui lisait Hugo, injuriait Napoléon le Petit² ; à Versailles, où nous déjeunions sous les grands arbres au tronc moussu, devant le grand bassin aux eaux lisses et glacées ; nous allâmes enfin à Chartres, où je vis pour la première fois, dans la saisissante lumière de la cathédrale, pleurer Tania. Nous revenions chaque soir à Paris, et Tania me quittait pour aller
305 rejoindre Hélène, chez qui elle habitait.

Personne ne se rendait plus avenue du Maine. Notre petit groupe s'était dispersé. Larât le poète tournait un film à Berlin.
310 Barroux préparait son internat, travaillait vingt heures par jour. Hélène était invisible. Kyrov devenait de plus en plus sombre. Il faisait parfois de courtes apparitions chez moi. Il

2. Surnom donné à Napoléon III (Charles Louis Napoléon Bonaparte, 1808-1873) par Victor Hugo dans son pamphlet intitulé *Napoléon le Petit*.

fumait deux ou trois cigarettes, nerveusement, sans prononcer un mot. Puis il se levait, marchait en rond dans la pièce comme un fauve dans sa cage, se retournait soudain vers moi et disait : 315

– Tu sais, Hélène...

Il tremblait. Il ne pouvait jamais prononcer le nom d'Hélène sans trembler.

– Tu sais... Elle ne va pas bien du tout... Elle m'inquiète affreusement... Alors... 320

Il se rassoyait, fumait une autre cigarette, se levait.

– Adieu, vieux...

Et il refermait brusquement la porte sur lui.

Le livre de Tania parut. Il obtint, dans certains milieux d'extrême gauche, un vague succès de curiosité. « C'était frais, neuf, et d'une grande et généreuse indignation », rapportaient quelques journalistes obscurs. Mais le critique d'un grand journal de droite écrivit un article très dur. Il parlait de métèques, de slavisme à rebours, de la France livrée aux étrangers, d'attentat à la pureté classique, de la langue de Racine, de Pascal, d'Alphonse Daudet, etc., etc. Je crus au déchaînement d'une polémique, je le souhaitai. C'eût été le succès. Mais rien de tel ne se produisit. Il se publiait tant de livres. Et le grand silence se fit, comme sur un enterrement de pauvre, sur le roman de Tania. 325 330 335

Tania avait mis beaucoup de foi dans son livre. Beaucoup trop. C'était l'époque où la foi, quelle qu'elle fût, gênait énormément les gens. C'était l'époque du jazz, des Crésus américains, des chômeurs anglais, du nudisme allemand, des gigolos argentins, de l'art nègre, des meubles nickelés, de l'éther, des raids transatlantiques, de l'inflation, de Foujita, des chapeaux champignons, des voitures Citroën, de M. Briand, du génie de M. Mussolini, qui desséchait les marais Pontins et prononçait des harangues, du haut d'un balcon, à Rome, dans une langue inspirée par le lyrisme de Gabriele d'Annunzio ; c'était l'époque des Présidents du Conseil, des rois exilés, des Princes Consorts, des ministres plénipotentiaires, des ambassadeurs qui savouraient lentement, au Ciro's, à Paris, d'une bouche attendrie, les crêpes Suzette savamment gonflées au rhum sous l'œil attentif d'un maître d'hôtel millionnaire et cinq fois espion. 340 345 350

Tania eut-elle conscience de son échec ? En souffrit-elle ? J'ai eu, plus tard, certaines raisons de le croire. Mais elle n'en fit rien paraître. Elle préparait d'ailleurs l'édition ukrainienne de son livre, qui devait paraître à Kiev.

355 C'est alors que je quittai la France pour un long voyage.

II

Parmi les plus dangereuses illusions que procurent les voyages, la plus grave consiste peut-être à nous donner le sentiment que nous retrouverons, à notre retour, les choses et les êtres tels que nous les avons laissés à notre départ. Après des années d'absence, nous imaginons revoir, sans taches et pur, comme à l'adieu, tel beau visage aimé. Nous avons cru à la suspension, à l'arrêt du temps.

Je retrouvai Paris. (Le retrouverais-je aujourd'hui ?) Mais je ne retrouvai pas mes amis. Je cherchai Tania. J'allai d'abord chez Hélène. De nouveaux concierges occupaient la loge. Ils ne connaissaient pas Madame Avril. J'allai au petit restaurant, où l'on m'apprit que le patron avait liquidé son fonds de commerce, et s'était retiré à la campagne à la suite d'une attaque de paralysie. On ignorait son adresse. Je m'enquis de Barroux ; il faisait son service militaire, quelque part dans le Nord africain. Je lui écrivis, ma lettre resta sans réponse. J'appris que Larât était à Moscou, où il obtenait, me dit-on, beaucoup de succès en imposant les gros plans comme technique essentielle du cinéma moderne.

(Larât devait terminer sa carrière à Hollywood, où il fut tué en pleine gloire, car il était devenu l'un des meilleurs metteurs en scène du monde du cinéma, dans un banal accident d'automobile. Il avait alors complètement oublié la poésie surréaliste.) Je pensai à l'éditeur de Tania. Quand il m'aperçut, il leva les bras au ciel :

– Et alors, et alors !... Et Tania ?

– Tania ! Mais je viens vous demander où elle est.

– Tania ! Tania ! Comment voulez-vous que je sache où est Tania ? J'espérais, en vous voyant, que vous veniez me l'apprendre !

Il était très agité et ne cessait de battre l'air de ses mains.
Je lui dis :

– Voyons, calmez-vous. Je ne sais où est Tania. Je la cherche. Je croyais que c'était vous qui alliez me dire ce qu'elle est devenue. Mais, voyons, que se passe-t-il ? 390

– Vous en avez de bonnes, vous. Que se passe-t-il ? Il se passe tout simplement ceci : d'abord, je perds quatre mille francs avec mon édition des *Forces neuves*. Ensuite...

Je l'interrompis : 395

– Mais je croyais que vous aviez pris le risque de perdre cet argent. Votre jeunesse perdue, et... Mais nous parlerons de cela plus tard. Dites-moi, quand avez-vous vu pour la dernière fois Tania ?

– Le risque, ah ! Naturellement, j'avais pris le risque. Je faisais à ce moment-là de bonnes rentrées. Et le bouquin m'avait plu. Enfin, quoi, je pouvais me permettre cette petite fantaisie ! Mais aujourd'hui je ne vis plus. L'argent s'est fait tout à coup très rare. Mes créanciers me traquent, je suis acculé à la faillite et... 400
405

Il gémissait, il pleurait. Quelques mois, et les soucis avaient fait de ce vieil homme solide que j'avais connu un vieillard pitoyable et grotesque.

– Mais, je vous le demande, quand avez-vous vu Tania ?

Il parut alors se ressaisir. 410

– Voilà. Il y a un peu plus d'un an. Je ne l'ai jamais revue depuis. Pas un mot, rien. Elle est disparue comme... comme le crépuscule se noie dans la nuit. Aucune trace d'elle... Et précisément au moment même où la chance, le succès lui venaient. Oui, son succès et le mien. 415

Je lui dis :

– Je ne comprends plus rien. Vous parlez de succès. Quel rapport avec son absence, sa disparition ?

– Vous allez comprendre. Avec la publication de son livre, j'en étais pour mes frais. Mais j'en avais pris les risques, comme vous dites. À l'époque, je pouvais me le permettre. Ça me plaisait. Je vivotais tant bien que mal, mais je n'ai jamais eu beaucoup d'ambition. Le gîte, le couvert, des créanciers qui ne sont pas comme des tigres altérés, c'est encore la bonne vie. On vieillit doucement, en paix...

Je l'interrompis. L'âge et les malheurs l'avaient rendu bavard.

– Oui, mais Tania ?

– Eh bien, votre Tania est venue me voir quand mes affaires commençaient d'aller mal. Elle m'apportait un poème, me disant qu'il était le premier d'une suite de poèmes intitulés : *les Douze Chants du cavalier*, et me demandait si je ne consentirais pas à les publier. Je lui dis quelques mots gentils – oui, nous verrons, nous verrons –, je mis le poème dans un tiroir et je n'y pensai plus. Vous pensez bien que l'état de mes affaires ne me permettait pas de publier de la poésie !... Or voilà que quelques semaines plus tard, en fouillant dans mes papiers, j'aperçus le poème et je commençai à le lire, distraitement, comme on lit un article d'une revue de sciences économiques. Et je fus soudain comme pris, emporté. C'était une chose splendide. De l'air, de l'espace, du soleil, le galop des chevaux, les feux de bivouac, ces Cosaques, ah !... Une chose splendide, je vous dis. Dans mon métier, j'en ai vu de toutes sortes, on ne m'a pas facilement. Mais ça, alors ! Je suis littéralement épaté. Je f... le poème dans ma poche, je vais voir Level, des Éditions Mondiales. « Regarde-moi ça », lui dis-je.

– Level vient me voir le lendemain. Il est fou. « J'ai vu les patrons. C'est sensationnel. Où est la gosse ? Où sont les autres poèmes ? Vous avez un contrat, un traité ? Nous vous l'achetons. Quelles sont vos conditions ? » Je dis oui, je dis non, je dis que nous traiterons dès que j'aurai vu la gosse, que j'ignore son adresse, qu'elle doit revenir dans quelques jours. La malheureuse n'est jamais revenue. Je l'ai fait rechercher partout. Pas une trace. Rien. Level me talonnait. Il imaginait que je cachais la gosse, pour jouer, pour faire monter les prix ! J'ai dû enfin lui avouer que je ne pouvais la rejoindre. Il était furieux... Mais vous voyez toute cette chance inespérée ? Les É. M. avec leur publicité, portaient les poèmes aux nues. Je

parie pour un tirage d'au moins quarante, cinquante mille. Je touchais déjà quelques billets sur la vente de mon contrat. Mais surtout, surtout, par le truchement publicitaire des poèmes, *les Forces neuves* rebondissaient, et dans le roman, il n'y a pas de plafond ! Eh quoi ! Dekobra tire à six cent mille. Moi, j'étais seul propriétaire des droits du roman. Vous voyez ça d'ici. Je rétablis mes affaires, je fais une petite fortune, cette folle est définitivement lancée, elle touche la grosse galette, outre la gloire, et les à-côtés de la gloire, qui sont fructueux, etc. Où est-elle ?

Il se remit à pleurer. Je le quittai brusquement.

Les jours suivants, je me mis en quête de Kyrov. Mais Kyrov n'était nulle part. Enfin, je me lassai, j'abandonnai mes recherches. C'est alors que je crus aimer Tania. Je la parai de l'auréole d'un destin mystérieusement fatal, elle vint habiter mes songes, j'imaginai bientôt qu'elle avait été le sommet définitif d'un bonheur que j'avais laissé sottement échapper, elle prit dans ma pensée l'importance d'une créature irréelle et diaphane dont la miraculeuse beauté, nourrie de mille lumières secrètes et douces, me torturait sans répit. Je cultivai avec obstination tous les éléments d'une mélancolie que je ne cessais de provoquer, par ce singulier besoin que possède tout être ardent et jeune de souffrir, chaque fois que je sentais qu'elle allait m'échapper. J'en vins même à croire – car tel est le pouvoir magique de l'imagination – qu'elle était ma fiancée – je n'avais jamais effleuré ses lèvres ! – qu'elle était morte par ma faute, à la suite de mon abandon, je portais un deuil secret et je me jurai un veuvage éternel. Je souffris alors vraiment, comme de la mort d'une véritable fiancée.

Ces aberrations sont communes aux jeunes gens qui écrivent des poèmes. Elles le sont également à d'autres.

Soudain, devant moi, Kyrov. Surpris par la pluie, j'étais entré dans ce petit cabaret, près de la gare Montparnasse. Je grelottais, j'étais transi, je commandai un grog. C'était assez tard, le soir. Deux ouvriers trinquaient au comptoir, avec le patron, en parlant politique. À une table voisine, une vieille prostituée, de ses petits doigts courts et gras, chargés de faux

487 I,II fiancée. // (Ces <...> poèmes.) Elles

brillants, tournait machinalement les pages de *l'Illustration*. À une autre table, quatre commerçants du quartier jouaient à la belote. En face de moi, de l'autre côté de la petite salle, un homme, les coudes nus sur le marbre, le visage enfoui dans les
500 mains, paraissait dormir. Il avait une longue chevelure noire et bouclée qui lui retombait sur le front. Il était immobile comme une statue de pierre. Je l'observais depuis un moment – j'attendais que la pluie cessât pour rentrer chez moi – quand il leva tout à coup la tête. Je reconnus Kyrov.

505 Je me précipitai vers lui.

– Kyrov ! Kyrov !

Il me regarda comme s'il ne me voyait pas. Je crus qu'il était ivre. Je lui secouai l'épaule.

– Kyrov !

510 Alors, il me reconnut à son tour.

– Ah ! c'est toi, me dit-il simplement.

Il était effroyablement maigre. Je sentais que ma présence le gênait, que toute présence l'eût gêné, qu'il désirait être seul. Mais je voulais apprendre ce qu'il savait de Tania. J'insistai :

515 – Tu ne m'offres pas de m'asseoir ?

Il haussa les épaules.

– Assieds-toi si ça te chante.

Je m'installai près de lui sur la banquette et je commandai deux autres grogs. Je lui demandai :

520 – Que sont-ils tous devenus ? Et Hélène, et Tania ?

Il me regarda longuement.

– Tania...

Il semblait réfléchir. Il répéta deux ou trois fois le nom de Tania, comme quelqu'un qui cherche dans sa mémoire l'image qui correspond à certaines syllabes familières. Il répéta encore :

525 – Tania ! Ah, oui, Tania...

Mais il était encore distrait et loin de Tania et loin de moi et plongé dans l'abîme de sa propre angoisse. Je le sentis ce-

pendant remonter peu à peu à la surface, le monde réel se recréait lentement autour de lui, en lui, ses démons persistants relâchaient, pour un moment, leur épouvantable étreinte, et il redevint tout à coup vivant. 530

Alors son regard se fit brillant et dur. Il me dit brusquement, d'un trait :

– Hélène est morte ! 535

Puis il baissa la tête, promena ses longs doigts maigres dans sa chevelure, et je le vis trembler de tout son être, comme un paludéen, comme chaque fois qu'il avait prononcé devant moi le nom d'Hélène. Il reprit :

– Dans une petite maison de santé... Vallée de Chevreuse... Tu te souviens, quand nous allions là-bas, au printemps ? Cette odeur de lilas et de rose me poursuit encore... Elle est morte au printemps, un matin. Il faisait soleil... J'ai passé les derniers quinze jours de sa vie – et de la mienne – avec elle. 540

Je cherchai son regard. Je vis ses yeux. Kyrov se serait fait volontiers couper les deux mains plutôt que de pleurer devant un homme. Jadis ! Deux ans auparavant ! Mais Kyrov, maintenant, pleurait. 545

Il continua, la tête enfouie dans ses mains, et comme s'il se parlait à lui-même : 550

– Elle m'aimait, tu sais, elle m'aimait. C'était moi qu'elle aimait... Personne de nous ne l'a deviné. Mais elle m'aimait. Je ne le voyais pas moi-même... Et je désespérais... Je l'aimais dans le désespoir, et elle m'aimait, et chaque fraction du temps, pour nous, pour notre amour, était perdue... Chaque moment du temps tombait dans ce gouffre sans nom, dans cet effroyable côté de l'éternité qui s'appelle le passé, que personne, que nulle force au monde ne peut repêcher... Pas la moindre petite fraction, pas la moindre petite parcelle... 555

« Tu veux connaître la vérité. Elle savait depuis deux ans, trois ans qu'elle allait mourir, et c'est pourquoi elle a feint de tout ignorer, de ne rien voir. Elle me l'a dit plus tard, et ce sont ses mots textuels : *“Je ne voulais pas t'entraîner au seuil de mon tombeau, et te laisser là, mille fois plus misérable que moi, dans ta solitude...”* 560

« Tu l'as connue, Hélène... Avec sa chevelure, son sourire, ses épaules frêles qui semblaient toujours demander pitié... Et ce feu vivant de son orgueil... Tu te souviens de la bombe, et de son rire, à elle, à ma morte. Elle n'aurait jamais pu tuer un moustique. La bombe, c'était notre secret à nous tous, mais c'était notre invention à nous deux, à Hélène et à moi... Et c'était le prétexte à nos indignations, à nos révoltes ; c'était la revanche de notre jeunesse, de notre besoin de vivre, de notre appétit de liberté...

« Elle a eu des hémorragies. Je n'avais pas le sou. Vous étiez tous partis. Il n'y avait pas trois solutions, ni deux, ni... Alors j'ai volé. J'ai volé, mon vieux, j'ai *volé*. Tu me connais, tu sais qui je suis, eh bien, moi j'ai volé. Tu me vois, moi, Kyrov !... »

Kyrov pleurait doucement ; il n'avait plus de honte, il se délivrait, il cherchait la délivrance comme au confessionnal.

« J'ai volé. Je m'en f...ais. Tu comprends, dans ces moments... C'était dans le métro, une grosse bourgeoise satisfaite, des bagues aux doigts, un sac, un gros sac noir. Le prochain arrêt, c'était la station Raspail. J'étais épouvanté. Il fallait soigner Hélène. Personne, non, il n'y avait personne... Je lui ai arraché son sac à la sortie du métro, dans la presse, parmi la foule. J'ai entendu des cris. J'ai profité de la confusion, j'ai couru, comme un véritable voleur, comme un petit escroc qui prend l'argent pour aller faire la noce avec des filles...

« Je pensais sans cesse à Hélène, à son rire léger, à sa toux déchirante, à cette toux qui me tuait plus qu'elle. Je pensais à son bras frêle qui menaçait la terre et les autres planètes. J'ai couru comme un fou. À ce moment-là, si on avait tenté de m'arrêter, j'aurais tué, je te jure que j'aurais tué, n'importe qui, le premier flic, le Président de la République, Staline, Barroux, toi... Elle se mourait, elle allait mourir, tu comprends... *Elle avait besoin de moi*... Il y avait dans le sac près de deux mille francs... »

Kyrov se tut pendant quelques instants. Les ouvriers quittaient le café. Le patron rinçait des verres. La fille jouait avec ses bagues, le regard perdu. Les petits commerçants discutaient des points de la partie. Il avait cessé de pleuvoir. Kyrov reprit encore :

– Tu sais, maintenant, je *crois*, je *crois*. Hélène me l'a dit, me l'a promis, nous nous rencontrerons là-bas, plus tard, plus haut, elle et moi... Je la reverrai avec son sourire d'ange. Quelque part, au-delà de la vie... Tu comprends, il faut que je la revoie, que son petit visage blanc me sourie, me nourrisse, me ravisse, m'enchanter. *II le faut*... Le contraire n'est pas possible... Non, ça n'est pas possible. Ça n'aurait plus de sens, la souffrance, la misère, la vie, la vie et tout...

Il leva brusquement la tête et me prit violemment le bras. Il ne pleurait plus. Il avait le regard droit de l'homme de foi.

– Tu comprends, il faut que je la revoie. Dans les derniers jours, à Saint-Rémi, elle me disait que nous étions liés pour l'éternité. Je tenais ses mains... Elle a vu le prêtre, elle s'est confessée à lui. J'ai confessé aussi mes fautes au prêtre. Mais je n'ai pas été baptisé. Quand mon vol sera réparé, je me ferai catholique, comme elle. Et j'entrerai en religion. J'irai en Afrique, en Chine, n'importe où... Je veux la mériter... Je dois encore huit cents francs à la bourgeoise que j'ai volée. Je lui fais parvenir tous les mois de petits montants, par le prêtre... Je te raconte ces choses, ne te moque pas, je t'en prie, nous sommes de vieux camarades, et malgré nos révoltes, nos crâneries, nous savons qu'il y a un Dieu, *qu'il y a Dieu*, et toute son éternité, et la nôtre au-delà de notre espace, au-delà de nos millions de minutes de la vie... Au fond de tout cela, Hélène m'attend. Elle me l'a juré, elle m'attend, elle me tend les bras, j'irai la rencontrer...

« Elle est morte comme... Je ne peux pas te dire, elle est morte comme une sorte d'aurore exquise... comme une sorte d'aurore qui sort doucement des ombres de la nuit... avec une sorte de sourire timide et révélateur qui s'abandonnait aux joyeuses Allées du Ciel... Je tenais sa main... J'ai senti battre le dernier mouvement de son sang, sous mes doigts... J'ai fermé ses paupières... »

Kyrov se remit à pleurer silencieusement. Je lui serrai la main et je partis. Je ne lui parlai pas de Tania. Devant sa détresse, sa douleur, j'avais soudain honte de moi, de cet amour

artificiel que j'avais cultivé pour Tania, afin de nourrir uniquement mon tourment, ma joie de souffrir, comme un jeune athlète exerce ses muscles pour le rude et vain tournoi du lendemain.

645

III

Je me trouvais, quatre ans plus tard, à Hanoi, au Tonkin. C'était vers la fin de janvier. Le ciel bas, la moiteur de l'air annonçaient la saison pluvieuse. Je me remettais péniblement de violentes crises de paludisme ; je souffrais encore d'attaques violentes qui me laissaient abattu et découragé. Au moment même où mon sang reprenait un cours normal, apaisé, au moment où mes tempes cessaient de battre, où mes oreilles ne bourdonnaient plus du son de toutes les cloches du monde, au moment enfin où j'allais reprendre pied, où l'espoir surgissait en moi, comme le rayon du soleil perce l'ombre d'une chambre misérable, un nouvel accès de fièvre m'assomma soudain, comme un coup de matraque sur la nuque. Et tout recommençait. Parce que la vie, qui crée le désespoir, est plus forte que le désespoir.

Hanoi possède plus de cent pagodes. Elles s'élèvent pour la plupart autour du Petit Lac. Celui-ci repose, paisible et doux, au centre de la ville, comme une opale figée. Les cent pagodes le protègent, le cernent, ombrées de flamboyants. Ma promenade me conduisit un jour du côté de la ville indigène, et comme j'étais las, je m'arrêtai au pied d'une de ces pagodes, dont les marches descendaient jusqu'à la surface des eaux. Les grandes feuilles des nénuphars couvraient, peuplaient le lac. Et la fleur orgueilleuse et soudaine du nénuphar, si mélancolique dans sa solitude, dressée, rompait seule la monotonie d'un paysage parfaitement horizontal. Le ciel demeurait gris, sans menaces immédiates. Le silence, le calme étaient absolus. Quand j'eus pris un peu de repos, je gravis les quelques marches et je pénétrai dans la pagode. Le temple semblait désert. Mais je vis soudain une jeune femme immobile, assise à la turque, devant une gigantesque idole. Je crus alors être le sujet d'une hallucination causée par la fièvre, et je faillis crier de saisissement. Car j'avais reconnu Tania. Non la Tania de Paris, mais la Tania identique

665
670
675

à l'image de l'amour qui m'avait hanté et poursuivi, *la Tania même que mon rêve avait créée.*

Nous revînmes ensemble, Tania et moi, et elle m'emmena 680
chez elle. Elle habitait un luxueux appartement situé à l'étage
supérieur d'un établissement bancaire. Je connus son mari. Il
s'appelait Christian. C'était un homme jeune, dans la trentaine,
extrêmement courtois, très cultivé, de manières un peu distan- 685
tes. Une sorte de sourire triste, comme absent de sa pensée,
flottait continuellement sur ses lèvres. Il me plut beaucoup. De
son côté, il me reçut avec la plus grande sympathie.

Ils me retinrent à dîner. Bien que mon état de santé m'eût
enlevé la force et le goût des analyses psychologiques, je ne pus 690
m'empêcher de voir qu'ils formaient un couple assez singulier.
Ils se montraient parfaits l'un pour l'autre. Nulle note de dis-
sonance apparente. Mais il y avait entre eux quelque chose
d'indéfinissable, de glacé, qui les séparait aussi sûrement qu'un
mur.

Je les vis beaucoup dans les jours qui suivirent. J'allai dîner 695
chez eux chaque soir. Mais je vis surtout Tania. Elle me fit
visiter Hanoï et ses environs comme je lui avais fait visiter,
quelques années auparavant, Paris et ses environs. Nous pre-
nions deux pousse-pousse, nous partions chaque après-midi 700
vers deux heures ; les deux coolies, petits, torse nu, musclés,
agiles et souples comme des chats, luttèrent de vitesse, enga-
geaient des paris, et nous conduisaient à une allure diabolique
vers quelque tombeau désert, vers quelque temple lamaïste ou 705
bouddhiste, vers quelque pagodon moussu, délabré, plein
d'idoles mutilées, dont personne ne connaissait plus les noms,
mais dont les autels s'ornaient, fraîcheur inattendue, d'un beau
fruit, d'une fleur du matin, d'un papier parfumé qui brûlait
encore avec des odeurs d'encens, de pavot, d'eucalyptus.

Tania se montrait très réticente. Elle passait des heures
sans prononcer un mot. Je lui parlais, elle me répondait par 710
un sourire. Rien ne paraissait l'atteindre. Elle était comme une
petite citadelle fermée. Je tentai un jour de lui parler de Kyrov,
d'Hélène. J'eus l'impression qu'elle ne m'entendait pas. Je lui
parlai un autre jour des *Forces neuves*, des poèmes qu'elle devait
publier. Elle m'avait entraîné, cet après-midi-là, au Cercle Nauti- 715
que, nous avions pris une barque, elle avait insisté pour aviron-
ner. Nous allions visiter un îlot qui contenait les ruines d'un

temple taoïste. Elle ne me répondit pas. Elle continuait de sourire. *Elle souriait ailleurs*. Et je ne sais pas pourquoi, tout à coup, je lui parlai de l'Ukraine. Elle bondit. Elle me regarda droit dans les yeux. Je reconnus, pour quelques secondes, je reconnus Tania de Paris. Les voiles se déchiraient. Elle me dit dans une sorte de fureur :

– Je t'interdis formellement de me parler de ces choses-là. Tu comprends ?... Autrement, si tu insistais, je ne pourrais plus te revoir...

Je n'insistai pas. Mais alors je vis ses mains qui tenaient les avirons et je lui dis :

– Que se passe-t-il, mon petit ? Qu'y a-t-il ? Je ne te reconnais plus... Il n'y a plus rien de toi, de ce que tu étais... Il n'y a plus rien de toi de vivant, d'humain, que tes mains loyales et vigoureuses... Tu es...

Je n'eus pas le temps de continuer ; elle laissa tomber les avirons, quitta brusquement son siège, et, au risque de faire chavirer l'embarcation, vint me rejoindre et me dit :

– Toi, tu avirannes...

Et ce fut tout. Elle avait repris son sourire. Mais, dans les jours qui suivirent, chaque fois, elle tentait de dissimuler ses mains. Elle alla même jusqu'à porter des gants.

C'était un jeudi. J'avais annoncé mon départ pour le samedi. Je me portais beaucoup mieux. J'avais retenu ma place à bord d'un petit vapeur, à Haiphong, qui devait rejoindre Hong-kong. J'étais seul, tard dans la soirée, quand on frappa à ma porte. Je crus que c'était un domestique. Je criai d'entrer. C'était Christian. Il me demanda, sans autre préambule :

– Comment trouvez-vous Tania ?

Je le regardai. Je ne savais que lui répondre. Il me dit :

– Oui, comment la trouvez-vous ? Avez-vous remarqué chez elle quelque chose de particulier, de bizarre ? Était-elle ainsi quand vous l'avez connue à Paris ?...

Je lui dis :

– Ma foi, puisque vous insistez... Je dois vous avouer que c'est une femme différente... Si différente que l'on pourrait croire qu'il s'agit d'un autre être...

Christian m'écoutait avec attention. Après un court silence, 755
il me dit :

– Ah, bien ! C'est tout ce que je désirais savoir...

Et il se tut de nouveau. Je lui demandai à mon tour :

– Mais voulez-vous me dire ce qui se passe ?

Il me dit tout de suite : 760

– Il s'est passé ceci : j'ai rencontré Tania à Paris, chez Madame Hélène Avril où Larât, un vieux camarade de lycée, m'avait entraîné. Mon congé prenait fin, je devais repartir quelques jours plus tard pour l'Indochine. J'avais le cœur lourd de quitter encore la France... Les colonies, c'est très joli, c'est attirant au début. On s'en lasse tôt. L'existence y devient vite très monotone. Je venais d'y passer cinq ans... Je me sentais seul, un peu perdu... Quand je connus Tania, j'eus soudain l'idée de l'emmenner. Elle m'avait plu tout de suite, dès notre première rencontre... Mon bateau quittait Marseille la semaine suivante. Nous nous sommes mariés le matin même du départ. 765 770

« Le voyage a été un enchantement. Suez, la mer Rouge, Djibouti, Bombay, Colombo, Singapour, tout la ravissait. Elle avait pour moi des élans spontanés, ingénus, qui m'attendrissaient, me bouleversaient. Elle était heureuse, elle me le disait, me le prouvait à chaque instant... Moi (et Christian parlait maintenant avec lenteur, à voix basse), moi, je n'avais jamais été aussi heureux. Je n'avais jamais cru, espéré, imaginé que l'on pût être heureux à ce point, à ce degré... Une sorte de continuelle ivresse... un conte de fées, pour enfants... » 775 780

Christian se tut encore. Sa bouche tremblait, comme celle de Kyrov quand il prononçait le nom d'Hélène, comme celle d'un enfant sur le bord d'un sanglot. L'homme courtois, distant et froid n'existait plus. Il n'y avait plus devant moi qu'un

753 II femme tout à fait différente 755 II avec une singulière attention 765 II c'est très attirant 771 II départ... // « Le

785 homme malheureux, qui souffrait comme une bête blessée.
Christian reprit encore :

– J’ai tout de même eu trois semaines de bonheur. C’est immense, dans une vie, vingt-trois, vingt-quatre jours de bonheur... L’enchantement cessa dès notre arrivée. De gros ennuis
790 m’y attendaient. Vous savez que je dirige ici une succursale de la banque de mon père. À ce moment, la crise du caoutchouc battait son plein. Or, nous avons accordé de gros crédits aux planteurs. Les faillites pleuvaient. Tout le monde s’affolait. L’employé qui m’avait remplacé durant mon congé, bien qu’il
795 fût au courant de nos affaires, n’avait pas cru devoir ou osé prendre certaines responsabilités, certaines initiatives. Bref, il me fallut examiner chaque dossier – j’étais absent des jours, des semaines –, voir les planteurs, discuter, encourager les uns, composer avec les autres, en « renflouer » certains, sacrifier les derniers. Vous savez que la vie est aussi cruelle dans le monde
800 des affaires, dans le monde tout court, que dans la jungle... Il faudrait pouvoir s’isoler, demeurer seul...

« Pendant tout ce temps, je négligeais Tania. Je l’avais confiée à des amis, des Français bien, un couple gai, charmant. Lui occupait un haut poste dans l’administration. Elle... Mais voilà, elle, je ne la connaissais pas ; je veux dire que je ne connaissais pas d’elle la seule chose que j’eusse dû connaître, et que j’ai apprise plus tard. On apprend toujours “plus tard”. Elle fumait l’opium, elle se droguait abominablement. Elle s’est prise
810 d’amitié pour Tania. Je n’ai pas besoin d’insister sur ce qui devait fatalement arriver.

« Au bout de quelques mois, Tania était devenue méconnaissable. Je m’inquiétai, j’insistai pour qu’elle vît un médecin. Je croyais à l’anémie causée par cette chaleur affreuse de l’été.
815 Pour certains êtres, ce climat est mortel. Elle me répondit :

– Oui, oui, je verrai le médecin, si tu insistes... Mais je te jure que je ne souffre absolument pas. D’ailleurs, je crois que j’ai traversé la période d’adaptation la plus difficile. Tu sais, cette chaleur... Mais je me sens beaucoup mieux déjà que le
820 mois dernier, par exemple...

795 I,II cru *prendre* ou 796 II initiatives, *bref*... Il me 797 II dossier, *visiter moi-même les plantations*, – j’étais 814 II à *de* l’anémie

« Elle savait déjà mentir. Admirablement. La drogue est le meilleur professeur de mensonge qui existe.

« Puis un jour, le chef de la Police, qui est un ami, vint me voir à mon bureau. Il semblait consterné. Je lui avais déjà rendu quelques petits services d'argent. Il était joueur. Alors... Il se tenait là, devant moi, les bras ballants, très gêné. Puis il se mit à dire :

– Voilà... Voilà... C'est très embêtant... Je ne sais comment vous expliquer...

« Il avait l'air si piteux que j'éclatai de rire. 830

– C'est combien, lui dis-je, pour cette fois-ci ?

« C'était un brave type, droit comme l'épée. Le jeu était son seul vice. Il me répond :

– Non, non, il ne s'agit pas de cela, je préférerais mille fois qu'il s'agisse de cela, mais... 835

« Et puis, d'un coup, très vite, en vrac, il suait à grosses gouttes, il me récite ceci, sans me regarder, les yeux fixés sur le parquet, comme un enfant boudeur récite une fable :

– Il s'agit de... autant vous le dire tout de suite, il s'agit de votre femme. Elle s'est liée à d'autres jeunes femmes qui tirent sur le bambou. Elles ont été imprudentes. L'opium de la Régie ne leur suffisait plus. Elles se sont abouchées avec des contrebandiers du Yunnan, une bande de Chinois que nous surveillons depuis des mois. Leur drogue, naturellement, est plus pure, plus forte que la nôtre. Mes agents ont surpris les Chinois, ici même, à Hanoi. Ils ont saisi sur eux la liste de leurs clients. C'est un gros scandale. Les agents ont été bavards. L'affaire est arrangée. Vous saisissez, il y a deux ou trois femmes de hauts fonctionnaires qui sont compromises ! Le Gouverneur a eu vent de la chose. Je sors de chez lui, avec mes dossiers. Ça a été dur. Le vieux tempêtait, hurlait... L'affaire est close, mais il y aura une surveillance plus étroite encore. Ce sont les ordres. Vous comprenez, Christian, moi, c'est mon devoir de vous avertir. Si la chose se répétait, on ne pourrait plus rien faire. Prévenez votre femme, je vous prie. Elle doit encore tout ignorer. Mais... 840 845 850 855

« Il a pivoté sur ses talons et m'a laissé, sans un regard. Il avait honte pour moi.

« Je suis allé voir Tania tout de suite. Elle a d'abord nié, puis elle a avoué. Puis elle m'a promis de ne plus fumer, puis elle a continué de fumer. J'ai tout fait, tout tenté pour la retenir. Je sais, je sais, j'aurais dû la surveiller, la guider, au début. Mais elle me semblait si vaillante, si forte ! Et cette enfance épouvantable qu'elle avait vécue... Je croyais qu'elle l'avait trempée... Comme le feu trempe le fer... Mais peut-on jamais donner confiance à un être humain ? Les plus forts dissimulent une tare, une faiblesse, puis tout à coup... Car le ver est dans le fruit. Il est en nous tous...

« Pour Tania, il était trop tard. Elle s'est échappée de moi, de notre amour – car elle aussi m'a aimé, je vous le jure – comme l'eau glisse entre les doigts. J'ai usé de prières, de menaces, de tendresse, je lui ai imposé des séjours dans des cliniques. Aucun résultat. Trop tard. Tania était rendue trop loin. Elle avait franchi les frontières défendues, interdites. Elle vivait dans son rêve comme dans une autre planète. Vous avez vu son visage. C'est le visage d'une femme sans amour, un visage de neige... Un être vivant peut-il saisir un fantôme ? Je vous le jure, *son âme est épuisée...* »

Je vis Tania le lendemain, vers la fin de l'après-midi. Nous allâmes jusqu'au fleuve Rouge. Les jonques, les sampans descendaient paresseusement le courant. Le ciel était d'un jaune de soufre. Le crépuscule tomba, d'un coup. Avant qu'il fit nuit, un grand oiseau noir vint tournoyer au-dessus de nos têtes. Je voulus plaisanter.

– Un présage de malheur, le...

885 Elle tourna son visage vers moi.

– Il t'a dit... Il t'a dit... Ne me réponds pas. Je le sais. Ménage tes mensonges. Et ne me fais pas la leçon. Tu ne saurais pas comprendre. Ni lui... Vous ne comprendrez jamais... C'est une chose... en dehors de nous. J'ai enfin trouvé le calme, la paix, la joie qui ne trompent pas... Les formes du mal se sont évanouies... Ma terre est purifiée, lumineuse. Mes songes me nourrissent... Surtout, surtout, tais-toi. Tu ne comprendras jamais...

895 Nous revînmes chez elle sans prononcer un seul mot. Là, devant sa porte, je la pris dans mes bras et je l'embrassai. Pour la première fois. Depuis toujours et pour toujours. Ses lèvres

étaient dures et glacées comme celles d'une morte. Je ne l'ai jamais revue.

Plusieurs mois plus tard, je fis parvenir à Christian quelques livres. Il m'écrivit une lettre très courtoise, très amicale, pour m'en remercier. Tania avait ajouté trois mots au bas de la lettre : « Je suis heureuse. » L'année suivante, puis la troisième année, nous échangeâmes encore quelques lettres, Christian et moi. Mais il ne me parlait plus de Tania, et il n'y avait plus de mots de Tania au bas de la dernière page. Puis ensuite, plus rien. Le silence retomba sur nous, entre nous. La vie est ainsi, plus riche d'oubli que l'océan de gouttes d'eau.

Au début de janvier 1940, je reçus une longue lettre portant des timbres chinois. La date indiquait qu'elle était partie depuis plus d'un an. Cette lettre finissait par ces mots :

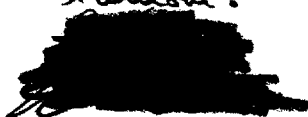
« Je t'ai raconté plus haut à la suite de quelles circonstances navrantes notre pauvre Tania est venue à Shanghai. Mais c'est tout à fait par hasard que mon ministère m'a conduit un jour dans ce petit hôpital russe. Je n'aurais pas reconnu Tania si je n'avais pas lu la liste des noms des patients. (Tania avait repris son nom de jeune fille.) Elle devait peser à peine quarante kilos. Elle était très lucide. Elle m'a parlé de nous tous, de ma très chère Hélène, de Larât, de Barroux. Elle m'a chargé de t'écrire ceci, et elle avait alors un si pauvre sourire : "Tu diras à Alain que je suis morte avec mes mains fortes, loyales... Que mes mains sont demeurées humaines jusqu'à la fin..." »

« Tania est morte en pleine paix, dans la paix véritable du Seigneur, je te demande ardemment, au nom du Christ, au nom d'Hélène, de Tania, au nom de notre vieille amitié, de chercher la foi, de la mériter, de la conserver, de la chérir. Tania était un pauvre petit être perdu, comme nous le sommes tous. *Mais il n'y a pas d'êtres perdus qui ne puissent ressusciter...* »

Cette lettre était signée : Ivan Kyrov, prêtre.

Grégoire
l'amour.

(1)



I.

J'adorais jouer avec le feu. Nancy également. Mais entre elle et moi la partie n'était pas égale. Elle connaissait trop bien les subtilités, les finesses du jeu. Et elle ~~me~~ me faisait qu'à coup sûr. Elle dansait autour du bûcher, gardée des morsures de la flamme par d'adorables sortilèges qui la protégeaient comme une armure de fer.

J'oubliais bientôt que ce n'était là qu'un exercice, qu'une sorte de défi sportif. Je perdais la tête et je me brûlais. Je courais en contre la pente ^{insupportable} de ~~la~~

~~lui~~ lui en fais la confiance.
C'était ^{de} perdre, et ^{me} de perdre. Car Nancy n'était point femme à penser

GRÉGOR

J'adorais jouer avec le feu. Nancy également. Mais entre elle et moi la partie n'était pas égale. Elle en connaissait trop

TEXTE DE BASE : *Avant le chaos*, Montréal, HMH, 1964, p. 79-151.

VARIANTES : I : Éditions Moderne, 1945, p. 83-157. II : Manuscrit de 154 f. (14 × 21,6 cm) au crayon, paginé de 1 à 156 à la droite de la marge supérieure, le chiffre étant encerclé. À la première page figure en marge supérieure au centre le titre « Grégor et l'amour » ; sur les autres pages, le titre « Grégor. » (souligné). Le manuscrit contient deux pages 33, 38, 64, 79, 84, 90, 125, 136 et 146 et trois pages 126 et 134. Par ailleurs, les pages 65, 101, 102, 103, 104, 106, 107, 108, 110, 111, 112, 113, 115, 116, 118 et 119 manquent. Le dernier feuillet n'est pas paginé. (BNQ, 204/3/7). III : Nous avons regroupé sous ce chiffre les fragments dont la description suit (BNQ, 204/3/7) : III^a : Manuscrit de 6 f. (14 × 21,6 cm) au crayon, paginé de 1 à 6 à la droite de la marge supérieure, le chiffre étant encerclé, sans titre sauf le dernier feuillet qui porte le titre « Grégor » (souligné) dans la marge supérieure au centre. III^b : Manuscrit de 1 f. (14 × 21,6 cm) au crayon, non paginé, sans titre. III^c : Manuscrit rédigé sur une fiche (7,5 × 12,8 cm) à l'encre bleue, numérotée 9, le chiffre étant encerclé, sous le titre « Grégor » (souligné) dans la marge supérieure au centre. III^d : Manuscrit de 1 f. plié en deux (16,4 × 26,9 cm) au crayon, paginé 7 et 8, le chiffre étant encerclé, à la droite de la marge supérieure, sans titre. Le verso est rédigé horizontalement sur la moitié pliée, le recto est rédigé verticalement sur toute la feuille. Sur la face pliée postérieure, symbole du *Canadian National*. III^e : Manuscrit de 9 f. (14,6 × 21 cm) au crayon, paginés 1x à 9x, le chiffre étant encerclé sauf 3x, à la droite de la marge supérieure, sans titre. La première page contient en outre un paragraphe séparé par un trait, que nous désignons III^f. III^g, III^h et fragment II : Manuscrit de 2 f. (14 × 21,6 cm), au crayon, paginé 1x et 2x, le chiffre étant encerclé, à droite dans la marge supérieure. Sur le premier feuillet, le titre, « Grégor » (souligné), figure dans la marge supérieure, au centre. Ces deux feuillets contiennent trois passages différents séparés par des traits. IIIⁱ : Manuscrit sur une fiche (7,5 × 12,8 cm), à l'encre bleue, numérotée 2, le chiffre encerclé, à la droite de la marge supérieure, sous le titre « Grégor » (souligné). III^j : Manuscrit de 1 f. (14 × 21,6 cm) au crayon, paginé x, encerclé, à la droite de la marge supérieure, sous le titre « Grégor ». Voir aussi Appendice III, fragments III, IV, V, VII, VIII, IX et X.

1 II Grégor et l'amour. [R <illisible>] // I. // J'adorais 3 II Elle connaissait trop bien les subtilités, les finesses du jeu. Et elle [R jouait] ne jouait qu'à coup

bien les finesses, les subtilités. Elle jouait à coup sûr. Elle dansait
 5 autour du bûcher, gardée des morsures de la flamme par d'ad-
 orables sortilèges qui la protégeaient comme une armure de fer.

J'oubliai bientôt que ce n'était là pour elle qu'un gracieux
 simulacre, qu'une sorte de défi sportif. Je perdis la tête et je
 me brûlai. Je commis en outre la faute impardonnable de le
 10 lui confier. C'était la perdre, et me perdre, car Nancy n'était
 point femme à panser les blessures, à confondre caresses et
 tendresse, à nourrir de gravité, de profondeur, des sentiments
 qu'elle ne provoquait que pour l'orgueilleuse joie d'un per-
 pétuel triomphe. Ses victimes ne se comptaient plus. Elles con-
 15 tinuaient de vivre dans son sillage. Ainsi, derrière son char
 victorieux, l'empereur romain traînait, enchaînées d'or, les
 belles captives des royaumes conquis.

Alors je crus habile de ruser. Je feignis de revenir au jeu,
 je jouai de fort bonnes cartes, celles de l'indépendance, du
 20 détachement, du scepticisme, et même celles – les dernières,
 les plus royales – des fausses infidélités. Cependant la grande
 beauté de Nancy ne l'empêchait pas d'être très intelligente. Elle
 souriait. Mais d'un sourire que je ne lui avais jamais connu, et
 où bientôt je distinguai la pointe insupportable d'un indulgent
 25 mépris. J'étais jugé, condamné. Sans retour.

Je ne perdis pas Nancy brutalement, d'un coup. Elle ne
 goûtait ni la cruauté gratuite, ni les complications dramatiques,
 ni surtout leur vulgarité. Je la vis se retirer de moi, peu à peu,
 comme le reflux, par petites étapes insensibles, déserte les sables
 30 que la mer a consenti, pour quelques heures, à baigner. Je

7 II là *qu'un exercice*, qu'une 9 II faute [A *impardonnable*] de [R < mots
 illisibles> Nancy] *lui en faire la confiance*. C'était [R *me A la*] perdre, et [R *la A*
me] perdre [A à *ses yeux*.] Car Nancy 13 II joie [R *de ses innombrables A d'un*
continuuel] triomphe. Ses victimes [R *étaient*] ne se comptaient plus. *La plupart*
d'entre elles continuaient 17 II conquis. // [R *Alors*] je crus habile [A *alors*]
 de 19 II fort [R <illisible>] bonnes cartes, les [R <illisible>] *rois du dé-*
tachement, de l'indépendance, les as du cynisme, du scepticisme, et même celles – les plus
difficiles de toutes, les 21 II infidélités. [A *Cependant*] la 23 II sourire [R
 <illisible>] que <...> où je distinguai bientôt la pointe [R *amère A insupportable*]
 d'un 25 II condamné. *J'étais le plus faible*. <mots soulignés> [R <mots
 illisibles>] // Je 28 II vis *s'éloigner* de 30 I consenti, pour quelques
 heures, de baigner II consenti [R <illisible>], pour quelques heures, de bai-
 gner. [R <illisible>] *J'avais rencontré un trop fort et trop ravissant adversaire. Je*
souffris de ma défaite. [R *Mais A Cependant Mais*] je n'insistai pas. Et

souffris de ma défaite. Mais je n'insistai pas. J'avais rencontré un trop fort et trop ravissant adversaire. Et je ne me résignai point à jouer les captives. Je trouvai facilement quelques prétextes pour espacer mes visites. (Car Nancy tenait à la persévérance de ses victimes.) Je cachai certaines larmes, certains sanglots. Je m'observais avec la plus grande rigueur. Je me croyais extrêmement malheureux. (Mais ne l'étais-je pas ?)

Nancy habitait une villa de rêve aux confins de la Croisette, à Cannes. Ses jardins, plantés d'oliviers, de palmiers, d'orangers, de platanes, d'eucalyptus, et bordés d'une sombre frange d'admirables cyprès, descendaient en pente douce jusqu'à la mer. Là se trouvait, cernée de rochers rouges, une petite plage de sable d'or. En face, à cinq kilomètres, les îles de Lérins, mauves et roses, surgissaient, fantastiques, de l'incroyable bleu méditerranéen. Je m'y rendis une fin d'après-midi. C'était au début de septembre. Nancy, que je n'avais pas vue depuis quelques jours, vint tout de suite au-devant de moi. Nancy portait le maillot de bain avec autant de grâce qu'une robe du soir signée *Worth* ou *Patou*. Son beau visage rayonnait. Elle me regarda d'une façon assez singulière, parut hésiter, puis me prit soudain la main et m'entraîna vers un immense parasol sous lequel se trouvait un homme que je ne connaissais pas. Il était beau comme le héros imaginaire des très jeunes filles romanesques. Elle nous présenta. Il s'appelait Grégor Garinov.

33 II les valets. *J'ai toujours détesté [A de] faire partie des cortèges, qu'ils fussent triomphants ou funèbres.* [R *J'inventai A Je trouvais facilement*] des prétextes 34 II à [R <illisible> A la persévérance l'assiduité] de ses victimes.) *L'orgueil, ce péché capital, m'empêchait de cesser complètement de la voir. L'orgueil et peut-être aussi [A sans que j'eusse voulu me l'avouer,] quelque secret espoir.* Je 36 II rigueur. [R *j'étais A je me croyais*] extrêmement malheureux. // Nancy 40 II et [A bordés] d'une frange <...> cyprès, s'étagaient en 42 II trouvait une petite calanque de sable 43 II Lérins, [R <illisible>], mauves et roses, surgissaient, [A fantastiques] de l'incroyable bleu méditerranéen. *J'y descendis* une fin d'après-midi. C'était vers les premiers jours de septembre. *Quand Nancy m'aperçut, elle vint [A tout de suite] au-devant de moi. [R <illisible>] Nancy 49 II Patou Elle [R paraissait A semblait] [R <illisible>] heureuse et toute animée. Son beau visage rayonnait. Son sourire [R <illisible> un enchantement A était enchanteur]. Elle me regarda comme si elle allait se presser contre moi, me tendre [R ses lèvres A sa bouche.] Je crus au miracle. [R <illisible> m'étouffait] L'émotion, l'allégresse [R <illisible>] me paralysaient. Ce que je n'allais plus espérer m'était accordé. Je pus enfin balbutier quelques mots. Mes lèvres tremblaient. Elle 51 II parasol multicolore sous lequel je vis un 53 II romanesques. Il s'appelait 54 I Garinov <trois astérisques> II Garinov <trois points>*

55 J'entrai dans la mer et je nageai jusqu'au crépuscule. La
 plage était déserte quand je revins. J'étais exténué. Des étoiles
 brillantes perçaient déjà le vert sombre du ciel. Je me reposai,
 je fumai une cigarette ou deux, puis je remontai lentement vers
 60 la villa. Une vingtaine d'invités, sur le terre-plein qui formait
 terrasse et surplombait la mer, buvaient des cocktails, riaient.
 J'allais me joindre à eux lorsque j'aperçus, un peu à l'écart,
 Nancy qui s'entretenait avec Grégor. Elle était vêtue d'une
 longue robe souple et blanche, très échancrée, à la taille haute,
 pareille à ces tuniques grecques que portaient les belles du
 65 Directoire. Elle levait vers Grégor son beau visage rayonnant.
 Je gagnai sans être vu la grille de la villa et je m'enfuis.

C'était maintenant la nuit splendide du Sud. J'eus l'idée
 de me rendre à Saint-Raphaël, où j'avais des amis. Je voulais
 boire, m'étourdir, rire. À La Napoule, je m'aperçus que j'allais
 70 manquer d'essence et je m'arrêtai à un garage. L'homme qui
 faisait le plein me dit :

56 II quand [R j'y revins A je repris pied.] Le sable [A était] encore chaud[D ,
 mais S . Mais] je grelottais. J'étais exténué. Des étoiles [R <illisible>] perçaient
 déjà le vert sombre de la nuit. [R même.] Je m'habillai à la hâte et je remontai [A
 lentement] par les jardins vers 59 II villa. Ma [A surprise heureuse,] puis ma
 déconvenue avaient été trop grandes pour que [R j'eusse A j'aie] pu les accepter sans
 [R <illisible>] choc et sans révolte. [R Mais A Cependant] j'avais réfléchi, et [A J]
 je m'étais fait un point d'honneur de revoir [A tout de suite] Nancy [R ce soir même],
 de paraître devant elle libre et joyeux. J'avais cru d'abord chez elle à un raffinement de
 méchanceté, je m'étais ravisé, je savais maintenant que son attitude vis-à-vis de moi ne
 reflétait que sa passion pour Grégor. Elle aimait à son tour. // Mais ne l'aimais-je plus ?
 N'allais-je pas au-devant d'une [R plus grande douleur ? A inutile souffrance ?] Ne
 présumais-je point de mes forces ? Une boutade de Napoléon me vint soudain à l'esprit :
 « En amour, la seule victoire est la fuite ». Mais je n'étais pas Napoléon, [R Mais A
 et] il ne s'agissait pas pour moi de victoire, mais de défaite. Je [R voulais A tenais par
 bon ton à] me montrer bon perdant. Je chassai la boutade de Napoléon [R qui A lequel]
 n'avait jamais fui, [A pour son repos, ni pour ses batailles,] même hélas, l'amour. // Je
 parvins au terre-plein qui formait terrasse, sur le côté méridional de la villa. Une
 vingtaine d'invités s'y trouvaient, parlaient, riaient, buvaient des cocktails que leur
 distribuait Carlo, le butler. J'allais me joindre à eux quand [R je vis A j'aperçus],
 un peu à l'écart, Nancy [R qui s'entretenait A s'entretenant] avec 62 II était
 revêtue d'une longue robe [A souple et] blanche, [R souple] très échancrée aux
 épaules, pareille à ces tuniques [A grecques] [R que portaient ces femmes troublantes
 A que portaient les] [R <illisible>] belles du Directoire. Sa longue chevelure bouclée
 [R l'auréolait A la couronnait] comme [R <illisible> d']une [R halo A auréole] [D
 lumineux S lumineuse.] Elle 66 I gagnai <...> m'enfuis <trois astériques>
 II gagnai [A sans être vu] la <...> je partis. Je me jurai alors de ne jamais [A plus]
 revenir. <trois points> 67 II C'était [AR <illisible> R maintenant] la nuit.
 [R Une AR La A Une] nuit 67 II eus [A soudain] l'idée <...> j'avais de bons
 [R amis A camarades]. Je voulais m'étourdir, oublier, rire. À 70 II essence. Je
 m'arrêtai à un garage. L'homme, en faisant le

– Ces voitures italiennes, c'est bon, c'est rapide, ça a de l'allant, du feu, c'est léger, léger, ça pèse pour ainsi dire rien, c'est donc assez économique quant au pétrole. Mais gare à l'huile, bounn diou de bounn diou, gare à l'huile ! Ça bouffe l'huile comme un thon bouffe un banc de sardines. Combien que ça vous coûte, l'huile, hein mon prince, au mille kilomètres ? Hé, vous n'oserez jamais l'avouer... Tenez, moi qui vous parle, j'ai une petite Peugeot, pour le service, le bricolage ici et là, et tout et tout. Le dimanche, je promène la femme et les gosses. On va à Nice, à Menton. Eh ben, la Peugeot, elle est discrète quant à l'huile comme un nourrisson sevré quant au lait. Rien, parole, rien de rien. J'y donne une goutte comme ça, de temps à autre, quand j'y pense, par habitude, par bonté, parce que j'ai idée comme ça qu'il faut ménager les mécaniques, les satisfaire, les combler, quoi !... Si vous ne me croyez pas, demandez à Michel, le patron de « La Boule ». Vous le connaissez, je vous ai déjà vu chez lui. La Peugeot, c'est ce qu'il y a de plus modeste comme consommation d'huile... Tenez, confidentiellement, entre nous strictement, j'en ai une, de Peugeot, née cette année même, au printemps. Donc, modèle 1927. Un amour de bijou. C'est un type qui venait de se faucher, à Monte-Carlo ou ailleurs, qui me l'a laissée pour la vente à tout prix. Bigrement besoin de pèze, l'ex-rupin... Si ça vous intéresse, revenez me voir. On pourrait faire des échanges. On est Français ou on ne l'est pas. Les Fiat, les Bugatti, les Lancia, c'est bon pour les Américains, les Angliches, les Zollandais, les gens

72 II a du feu, de l'allant, [R et] c'est économique quant au pétrole, ça pèse [R rien A pour ainsi dire rien c'est léger, léger]. Mais gare à l'huile ! [A gare à l'huile, boun diou de boun diou.] Ça bouffe l'huile comme un thon bouffe [R la petite sardine A un banc de sardines]. Combien que ça nous coûte, l'huile, [A hein, mon prince] [R par les] cent kilomètres ? [R hein ?] Vous n'oserez jamais [R me] l'avouer. Tenez <...> service et tout, [A le bricolage ici et là] [R hein ? Eh ben] et tout, hein ? Eh ben, elle est [R <illisible>] restreinte quant <...> sevré. Rien, parole [A , rien de rien]. J'y 85 II j'ai [A idée] comme ça [R dans l'idée] qu'il 86 II quoi ! Vous [R ne] me croyez pas, demandez à [R Marcel AR Adrien A Michel], le patron de « La Boule », hein ? Vous <...> lui. Une Peugeot 89 II comme [R <illisible>] consommation d'huile... Si ça vous intéresse, revenez me voir. Un rupin liquidé à Monte-Carlo ou ailleurs, [A qu'était intéressant <illisible> fauché.] m'en a laissée une, [A de] petit bijou, [R <illisible>] A pour dette et pour la vente à tout prix, il y a deux trois jours. Née cette année même, au printemps : Modèle 1927. On pourrait faire des échanges, quoi ! On est Français ou on [R ne] l'est pas. Les Fiat, les Bugatti, [A les Lanvin] et consorts, c'est bon pour les Américains, les [R English A Angliches Engliches, les Zollandais, les gens qui [R pensent A songent] pas [A au vrai de la mécanique, à ses bons besoins] quoi [A des gens] qu'ont [R la cuiller] eu

qu'ont eu la cuiller d'argent dans la bouche avant que le sel sur la langue... Acheter une bagnole qu'est pas française, c'est
100 comme épouser une fille qu'est pas du patelin. C'est toujours inquiétant... Sauf offense, bonjour, merci. Et pensez-y bien !

J'allais quitter le village et m'engager dans l'Estérel quand je me ravisai, rebroussai chemin et descendis à « La Boule ». Michel était le meilleur pêcheur de la région. Il tenait un petit
105 caboulot sous la falaise, au bord de la mer. Il servait des rougets, des loupes, des rascasses, des murènes, des langoustes, des oursins qu'il avait pêchés lui-même le jour même. Mais il atteignait le chef-d'œuvre avec sa soupe de poissons, dont il cachait jalousement la recette. Et il suffisait de prononcer devant lui le mot
110 bouillabaisse pour le mettre en fureur. Il s'écriait alors, les bras au ciel :

– La bouillabaisse, ouah, quelle saleté ! Et quelle engeance, ces Marseillais. Ils ont le palais comme une lave refroidie, les yeux larges comme des ventres de baleine. Et alors quoi ?...
115 Pour un peu, ils vous f... dix kilos de cayenne, dix kilos de

98 II avant que d'avoir le sel sur la langue, hein... [A Acheter une bagnole pas française c'est comme épouser une fille qu'est pas du patelin. Ça cause toujours des ennuis.] Sauf offense, merci, bonjour [A bonsoir]. Et pensez-y ! » // Je traversai le petit village. J'avais écouté [R le long A le bavardage du] garagiste avec assez peu d'attention. [R Mais non sans un certain plaisir. Il était rusé, comme tout <illisible> vivant. vivant, rusé.] Naturel. [A la ruse de l'homme m'avait plu.] Il rusait pour vivre. [A Pour nourrir sa femme, ses enfants. Pour] soigner sa vieille mère. Pour boire son litre de vin. Pour continuer de bavarder [R au soleil] les mains dans ses poches, le dimanche, avec les copains, sur la place [R ruissellante que] blanche de poussière et ruissellante de soleil, [R et de leur raconter A en leur racontant avec de gros rires,] la toute dernière du cousin [R <illisible>] de Marseille : // J'allais 102 II et [R prendre A m'engager dans] l'Estérel <...> descendis [R chez Michel A à la Boule.] [R Il habitait] Michel [R habitait] possédait une trattoria « une trattoria » souligné > au pied d'une falaise abrupte, au bord même de la mer. <Cette phrase est encadrée à partir de « possédait ».> était le [R plus ancien AR plus habile A meilleur] pêcheur [R le plus habile de la Napoule AR le plus habile] de la région 105 II caboulot [R <illisible>] sous la falaise, au bord [R même] de la mer, où il servait <...> rascasses, des langoustes [A des murènes, des oursins,] qu'il préparait [R lui-même A religieusement, comme un prêtre officie R <illisible>] qu'il avait pêchés [A lui-même] le jour même. [R <illisible> Mais sa spécialité était une soupe de poissons. Mais il possédait le caractère le plus aimable du monde. Une] <Cette phrase est encadrée à partir de « Il possédait ».> Mais il atteignait au chef-d'œuvre avec sa soupe de poissons. Il en cachait 109 II de [R lui] mentionner le mot 112 II saleté ! Quelle engeance ! ces <...> comme [R du <illisible>] une lave refroidie. Ils ont les <...> quoi ? Pour un peu, ils vous f... [A dix kilos de cayenne,] un quartier de [R bœuf,] cheval, dans leur bibine. [R Et ils ont le culot d'appeler ça Et ils font <illisible> brochet] afin de faire plus gros. Oh là là. Et

cachalot, dans leur brouet, pour faire plus relevé, pour faire plus gros... Ah ! la ! la ! Et de penser que des individus soi-disant honorables et distingués bouffent ça, os, arêtes, pelures et tout. Des députés, des sénateurs de Paris, même, paraît-il ! On aura tout vu. Pauvre France !...

120

Michel s'apprêtait à fermer. Il arrosait son parquet de bran de scie.

– Eh adieu, dit-il en me voyant. On peut dire que vous vous faites plutôt rare. On ne vous voit pour ainsi dire plus, vos copains et vous. Et alors, ça va ?... Si c'est pour dîner, je...

125

– Ce n'est pas pour dîner.

– Je vous disais ça parce que... Les feux sont éteints. La Lucia est montée. Les jambes... Elle est forte et vaillante comme pas une, mais les jambes, c'est les jambes, un bon coup ça laisse, ça trahit... J'ai du fromage, du pain frais, un doigt de saucisson, des mandarines, puis un petit vin blanc corsé qui se laisse fort bien boire...

130

Je n'avais pas vu Michel depuis le dernier automne. Il me parut vieilli, las. Ses mouvements étaient lourds. La vieillesse s'abattait sur lui. Il devait avoir soixante-cinq, soixante-six ans.

135

– Apportez-moi une de vos bonnes bouteilles de Tavel, et faites-moi le plaisir de boire avec moi.

– Dame, c'est point de refus. Merci. Le bon vin c'est du soleil...

119 II tout ! [A *Des députés de Paris, même, paraît-il.*] On aura tout vu. [R *La France se meurt.*] Pauvre 121 II Michel [R <illisible>] allait fermer. Il [R <illisible>] arrosait <...> voyant, [A *on peut dire que*] Vous vous faites [A *plutôt*] rare. On ne vous voit plus, vos copains et vous. Et alors... Si 126 II dîner. *C'est...* – Je vous disais ça parce que. Les feux sont éteints. [A *La*] Lucia est montée. [R *Elle est forte et vaillant*] Les 129 II laisse, [A *ça trahit...*] J'ai du fromage, du pain frais, [A *un doigt de jambon*] un *petit blanc* [A *corsé*] qui se laisse [A *fort bien*] boire 133 II Je [R *avais vu*] A *n'avais pas vu*] Michel [R *deux*] mois. [A *depuis*] R *trois ou quatre* A *6 mois* R *auparavant*] Il me parut vieilli, las. *Il n'avait plus son bon rire (de soleil.)* Je lui [R *demandai*] A *dis :*] – [R *Patron*] A *Tu m'apportes, patron*] apportez-moi une [R <illisible>] *bonne* bouteille de Tavel, et [R *venez la boire avec moi.*] A *Vous me*] faites [R <illisible>] le plaisir de [R *venir*] la boire avec moi. // [R *Michel prit la lampe, descendit à sa cave,*] – [A *Dame*] C'est [R *pas de*] point de refus. [A *Merci. Du bon vin c'est du soleil.*] II

140 Il prit la lampe, descendit à la cave, revint, posa la bouteille sur la table, me fit un signe mystérieux, disparut ; j'entendis ses pas dans l'escalier. Il revint encore.

145 – Elle dort. C'est une bonne femme, la Lucia. Mais les jambes... Elle n'en dort pas des nuits, souvent. Elle dit comme ça que c'est des rats qui mordent, mordent. Ensuite, elle ne les sent plus. « Je les ai-t-y coupées », dit-elle... Alors, elle a peur, peur, l'épouvante la saisit... Elle dort, c'est l'essentiel. C'est une bonne femme...

150 Nous bûmes. La lampe faisait un grand cercle orange au bout de la table. Michel demeurait taciturne. Après chaque gorgée de vin, il essuyait sa moustache grise. Je lui demandai tout à coup :

– Et Miquette ?

155 Miquette était sa fille unique. Une belle fille souple et libre, respirant la joie de vivre. Des yeux noirs, des dents éblouissantes. Elle avait refusé d'épouser deux ou trois braves garçons du voisinage. Michel hochait la tête, s'en attristait.

– Elle est brave comme l'or, nous disait-il, et riieuse, et

141 I table <...> pas sur l'escalier. Il revint encore. – Elle II table, disparut, revint, me dit : – Elle 144 II Elle [R dit] n'en <...> c'est comme des rats qui [R les rongent] mordent, [R qui] mordent... Ensuite, elle ne les sent plus. C'est comme je [A me] les avais [A plus.] coupées, dit-elle. [A Elles sont coupées. Alors elle a peur, peur l'épouvante, la nuit.] Elle dort, [R Je suis bien content] c'est l'essentiel. C'est une bonne femme. // Nous 149 II grand [R halo] cercle [A orange] sur la table. Michel [R ne parlait pas AR ne parlait plus A était] taciturne. Après chaque [R rasade A gorgée,] il essuyait [R du revers de sa grosse main] sa moustache grise du revers de sa grosse main. Je lui demandai tout à coup : – [R <illisible>] Miquette ? Miquette était sa fille [R aînée] unique. Vingt, [R ans <illisible> A vingt-deux ans. Un beau corps allègre et souple, libre.] la joie de vivre. Elle avait refusé [R en mariage AR sa main à A d'épouser] cinq ou six braves 157 II Michel s'en attristait, hochait la tête. « Elle 158 II l'or, [R disait-il A avait-il continué de me dire] Et riieuse, et vive, et... Le gaillard qui l'épousera aura touché le gros lot... Mais voilà, [R elle est trop <illisible> difficile. Surtout qu'il] a les petits [R jeunes gens de la Côte, Parisiens et] Parisiens et autre, [A les saisonniers] qui tournent autour [A avec leurs <illisible> manières] histoire de s'amuser. Eux n'y pensent plus [R lendemain A l'heure d'après.] [R Elle est trop fine mouche A Mique Et Mique] et trop brave, et trop fine mouche pour se laisser attraper. Mais tout de même, ça influe [A dans un sens] ça la <illisible>. [R Cependant] Michel ne [R voyait A parlait] pas sans un secret [R contentement A orgueil] des succès de Miquette, [R il lui plaisait aussi] et [R <illisible>] et il était enchanté [A malgré sa tristesse apparente] qu'elle refusât les partis du voisinage. Il l'adorait. Elle était sa joie. On [R ne perd A n'abandonne] pas volontiers ses joies. Michel

vive... Le gaillard qui l'épousera touchera le gros lot... Mais elle est difficile, trop difficile...

160

Michel me répondit :

– Miquette est partie depuis deux semaines. Elle travaille au *Nouveau Golf*, à Villefranche... Je n'aimais pas la voir partir, mais... C'est jeune, ça s'ennuie avec les vieux, c'est naturel... Elle dit qu'elle gagne beaucoup d'argent... Les pourboires, vous comprenez, avec la clientèle de millionnaires américains, de lords anglais, de toutes sortes de ducs, de princes... Elle est venue nous voir dimanche. Elle a apporté une robe à sa mère, et à moi une pipe, une pipe de préfet, si belle que je n'oserais jamais tirer le pétun avec... Je vais vous la chercher...

165

170

Il apporta la pipe et une autre bouteille de Tavel, qu'il déboucha avec précaution, à cause de la cire. Il remplit nos verres.

– Celle-là, c'est sur la maison, dit-il.

Nous bûmes en nous saluant avec beaucoup de gravité. Puis il ouvrit une petite boîte oblongue qui ressemblait à un étui de revolver et me fit admirer la pipe, de bel ambre clair. Le fourneau représentait la tête du maréchal Joffre.

175

– C'est du travail d'imagination, et ressemblant, et d'un fini, hein !... Pour du boulot artistique, c'est du boulot artistique... Mais voilà, comment voulez-vous que je fume avec ça ?

180

163 II Villefranche. Je 165 II argent. [R vous comprenez.] Les pourboires, vous comprenez, dans cette clientèle <...> princes... Elle est si [R jolie A fine, si joliette]... Elle vient nous voir tous les dimanches. Elle nous apporte des cadeaux. Elle a donné une robe 168 II mère [R et A puis] des soutiers de vraie parisienne, à talons vernis et hauts comme ça, que la Lucia, naturellement ne peut pas porter, mais qu'elle a cachés dans l'armoire comme une relique de saint, [A et qu'elle regarde tous les jours, en cachette]... vous pensez ! Moi, elle m'a apporté une 169 I une pipe de préjet, si <Même coquille dans le texte de base ; nous corrigeons.> II une pipe de préfet, quoi ; si 169 II je n'oserais jamais la mettre dans [R <illisible>] ma bouche. Tenez, je vais vous la chercher. » // Michel se leva, disparut, revint [R avec la] avec une petite boîte oblongue qui ressemblait à un étui de revolver. Il apportait aussi une <...> la cire. [R Puis] Il remplit nos verres. – [R C'est sur la maison A Celle-là, c'est sur la maison] me dit-il. [A Nous bûmes en nous saluant avec beaucoup de gravité.] Puis il ouvrit l'écrin et me fit admirer la pipe, qui était de <...> tête de Joffre 180 II hein ! Pour une chose artistique, c'est une chose artistique. Mais

Il remit la pipe dans son écrin et alluma sa vieille pipe de bruyère, noire, tordue, courte.

185 – Miquette, me dit-il après un silence, Miquette, le danger pour elle, c'est qu'elle a trop bon cœur. Belle fille, et le cœur sur la main, c'est dangereux... Elle ne place pas sa méfiance où elle devrait la placer. Un bon gars de chez nous ne lui pincerait pas la taille deux fois, non, mais si un de ces types de Paris, ou d'ailleurs, lui glisse un petit compliment, bien tourné, elle est
190 aux anges... Et mieux les compliments sont tournés, moins ils viennent du cœur, et quand ils ne viennent pas du cœur, on sait d'où ça vient. Alors !... Miquette est honnête, prudente, fine mouche. Mais elle peut un jour rencontrer un de ces enjôleurs plus malin qu'elle, et voilà. C'est ma crainte...

195 Nous bûmes encore. Le vin de Tavel est demi-sec, frais, fruité, rosé, d'une saveur exceptionnelle. Son apparence débonnaire peut réserver certaines surprises. Nous entamâmes une troisième bouteille. Le beau visage de Nancy dansait devant moi. Je demandai soudain à Michel :

200 – Que pensez-vous de... de l'amour, Michel ?

Nous entendions le bruit léger de la mer qui jouait sur les cailloux ronds de la plage.

Michel leva la tête.

– L'amour, cela !...

182 II écrin et il alluma sa vieille pipe de bois [R de bruyère,] d'olivier, tordue [A noire], courte. // [D Riquette S Miquette], me dit-il après un silence [D Riquette S Miquette] le danger 185 II fille avec le cœur sur la main, c'est [R mauvais] dangereux. Parce qu'elle ne 188 II non. Mais si <...> ou de quelque part ailleurs lui tresse un 190 II anges. Et les galants, plus ils sortent des grands mots, [A Alors !...] moins ça vient du cœur, et quand ça ne vient pas du cœur, vous savez d'où ça vient !... [D Riquette S Miquette] est fine mouche [A honnête et] prudente [R <illisible>]. Mais elle peut un [A jour] rencontrer 195 II encore, [R et nous débouchâmes une troisième bouteille.] Le vin de Tavel est demi-sec, [R fruité] frais, fruité [R rosé rose et] d'une [A couleur pâle] d'une saveur exceptionnelle, [R Beaucoup plus avec un et A mais et qui] possédait un [R petit <illisible>] de trahison dû à son apparence débonnaire. [A Le beau visage de Nancy dansait devant mes yeux.] Nous bûmes une troisième bouteille. Je demandai [R <illisible> A soudain] à 200 II vous de l'amour Michel 201 II jouait parmi les 203 II tête [R II] essuya [R d'un A du] revers de sa main sa moustache grise. – L'amour, eh ! Ses

Ses petits yeux noirs brillaient. Il avait un dur visage d'homme de Provence, bien construit, creusé, ridé, hâlé par le travail, le sel, le soleil, la mer. 205

– L'amour, eh, eh !... C'est difficile à dire, à exprimer. C'est une chose pas ordinaire, et en même temps, ça arrive à tout le monde et... et je crois que personne n'a les mêmes idées là-dessus. L'amour, c'est comme le reste, la mer, le ciel... Tenez, il y a plus de trente ans que je pêche ici, en face, devant les îles, tous les matins que le bon Dieu fait. Mais jamais, pas une seule fois, ma pêche n'a été la même, ni la tenue de la mer, ni la couleur du matin... 210 215

« Vous voulez une histoire, oui ? Je vais vous en raconter une. Ce n'est peut-être pas une histoire comme dans les livres, mais c'est une histoire vraie : c'est la mienne et celle de la Lucia.

« La Lucia, je la connais depuis toujours. On a grandi ensemble. Je l'ai épousée à dix-neuf ans. Trois mois plus tard, je m'engageais dans la marine. Je devançais l'appel pour revenir plus tôt. Un engagement de cinq ans. Dans le temps, c'était ainsi. Il y avait à la libération une bonne prime pour les volontaires. Je comptais là-dessus pour m'acheter une barque de patron, à parts entières. Je n'ai jamais beaucoup aimé le travail d'équipe, j'aime travailler seul, on se sent libre, et pour moi, la liberté, c'est à peu près tout ce qui compte dans la vie... 220 225

« Les premiers mois j'étais à la base de Toulon. À toutes mes permes, je voyais la Lucia ; elle était belle fille – Miquette,

207 II travail [A les soucis,] le sel <...> amour... eh, eh... C'est difficile de s'expliquer là-dessus. C'est... c'est une chose pas [R facile] ordinaire <...> monde et... personne n'a la même idée à propos... L'amour <...> ciel. Tenez, il y a bien vingt-cinq ans <...> face [A devant les îles] tous les matins. Mais jamais, pas une fois, ma 215 II matin. L'amour c'est ainsi. Chacun le sent, le voit [A et l'éprouve] différemment... Vous voulez une histoire, je vais <...> histoire vraie. C'est 218 II la Lucia. [R on] on avait dix-neuf ans tous les deux quand on s'est mariés. On se connaissait depuis toujours. On a été pour ainsi dire élevés ensemble, ici, à la Napoule. Nos pères étaient pêcheurs, et voisins, [R et pendant un temps,] ils étaient même chacun de moitié dans une barque pour la langouste. On s'est mariés, on [R est restés A a vécu] trois mois ensemble, puis je me suis engagé dans 221 II Je voulais devancer l'appel <...> ans. À l'époque c'était 223 II avait [R aussi] à <...> comptais sur ça pour m'acheter une barque à parts 226 II libre, et la liberté, pour moi, c'est les quatre cinquièmes de la 228 II Toulon, je voyais la Lucia à toutes mes permes. Elle était belle fille – [R c'était] Miquette, mais en plus [R fort A <illisible> en plus large,] en <...> on ne craignait personne [A <illisible> comme on dit R rapport à] rapport aux choses de [R la vraie] l'affection. C'était trop [R beau A joli beau] pour durer. On a embarqué. J'ai eu cependant la chance d'être désigné

230 mais en plus large, en plus solide. J'étais bâti costaud, on crai-
gnait chacun ni personne, comme on dit, rapport aux choses
de l'affection. C'était trop beau pour durer. On a dû embar-
quer. J'ai été désigné pour le *Surcouf*. Le *Surcouf* était le plus
beau bâtiment de la flotte, l'orgueil de la flotte. Astiqué comme
235 un sou neuf. L'équipage – je ne dis pas ça pour me vanter,
croyez-le bien – l'équipage était trié sur le volet, tout ce qu'il y
avait de mieux dans la marine de France comme mousses, mar-
souins, matelots, maîtres, et porteurs de sardines du plus jeune
enseigne au contre-amiral. De la tenue, monsieur ! On faisait
240 le boulot proprement parce qu'on aimait le *Surcouf*. Sans la
Lucia, j'aurais été heureux. Mais on faisait des essais, des ma-
nœuvres, on croisait tout le long de la côte, et les permes de-
venaient rares. Cette année-là, j'ai dû voir ma femme deux fois,
trois fois. On restait forcément sur son appétit. Pour nous
245 autres les hommes, c'est point bon, mais c'est encore moins bon
pour les femmes, ça les rend rêveuses, ça les fait trop songer...
Bref...

« Nous sommes enfin partis pour l'Indochine : Saigon,
Haiphong, la série des patelins jaunes, quoi. Ça, c'était la grande
250 séparation. Mais en somme et à tout prendre, moins dure que
la première. J'aimais le métier, quoique d'équipe ; il m'intéres-
sait et je voyais tout au bout ma liberté. Il y avait aussi l'habitude.
Tenez, au début, je comptais les jours, ensuite, les semaines,
puis les mois, puis j'ai fini par oublier de compter. C'est comme
255 ça. Et je ne pensais plus aux beaux bras ronds et bruns de la
Lucia, mais je pensais à son sourire, à ses yeux tristes... Au
bout d'un an d'Indo, on a été à la Chine : Canton, Shanghai.
Huit mois. On a eu du bon temps. On débarquait deux soirs,
trois soirs par semaine. On faisait des virées assez bien étoffées

234 II flotte [A *l'orgueil de la flotte R et*] le [A *plus moderne.*] Astiqué comme un neuf. L'équipage *était fier de servir sur le Surcouf* <souligné>. Je ne <...> bien, mais l'équipage 238 II porteurs de ficelles du 242 II croisait sur la côte, [A *L'Escadre, monsieur,*] et les permes *diminuaient*. Cette année-là, j'ai dû la voir deux <...> sur notre appétit. C'est pas bon pour nous autres, les hommes, mais <...> femmes. Ça les rend [R *trop A diantrement*] rêveuses 247 II Bref... // [R *Ensuite*] Nous sommes partis pour l'Indochine. Saigon, Haiphong, les patelins jaunes, quoi ! Ça 250 II Mais à tout prendre et en somme, moins 251 II équipe, *parce que je voyais au bout ma liberté. Puis l'habitude* 255 II ça. [A *Et je ne pensais plus aux beaux bras nus et blancs de la Lucia*] mais <...> à ses [A *yeux tristes*]. Au <...> Chine, à Shanghai. Six mois

dans le genre sensationnel avec les Anglais, les Allemands, les Américains, les Italiens, bref, toute la lyre. Quant aux petites Chinoises, vous me croirez si vous le voulez, rien, jamais touché à ça. Les copains avaient beau rigoler, jamais. Même, au début, j'ai dû distribuer quelques fortes torgnoles à droite et à gauche, pour faire taire les plus braillards. On n'a plus insisté... Voyez-vous, je pensais sans cesse à la Lucia. Sans violence. Avec douceur. Elle m'avait fait promettre de réciter chaque jour un *Je vous salue Marie*. Je l'ai récité chaque jour. Je n'ai jamais été très fort sur la religion, mais c'est peut-être dû à ça que... »

Il alla déboucher une quatrième bouteille de Tavel. Il ne me regardait pas. Il se versa un verre qu'il vida d'un seul coup. Puis il ralluma sa pipe.

— ... Mais je continue mon histoire. Après Shanghai, nous sommes revenus au Tonkin. Il y avait des troubles à la frontière. On nous a envoyés, une trentaine d'hommes, relever la garnison d'un fortin sur le Yunnan, à Sien-Rap, en pleine dissidence. On a fait le coup de feu pendant des mois contre les Moï, sans trop d'avaries pour commencer. Un petit enseigne nous commandait. Un blanc-bec, trois poils blonds sous le nez, un fils de famille avec un nom à charnières, comte ou marquis de quelque chose. On a bien rigolé les premiers jours. À le voir avec ses mains blanches, ses cheveux bouclés, on aurait juré qu'il s'évanouirait aux premiers tam-tams. Je vous en f..., sauf respect. Dans la bagarre, c'était comme le démon soi-même.

260 I sensationnel et de tradition : *soûleries monstres, bagarres* avec II sensationnel et de tradition, [R <illisible>] *soûleries, bagarres avec les Anglais, [A avec] les Italiens [A avec] les Allemands, bref* 262 II voulez, [R *mais rien de rien A rien*] jamais <...> jamais. *Au début j'ai même dû distribuer quelques gnôles à gauche et à droite, pour faire taire les plus gueulards.* On 265 II insisté, *on m'a laissé tranquille.* Voyez-vous, je pensais toujours à la Lucia. *Mais sans violence, avec douceur.* Elle m'avait fait promettre de [R *dire*] réciter <...> Je le disais, je n'y ai jamais manqué, sauf... Je <...> religion, [A *je ne le suis pas encore*] mais <...> que... Mais je continue 275 II une [R *quinzaine A trentaine*] d'hommes [R <illisible>], pour relever la garnison d'un petit [R *fort A fortin*] dans la région de Sien-Rap, sur la ligne du Yunnan, en 279 II commandait, un blanc-bec, [R à] trois poils blonds sous [R *le nez A les trous du nez*], un fils <...> charnières, [A *un*] comte [A *ou marquis*] de quelque chose, *quoi* [R <illisible>] On a bien rigolé quand [R <illisible>] il est arrivé. À <...> blanches et ses <...> tam-tams de guerre. Je [R *l'en f...*] [A *Vous en f...*] (sauf respect). Dans 284 II c'était [R *un A comme le*] démon. *Toujours à la tête partout.* [R *où il y avait un coup dur.* A *Au coup dur, le premier partout.*] [A *Et d'une audace*] Et

285 Toujours le premier, partout. Et d'une audace ! Et d'un sang-
froid !... Enfin, un vrai chef. Il était peut-être trop à cheval sur
la discipline, mais il savait reconnaître le vrai boulot, et il nous
traitait avec considération. Il nous appelait « mes petits », nous,
avec nos barbes de pirates et il s'informait de nos mères, de
290 nos femmes, de nos petites amies. Nous, on n'était pas des
tendres, des sentimentaux, mais après deux ou trois sorties avec
lui dans la brousse, on se serait tous fait tuer pour lui sans
aucune hésitation. C'est bizarre, mais c'est comme ça. Un type
pépère, comme il y en eut peu de par le monde...

295 Michel alla chercher une autre bouteille. Il vacillait lé-
gèrement. La petite trahison du Tavel. Il avalait trois verres
quand j'en buvais un. Je n'avais pas le cœur à boire. Je pensais
à Nancy, à ce Grégor... J'entendis Michel monter et descendre
l'escalier.

300 – Elle repose, me dit-il ; elle dort, c'est une bonne femme,
la Lucia. Une bonne femme. Elle a oublié ses jambes. Il n'y a
plus de rats. Elle dort. Le sommeil, ça guérit de tout. Tenez,
buvez... Mon histoire ne vous ennue pas, non ?... Bon, où en
étais-je rendu ? Ah ! oui, le fortin, le petit enseigne. Voilà.
305 D'abord, les Moï nous ont compté une dizaine de types. C'était
prévu. Vous savez, avec leurs sales flèches empoisonnées. Rien
à faire. On crève dans les quarante-huit heures. Pas de sérum
de toubib contre ça. Et puis nous n'avions même pas de toubib.
Mais ensuite, pire que les Moï et leurs flèches, la dysenterie, la
310 fièvre. On y passa à tour de rôle, le cuisinier d'abord, comme

287 II reconnaître le bon boulot 289 II pirates. Nous on [R n']était
293 II hésitation, [R et même avec joie] C'est 294 II en a peu de par le monde...
// Michel [A alla] déboucher une autre bouteille. Il vacillait [R un peu sur ses
jambes. A légèrement.] La petite trahison du Tavel, qui se [R boit A laisse boire]
comme une orangeade inoffensive. Il avalait [R deux A trois] verres quand j'en
buvais un. [AR Mais] Je <...> Nancy, et à ce Grégor. Et... [R Michel <illisible>] :
J'entendis Michel monter l'escalier, [R et] le descendre. – Elle 300 II Elle
[R dort A repose], me dit-il, [A elle dort.] C'est une bonne femme Elle pleure sur
ses jambes. Mais elle a oublié ses [R <illisible>] jambes. Elle dort 302 II gué-
rit tout <...> pas ? Où j'étais rendu ?... Ah oui le fortin, l'enseigne <...> nous
[R coûtèrent A ont coûté] une dizaine de types. Vous savez, leurs sales [R fléchettes
A flèches] empoisonnées <...> les vingt-quatre heures. Les sérums des toubibs, ah,
ah. Rien... [A Mais on n'avait même pas de toubib.] Mais ensuite, pire que les Moï,
la dysenterie, les fièvres. On

il se doit. On attendait la relève promise qui ne venait pas. Après deux mois, on restait huit. On avait creusé une petite tranchée dans la cour, devant la porte centrale, où on enterrait les copains. On plantait une croix, un nom, âge, matricule. Mais la porte centrale n'était pas très large ; alors on a dû creuser une tranchée circulaire, tout le long du mur, avec de la place toujours fraîche pour deux ou trois nouveaux. On blaguait : « Alors, toi, c'est pour demain ? » On blaguait parce qu'on s'en fout... considérablement. On savait qu'on était perdus. Alors, aujourd'hui, demain !... Pour moi, j'étais détaché de tout. Je ne pensais plus à la Lucia que lorsque je récitais ma prière. Je ne la voyais plus que comme dans une sorte de rêve, de brume... Je grelottais de fièvre, je me tordais du mal d'entrailles, et il y avait les Moï qui guettaient... Eux, ils savaient.

« L'encercllement des Moï se resserrait de plus en plus. La nuit, tout autour, on voyait briller leurs feux, qui se rapprochaient, se rapprochaient. Les tam-tams battaient du crépuscule à l'aube. Un matin, le commandant nous réunit :

– Il y a un malentendu. Ils ne savent pas, là-bas. Il faut absolument...

« La fièvre le secouait comme une feuille. Ses yeux seuls vivaient dans sa face.

311 II relève[R, A promise], qui <...> on [R était A restait] sept. [R Les Moï encerclaient le fortin, on enterrait les copains dans la cour.] On avait [A d'abord] creusé 313 II centrale, on enterrait les copains [R <illisible>] on [R <illisible> A plantait une R une petite] croix, nom, [A âge,] matricule, [A sur les macchabées R mais la tranchée <illisible> toujours A puis] on a dû faire tourner la tranchée tout le long du mur parce que la cour n'était pas assez large. Il y avait toujours deux ou trois [R places de prêtes A trous préparés d'avance.] On 318 II blaguait à [R <illisible> A sans crânerie] « Alors, demain c'est pour toi ! » On [R blaguait <illisible> mais dans le fond <illisible> A parce qu'on s'en foutait naturellement. On <illisible>] on s'en foutait [R considérablement A était pris.] On [R se savait A était] perdus 319 II Alors... Aujourd'hui ou demain ! [R on avait le <illisible> feu au ventre la <illisible>] le mal d'entrailles, et le tremblement de la fièvre, et les Moï, devant soi, [R pas très A bien] rigolo... Pour 321 II prière. [R Elle était aussi éloignée de moi.] Je <...> sorte de brume, comme dans un rêve... // L'encercllement 326 II rapprochaient. Leurs tam-tams <...> matin, l'Enseigne nous [R dit : A réunit :] – Ils ne savent pas là-bas. Il faut les prévenir. [A Il y a] [R un malentendu.] Il faut... Il grelottait de fièvre. [A Il n'avait plus d'épaules. Il était de face comme un homme de profil. On ne le voyait pour ainsi dire plus.] On ne voyait plus dans son visage que ses grands yeux bleus d'homme du Nord. Ses lèvres minces étaient violettes. [R Un profil de face. A De face, on eût dit qu'il était de profil.] – ... II

– ... Il faut tenir le fortin. Je devrais être le dernier à quitter
 335 les lieux. Mais personne de vous ne sait interpréter la carte du
 pays. Je pars cette nuit. Je serai de retour dans huit jours, avec
 du renfort. Toi, Michel, tu commanderas.

« Il était le moins costaud de nous tous, mais il avait
 quelque chose de plus que nous, une sorte de... Je ne peux pas
 340 expliquer... Comme une sorte de lumière, d'étincelle, qui bril-
 lait en dedans... On sent ces choses-là.

« Il y avait vingt-cinq kilomètres de brousse, de jungle, de
 marécages, pour rejoindre le fleuve Rouge. Et les Moï cernaient
 tout. Après, c'était facile. Après... Douze heures après le départ
 de l'enseigne, un détachement de fusiliers, avec pas mal de
 345 rigolades, avait percé la ligne des Moï et nous relevait. Lui,
 l'enseigne, personne ne l'a jamais revu. On a appris plus tard
 que ces salopards de Moï promenaient sa tête au bout d'une
 lance dans leurs villages de la haute montagne... C'est ainsi.
 Moi, j'ai eu une médaille.

350 « On m'a soigné à Hanoi, à Saïgon. Un abcès au foie. Ça
 suppurait, ça traînait. Avec ça, une bougre de fièvre, le délire...
 Le retour en France n'a pas été particulièrement glorieux. De

333 II faut [A absolument] tenir le fortin. Les ordres. [R Je <illisible>] Je
 <...> vous ne connaît le pays. [A ne sait interpréter une R carte] Toi, Michel [R tu
 tien] tu commanderas. [R <illisible> A jusqu'à R la fin <illisible>] Je 336 II
 renfort [R Il était moins A C'était le moins] costaud [R que A de] nous tous. Nous
 étions tous diminués de moitié, [A des trois-quarts R lui n'était que l'ombre de lui-même]
 mais [R il A lui] avait 339 II expliquer. Comme une [R lumière A étincelle,
 comme une lumière] qui brillait en dedans. Un [A vrai] homme, quoi. Il [A est]
 parti[R -t]. Il 341 II kilomètres de [R marais A sales marécages], de brousse,
 de jungle, pour rejoindre le fleuve Rouge. Ensuite, c'était facile. Mais les Moï
 cernaient tout. Douze heures après le départ du petit, un détachement de fusiliers
 marins, avec pas mal [R <illisible>] de rigolade, avait 345 II Lui [R <illi-
 sible>] chef A l'enseigne on ne 347 II d'une pique dans leurs villages [R de
 <illisible> A des] hautes montagnes... C'est ainsi. [A Moi], j'ai eu ma médaille.
 // On m'a [R traité A soigné] à <...> foie [R <illisible>] ça traînait. Ça [A
 suppurait.] Avec 351 II délire, etc. C'est à cette époque où [R tous les jours] je
 ne recevais pas ma prière [A tous les jours, comme je viens de vous dire.] Mais quand
 je revenais à la conscience, j'en récitais dix, vingt [R de suite A à la suite, « Je vous
 salue Marie »] pour réparer. [R <illisible> Lucia] Le retour 352 II été
 glorieux. J'avais bien ma prime mais [R je n'avais] je n'avais plus de forces. De <...>
 suite [R <illisible>] expédié à Brest, à l'hôpital. Je n'ai rien fait savoir à la Lucia.
 [A J'avais honte. Je recommençais à penser à ses beaux bras ronds et nus.] Je ne voulais
 pas me montrer devant elle diminué, quasi foutu. On a sa fierté. [A Ce n'était pas le
 ventre c'était la fierté. J'étais mangé comme une <illisible> de pêche, quand] Après
 Brest, une convalescence au [A centre] maritime de Biarritz. Puis libéré. Avec

Marseille on m'a tout de suite expédié à Brest, au service d'hospitalisation. Là, j'ai reçu la visite d'une jeune fille toute vêtue de noir. C'était la fiancée de l'enseigne. Ils devaient se marier à son prochain congé. Elle est entrée au Carmel de Lisieux. 355

« De Brest, on m'a payé une petite convalescence au centre maritime de Biarritz. Je n'avais rien fait savoir à la Lucia. Je ne voulais pas me montrer devant elle diminué, quasi foutu. J'avais honte. On a sa fierté. Enfin, ça a été la libération. Avec la prime. Le bateau, vous comprenez. Et la Lucia. 360

« À mon départ la Lucia était retournée chez son père. Le père, qui se faisait vieux, avait pris un engagé, Carlo le Corse, un bon gars, travailleur, et qui plaisait aux filles. (Vous voyez que j'essaie d'être juste.) Alors, alors, il est arrivé ce qui arrive quand on tente le diable, quand on reste trop longtemps au Tonkin et que sa femme est à La Napoule et qu'il y a un bougre comme Carlo le Corse qui vit pour ainsi dire à côté d'elle, qui peut aussi l'entendre respirer à toutes les heures du jour et de la nuit. 365 370

« Le soir de mon arrivée, la Lucia est revenue chez nous. Mon père était mort. Il y avait la mère, dans le coin, muette. La Lucia a pleuré toute la nuit. Elle s'approchait et s'éloignait de moi. Elle me disait à travers ses sanglots : "Pourquoi que tu m'as laissée, pourquoi, pourquoi !" Elle n'était plus la même, moi non plus. 375

« Le lendemain, j'ai vu Carlo. Il raccommoait ses filets sur la plage. Je lui ai dit :

– Tu as fréquenté la Lucia ?

362 Il était [R allée] retournée chez son père. [R Il avait un <illisible>.] Le père [R <illisible> A qui se faisait R malade A vieux] avait pris un engagé [R Louis A Carlo] le Corse, un type de Nice, je l'avais connu [R déjà A avant]. Un bon gars [A travailleur et pas si mal à regarder pour les filles.] (Vous 365 Il juste.) Alors il est arrivé ce qui devait arriver. Quand on est au Tonkin, [A trop longtemps] et <...> La Napoule... [A Et qu'il y a un bougre comme Carlo le Corse...] Le jour de mon 371 Il est venue à la maison. [R Mon A Le] père <...> muette. [AR Dans <illisible> chambre] La Lucia a pleuré toute la nuit. [A Dans le lit] Elle [R ne] s'approchait [R pas de A et] s'éloignait [A de] moi 375 Il laissée. » Elle n'était plus la même, moi non plus. Le lendemain, j'ai vu [R Louis A Carlo] : « Tu [R aimes A fréquentes] la Lucia ?

380 « Il m'a répondu oui. Il me regardait avec tristesse et simplicité. J'essayais de lui en vouloir, je ne le pouvais pas. J'ai ajouté :

– Tu ne trouves pas que l'un de nous est de trop, dans le patelin ?

385 – Je trouve.

– Tu ne penses pas que l'un de nous doit f... le camp ?

– Je le pense.

– Alors, qui ?

390 « Carlo était un homme sérieux, réfléchi, sincère. Il a continué, pour un moment, d'enfiler ses mailles. Puis il a levé la tête, il m'a regardé bien en face et il m'a dit :

– Michel, t'as été longtemps comme mort. Je ne te cache rien, j'ai du goût pour la Lucia... On te croyait mort. On attendait pour se marier d'avoir l'avis officiel... C'est des choses que...

395

– Et si je te cassais la g... ?

380 II II [AR ne R répondait AR pas] n'a pas répondu. Il m'a regardé, il n'a rien dit. Il ne m'a pas [A regardé comme un homme qui a volé un autre homme, il m'a regardé avec tristesse et simplicité, et j'ai senti tout de suite qu'il était aussi honnête.] <Cet ajout est placé en marge.> [R <illisible>] savais qu'il l'aimait [R pour de vrai, comme je l'avais aimée <illisible>]. J'ai pensé à beaucoup de choses. À tuer [R Louis A Carlo], à tuer la Lucia, à me tuer. <Ces deux phrases sont encadrées.> La Lucia [R pleurait A continuait de pleurer toutes les nuits. <illisible>] Je ne lui [R ai rien dit A disais rien.] [R Mais elle A Elle] pleurait. Elle savait [A naturellement] que je savais. Le Corse était [R aussi malheureux que moi] dans le malheur comme moi. C'est la vie. J'ai réfléchi, je suis allé trouver le Corse, [A sur la plage] un matin, [R qu'il A il] raccommodait ses filets, je lui ai dit : – Tu ne [R penses A trouves] pas [R qu'un A que l'un] de nous est de trop <La deuxième page 33 du manuscrit ne contient que les mots : est de trop.> 385 II Je [R le pense comme toi AR le A trouve] – Tu <...> camp ? [R Je le pense] – Je le pense. – Alors, qui ? [R Louis A Carlo] était 389 II continué [R le] pour <...> de prince [R refiler A d'enfiler] ses <...> face, [R de sa face honnête A et] il 392 II mort. J'ai [R eu] du goût pour la Lucia, [A sûr. R C'était la veuve.] Je ne te cache rien. [R Tu étais parti] tu étais [R comme] mort. Elle aussi, l'a cru. Voilà. Je voulais [R l'épouser] l'épouser au premier papier noir. [AR du décès.] [A c'est des choses... ça.] Je lui ai dit : – [R Je vais te casser la gueule A Et si je te cassais la gueule...] – Casse-moi la gueule si tu veux. [A Je ne me défendrai même pas, bien que...] [AR Et Remarque que je pourrais R Ça n'arrange A D'ailleurs] Ça n'arrangera

– Tu peux... Je ne me défendrai même pas... Je comprends tes idées... Je me mets à ta place... Mets-toi à la mienne. La bagarre n'arrangera rien... Mais je tiens à te faire remarquer que, sauf la religion, la Lucia est plus ma femme que la tienne... 400
Le temps, ça compte... On était de bonne foi. Le bruit avait couru dans le pays que t'étais mort. Avant, il n'y a rien eu entre elle et moi... T'as passé deux ans sans écrire... Alors !

« Je n'ai rien dit à la Lucia. Elle pleurait. Le lendemain, j'ai revu Carlo : 405

– Tu penses encore que l'un de nous est de trop ?

– Sûr.

– Lequel ?

– En bonne justice, j'en sais rien. Je sais que t'as les droits. Mais... 410

– Vas-tu accepter ma proposition ?

– T'as les droits.

– Alors, on va jouer une partie de boules. Le perdant part. Ça va ?

– Ça va ! 415

« Carlo était le meilleur joueur de boules de l'Estérel. Je n'avais pas joué depuis mon service. Carlo a perdu par un point, un tout petit morceau de gravier qui s'était placé devant le cochonnet. Il m'a serré la main, il m'a dit :

– Si j'avais gagné, je serais parti tout de même. C'est dans l'ordre. T'as les droits. Bonjour ! 420

399 II rien. *Remarque* [A aussi] que sauf la religion, je suis plus son mari que toi. *Demande-lui à la Lucia !* Le temps, ça compte. [A C'est des preuves.] Je n'ai rien demandé à la Lucia. [A À personne.] Elle pleurait dans mes bras. Le lendemain, j'ai [R revu Louis] retrouvé [R Louis A Carlo.] – [R Tu penses A Je pense] encore 406 II trop. *Toi ?* – [R Oui] Je [R le] pense. *Comme toi.* – Lequel ? – *Je ne sais pas.* – Alors. – [R Veux-tu jouer notre départ. Alors] – [R Oui. A Il a levé ses grands bras : Il m'a regardé. Il] a demandé : [A – Lequel ? R Tu as des préférences !] Je lui ai dit : [R Non A Carlo, je t'en veux, la Lucia est ma femme, je sais pas ce que tu penses, je sais que. Mais...] – *On le joue aux boules ? Hein ? // Louis était 417 II service. On a joué aux boules, il a perdu <...> cochonnet. C'est la vie. Il est parti le lendemain pour Marseille, ensuite pour les*

« Il est parti le soir même pour les Amériques.

425 « La Lucia est la meilleure femme du monde. Elle a été courageuse. Elle a oublié, peu à peu. J'ai acheté une seconde barque. Puis, j'ai ouvert le caboulot. La Lucia m'a dit :

– Nomme-le « À la Boule ». Ça nous portera chance.

« On a recommencé notre vie, on a été heureux. Et Miquette est venue. Voilà... »

430 Michel avala un dernier grand verre de vin. Il était gris. Il me dit, tout à coup, non sans méchanceté, et je soupçonnai qu'il regrettait déjà ses confidences :

435 – Et cette belle femme avec qui vous veniez manger la langouste, vous savez, elle est venue l'autre soir avec un grand jeune homme qu'a l'air d'un prince. Un Russe, à ce qu'on dit. Elle l'appelait Bégor, Fégor, enfin, quelque chose dans ce goût-là. La Lucia m'a dit qu'elle n'avait jamais vu plus bel homme avec plus belle femme.

II

440 Je n'allai plus chez Nancy. Je passais mes journées sur la plage. Je ne fumais pas, je ne prenais pas une goutte de vin, d'alcool, de café. Je m'entraînais pour le concours de natation – nage libre – du Cercle nautique. L'année précédente, j'avais

423 II monde. *Quand j'ai [A eu] réussi dans la pêche, – j'ai eu deux bateaux à moi, [A parts entières] – et quand les touristes, l'été, ont commencé à arriver, j'ai ouvert le petit caboulot, « À la Boule ». [A C'était ma vengeance.] La Lucia n'a rien dit. Après, des années après, j'ai voulu changer l'enseigne. [R Elle A La Lucia] a refusé. Elle avait compris, depuis le commencement. [A Les femmes sont meilleures que les hommes.] <Cet ajout est en marge.> [A Elle n'avait <illisible>]. Elle s'était habituée à son chagrin, Il [A elle.] L'amour, c'est ça. Il faut [R surtout AR souffrir] comprendre [A il faut surmonter sa misère, R <illisible>] Michel était gris. 430 II me [R demanda A dit] soudain, [AR et avec] non sans méchanceté. (Il regrettait déjà ses confidences.) – Et <...> vous [R êtes] veniez <...> homme qui a l'air d'un prince. Un Russe, qu'on dit. Et vrai prince. Elle l'appelait [R Grégor] Bélor, Régor, [A ou] Grégor, enfin quelque chose dans [R ce goût-là A goût-là R cette oreille-là]. La Lucia <...> vu un plus bel homme avec une plus 440 II prenais plus une [R once d'alcool A une goûte de vin d'alcool.] Je m'entraînais pour un concours de natation. L'année*

gagné la coupe, par chance, car je n'avais pas de rivaux sérieux. Il fallait, pour conserver le trophée, qui était ignoble, genre coupe Davies, arriver bon premier trois années consécutives. Mais les jeunes gens adonnés à un sport savent ce qu'une coupe, même laide, représente pour eux. Au surplus, Nancy s'était moquée de moi, fort gentiment, avec son rire adorable :

– Es-tu poisson ou oiseau ? (car j'écrivais aussi à cette époque des poèmes extrêmement échevelés). Tu es dans la mer, que tu provoques vainement, ou dans des nuages inaccessibles. Reviens un peu sur terre. C'est magnifique, la terre. Tu la verras, un jour ! Et tu sauras te lasser de la mer et du ciel !

443 I avais <...> rivaux très sérieux II avais [R gagné A enlevé] la coupe [R de natation du <illisible> Club A du Cercle nautique pour nage libre]. Il [A ne] s'agissait que [R <illisible>] de rejoindre les îles de Lérins plus vite que [R les autres.] ses rivaux. [R Il y avait cinq kilomètres. A Il y avait cinq kilomètres. Mais] [R Il fallait gagner la coupe trois ans de suite pour] le [R tournois trois ans de suite pour conserver la coupe. Cette A La] coupe était 445 II Davies, avec des [R <illisible> A lourdeurs d'argent de nouveau riche R éparses] et des fioritures partout. [A Mais les gens <en marge> R gens A adonnés à un sport savent ce que représente de travail, de patience et d'efforts une coupe, même laide ignoble R une coupe]. [R Mais c'était la coupe A Il fallait la conserver trois ans de suite] Je l'avais gagnée par chance la première fois. [A (Il n'y avait pas de très sérieux concurrents.)] [R Mon amour malheureux avec Nancy] et comme Nancy s'était moquée [R de moi de moi] avec son rire adorable, quand j'étais encore son favori. – Tu es poisson, [R ou A et] oiseau 449 II <Deuxième page 38 du manuscrit :> écrivais <...> inaccessibles, [R <illisible>] mais je ne t'ai jamais encore vu sur la terre ! [R <mots illisibles> Grégor] II écrivais à cette époque des poèmes [A extrêmement échevelés.] [R <illisible>] Tu es dans la mer [A que tu provoques vainement] ou dans le ciel que tu imagines, mais je ne t'ai jamais encore vu sur la terre. » La terre, pour Nancy, c'était [R l'amour et je n'avais pu lui inspirer l'amour. L'amour vrai A quelque chose que je n'ai jamais pu définir. // Parce qu'elle était si loin de dormir vraiment sur la terre elle-même !] Je n'avais [R jamais A pas jusque-là] songé à [R <illisible>] la [R Coupe] coupe du « Sporting Club » pour la deuxième année. Nancy [R s'était moquée de moi. A avait été moqueuse.] Je voyais là [R ma revanche A une certaine petite revanche.] [R Je me <illisible> que Je.] (Enfin, mettez-vous à ma place. Un jeune homme amoureux ne peut être à la fois Byron et Crabes. On a du génie, ou des muscles. Je n'avais [A hélas] qu'un peu de talent, et qu'un peu de muscles.) Les entrées faites, du Yacht, – et nous étions huilés comme des [R <illisible>] anguilles, – [A nous étions dix-huit] je ne vis [A là-dessus] que deux concurrents sérieux. Un Suédois [A souple comme une R <illisible> A loutre] et un petit Français qui nageait le crawl à la perfection, [R et qui était nouveau sur la côte] mais, m'avait dit mon entraîneur, sans souffle lyrique. – C'est un nageur de piscine. » Je voulais bien. // Chacun de nous avait son [R <illisible> A seigneur R <illisible>] dans une petite barque à moteur. Ce matin-là, le vent [R était pour] moi [A m'était] favorable. Je [A Je ne pesais que] // [D 130 S 125] livres, j'étais [A plus] sujet [R à A souffrir] sur une longue distance, des menus caprices des brises [A légères] de surface. On m'avait dit – Le Suédois [R ronge A glisse dans] la mer <fin de la deuxième page 38>

Je tenais à ce que Nancy apprît que je n'étais pas encore
455 las de la mer.

Nous étions vingt-deux inscrits. Mon entraîneur m'avait
confié :

– Vous avez de bonnes chances. Vous êtes en pleine forme.
Le souffle, le style, ça va. Il y a peut-être deux types qui peuvent
460 être dangereux : le Suédois, qui glisse dans la mer comme une
murène, mais il ne dure pas, se fatigue trop vite, donne trop
de lui. Et puis le petit Lazelle ; celui-là, il nage le crawl à la
perfection mais sur une courte distance. C'est un champion de
piscine... Les autres, je les ai tous un peu vus à l'entraînement.
465 Fonjallaz pourrait doubler les îles et continuer jusqu'en Afri-
que : il possède une endurance, un coffre formidables. Mais
c'est le genre tortue : il se déplace comme s'il avait toute la vie
pour enlever le record des trois cents mètres... Il y a aussi ce
malheureux Bardin. Un as. L'as des as. Ai jamais vu un type
470 aussi merveilleusement doué. Créé et mis au monde pour les
Olympiques. Pas un Américain, un Haïtien, un Japonais devant
lui, s'il voulait être sérieux. Mais il aime trop les poules, le
baccara, le champagne. Je vous parie qu'il ne tiendra pas le
coup du premier kilomètre... Il y a trois ou quatre nouveaux.
475 Jamais vus. C'est de la fantaisie. Un homme s'entraîne ou ne
s'entraîne pas. Et quand il s'entraîne, ça se voit...

Au départ, j'avais pleine confiance. Je me sentais alerte,
délié. Il y avait de plus une petite brise, à fleur de vagues, qui
480 favorisait mes soixante kilos. Le vent m'aidait comme le cours
d'une rivière descendante entraîne le nageur. Je nageais cal-
mement, régulièrement, sans aucun effort. En course, on ne
voit pas sa direction. L'entraîneur, à bord de sa barque à moteur
– quand je relevais la tête hors de l'eau, j'apercevais parfois la
légère fumée du tuyau d'échappement, comme une sorte de

460 II comme une [R rat affamé ronge un fromage AR thon A murène.] Mais il ne dure pas... [A Donne trop de lui. Se fatigue trop vite.] C'est un [R forgeron. A Il y a aussi un autre type, un nouveau. On AR ne l'a jamais vu nager de ces <illisible> A ne compte pas, pas sérieux.] // En course, 482 I voit <...> l'eau j'apercevais II voit rien. Je nageais calmement, régulièrement. Ma [R petite] vedette [R à vapeur me précédait de deux ou trois cents mètres. A louvoyait à quelques dizaines de mètres de moi, me précédant ou me suivant.] Quand je relevais la tête [A hors] de l'eau, je voyais son échappement de gaz, bleuté, au ras de la mer, comme une sorte de [R main inatteignable] but inatteignable. Le soigneur me 483 I l'eau j'apercevais

but sans cesse fuyant, inaccessible –, me criait dans son porte-voix :

– Bâbord... tribord... tribord... Tenez la ligne. Gardez le rythme, bon Dieu, gardez le rythme ! Ça va, ça va.

Je ne m'appliquais qu'à « garder le rythme ». Je ne pensais à rien. J'étais heureux, libre, détaché de tout. Seul, l'automatisme de mes gestes, comme un pendule. L'entraîneur m'annonça :

– C'est le quatre.

Le quatre, c'était le quatrième kilomètre. Je ne ressentais aucune fatigue. Je continuai. Plus tard, je distinguai la côte de Sainte-Marguerite, très rouge dans la lumière bleue. Sur la plage, un palmier, courbé vers l'eau, se dessinait si nettement que j'eus l'impression que je pouvais le toucher en allongeant le bras.

L'entraîneur me cria :

– Accélérez graduellement. Accélérez !

J'accélérai sans effort. Tout allait bien. Je ne sentais pas battre mon cœur.

L'entraîneur me cria :

– Donnez le tout !

Je donnai « le tout ».

Je sentis ma fatigue en mettant le pied sur la plage. En me massant, l'entraîneur me dit :

487 II Bâbord, tribord, tenez la ligne, le rythme, le rythme, [A n'oubliez pas le] n... de... D... Le rythme, c'est la respiration. C'est la seule chose qui importe dans une course de [R quelque importance longueur A distance]. Je m'appliquais à soigner le rythme. Je 490 II heureux. Je me sentais [A détaché] délivré de tout. [R Mon souffle <illisible>] Le temps ne comptait plus pour moi que par le mécanisme de mes gestes. Une sorte [R d'horloge A de pendule.] Je me sentais [R plus en A en meilleure] forme que l'année précédente. [R Au] À un moment, je [R vis] distinguai 496 II lumière crue. Sur la plage, un palmier, penché sur l'eau m'apparut si <...> toucher en levant la main. [A Alors] le soigneur me cria : « Un demi-kilomètre environ. [R Donnez le tout] Accélérez graduellement. » C'était moins bon. J'accélérai. [R C'est alors] Le soigneur me 504 II cria : « Donnez le tout. » Je pensai : « Lequel est dangereux, le Suédois, ou le petit Français. Ou peut-être les deux... » [A ou d'autres...] Je « donnai le tout ». C'est alors que je sentis ma fatigue. Sur la plage, en me massant, le soigneur me dit

– Vous êtes bon deuxième. Le Suédois n'est pas arrivé.
 510 Bardin est claqué, on le frictionne à l'alcool... Le cœur ! Lazelle
 a abandonné. Fonjallaz flotte quelque part ; il sera peut-être
 ici demain matin. Il y en a cinq ou six qui tiennent encore. Le
 gagnant est en face, au bistro. Il vous bat de 4 minutes 26. Je
 ne me suis pas méfié. Il nage comme un ange. Il bat le record
 515 du Cercle de 2 minutes 3.

Je me rhabillai et j'allai au bistro pour féliciter le vainqueur.
 C'était Grégor.

– Vous m'avez donné du fil à retordre, me dit-il.

– Vous aussi, lui répondis-je. Et... je commence à croire
 520 que pour vous, cela devient une habitude...

Nous nous serrâmes la main. Puis nous nous mîmes à rire
 tous les deux.

J'habitais, à Cannes, un petit appartement, boulevard
 Alexandre IV. Grégor logeait au Carlton. Nous nous vîmes
 525 d'abord assez fréquemment. Puis tous les jours. Puis nous
 devînmes amis.

Au début d'octobre, Nancy donna une fête à laquelle je
 fus convié. Les fêtes de Nancy étaient célèbres tout le long de
 la Côte. Je brûlais, pour la revoir, du désir de m'y rendre, mais
 530 je n'y allai pas. Je souffrais d'une nostalgie assez douloureuse,

509 II arrivé. *Le petit Français de Lille a abandonné. Il a dû battre un record de vitesse dans le premier quart.* [A Il y en a encore 6 ou sept qui tiennent.] Le gagnant est là-bas au bistro. *Le chrono indique qu'il vous bat de 16 minutes, 45 secondes. C'est un as* [A Et c'est un record. Il bat le record d'il y a trois ans de 4 minutes 2 secondes. *On le dirait inattaquable pour les autres.*] J'allai 516 II vainqueur. [R C'était Grégor.] *Il buvait, à petites gorgées, une fine Martel.* C'était 519 II Et... *et je ne parle pas seulement* [R d'aujourd'hui] *de... de... Je m'arrêtai brusquement.* Puis 522 I deux. <suivi de trois astérisques> II deux. // *À Cannes, j'habitais un petit appartement, boulevard Alexandre* [R IV A IV]. *Grégor était descendu au* 524 II *vîmes* [R très A d'abord assez] *fréquemment, puis* [A bientôt,] *tous les jours.* Il [R se montrait vis-à-vis de moi A me montrait] *une parfaite amabilité.* [R J] *Au départ, je guettais en vain dans ses propos quelque signe d'ironie, dans son regard, quelque hueur moqueuse. Les rivaux heureux,* [R bien AR quoi R que discrets ont souvent A ont parfois] *de ces gentillesse. Mais il n'en fut rien. Et il ne fut* [R pas A jamais entre nous] *question de Nancy. Et nous* [A devînmes amis.] *Vers la fin de septembre, Nancy* 528 II *célébres par toute la* 530 II *pas. Je* [R <illisible> A souffrais] *d'une nostalgie assez douloureuse, mais* [R qui] *que j'avais* [A pour cette fois] *le bon sens de ne point* [A l'] *aggraver*

que j'avais, pour cette fois, le bon sens de ne point aggraver en l'alimentant à la source même de son charme cruel.

J'allai flâner, ce soir-là, au Casino. La saison finissait. Les salons étaient à peu près déserts. Je gagnai la terrasse, qui surplombait la mer, je m'allongeai dans un fauteuil de rotin. La nuit, molle, douce, odorante, était splendide. Une lune extraordinaire baignait de longues coulées d'argent le beau feuillage immobile des palmiers. À son point d'horizon, la mer étincelait comme une cuirasse. J'entendais, par les baies entrouvertes, les accents langoureux d'un tango que nous avions dansé tout l'hiver, Nancy et moi. Je pensais à Nancy, à sa fête, aux couples rieurs dans les jardins, à Grégor vers qui elle levait son beau visage ardent de femme amoureuse. Soudain Grégor fut devant moi.

– Que diable fais-tu là ? me demanda-t-il.

– Je... Je... Et toi ?

Il rit. Il me dit :

– Allons, allons, je t'emmène. Secoue-toi, viens !

Sa chambre du Carlton était minuscule, mais jouissait d'un petit balcon et donnait sur la mer.

– Voilà, me dit-il. Nous sommes des copains, il est temps que nous parlions de certaines choses, que... que nous ayons une sorte de... d'explication. Bon. Tu aimes la vodka ?

532 II à la [R source cruelle AR (pour moi) R de son] source [A cruelle] charme. [R Ou même <illisible> ce soir-là,] J'allai 533 II flâner [A ce soir-là] au Casino. La saison [R s'achevait A finissait.] Le Casino était presque désert. Je laissai les salles et [R je] gagnai <...> mer, et je m'allongeai dans un [R « transatlantique » A chaise de rotin.] La 539 II cuirasse : Par les baies ouvertes, j'entendais les <...> tango. Nous avions dansé, [A sur cet air] Nancy et moi, tout l'été [A précédent. R sur cet air.] Je pensai à Nancy, à la fête [A qu'elle donnait], à tous les couples <...> dans le jardin, à <...> son [A beau] visage de femme qui aime. Je vis soudain [R Grégor devant moi] Grégor, devant moi. 546 II Je... [R me <illisible>]. Et toi ? [A Il rit.] Il me dit : [R « Viens <illisible> chez moi.] Je t'emmène. [A Allons,] Viens. Sa 549 II mais donnait sur 552 I nous parlions de... de [R différentes A certaines] choses... Bon ! Tu aimes la vodka ? [R Il déboucha une bouteille un flacon A Il ouvrit un placard et il prit un flacon.] – Tu sais, [R ce Dimitri A cet Alexis], ce faux prince [R de la rue d'Antibes] qui [R se vante de tutoyer A tutoie] les grands-ducs, j'ai pu lui [R lui] acheter une douzaine de ces babioles-là. Au prix fort, naturellement. [A Il était à court d'argent, comme toujours.] C'est de l'authentique, du vieux d'avant <...> caves [R de Saint-Petersbourg] d'un [R vieux] vieil amateur de Petersbourg. C'est [R d'] d'avant

Il ouvrit un placard et prit un flacon.

555 – Tu sais, cet Alexis, ce faux prince qui tutoie les grands-
ducs, j'ai pu lui acheter une douzaine de ces poupées-là. Au
prix fort, comme toujours. Mais c'est de l'authentique, de celui
d'avant les Rouges ; ça provient des caves dévastées d'un vieil
armateur de Saint-Pétersbourg. C'est d'avant le déluge, notre
560 déluge à nous... Mais sois sans crainte, ajouta-t-il en riant, vous
aurez le vôtre, votre déluge, et les colonels russes chauffeurs
de taxis qui sont l'aliment de vos romanciers et la risée des
chansonniers montmartrois seront vite remplacés. La vie, c'est
ainsi : elle fait écoper chacun, à son tour...

565 Nous bûmes la vodka. Il reprit :

– Je ne t'ai pas amené ici pour te faire part de considéra-
tions philosophiques sur l'existence. Ça ne rime à rien. Tu as
sans aucun doute remarqué, quand tu lis la vie des grands
philosophes, que s'ils avaient d'énormes ambitions pour chan-
570 ger la face du monde, ils n'ont même pu cependant réussir à
se donner une existence à peu près normale. Ils ergotent sur
le passé, l'avenir, la vie actuelle, le destin des individus, des
peuples, sur le bien ou le mal, de ceci ou de cela, sur les prin-
cipes, la doctrine, mais ils se brouillent avec leur famille, se
575 séparent de leur femme, renient leurs enfants, trahissent leurs
amis, et finissent par épouser leur cuisinière, au moment même
où leur estomac, malade, les empêche de goûter sa cuisine...

J'étais agacé, de mauvaise humeur.

560 II Mais [R *soyez A sois*] sans 561 II les [R *généraux A colonels*] russes chauffeurs de taxis à Paris ne seront plus la risée des chansonniers montmartrois. C'est ainsi, la vie. Chacun doit écoper à son tour... // Nous bûmes et il reprit
565 II reprit : – Mais je ne voulais pas t'emmener ici pour t'infliger des considérations philosophiques [R et *générales*] à propos de l'existence 567 II rien, [R <illisible>] Tu as dû sans doute remarquer, quand 570 II pu [R *s'arranger pour eux A se donner à eux*] une vie à peu près [R *endurable A normale*.] Ils 571 II sur le bonheur [R *des peuples A de la vie future, de la vie présente*] des nations, des peuples, des individus, sur le bien et [A sur] le mal, de ceci ou de cela, mais [R *ils sont <illisible>*] AR se séparent R les avec leur femme, renient leurs enfants] se brouillent avec leur famille, [R *chassent A renient*] leurs enfants, [A *se séparent de leur femme, trahissent leurs amis*.] et finissent par épouser [R *leur cui-*] la cuisinière 577 II cuisine... – Alors ? J'étais agacé. [R *Grégor avait beau jeu*.] Les considérations [A de Grégor] sur [A les philosophes et] la philosophie m'ennuyaient [A *généreusement*.] Je lui dis avec impatience – [R *Si c'est ça que tu appelles*] Si <...> quel [R *galopin A lycéen R pourrait s'exprimer comme*] toi... [A *dirait la même chose*] – Je

– Si c'est pour ça que... N'importe quel lycéen peut disserter avec élégance et brio à propos de...

580

– Je sais, je sais. Dieu, quel caractère tu as ! C'est comme une sorte d'entrée en matière. Enfin, c'est un peu délicat, tu sais, entre toi et moi. Je voulais te dire simplement que tu es un sentimental. C'est mauvais, très mauvais. Tu es poète, tu imagines un poème, tu l'écris, et c'est fort bien. Mais, ensuite, tu veux le vivre, et c'est fort mal. Si j'étais poète, j'essaierais d'écrire mon poème, mais un point, c'est tout. Parce que... le reste, c'est impossible. Je viens de te surprendre au Casino. Tu rêvassais. Tu te rongeais, tu te détruisais peu à peu, parce que tu étais étendu devant la mer, cette masse insensible, et sous la lune, cet astre glacé, et que...

585

590

– Il me semble, lui dis-je, que j'ai entendu, il n'y a pas si longtemps, un petit son de cloche identique. Tu me déçois.

Grégor souriait. Il continua :

581 II je sais. C'est comme 582 II matière, de... Enfin 582 II c'est assez délicat. Je <Texte de base : c'est un jeu délicat ; nous rétablissons peu, d'après I.> 584 II mauvais, c'est très mauvais. Tu es poète, [R mais tu veux vivre tes poèmes, au lieu de les écrire.] tu 585 II poème, tu [R <illisible>] veux [A tout de suite] le vivre au lieu de l'écrire [A et c'est fort bien. Mais tu veux le vivre aussi, et c'est fort mal.] Je n'ai pas de conseil à te donner, [A tu penses bien] mais si j'étais poète, j'écrirais d'abord mon poème, puis ensuite, [A et surtout] je n'essaierais pas de le vivre. Parce que... c'est impossible. Tu prends ce que tu imagines [R au sérieux A pour des choses réelles.] Je t'ai vu ce soir perdu devant la lune. Mais qu'est-ce que c'est [R ça] que ça, la lune ! Un astre mort, comme diraient les lycéens. Et après ! As-tu écrit un poème ! Non. Tu rêvassais, [R tu te rongeais, tu te détruisais un petit peu plus.] tu faisais des tas de rapprochements avec des soirs plus heureux, [A tu te rongeais] tu te détruisais un petit peu plus, [A et tout cela] parce 590 II cette [R chose A masse] insensible, et [R la A sous] lune, cet [R te] astre glacé ! Je rigolerais si je n'avais pas d'amitié pour toi. Je rigole même. Excuse-moi. Pas de toi, ce n'est pas de toi que je rigole, mais de tes [R sacrées A fichues] conceptions de... Tu crois à l'amour. Ça existe, oui. L'amour existe. Mais il ne dure pas. Il ne peut pas durer, [R il ne] physiologiquement, [A et aussi psychologiquement.] L'amour n'est que... Je l'interrompis brusquement. J'étais furieux. Je pensais à Nancy. Et lui qui... – Ça va, ça va [R Grégor <illisible> A psychologiquement, physiologiquement, ah, ah ! Je te croyais doué d'une certaine intelligence. Ces expressions... D'un <illisible>... psychologiquement...] Je connais toutes les ritournelles à propos de l'amour, et je te prie de m'en faire grâce. Si les choses importantes que tu avais à me dire sont de cet ordre, il me semble que [R tu abuses]... que tu abuses. [R On A Il me semble aussi qu'on] peut ronger la lune sans [R faire des A être tenu d'écrire un] poème[R -s], et n'être pas un triple crétin pour cela. Sentimental ! Et alors... Qu'est-ce que ça peut te fiche ! Est-ce que je te demande à toi, si tu es sentimental, et puis, où veux-tu en venir, à Nancy, peut-être ? [R Ce n'est peut-être A Je dois le dire que je ne trouve] pas

595 – Tu crois à l'amour. L'amour existe, oui, mais pas comme tu l'imagines. Parce qu'il ne dure pas. Parce qu'il ne peut pas durer, psychologiquement et physiologiquement. Les lois...

– F...-moi la paix. Si tu veux en venir à Nancy, dis-le-moi tout de suite. Je ne trouve pas très chic de ta part d'insister.
600 Nous avons eu la décence, jusqu'ici, et depuis que nous nous connaissons, de ne pas prononcer son nom. Tu es l'heureux vainqueur, voilà. Tu n'avais pas besoin de me le dire, je m'en suis aperçu sans l'aide de personne. Je n'ai pas été larmoyer dans son giron, ni sur ton épaule ; tu peux tout de même me
605 donner le mince crédit du bon perdant. J'ajoute que tes petites leçons à propos de sentiments me paraissent tout à fait déplacées et que...

– Mon petit vieux, il ne s'agit pas de Nancy ; si tu y tiens, je te parlerai d'elle plus tard. C'est toi, d'ailleurs, qui a le premier prononcé son nom. Je voulais te parler des femmes en
610 général, et de l'amour en général, et je continue de prétendre que si l'amour existe, il ne peut pas durer, et qu'il faut, pour ces raisons et si l'on veut demeurer intact, s'en garder comme d'une lèpre.

615 – Mais...

– Écoute-moi. Je veux te dire ce que je pense des femmes et de l'amour. L'amour existe et ne dure pas. Pour moi, il n'y a qu'une catégorie de femmes que je me permets de fréquenter : celles qui me plaisent, celles qui ne font que me plaire,
620 *sans plus*. Je fuis rigoureusement toutes les autres : les sentimentales, les rêveuses, les mélancoliques, si troublantes ou si

599 II part [A dans les circonstances présentes] de me donner de petites leçons à propos du sentiment. Tu l'as gagnée, voilà, un point c'est tout. Ai-je été larmoyer sur son épaule, ou sur la tirmur ? Suis-je allé lui parler de toi ? [A T'ai-je jamais parlé d'elle, Peux-tu reconnaître que j'ai...] Grégor avait tenté de m'interrompre à deux ou trois reprises [R <illisible>] sans succès. Il leva [R le bras A sa main :] – Attends, je n'ai rien prétendu de la sorte. Il ne s'agit pas de... [A Je continuai.] – Peux-tu reconnaître que tout de même, j'ai été bon perdant, que je n'ai empoisonné personne, que... Nous nous voyons depuis un mois, toi et moi, depuis la Coupe. Et alors... T'ai-je jamais demandé si... – Mon 608 II Nancy, [R il s'agit si tu y tiens,] je te parlerai d'elle plus tard, [A si tu y tiens] il s'agit des femmes 611 II général, et de la conduite qu'un homme doit tenir vis-à-vis d'elles et... Je veux 617 II pas. Bon. Pour 619 II plaire, sans plus. <non souligné> Je 620 II fuis toutes les autres, [R les laides,] les [R tristes A mélancoliques,] les exigeantes [A les rêveuses,] les folles, les détraquées, les mondaines, [A les bavardes si belles soient-elles,] et surtout, [A oh] surtout, [R les quelques rares autres que je pourrais aimer] celles que [A je sais que] je pourrais aimer <non souligné> Du moment que... Enfin

belles soient-elles, et surtout, oh ! surtout, celles que je sens que je pourrais *aimer*. Du moment même où... Enfin, tu me comprends... *Je fuis !* C'est tout ce que je voulais te dire.

– Alors, Nancy !

625

– Je sais. Je n'aime pas *encore* Nancy. Mais je pourrais aimer Nancy. Et... et je pars demain pour Paris.

– Quand reviens-tu ?

Je revis Grégor en décembre, à Paris. Il habitait un rez-de-chaussée, rue Balzac. C'était un fouillis invraisemblable de tentures, de toiles, de bibelots, d'armes, de livres aux somptueuses reliures. Sa chambre, qui donnait sur la cour, était carrée, froide, nue comme celle d'un moine. Sur le mur, en face du lit, le portrait d'une femme, belle, aux yeux doux et mélancoliques. Au-dessous, sur une petite tablette, un lampion dont la flamme fragile vacillait sans cesse. Grégor, un jour, me dit :

630

635

– C'est ma mère. J'ai dû rejoindre mon régiment en 1915 ; j'avais dix-neuf ans. Je ne l'ai jamais revue. J'ai appris, plus tard, qu'elle avait été tuée par les bolcheviks en 1918. Mais je l'ai appris beaucoup plus tard, en Chine. Elle était morte depuis des années et je ne savais pas qu'elle était morte ; et pendant toutes ces années elle me protégeait comme si elle avait été vivante. Elle était pour moi quelque chose de... d'indéfinissable,

640

623 II comprends... *Je fuis*. <non souligné> [R *l'amour* <illisible>] C'est ce que 625 II Nancy ? – [R *Je sais que tu* <illisible>] Je sais, [R *ce que*] tu [R *souffres*.] Je n'aime pas [A *encore*] Nancy. *J'ai vu son cortège, (Je ne parle pas de toi.)* Mais je pourrais aimer Nancy. *Je pars* [A *demain*] pour Paris. [R *demain* AR *comprends-tu ?* A *Alors, tu comprends ?*] – Quand 628 I reviens-tu ? <trois astérisques> II reviens-tu ? <trois points> 629 II rez-de-chaussée, [R *La Tour-Maubourg* A *rue Balzac*, R *Deux pièces, une salle de bain. C'était* A *Son vivant* était] un fouillis invraisemblable de tentures, [R *d'armes* A *de toiles*.] de bibelots, d'armes, de livres aux *magnifiques* reliures 633 II carrée, nue, froide comme celle d'un moine. *Un portrait* [R *sur le* A *au*] mur, en face du lit. *Une femme* belle, aux yeux mélancoliques. Au-dessous, [R *dans une sorte de petit renforcement* < ? >] sur <...> cesse, sous le verre violet. Grégor me dit [A *un jour*.] – C'est 638 II mère. [R *Elle* A *J'ai dû*] rejoindre mon régiment en [A *1915*]. J'avais vingt ans. [AR *J'ai* A *Je ne l'ai jamais revue*.] J'ai 640 II en 18. Mais <...> tard, en 23 [R *par par*] en Chine, par [R *une connaissance* A *des amis* R *Je ne savais pas*.] Elle était morte et je 644 II vivante. *Un ange* [A *doux, triste* R *rêveur* A *pensif*] tutélaire. [R *Elle avait toujours été pour moi quelqu'un* <mots illisibles>.] Elle était pour moi ce que tu ne peux pas savoir... Comment aimer avec confiance une autre femme ! Elle c'est <...> devant elle... » // Nous

645 d'extraordinaire... Comment pourrais-je jamais aimer une autre femme avec cette tendresse, cette confiance ! Elle, c'est mon icône. Je fais brûler l'huile sainte bénie par le pape, devant elle.

650 Nous ne parlâmes plus de l'amour. Nous étions devenus inséparables. Nous vivions à Paris l'existence de jeunes hommes pour qui la vie n'est qu'un jeu perpétuel. Nous disposions de notre jeunesse et de la plus grande liberté.

Cependant, certains indices me firent bientôt croire que Grégor commençait à manquer d'argent. Il s'habillait à Londres, ses cravates étaient signées « Lanvin », son bottier le chaussait admirablement, sa Bugatti était du dernier modèle, il faisait des armes chez Gastinne-Reynette, il faisait partie de deux ou trois cercles dont le plus important rivalisait avec le Jockey. Mais ses complets, d'une coupe si impeccable, prenaient doucement de l'usure, ses chemises et ses cravates perdaient de leur fraîcheur, ses souliers accusaient certaines fatigues (la pointe, le talon), il fréquentait moins la célèbre salle d'armes, sa Bugatti séjournait trop longtemps au garage, et je voyais sur sa table, au chiffre du cercle, non décachetées, de longues enveloppes impressionnantes qui contenaient, sans aucun doute, des demandes péremptoires de contributions.

Grégor ne cessait de répéter :

– Le luxe est plus essentiel que l'essentiel. Ce qui importe, c'est de tenir le coup, de crâner. Une mansarde au Ritz vaut

649 II plus *jamais* de l'amour. Nous étions *deux* inséparables. Nous vivions à Paris [R *la vie* A *l'existence*] de <...> jeu. *Je disposais de ma jeunesse, d'un peu d'argent, et d'une liberté complète.* // Bientôt certains 653 II firent croire <...> s'habillait chez un [A *des bons*] *tailleurs de Bond Street*, à Londres ; *ses chemises et ses* <...> admirablement ; [R *et*] sa Bugatti était du dernier modèle ; [A *il tirait chez Gastinne-Reynette* ;] il était membre de 658 II important [R *faisait concurrence au* A *rivalisait avec le*] Jockey. Mais ses complets *admirablement* taillés, prenaient [R *de l'usure* A *doucement de l'usure,*] ses 661 I souliers accusaient certaines fatigues, (la pointe II souliers [R *se fatiguaient* AR *prenaient de la* A *aux talons, à la pointe, accusaient certaine fatigue,*] il ne fréquentait *plus* la fameuse salle d'armes, sa Bugatti était trop souvent au <...> table de grandes enveloppes impressionnantes, au chiffre du cercle, non décachetées, qui contenaient, sans [A *aucun*] doute des avis [R *de contributions*] péremptoires 667 II Grégor [R *répétait sans cesse : A ne cessait de me répéter :*] – Un certain luxe est plus essentiel que le *café au lait du matin*. Ce qui importe, c'est de tenir, de crâner. Une mansarde du Ritz, à l'étage des domestiques, vaut mieux qu'un [R *grand* A *large*] appartement

mieux qu'un large appartement place de la Bastille. Il faut être 670
prêt pour la chance, il faut...

Je voyais Grégor se griser de mots comme un morphino-
mane se grise de sa drogue. Un peu plus tard, il devint ima-
ginatif. Il me confia, un soir, chez « Maxim's » :

– Tu sais ce que c'est que des wallabies ? Naturellement 675
non, tu ne sais pas ! Tu t'énerves à écrire des choses invraisem-
blables, tu crois à un tas de trucs idiots, à l'art, à la littérature,
etc. Tu vis comme si tu ne vivais pas. Mon cher, de nos jours,
il faut être réaliste. Pratique et réaliste... Bon. Tu dois savoir
au moins ce que c'est qu'un kangourou ? Oui ? Bravo ! Eh bien ! 680
le wallaby est le plus petit membre de la grande famille des
kangourous. Un petit animal merveilleux, gracieux, tendre,
charmant. Personne n'a jamais songé, mon cher, à un élevage
de wallabies ; extraordinaire, l'idée, et d'une simplicité renver-
sante. L'œuf de Colomb, quoi ! Mais vois-tu ça d'ici : dans dix 685
ans nous sommes millionnaires, avec les wallabies. Tous les
vieux marcheurs, tous les zoos du monde nous arracheront nos
wallabies ! Nous tuons littéralement le chow-chow pékinois, le
poisson rouge, le chat angora et le canari. On part pour l'Aus-
tralie ? 690

Chez « Ciro's », trois jours plus tard :

– Imagine que l'on vient de découvrir au Maroc, tout près
de Casablanca, à Kouriza exactement, de fabuleux gisements
de phosphates. Une parente à moi connaît très bien le Pacha. 695
Je pourrais me procurer les recommandations nécessaires, les
permis, quelques bons droits de concessions... Alors ! L'Afrique
est à nous. On part pour l'Afrique ?

Chez « Florence », trois jours plus tard :

– Tu as voyagé. Je te concède ce point. Tu connais à peu
près ta géographie. Tu es, d'ailleurs, le seul poète que je 700

671 II faut... // Et [R Grégor se grisait de mots,] je voyais <...> grise de sa
piqûre [A par besoin, sans trop y croire.] Un soir, il me confiait, chez Maxim's
675 II wallabies ? Non, naturellement, tu <...> écrire des poèmes surréalistes, tu
crois à un tas de choses idiotes, à [A la poésie], l'art, etc. tu ne vis pas dans le monde
réel. Mon 679 I réaliste <...> Oui. Bravo ! II réaliste. [A Réaliste et pra-
tique !] <Le manuscrit II présente les inventions de Grégor dans un ordre
différent : voir Appendice III, fragment I (p. 327-331).>

connaisse qui sache que le pôle Sud peut rivaliser avec le pôle Nord pour la rigueur du baromètre, et que la Terre de Feu n'est pas un endroit où les indigènes vivent tout nus, à l'ombre des bananiers. Bon. Que penses-tu d'un petit hôtel bien moderne, aux flancs de l'Himālaya, à quatre ou cinq cents mètres d'altitude ? Naturellement, nous ne recevons pas là les touristes de l'agence Cook. Mais nous recevons les Anglais et tout ce qu'il y a de plus « Lords » parmi les Anglais. Les Anglais se sont mis dans la tête de vaincre l'Himālaya. Et ils le feront. Ils ont toujours fini par faire ce qu'ils ont décidé de faire. Question de temps... Notre hôtel-refuge deviendrait une des bases importantes de leurs expéditions. Tu vois d'ici ce que ça pourrait donner ?

Au « Café de Paris », trois jours plus tard :

715 – Imagine-toi que je viens de découvrir dans mes pape-
rasses une recette de vinaigre qu'une de mes grand-tantes, la
princesse Valenavitch, morte à Vienne il y a quelques années,
m'avait laissée en héritage. Un vinaigre étonnant. Quelque
chose d'inouï. Ça bouleverserait toutes les conceptions culi-
720 naires des chefs de Londres, de Paris, de New York. Pour le
lancement, on pourrait prendre Picabia ou Van Dongen. Tu
sais, le petit dessin, avec la bouteille originale, moderne, sais-
sante, et de grands panneaux-réclame à tous les carrefours de
France et de Navarre. L'affiche ! La Publicité ! Je te le répète,
725 dans le monde où nous vivons, il n'y a que cela, la Publicité !

Au « Bœuf sur le Toit », trois jours plus tard :

– Mon cher, nous tenons la fortune entre nos doigts frères
et légers. N'allons pas la laisser échapper par notre négligence
et notre apathie. Voilà. Tu es Canadien, donc Américain. Tu
730 connais la soif de science, de culture, d'art, que possède tout
Américain, et en même temps son besoin de nouveau, d'inédit.
Nous gagnons la côte californienne, nous nous fixons à Santa
Barbara, par exemple. Je soumets mon projet au gouverneur
de l'État. S'il l'accepte, la patrie reconnaissante le réélira pour
735 le moins deux ou trois décennies. Et il ne peut pas ne pas

705 I cinq cent mètres <Texte de base : cinq mètres ; nous rétablissons cents.>

l'accepter, à moins qu'il ne soit une brute immonde et fermée à toutes les conceptions de l'esprit. Et les gouverneurs américains ne sont pas des brutes immondes. Donc, on nous vote des crédits substantiels, et nous lançons l'affaire. Magnifique, n'est-ce pas ?

740

– Comment, nous lançons, nous lançons ! Tu ne m'as même pas dit de quoi il pouvait s'agir ! Tu...

– Ah ! pardonne-moi, me répondit-il avec simplicité, j'avais oublié de... On ne peut pas penser à tout... Il s'agit de créer une bibliothèque. Je dis bien *créer*. Car ce serait une bibliothèque unique. Voici l'idée : tu sais que pour la plupart des gens, la lecture, c'est du temps perdu. Et, chose autrement grave, du temps perdu avec ennui. Or, sauf quelques originaux, tout le monde consent à perdre son temps et le souhaite même, si les distractions sont agréables et variées. Nous ferons lire les gens parmi les plaisirs... Notre bibliothèque s'élèvera sur le bord de la mer. Nous aurons d'immenses jardins plantés de palmiers, de parterres fleuris, une piscine intérieure, un bar naturellement, des salles fraîches et silencieuses, des tennis, un golf ; je songe aussi à un terrain de polo, et même, si la chose est possible, à un petit aérodrome, à cause de la mythologie de Pégase. Tu saisis le rapport, le truc ? Les baigneurs seront munis de livres en caoutchouc, imprimés avec de l'encre indélébile. Tout en faisant la planche, ils pourront relire avec joie *la Mer*

745

750

755

749 I consent et souhaite même perdre son temps, si 751 III^a bibliothèque sera [R munie des amusements les plus variés divers] naturellement construite sur le bord de la mer. Nous aurons la plage, [A et] d'immenses jardins plantés de palmiers, [A et] une piscine intérieure, [A un bar, des] tennis, [A un] golf, et je songe même à un terrain de polo, et peut-être aussi à un [R terrain] champ [R de courses. A d'aviation. R Nous aurons pour les baigneurs] Saisis-tu l'idée ? Pour les baigneurs, nous aurons un vaste choix de livres 759 III^a joie : « Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages »... <titre souligné> ou « La mer » <souligné> <...>, ou « Le Naufrage d'Ulysse » <souligné> ou « Les Aventures de Robinson Crusoé » <souligné>. Les amateurs [R de polo lir A de tennis, de] se délecteront à la lecture des ouvrages de Paul Morand, qui [R court plus vite qu'eux.] possède <...> saurait [R les distancer] décevoir. Enfin, il y <...> les types de la littérature... À l'intérieur [AR pour A les personnes plus fatiguées] nous aurions des [R petits] salons décorés [A et peints] selon <...> moderne [AR et dans les couleurs] et [R adaptés aux titres] et peints de couleurs adéquates. On

760 de Michelet, *les Naufragés de la Méduse*¹ ou *les Aventures de Robinson Crusoe*. Les amateurs de tennis, de polo se délecteront des ouvrages de Paul Morand, qui possède un style dont la rapidité ne saurait décevoir. Il y aurait enfin des sports pour tous les genres de littérature. Pour les personnes de goûts plus
 765 sédentaires, ou tout simplement fatiguées, nous aurions une multitude de pièces peintes de couleurs différentes et décorées selon les données de l'esthétique la plus moderne. On ne peut tout de même pas lire *le Rouge et le Noir* dans le même décor que *le Perroquet Jaune*², ni *la Princesse de Clèves* dans les mêmes
 770 fauteuils que *Madame Bovary*. J'ai imaginé une petite pièce spéciale, avec reproductions de palais décrépits, de ponts des Soupirs, de toiles de Ziem et de gondoles noires pour les lecteurs des *Amants de Venise*³, une autre pièce ogivale, percée de meurtrières, ornée de gargouilles, pour les lecteurs du *Bossu de Notre-*
 775 *Dame*, et ainsi de suite... Les personnes qui souffrent d'insomnie trouveront à leur disposition des divans bas et moelleux, et les œuvres complètes de M. Henry Bordeaux. Plus besoin de drogues soporifiques. Nous serons des philanthropes. Pour les myopes, nous aurons des écrans grossissants et lumineux, et
 780 pour les hommes d'affaires, les femmes aux multiples occupations sociales et les étudiants qui se destinent à la carrière de la politique, et qui n'ont donc pas les loisirs d'accorder beaucoup de temps à la culture générale, nous aurons des ténors, des barytons, des contraltos qui chanteront, sur des airs d'opéras
 785 fameux, certains résumés de bouquins célèbres – une sorte de

769 III^a ni la [R <illisible>] « Princesse de Clèves » <souligné> dans <...> J'ai [R rêvé] imaginé petite pièce spéciale, [R pour] avec reproductions de gondoles, de Pont des Soupirs, de palais décrépits pour <...> ogivale, semée de <...> disposition les œuvres complètes de M. Henry Bordeaux, celles de MM. Y. et Z, des divans bas et moelleux, et nous ferons œuvre de philanthropes en les guérissant [A peu à peu] sans [A risquer] les dangers des drogues soporifiques. Pour <...> écrans lumineux, [R pour les hommes d'af-] et grossissants, pour hommes d'affaires [R et] les femmes qui s'occupent d'œuvres sociales [R et qui] et les étudiants qui se destinent [R à la A aux sciences] politiques et qui n'ont donc pas les [R temps A loisir] d'accorder <...> culture [A générale] nous aurons des ténors, des barytons [R des] des contraltos qui chanteront [A sur des airs d'opéras fameux,] certains

1. *Les Naufragés de la Méduse*, relation d'Alexandre Corréard et H. Savigny, publiée à Paris en 1818.

2. Voir *supra*, p. 18, n. 19.

3. Charles Maurras, *les Amants de Venise*, 1902.

digest lyrique ! – de sorte qu'ils pourront se tenir au courant, et à la fois, sans trop perdre de minutes précieuses, du mouvement des lettres, de la musique, du chant. (Je rêve de *l'Enfer* de Dante, dans un décor de fresques à la Goya, chanté par Chaliapine.) Bref, tout ceci est encore assez confus ; ce n'est pas au point. Je ne t'en fournis qu'une esquisse générale... Les conservateurs honorifiques – il y en aura bien deux ou trois douzaines – nous donneront chacun vingt-cinq mille dollars. L'abonnement annuel sera de cinq mille dollars. Je compte, pour la première année, sur cinq cents membres. Alors, fais les calculs ! Et souviens-toi que nos dépenses de constructions, d'achats, d'organisation, seront défrayées par les subsides de l'État !... Dans dix ans, nous traiterons d'égal à égal avec les rois des chemins de fer, de l'automobile, du pétrole, des tabacs, de la gomme à mâcher et du Caco-calo. Je t'assure même l'immortalité car je ferai graver sur acier fortement trempé, pour les aveugles, selon la méthode Braille, les moins mauvais de tes poèmes ; ce qui, avoue-le-moi, supposera un effort considérable de recherches. Mon cher, tu survivras aux millénaires. Je

790

795

800

786 III^a qu'ils [R profiteront à la fois] pourront <...> fois, de la musique, du chant, et des lettres sans [A trop] perdre [R trop] de minutes précieuses. (Je rêve de quelque fragment de <...> par [R Paul Robinson) A Chaliapine, et quoi qu'il soit ami des Soviets] je [A l'aurai je] l'engagerai. Je te le jure.) Bref <...> confus, [A Ce n'est pas au point,] je [A ne] [D le S t'en] donne [A que R l'idée générale AR la forme, R mais pas au point l' A qu'une] esquisse générale... [R Le] Nous aurons, pour la finance, deux ou trois douzaines de présidents [R honorifiques A d'honneur à 80,000 dollars] et millionnaires, et l'abonnement [A annuel R coûtera] le « fee », coûterait [R deux A cinq] mille dollars [R par année.] (1) Je compte [R sur deux mille abonnés A pour la première année sur] cinq cents [R abonnés] membres. Calcule si tu le peux. Et souviens-toi que nos premiers [R frais A dépenses] seraient défrayés par les subsides. Alors ! Dans [R cinq A dix] ans nous [R <deux mots illisibles>] traiterons d'égal à égal avec les rois de l'acier, du pétrole, des chemins de fer, de la gomme à mâcher et du Coca-cola. <La p. 4 du fragment III^a, qui se termine sur « avec », porte en outre la phrase suivante : Ceci se passait en 1927, et une série de chiffres : 100,000 5,000 20 100,000 2,000,000, le tout encerclé.> Je 801 III^a acier [A fortement trempé,] pour les [R sourds-muets A aveugles,] selon <...> poèmes, [R Mon cher, <mots illisibles>] ce qui suppose un effort assez considérable de [A recherches.] Mon cher, tu survivras [AR aux siècles] aux millénaires [A au temps.] Je <...> copain. Si nous buvions une <...> Romano, à l'Abbaye de Thélème, [R chez A à] Schéhérazade, au Poisson d'Or, au Père Tranquille, [A chez Lucienne Boyer, chez Joséphine Baker,] et Grégor imagine le trust du caviar [R <illisible>], – on pourrait faire [R un A d'excellent caviar avec <...> envolée [A round-the-world] Paris, c'était l'époque [A de Lindberg] des raids [R de Lindberg A transatlantiques] ; l'assèchement de la mer Morte, il y aura là des <...> tortue géante [R à] sur les côtes de Sumatra ; [A la cueillette des nids d'hirondelles,] l'organisation d'un Empire dans le Turkestan. <fin de III^a>

805 t'aurai fait indestructible. Remercie ton copain. On prend une
autre bouteille ?

Il y eut d'autres soirs au « Romano », à « Schéhérazade »,
à « L'Abbaye de Thélème », au « Poisson d'Or », au « Père
Tranquille », « Chez Lucienne Boyer », « Chez Joséphine
810 Baker », et Grégor imagina le trust d'un nouveau caviar – on
pourrait en faire d'excellent avec les œufs de morue de Terre-
Neuve – ; l'exploration définitive de l'Amazonie ; une envolée
Paris-Paris – *Round the World*, c'était l'époque des grands raids
815 transatlantiques – ; l'assèchement de la mer Morte – des salines
suffisant à la consommation des hommes jusqu'à la consom-
mation des siècles – ; l'enlèvement du Kaiser ; la pêche à la
tortue sur les côtes de Sumatra ; la fondation d'un Empire dans
le Baloutchistan-ouest...

820 Son imagination se tarit brusquement. Il se passa deux ou
trois semaines sans qu'il me fit part d'aucun projet. Il devenait
soucieux, taciturne. Je le lui fis remarquer. Il haussa les
épaules :

– J'avais de gros ennuis. Je les trompais avec l'illusion, et
je tentais de me tromper moi-même, de me donner le change.
825 Tu penses bien que je ne croyais pas un mot de ce que j'in-
ventais... J'ai pu surmonter les gros ennuis ; il m'en reste une
multitude de petits, de médiocres, de quotidiens. Contre ceux-
ci, l'illusion ne vaut rien. C'est la vie...

– L'argent ?

830 – Oui.

– Je peux faire quelque chose pour toi ?

– Non.

– Tu peux tenir quelque temps ?

833 III^b Tu peux tenir longtemps ? – Un an, deux ans peut-être, à la rigueur.
Mais... En réduisant [R tout A à peu près tout...] Enfin, je ne pourrai jamais consentir
à [R l'honnête médiocrité <illisible>] la médiocrité moyenne, à... Enfin, j'ai décidé, à
mes derniers billets de mille si rien n'est en vue, de m'acheter une [R taxi A bagnole.]
Je ferai le taxi, quoi, [R Que veux] comme [R bien A tant] d'autres. <...> pas
l'éducation militaire que j'ai reçue qui m'a préparé au « struggle for life ». Je pourrais
sans doute épouser quelque femme riche, mais je ne tiens pas à me vendre, même
légalement <fin de III^b>

– Six mois, un an à la rigueur. En réduisant à peu près tout, de plus en plus... Enfin, si tu tiens à le savoir, voilà : j'ai liquidé la Bugatti avant-hier et j'ai commandé un taxi chez Citroën. Commandé et payé. À l'automne, je « ferai » le taxi, comme tant d'autres... Que veux-tu diable que je fasse ? Ce n'est pas mon brevet de lieutenant de l'École impériale de Moscou qui puisse me faire gagner ma vie à Paris. Des colonels sont portiers dans les boîtes de nuit, des généraux sont plongeurs dans les restaurants ; enfin, tu sais... Je pourrais sans doute épouser une femme riche, mais je ne suis pas à vendre, ni légalement, ni autrement. Mon cher, il reste le taxi... Ah ! tiens, à propos, on vient de recevoir, chez Prunier, un envoi de marennes extraordinaires, quelque chose de sublime ; c'est le petit Largendal qui m'a confié cela cet après-midi. Tu viens ?

III

Vers la fin de l'hiver, j'eus la nostalgie du soleil et je partis pour Cannes. Il pleuvait quand j'y arrivai et rien n'est plus désolant sous la pluie qu'un pays voué au soleil. Il plut pendant trois jours. Au matin du quatrième jour un coup de mistral chassa les lourds nuages de l'ouest et tout s'illumina. La mer se couvrit de petites vagues blanches et brillantes. Sur la Croisette, je rencontrai Nancy. Elle était plus belle que jamais ; je lui présentai mes compliments et j'allais prendre congé quand elle me dit :

– Ne m'offrirez-vous pas un cocktail, une tasse de thé ? Je suis libre jusqu'à sept heures.

845 II On vient <...> extraordinaires [R tu viens] quelque <...> cela au cercle cet 847 II viens ? <alinéa> [R En A Vers la fin de] février [R je regrettais le A j'eus la nostalgie du] soleil et je partis pour Cannes. [R J'y arrivai sous la pluie. A Il pleuvait quand j'y arrivai] et il plut pendant trois jours, et rien n'est plus désolant, [R qu'un pays voué A sous la pluie qu'un pays voué] au soleil [R sous la pluie <illisible> Le quatrième jour.] Un coup de mistral, au quatrième jour chassa le vent d'ouest et le soleil apparut. La mer, [A sur un fond AR de A bleu violet] était couverte de petites vagues brillantes et blanches. Sur 854 II Croisette, je me trouvais devant Nancy <...> congé d'elle quand elle me dit : – Vous n'allez pas m'offrir un cocktail, une tasse de thé ? Quel petit muffle vous faites ! (Elle avait son adorable sourire !) Je suis libre jusqu'à [R six] sept heures. Je lui proposai le [A bar du] Martinez, [A celui du R le] Miramer. (Je ne lui parlai point du Carlton.) Elle me dit : – Non, pas ces endroits-là. Il y a trop

860 Elle avait son adorable sourire. Je lui suggérai le Martinez, le Miramer, le Carlton.

– Non, non... Il y a là trop de monde... Je fais une cure de solitude, imaginez-vous... Je ne vois personne.

865 Nous allâmes dans un petit thé de l'avenue du Canada. Nous étions seuls. Elle me dit soudain, après quelques phrases banales :

– Et Grégor ?

– Grégor... Grégor est à Paris. Toujours le même.

Un silence. Elle reprit :

870 – Pourquoi m'avez-vous fuie, à l'automne ?

– Voyons, Nancy, vous êtes trop intelligente, et trop femme surtout, pour ne l'avoir pas compris... Vous ne me voyez tout de même pas larmoyer devant vous comme ce petit von der Vont, comme ce baron de Salter, comme cet imbécile de Reggy, 875 comme Moran, comme... enfin, comme tous les autres... Ça vous aurait amusée, oui ?

Il y eut un autre silence. Elle feignait de jouer avec son fume-cigarette, une merveille de chez Cartier. Elle affectait de ne pas me regarder. Elle reprit d'un ton négligent :

880 – Vous étiez très liés, n'est-ce pas, Grégor et vous ?

– Nous nous sommes, en effet, beaucoup vus...

– Et... et n'a-t-il jamais... enfin... parlé de moi ?

– Je ne crois pas... Du moins, je ne me souviens pas exactement de...

862 II fais... *je fais une cure de solitude*, [R voyez] croyez-vous ! Je <...> avenue [R rue A du] Canada 868 II Grégor se porte bien. Un <...> fuie [A à] l'automne ? [R dernier] – Vous êtes trop intelligente pour ne pas l'avoir deviné. Voyons Nancy, [R je ne pouvais A vous ne me voyez] tout de même pas [R jouer le pauvre petit A larmoyant devant vous comme le petit] Van der Vatt [R le A comme ce vieux baron de Saltes, R le A comme] cet imbécile de Reggy, [R de]... [A comme cet imbécile de Moran, comme...] enfin, combien sont-ils ! Ça 877 II eut encore un <...> son porte-cigarettes, [R un bijou A une petite œuvre d'art] signée Cartier. Elle ne me regardait pas. Elle reprit, [R <illisible> sur A d'un] un ton 882 II jamais mentionné mon nom ? – Je <...> Elle [R laissa] cessa

Elle cessa de jouer avec son bijou, se tourna vers moi et demanda brusquement : 885

– *Dis-moi* la vérité.

– Je vous répète que je ne sais rien...

– Je veux savoir la vérité.

– Je...

890

Et puis après tout, au diable, je n'étais ni l'ange gardien de Nancy, ni celui de Grégor ; elle désirait connaître la vérité, je la lui dirais. (Ma blessure, fraîche cicatrice, commençait de s'ouvrir, de saigner.) Je lui demandai :

– *Tu l'aimes ?*

895

Elle me regardait. Son beau regard se voila, se couvrit de tristesse. Elle avait posé sa main sur mon bras, et je sentais la chaleur de ses doigts, comme de petites flammes légères, douces. Elle me répondit d'une voix basse, un peu rauque :

– Je l'aime... Je l'aime comme je n'ai jamais aimé. D'ailleurs, ai-je jamais aimé avant de le rencontrer ?... Mais lui... Ne souffre pas, c'est inutile, mais si cela peut... peut t'aider, sache que tu ne pourras jamais souffrir la millième partie de ce que je souffre... Je l'aime totalement, stupidement. C'est le mot, stupidement. Parce que mon amour est sans espoir... Raconte-moi. Tu sais qu'il est mieux de savoir... 900 905

Je lui racontai ce que Grégor m'avait confié à propos d'elle, de l'amour. Elle ne m'interrompait pas. Ses doigts pressaient les miens comme si elle avait voulu, à travers moi, atteindre sa pensée à lui, toucher son cœur, le rejoindre, s'y fondre. Quand 910

885 I, II moi et me demanda 891 II puis au diable tout cela, je n'étais ni l'ange gardien de Grégor, ni celui de Nancy, elle [R voulait A désirait] la vérité, je lui dirais la vérité. [R Cependant] Je lui demandai : (alors que ma blessure [A fraîche,] cicatrice [R fraîche,] recommençait de saigner) – Tu < souligné > l'aimes 897 II sur [R mon bras A ma main] et je sentais la [R tiédeur A chaleur] de <...> flammes [R légères] douces, légères. [R –] Elle <...> l'aime. Je n'ai jamais aimé. Je sais aujourd'hui que je n'ai jamais aimé. [R J'ai cru, oui] Mais dès que... enfin... Je n'ai jamais beaucoup cru à l'amour. Mais 902 II pas, ce n'est pas la peine, et même si tu souffrais, tu ne pourrais jamais 904 II mot. Stupidement... sans espoir. Dis-moi, c'est mieux, tu sais que c'est mieux de me dire. // Je 907 II elle, à propos de l'amour 910 II lui, [R atteindre A toucher] son cœur, le rejoindre. Quand <...> compris. Je comprends. Je sais... J'aurais peut-être pu l'aimer si... Sois béni. Que Dieu vous bénisse tous deux... [A Vous êtes des enfants... Non R Non] Je dois

j'eus fini de parler, elle me regarda longuement, se leva, me dit :

– J'ai compris... Je sais... Le malheur est sur moi... Non, je dois partir seule, ne me raccompagnez pas...

915 Partout où j'allai dans les semaines qui suivirent, je ne l'aperçus pas. Elle ne sortait plus, ne recevait plus. Une femme de beaucoup d'éclat, la princesse Kalenine, était devenue le centre des activités mondaines de la Côte. Les esclaves de Nancy avaient secoué leurs chaînes, s'étaient rués à l'assaut de cette
920 nouvelle et charmante forteresse, préparaient sournoisement leurs larmes, en cas d'échec, pour un profitable cortège de quelques saisons. La princesse était très riche. Elle avait épousé, en secondes noces, un vieux milliardaire anglais – trust de l'acier – complètement gâteux, qui faisait des pâtés sur le sable
925 de la plage, lorsque le temps était très beau, sous l'œil sévère de son valet de chambre, lequel lui disait, au moment du repos : « Sa Majesté le roi George V vous attend dans vos appartements, Sir, pour vous conférer l'Ordre de la Jarretière. » Le vieux levait la tête, bégayait d'une voix chevrotante : « *The King can do no wrong* », et se retirait au bras de son valet. La princesse triomphait partout. Elle protégeait un grand-duc authentique,

914 I raccompagnez pas <trois astérisques> II raccompagnez pas <trois points> 915 II ne la vis pas. Elle ne sortait plus, [R elle] ne <...> princesse Barinne, était [R <illisible>] la lionne de la saison. Les [R <illisible>] esclaves <...> s'étaient mis à l'assaut de cette nouvelle forteresse, préparaient sournoisement leurs larmes, [A en cas d'échec] pour un glorieux [A et profitable] cortège 922 II quelques années. La princesse [R était] ne manquait ni de beauté ni d'esprit [R mais n'arrivait pas à la cheville de Nancy]. Cependant [R .] elle était beaucoup plus riche [A que Nancy] ayant épousé 923 II milliardaire [R américain A anglais (trust de l'acier)] complètement <...> plage, [R lorsqu'il faisait très] lorsque <...> disait, quand le temps du repos était venu : « Sa <...> attend, [R Sir] dans <...> wrong ! <souligné> [R se <illisible> A jetant quelques larmes Parce que le temps devenait très beau] et partait au bras du valet. Cette comédie se répétait chaque jour. La 931 II protégeait d'ailleurs un grand-duc authentique, une couple de Bourbons [A plus ou moins] français, trois [A ou quatre faux Parmes ou Bragances.] Des bruits coururent à propos de Nancy dans la société cosmopolite certains prétendaient qu'elle <...> qu'elle était [R affligée A rongée] d'un mal [R mortel A qui ne pardonne pas] ; d'autres qu'elle s'était fiancée à un prince georgien [A qui,] mordu d'une [R jalousie féroce] jalousie [A féroce, la cachait] ; d'autres qu'elle faisait de l'espionnage pour le compte d'une puissance de l'Europe centrale ; d'autres qu'elle avait fait son entrée au Carmel ; d'autres [A enfin] qu'elle était [R morte] tout simplement morte. // Un

deux ou trois Bourbons et une demi-douzaine de peintres et de poètes infiniment plus ardents au plaisir qu'au travail.

Au début, des bruits coururent au sujet de Nancy dans le monde cosmopolite. Certains prétendirent qu'elle était parfaitement ruinée ; d'autres, qu'elle avait été atteinte d'un mal qui ne pardonne pas ; d'autres, qu'elle faisait de l'espionnage pour le compte d'une puissance centrale ; d'autres, qu'elle était fiancée à un prince géorgien qu'une jalousie féroce tourmentait ; d'autres, qu'elle s'était réfugiée chez les Carmélites ; d'autres enfin, qu'elle était tout simplement morte. Deux mois plus tard, personne ne parlait plus d'elle. On l'avait oubliée.

Un jour, je reçus un télégramme de Grégor : « Sois Marseille sans faute vendredi 5h hôtel Noailles (Stop). Compte absolument sur toi (Stop). Je me permets de te dire que tu es un triste copain, tu n'écris pas, je ne sais ce qui se passe, tu aurais pu m'envoyer une ligne ou deux, ton attitude et ton silence sont inadmissibles surtout de la part d'un être soi-disant civilisé, il est vrai que tu es né sous les neiges, moi aussi d'ailleurs, mais il y a certaines choses que je ne fais pas, des affaires urgentes me réclament à Constantinople, tu viens avec moi, c'est entendu et je compte formellement sur toi (Stop). Ton ami pour toujours quoi qu'il arrive, on n'a pas idée d'ailleurs de laisser tomber les camarades de cette façon-là, tu n'as jamais eu la moindre idée de l'amitié et tu es (deux mots illisibles) la lune et les dix-sept milliards de planètes (Stop). Amitiés samedi. »

Le petit chasseur qui m'avait remis le télégramme rigolait. Je lui dis :

933 II <La page 79 bis ne contient que ces phrases :> poètes plus ardents au plaisir qu'au travail. Au début, des bruits coururent au sujet de Nancy. 944 II Marseille [R , A sans faute] samedi [R ,] hôtel Noailles [R ,] 5 hrs 20 p.m. [A (stop)] Compte sur toi [R . A (stop)] Permets-moi de <...> un [R sale A triste] copain [R parce que] tu ne [R m']écris pas [R et que] je <...> passe dans ta dure cervelle [R ,] tu aurais pu m'écrire un mot [R , A ou deux ton attitude et ton silence sont inadmissibles de la part d'un être soi-disant civilisé il est vrai que tu es né sous les neiges moi aussi d'ailleurs <illisible>] ça ne se fait pas [R entre copains,] j'ai [R quelque chose d'important A affaire sérieuse] à Constantinople tu viens avec moi [R ,] c'est entendu [A je compte formellement sur toi.] (Stop) Ton 953 II arrive d'ailleurs on n'a pas idée de laisser [R les camarades] tomber <...> amitié et tu es – deux mots illisibles <soulignés> – [R comme] la lune et les dix-sept planètes (Stop) 958 II qui [R me donnait A m'avait remis] le télégramme rigolait [A en me demandant s'il y avait une réponse.] Je

- 960 – Mais, dis donc, insecte, qu'est-ce qui te prend ?
 – C'est pour la réponse. M'sieur, y a-t-il une réponse ?

Il faisait mille efforts pour se contenir. Enfin, il éclata.
 Quand la crise fut terminée :

- 965 – Sauf pardon M'sieur, c'est guère ma faute. C'est la préposée aux P.T.T., Madame Aloïs, qui a dit comme ça : « Il y a tout de même des cinglés supérieurs dans le monde ; quand on pense que ça paye 386 francs pour télégraphier des trucs pareils, quand une lettre pour les écrire coûte cinquante centimes, et que ça coûte rien de les taire. »

- 970 – Il n'y a pas de réponse, lui répondis-je. Je lui donnai une pièce de cinq francs. Il rougit beaucoup, salua jusqu'à terre et sortit précipitamment.

IV

- 975 À Constantinople, la vie pour Grégor et pour moi fut celle que nous avons vécue à Cannes et à Paris. Nous étions descendus dans un hôtel de Galata. Grégor venait y recueillir un héritage d'une parente éloignée, qu'il n'avait jamais connue, et que les hasards de la révolution avaient forcée de se réfugier en Turquie, où elle était morte. Les lenteurs d'une administration nouvelle, les complexités d'une législation encore mal comprise, les exigences d'un fisc que les fonctionnaires, malgré les ordonnances de Kemel pacha, s'obstinaient, pour leurs

960 II prend ? *Il riait encore. Il me dit : « Sauf pardon monsieur. [R le maître de poste, il m'a dit AR Madame Aloïs A la préposée aux P.T.T., Madame Aloïs m'a dit] comme ça [R : ya ya A y a] tout de même des [R gens tapés A cinglés supérieurs] de par [R ce A le] monde, [R ça coûtait <illisible> francs] pour [R écrire des] télégraphier des [R choses A machins] pareils quand ça coûte cinquante centimes pour les écrire, [A et quand ça coûte rien pour les taire.] // Le [R télégramme A message], y coûte 386 francs. »* Je 971 II salua [A jusqu'à terre] et sortit précipitamment. <Suivi du chiffre III, qui marque le début du chapitre suivant.> 974 II Constantinople, *et sauf le paysage, [R <illisible>] le soleil, la vie pour Grégor et moi <...> hôtel de [R <illisible> A Galata.] Nous disposions de toutes [R notre temps] nos heures. Grégor venait recueillir un « petit héritage » d'une <...> connue, [R et A et] que <...> Turquie, [R et qui A où elle] était 980 I nouvelle <...> incité de confier II nouvelle et malhabile, les <...> selon les méthodes orientales, à <...> Grégor[R ,] et le peu d'habitude qu'il [R avait] possédait [R dans le A du] traitement des affaires l'avaient [R forcé de A incité à] confier*

bénéfices personnels, et selon la coutume orientale, à alourdir davantage, la nonchalance même de Grégor et son peu d'habitude dans le traitement des affaires l'avaient incité à confier ses intérêts à un cabinet fameux d'avoués en loi, d'avocats re- 985
tours, de célèbres procéduriers qui formaient une tour de Babel assez réussie. Il y avait là deux Russes blancs, deux Arméniens, un Arabe (poète-lauréat), deux Turcs, un Français (interdit de 990
séjour), un Somali. (Mais le Somali n'était peut-être que portier !)

– Le testament de ta parente, lui demandai-je quelques jours plus tard, a-t-il été rédigé en bonne et due forme ? (J'avais fait quelques études de droit. Je me croyais très compétent.)

– En bonne et due forme. 995

– Te désigne-t-il formellement comme son légataire universel ?

– Quelle phraséologie, grands dieux ! Où veux-tu en venir ? Ma parente me lègue ses biens, un point, c'est tout. Qu'est-ce que c'est, un légataire universel ? Tu deviens jean-foutre, ma parole ! 1000

– Un légataire universel est un type qui risque d'avoir moins d'ennuis avec la succession du... Enfin, m'écriai-je, impatienté, tu l'as, ton fameux testament ?

– J'en ai la copie ici même. 1005

– Tu n'aurais pas pu me montrer cette copie ? Pourquoi ?

Il me regarda d'un air étonné :

983 II orientale <La page 84 bis ne contient que les lignes suivantes :> -tale, à alourdir davantage, la nonchalance même de Grégor et son peu d'habitude [R <illisible> les affaires] 986 II cabinet [R d'avocats A fameux] d'avoués en loi [R et AR <mots illisibles>] d'avocats [R qui formaient] retors, de célèbres procéduriers qui formaient à eux seuls une 988 II Russes, un Grec, [R trois A deux] Arméniens un Arabe (poète-lauréat), un Français (interdit de séjour) deux Turcs, un Somali. [A (Mais peut-être le Somali était-il portier.)] // – [R Tu] Le 992 II parente, lui dis [R -ais]-je [A quelques jours après notre arrivée,] a-t-il <...> fait [R mes A des] études de droit.) – En bonne et due forme. – Il te désignait [AR nettement A formellement] comme son héritier ? – Il me désignait [AR nettement A formellement] comme son héritier. J'en ai [AR eu A même eu] la copie. [R – Bon – Tu aurais p] Tu n'aurais [A pas] pu [R me faire voir A me montrer] cette copie ? Il

– Parce que, diantre, parce que je n'y ai jamais pensé. Et puis, voilà... Tu écris *Samiah*⁴.

1010 (J'écrivais, à cette époque, un roman dont le héros, *Samiah*, me donnait infiniment de fil à retordre. Je faisais part de mes difficultés à Grégor. Grégor me répondait :

1015 – Mais il ne sait pas ce qu'il veut, le type. Il me barbe, à la fin, ton *Samiah*. C'est un névrosé, un fou. Noie-le. Écris donc une histoire dans le genre des *Trois Mousquetaires*, d'*Arsène Lupin*, une histoire où l'on voit des gens qui tendent à un but, qui signifient quelque chose... Ton *Samiah*, si tu ne te hâtes pas de le noyer, tu finiras par te noyer avec lui. Sois sérieux, sacrebleu !)

1020 Je répondis à Grégor, d'un air pincé, que d'abord, le fait d'écrire *Samiah* ne prouvait pas nécessairement l'existence d'une tare congénitale, d'une démence précoce, d'un ramollissement du cerveau, d'une ataxie locomotrice, et qu'ensuite, cela n'avait aucun rapport avec son testament. J'ajoutai :

1025 – Si c'est parce que j'écris *Samiah* que tu n'as plus aucune confiance en mon jugement ; si c'est parce que j'écris *Samiah*

1008 II diantre [A et nom de... (etc.) R tu ne dois pas t'y connaître davantage en droit] je sais que tu ne connais pas plus de droit que je ne connais la quatrième dimension. Tu 1009 II « *Samiah* » <souligné>. Voilà. (J'écrivais à ce moment un [R livre que j'avais intitulé *Samiah* du nom de mon héros] dont <...> retordre. [R parce <passage illisible>] *Samiah* ne savait pas ce qu'il voulait dans la vie. Je 1012 II répondait : « Noie-le, ton sacré type. Il <...> *Samiah*. Écris donc l'histoire d'un type dans le genre, par exemple, du *Masque de Fer*, ou du *Bossu de Notre-Dame*, ou de *Cyrano* [R de *Bergerac*] de *Bergerac* (il prononçait – de *Bérrgéracc*) ça alors, [R ça A ces gens, ça sait où ça va, ça a de la consistance]... Ton 1017 II ne le noies pas, tu te noies avec lui. Sois sérieux bon sang ! » // Je répondis à Grégor, [R que *Samiah*] d'un air pincé [A que d'abord, le fait d'écrire *Samiah* n'était pas la preuve certaine d'une tare congénitale, d'un ramollissement du cerveau, d'une démence précoce, d'une ataxie locomotrice et qu'ensuite, cela n'avait aucun rapport avec son héritage] que mon *Samiah* n'avait aucun rapport avec son testament. J'ajoutai (et je [A dus me maîtriser car AR j'étais furieux] A plus je parlais, plus j'étais furieux)] – Si 1026 II confiance [R en moi A en] mon jugement, si c'est parce que tu prends la liberté de <...> idiot, d'incompétent, etc., ce n'était pas la peine de me [R <illisible>] jusqu'ici, je commence à... Grégor sourit. Je lui demandai alors : – Et qu'y a-t-il dans ton testament, en somme ? Ta parente te lègue une croix de Saint-Georges, [R dix A cent] villages

4. Le fonds Grandbois de la BNQ comprend un manuscrit intitulé « *Samiah* ou l'Épisode ingénu » (boîte 2, chemise 24A, 121 feuillets). Une partie de ce texte a été publiée dans *Délivrance du jour et autres inédits*, p. 33-41.

que tu te permets de m'insulter, de me traiter d'âne, d'idiot, etc., ce n'était vraiment pas la peine de me demander de t'accompagner jusqu'ici. Le monde est vaste, je commence à...

J'étais furieux. Puis je regardai Grégor et nous sourîmes. 1030
Je repris :

– Bien. Mais enfin, que te lègue-t-elle, ta parente ? Une croix de Saint-Georges, cent villages en Soviétie, des mines d'argent, d'or, dans l'Oural ?

– Ma parente me lègue des propriétés immobilières, sur 1035
cette côte et sur la côte d'Asie, reconnues d'ailleurs par les autorités turques, et dont la valeur approximative se chiffre, paraît-il, à six ou sept millions de livres turques, et...

C'est alors que j'éclatai de rire, seul. Puis :

– Tu trouves ça comique ? Tu imagines que j'exagère peut-être, que je mens, tu... 1040

– Je sais que tu n'exagères pas. Je sais que tu ne mens pas. (Je savais que Grégor ne mentait jamais.) Et je ne trouve pas ça comique, mais je trouve ça lamentable. Pardonne-moi. Je ris parce que... Mais, mon cher ami, si ta parente t'avait laissé un bon petit héritage, modeste et bourgeois, on t'aurait laissé tranquille, tu en aurais retiré quelque chose. Mais, avec ces millions – quatre livres turques au dollar – tu ne t'en tireras jamais ; ils ne reculeront devant rien. Ce sont des forbans, des requins. 1045

1033 II des parts de mines d'or [A d'argent,] dans l'Oural ? – *Il y a que ma parente me lègue des propriétés dont [A la] valeur immobilière [A sur cette côte et sur la côte d'Asie reconnues par les autorités turques,] dont la valeur se chiffre, paraît-il, à cinq ou six millions de livres, [R turques], que... [R –] j'éclatai de rire. [A Je savais que] Grégor ne mentait jamais. À son tour, il fut vexé. Grégor ! Ah ! Et je riais, je riais. Il me dit : – Tu 1040 II exagère. Tu viens [R demain] avec moi demain chez l'avoué, tu verras le testament, tu... – Tu n'exagères pas du tout. Tu ne [R jamais menti A mens jamais,] je le sais. Laisse-moi seulement te dire que [R <illisible>] Je préfère me noyer avec Samiah... Je ne 1044 II comique, je trouve ça lamentable. C'est pourquoi je ris. Si ta parente t'avait légué un tout petit héritage, on t'aurait laissé tranquille. Tu aurais pu recueillir quelque chose. Mais des millions, [R et A du] pays, – [R <illisible>] la livre turque [R vaut A valait] le franc suisse – tu ne t'en tireras jamais [R surtout avec les avocats que tu as choisis <illisible> A ils ne reculeront devant rien, ce sont des requins, la proie est trop belle] ils*

1050 La proie est trop belle, ils te prendront tout, ta dernière chemise et toi ; je préfère encore *Samiah*. Ils te fichent au besoin dans le Bosphore, ils...

Grégor se mit à rire à son tour :

– As-tu oublié que je sais nager ?

1055 – Je n'ai rien oublié, mais...

– Les dés sont jetés. *Inc'h Allah*. Pourquoi en discuter davantage ?...

1060 Nous franchissions chaque matin le Grand Pont de la Corne d'Or et nous allions flâner dans Stamboul. Le marché aux poissons nous rappelait Toulon, Marseille. Puis venait, massive et grise, flanquée de deux minarets luisants, la Validé-Djami, la mosquée de la Sultane-Mère. Puis le Bazar. Grégor me disait :

1065 – J'ai découvert enfin que tu aimes quelque chose. Tu aimes le Bazar. Je te laisse. À bientôt !

Grégor partait pour des destinations mystérieuses. Je m'enfonçais dans le dédale des galeries sombres et sonores ; le grouillement de la foule, sa couleur, m'étourdisaient. Je dé-

1050 I tout <...> davantage ?... <trois astérisques> II tout, ta chemise et toi, ils te f... [A à la rigueur] tête première dans <...> rire : – Je sais nager, tu sais... – Je sais que tu sais nager. [A Tu n'as pas besoin de me le rappeler. Et puis après... – Et puis après tout cela est R fait A voulu R N'en parlons plus... A Inc'h Allah. Pourquoi en parler davantage AR Nous n'en parlâmes plus R Parce que j'étais son AR meilleur R ami, Grégor n'avait naturellement aucune con] <La p. 84 s'interrompt ici, et le passage raturé est suivi des trois points de fin de chapitre.> 1057 II davantage ?... // Chaque matin nous franchissions le 1059 II nous <début de la p. 90 bis> allions flâner <...> rappelait [R <illisible>] Toulon <...> Sultane-Mère. Et le Bazar. <...> laisse. [R <illisible>] À bientôt ! // Grégor partait [R <illisible>] pour des lieux mystérieux. <fin de la page 90 bis> II // 1059 II Stamboul. [R Il y avait d'abord le Bazar d'Égypte, déserté, rongé par le modernisme de la gare,] Le <...> Marseille, [A moins leur sordide vulgarité,] Puis venait [A flanquée de deux minarets luisants] massive et grise sous le soleil, la Validé-Djami, la mosquée de la Sultane-Mère. Nous nous hâtions de nous enfoncer dans le Bazar. Grégor me disait : – Tu n'aimes rien ! Je lui répondais : – Je n'aime rien, sauf le Bazar. [A Il riait. – Je te laisse seul.] Nous nous donnions rendez-vous, pour l'heure du midi dans le petit café d'un [A vieux] marchand d'oiseaux. Grégor partait vers des destinées mystérieuses 1066 II Je [R marchais me perdais <illisible> A m'enfonçais] dans le dédale des galeries [R ombra A sombres] et sonores, [R je marchais parmi] le grouillement [R coloré de] la foule m'étourdisait, je [R marchais A débouchais AR soudain A parfois R parmi de grands pans d'ombre et] sur

bouchais parfois sur une place éclatante de soleil où les auvents
des échoppes dessinaient de petits carrés d'ombre violette, et, 1070
brusquement, toute la magie du livre d'enfance surgissait de-
vant moi, l'odeur, les cris, les belles femmes souples, vêtues de
mousseline blanche, le bleu des turquoises, les tentures pour-
pres, les tapis roses, les armes étincelantes, les somptueuses
étoffes diaprées, la complainte du poète-aveugle : les Mille et 1075
une Nuits.

Au petit café du marchand d'oiseaux, où nous avons
rendez-vous, Grégor se moquait :

– Qu'as-tu fait dans le Bazar, tu cherchais sans doute
Samiah ? Oui, non ? 1080

Mais je sentais que Grégor se moquait parce qu'il ne désirait
pas que je le questionne sur la marche de ses affaires. L'orgueil
touchait Grégor, mais non l'argent, ni les désirs. Il était fait du
cristal le plus pur. Et du plus dur.

Nous avons pris l'habitude de passer une partie de nos 1085
nuits dans un petit cabaret de Péra, appelé « La Volga ». Nous
y connûmes les sœurs Livadia et Natalie Mérakine, nièces du
patron, ex-amiral de la flotte impériale russe. Petit, triste, mai-
gre, myope, voué, avec une courte barbe blanche taillée en
pointe, l'amiral, timidement, se grisait tous les soirs. Les deux 1090

1071 as II magie [A du livre d'enfance, celle] de Shehérazade [A du Sultan] des Mille et une Nuits, se dressait devant moi, l'odeur, les cris, les [A belles] femmes [A souples] vêtues de mousseline blanche, les hommes aux yeux noirs, chaussés de babouches [A le bleu des turquoises] les [R tapis] tentures [A pourpres], les tapis [A roses], les cuivres d'or rutilant, les armes étincelantes, les [R étoffes diaprées] somptueuses étoffes diaprées, et tout à coup, la complainte du [R mendiant A poète]-aveugle. Grégor se moquait chez le marchand d'oiseaux. – Qu'as-tu 1079 II cherchais Samiah ? Non ! [A Et cette pouillerie d'Orient t'amuse encore !] Mais <...> qu'il voulait empêcher que je [R lui] questionne 1082 I affaires <...> dur. <trois astérisques> II affaires. Il regrettait amèrement de m'en avoir [R confié] fait la confidence. [R Il A Je savais qu'il] préférerait perdre cinq millions avec ses requins [A d'avocats R et <illisible>] que de retirer [A modestement] cinq cent mille francs de cette aventure par l'aveu qu'il eût pu s'être trompé. L'argent ne touchait pas Grégor. [R son orgueil] Ni [R l'amour A les passions.] Il était [R composé A fait du R du plus pur] cristal [A le plus pur. Et du plus dur. Du moins.] <La page 89 du manuscrit II s'interrompt ici et les trois points de fin de chapitre suivent.> 1087 II sœurs Natalie et Livadia Mérakine 1090 II amiral [A à petits gestes doux] se grisait quotidiennement, timidement, [R avec AR à R de petits gestes doux,] comme s'il en implorait [A d'avance] le pardon. Les deux sœurs étaient jeunes et veuves. Les <...> abattre. Elles portaient toutes leurs bagues, des bracelets, des colliers. Elles riaient <...> reines. Vers minuit, elles exécutaient un [R petit] numéro <...> chaste, avec un petit air

sœurs étaient veuves et jeunes. Les malheurs n'avaient point réussi à les abattre. Elles riaient et fredonnaient sans cesse, servaient la clientèle avec une nonchalance et des grâces de reines. Elles portaient toutes leurs bagues, des colliers, des bracelets, et vers minuit elles exécutaient un numéro de danse assez fantaisiste, très chaste, d'un air désinvolte et moqueur. Comme l'amiral n'était pas assez riche pour acheter la faveur ou les distractions de la police, il devait fermer les portes de son cabaret à 2 heures. Alors ses nièces allaient le reconduire dans le modeste logement qu'ils habitaient au sous-sol de l'établissement, le déshabillaient, le couchaient. Il gémissait pendant quelques minutes, pleurait, somnait dans le sommeil, l'oublia. Une nuit nous les y accompagnâmes, Grégor et moi. La chambre de l'amiral était minuscule et nue. Sur le mur, une large tenture de soie lourde, décolorée, frangée d'or, représentait l'écusson impérial aux armes de Russie. L'amiral, qui vacillait, s'inclina respectueusement devant elle, puis nous déchiffra d'un seul trait, à voix haute, forte, droit et mince comme un sous-lieutenant (il nous tournait le dos), les armes du blason tragique : « d'or à un aigle à deux têtes, éployé de sable, couronné de deux couronnes royales, l'aigle chargé en cœur d'un écusson d'argent à un Saint-Georges de sable ». Puis il s'éroula sur son lit et se mit à sangloter.

Lorsque enfin l'amiral reposait, nous allions tous les quatre finir la nuit au cabaret du vieil Abdoud Saoud. Son établisse-

1097 II pas [R assez A suffisamment] riche [A ou puissant] pour acheter [R l'indulgence ou] les distractions de la police, le cabaret, selon [R <illisible> A l'ordonnance] devait fermer ses portes à 2 heures ; ses nièces allaient alors le reconduire dans le logement modeste qu'ils habitaient [R au-dessus à l'étage supérieur A au sous-sol] le déshabillaient 1101 II gémissait quelques minutes, pleurait, puis somnait dans le sommeil. Nous les y accompagnâmes une [R nuit A fois]. La chambre était minuscule et nue. Au [R pied du lit] chevet du lit, étalée jusqu'au plafond, une tenture <...> d'or [AR représentant les armes le blason des Romanov. A représentant l'écusson impérial aux armes de Russie.] L'amiral 1107 II vacillait, fit devant elle un grand salut respectueux, puis [R nous déchiffra, sans hésiter,] sans hésiter [R (il récitait A d'une voix monocorde, avec des pauses,] comme un enfant récite une leçon [A (il nous tournait le dos) R les armes impériales] nous déchiffra le blason : « d'or à un aigle à deux têtes, ... éployé de sable, ... couronné de deux couronnes royales, ... l'aigle <...> sable... Il se mit alors à sangloter 1110 III^e tragique <Sous le titre « Écusson impérial aux armes de Russie : », souligné, ce fragment ne contient que les armes du blason :> « d'or <...> sable. » 1113 II sangloter. // [R Nous <illisible>] Quand l'amiral reposait [A enfin] nous [R <illisible>] allions finir la nuit [R les sœurs, Grégor et moi A tous les quatre] au cabaret du vieil Abdoud Saoud, envers [R qui A lequel] la police se montrait d'une parfaite discrétion. [R Il <mots illisibles>] Son

ment était le plus achalandé et le plus luxueux de Constantinople. On racontait qu'il tirait le plus clair de ses revenus du commerce de bijoux et du trafic d'armes. Il était impitoyable et suave. La police le protégeait. Dans les heures qui précédaient l'aube, des émigrés russes, des secrétaires d'ambassade, des fils de famille anglais, des représentants de grosses compagnies américaines, des touristes millionnaires, des membres de la vieille noblesse turque que la révolution n'avait point complètement ruinés se réunissaient chez lui. 1120

Et là, Natalie et Livadia retrouvaient ce que la naissance leur avait promis, ce que le destin leur avait enlevé. Elles buvaient du champagne, leurs amis et leurs connaissances venaient leur baiser le bout des doigts, elles riaient, dansaient, flirtaient, minaudaient, elles redevenaient pour une heure les créatures superficielles et charmantes d'un monde insouciant et frivole. Puis elles furent toutes deux amoureuses de Grégor. Une nuit, Natalie m'en fit la confidence : 1125 1130

1116 II achalandé [A et le plus luxueux] de Constantinople. [AR Mais] on racontait que le plus clair de ses [A immenses] profits provenait du trafic des bijoux, qu'il exerçait depuis dix ans avec les réfugiés russes [A et aussi de quelque mystérieux commerce d'armes AR assez A inavouable.] II 1119 II suave. Cependant [A aux heures qui précédaient l'aube R le meilleur monde A le noyau] des émigrés [A russes] des petits attachés d'ambassade [A des fils de famille anglais] des commerçants enrichis <« commerçants enrichis » souligné> [A des représentants de trusts américains, des touristes millionnaires] de la vieille noblesse turque que <...> ruinée, se réunissaient chez lui [R , aux heures qui précédaient l'aube], Là, Natalie 1125 II Livadia [R redevenaient, A reprenaient] pour quelques [R heures AR moments A instants] ce que la naissance leur avait promis [R et AR et] ce <...> enlevé. Leurs amis et leurs connaissances venaient [A s'incliner devant elles,] leur baiser [R les A le bout des] doigts, elles [R reprenaient A jouaient à retrouver] la puérité inoffensive des femmes du monde, [R elles devenaient AR se transformaient A à se transformer] soudain en créatures inconscientes, artificielles, détachées, égoïstes et charmeuses, [R Elles A elles R commandaient] buvaient du champagne [R Elles <illisible> Elles A , elles] se moquaient de tous et de tout, dans le meilleur ton, avec la pointe nécessaire d'acide et d'indulgence méprisante, puis [R au bout d'une heure,] elles redevenaient [R naturellement A d'un coup] ce que [R la vie] l'existence [D leur S les] avait [R <illisible> A forcé] d'être [A simples AR vivantes A et] naturelles, [R <illisible>]. Elles aimaient Grégor A Car] ni le cabaret de leur oncle, où elles devaient gagner leur [R vie A subsistance,] ni celui d'Abdoud, où elles imaginaient leur vie, ne les satisfaisaient. Elles [R étaient A devinrent] toutes 1131 II Grégor. Natalie m'avait confié [A un soir] son secret. [R Elle av] en ajoutant : « Livadia l'aime aussi. Mais Livadia ne [A te] l'avouera jamais. [R Moi je ne peux pas lui dire A Nous ne pouvons pas lui dire] cela à Grégor, mais toi, tu peux le lui dire. Qu'il [R choisisse entre A prenne l'une de] nous ! Il doit nous aimer un peu puisque nous passons [R tous les A chaque] jour de [A longues] heures ensemble. Nous sommes [A libres] toutes

– Oui, je l'aime. Et Livadia l'aime aussi. Mais Livadia ne l'avouera jamais. Sauf à moi. Elle me l'a avoué. Je lui ai dit que
 1135 je l'aimais. Grégor ne voit rien, ne soupçonne rien... Mais toi, tu peux le lui dire. Alors ! Qu'il choisisse l'une de nous. Nous sommes libres toutes deux... Écoute-moi bien, tu nous plais, toi aussi, et nous te plaisons, n'est-ce pas ? Bien ! Vous êtes libres tous deux, Grégor et toi. Je parlerai à Livadia. Si Grégor
 1140 la choisit, tu m'épouseras. Si Grégor me choisit, tu épouseras Livadia. Je t'en fais le serment. Je saurai persuader Livadia. Ma proposition n'est-elle pas honnête et juste ?

Je connaissais déjà les fantaisies de l'âme slave, mais je dois admettre que cet exposé, malgré qu'il me fût donné dans les
 1145 heureuses vapeurs du champagne, ne laissa pas de m'interloquer quelque peu. Quand j'eus repris souffle, je répondis à Natalie :

– Ton plan est admirablement conçu. Vous aimez Grégor, c'est parfait. Tout cela est parfait, sans aucun doute, sauf...

1150 – Sauf !

– Sauf qu'il y a cette toute petite chose de rien du tout que vous avez naturellement oubliée dans l'élaboration de vos projets, Livadia et toi, et que cette petite chose minuscule, microbienne, il se trouve par hasard que ce soit moi. Vous aimez
 1155 Grégor, celle de vous que Grégor ne choisira pas devra m'aimer ; permets-moi de te dire que je trouve ça assez étourdissant !

– Pourquoi ?

1137 II deux. *Vous êtes libres tous les deux. Écoute-moi*, [R <illisible>] bien. [R *Nous te plaisons*] Tu nous plais, nous te plaisons, oui, non ? Bon. Je parlerai à Livadia. [AR *Je me charge de son consentement.*] Si Grégor la choisit, tu m'épouses. Si Grégor me choisit, tu épouses Livadia. <...> Je [R *convaincrai* A *saurai persuader*] Livadia. [A *Elle l'en fera le serment.*] Ma 1143 II connaissais les fantaisies de l'âme slave, mais cette exposition de sentiments me laissa quelque peu interloqué : – Et puis alors moi ? Vous aimez [R *toutes deux*] Grégor c'est [R *très bien* A *parfait* R *mais*] je n'ai [R <mots illisibles> A je m'en suis aperçu depuis quelque temps, je ne suis ni aveugle, ni sourd, ni complètement idiot,] mais [R *diable*] pour qui [A *diable*] me prends-tu ? [R *Je*] Vous me plaisez toutes deux, naturellement, comme vous pouvez plaire à Grégor, mais l'amour c'est autre chose. Vous aimez [R *toutes deux*] Grégor, et celle [R *qu'il*] de vous qu'il ne choisirait pas devra m'aimer [D ? S !] C'est un peu fort ! – Pourquoi pas ? – Pourquoi pas ! Tu [R *en*] as une façon d'exposer les choses !... Pourquoi pas ! // Natalie

– Pourquoi, pourquoi?... Tu es ineffable ! Pourquoi !
Mais... parce que...

1160

Natalie était la plus belle des deux sœurs. L'aînée. Elle pouvait avoir trente ans. Elle me répondit avec le plus grand sérieux :

– On m'a mariée quand j'avais seize ans. Je ne connaissais pas alors mon mari. Mais je l'ai aimé. Il est parti pour la guerre deux ans plus tard et il a été tué. Je n'ai jamais aimé depuis. Grégor est venu...

1165

– C'est exactement le point. Alors, si Grégor choisissait Livadia, tu pourrais m'aimer ? Tu imagines l'amour ainsi ? On part avec l'intention de voir tel programme au cinéma, le cinéma est rempli, on refuse du monde, on va au cinéma voisin ?

1170

Natalie me regarda avec beaucoup d'étonnement, puis leva son visage vers moi, me tendit sa bouche.

– Mais pourquoi pas ? J'aime Grégor, mais si Grégor en préférerait une autre, je pourrais t'aimer. Livadia aussi. Tiens, veux-tu goûter mes lèvres, veux-tu ? Je vais oublier et penser que Grégor a choisi Livadia...

1175

Je vidai mon verre d'un seul trait. Puis :

– On ne peut pas dire que vous cherchez à compliquer l'amour, ta sœur et toi, et je parlerai à Grégor...

1180

1162 II ans [AR *Je commençais* A *j'étais*] Elle me répondit [R *sérieusement* A *avec le plus grand sérieux*] : – *J'avais seize ans quand on m'a mariée. J'ai vu mon mari pendant six mois. Il est parti, il [R s'est fait A a été] tué. Je n'ai jamais aimé depuis. Sauf... – Sauf Grégor... – Sauf Grégor, bien. Mais moi, et selon ta proposition, et si Grégor choisissait Livadia, [R m'aimerais] pourrais-tu m'aimer ? Natalie 1172 II avec des yeux [R étonnés AR pleins A remplis d'étonnement.] Puis elle [R avança AR leva avança me tendit A leva] son visage [R vers le mien A vers moi, me R me <illisible> bouche A tendit] sa bouche. – J'aime Grégor, mais je pourrais t'aimer. [A Si Grégor en aimait une autre.] Livadia aussi. Veux-tu goûter 1177 II Livadia. – [R Mais que fais-tu <illisible> ?] Elle me troublait, [A – Elle était belle –] mais la [R blessure A piqûre] d'amour-propre qu'elle m'infligeait, [R <illisible>] et [A surtout] la blessure non cicatrisée de mon amour pour Nancy me [R <illisible> A lui] firent répondre [R dans un sursaut d'indignation, bien que j'avais <illisible> là une <illisible> A un peu brusquement : R J'existe moi aussi, tu sais. Et tu n'as jamais pensé à moi AR Je n'ai ni le charme ni R Tu n'as AR d'abord A jamais imaginé (que je pouvais avoir au cœur un amour, un amour réel) que je pouvais.] Je n'ai pas le charme de Grégor, c'est entendu. [R (Je ne tiens pas d'ailleurs à l'avoir. (La piqûre d'amour-propre !)] Je vous plais, à toutes les deux, c'est encore entendu. Mais... // Elle m'interrompit*

Elle m'interrompit, rayonnante :

– Ah ! Comme nous serons heureux. Nous irons vivre en France, à Paris, tous les quatre, nous demeurerons toujours ensemble... Tiens, goûte mes lèvres, puis demain, un autre
1185 jour, tu goûteras, si tu le veux, celles de Livadia, parce que tu sais, Grégor peut aussi me choisir...

Je perdis patience :

– Vous êtes libres, et charmantes, c'est entendu, mais qui te fait croire que le cœur de Grégor soit libre...

1190 Elle eut un rire perlé :

– Ah ! Nous savons bien, Livadia et moi, que Grégor n'a jamais aimé. Cela, nous l'avons compris depuis longtemps.

– Et moi ?

J'étais exaspéré.

1195 – Ah, toi !

Elle me regarda avec une grande douceur :

– L'amour des hommes est aussi léger, aussi instable que le vol du papillon... Veux-tu ma bouche, mon baiser, pour t'en

1181 II rayonnante. – *Mais alors ! Ah, mon [R petit A Alain] comme nous serions heureux, tous les quatre, nous irions vivre en France, à Paris, n'importe où, nous demeurerions toujours ensemble, nous serions heureux et... – Et si Grégor te choisissait ? – Ah, grands dieux, quel bonh... Elle s'interrompt brusquement, rougit, [A toucha ses colliers, ses bagues, puis] me demanda [R encore, en] levant son visage vers moi : – Veux-tu goûter mes lèvres ? [R Jusque-là jusqu'à ce moment] Je m'étais maîtrisé [A jusqu'alors]. Le souvenir de Nancy me protégeait. [R Mais < mots illisibles > Je n'avais jamais pris] L'attitude des deux sœurs [R au sérieux A m'avait amusé, au plus]. Elle reprit : – Goûte mes lèvres. Tu goûteras ensuite [A ce soir,] demain, un autre jour, [A si tu veux] celles de Livadia. Tu sais, Grégor peut aussi [R choisir] me choisir et... Il était tard dans la nuit et chez Abdoud nous buvions beaucoup d'alcool.*
Je perdis patience : – Mais [R peux-tu imaginer] vous semblez disposer de Grégor et de moi, ta sœur et toi, comme d'une... comme d'un... Je cherchais des images de fruits, de légumes, surtout de légumes qui semblent [R plus morts que A moins] vivants que les fruits (!) – ... Comme d'une botte de radis, de topinambours. Qu'est-ce qui te fait croire, à la fin, que Grégor n'aime pas une autre femme ? Elle eut 1190 II un [R sourire A rire] perlé : – Grégor [R n'aime aucune] n'a jamais aimé [R une femme A Livadia et moi l'avons compris depuis longtemps]. – Et moi ? // J'étais furieux. – Ah, toi ! // Elle me regarda avec douceur. [R Les hommes] – L'amour [D des hommes S de l'homme] est aussi léger, [A aussi fragile] que <...> preuve ? [A Quelle que soit la femme que tu...] Natalie plongeait au cœur de [D sa S son] [R misère A orgueil, de sa propre désespérance, son regard était voilé de larmes,] mais elle souriait. – Les hommes

donner la preuve ? Tu verras alors que quelle qu'ait été la femme que tu as pu aimer, tu l'oublieras... Les hommes n'ont jamais su aimer... Aimer comme une femme peut aimer. Jusqu'à la mort... jusqu'au-delà de la mort... 1200

Pendant que Natalie et Livadia dansaient, flirtaient, acceptaient des hommages désuets et buvaient du champagne, Grégor vidait deux ou trois carafons de vodka... Il demeurait longtemps silencieux, immobile, pâle comme le marbre. Puis il s'animait enfin, au moment même où l'on devinait les premiers battements de l'aurore derrière les lourdes tentures de velours du cabaret. Alors il commençait de réciter un monologue, toujours le même, sauf quelques variantes, d'une voix sourde, blanche, anonyme, sans expression. Une voix qui semblait venir de nulle part. 1205 1210

– ... Nous avons marché des mois et des mois sous le soleil, sous la pluie, dans la neige, à travers la steppe et parmi les montagnes, jusqu'à la Chine. Nous avons traversé le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, le Kazakhstan, la Kirghizie, la Mongolie. Il y avait la profondeur épouvantable des forêts, la nudité glacée des hauts plateaux. Puis l'obsession monotone de la steppe interminable... Les Anciens avaient raison de croire que la terre n'est pas ronde... Il y avait parfois, aux points d'eau, dans quelques baissés, des petits fourrés de hêtres rachitiques, de bouleaux nains, de sapins rabougris. Nous mâchions des écorces, des feuilles. Nous creusions la neige et nous fouillions le sol avec nos couteaux de chasse pour 1215 1220

1201 I su aimer <...> mort... <trois astérisques> II su aimer, me [R dit A disait] elle. Aimer comme une femme peut aimer [R pour jusqu'après la mort A au-delà de sa propre mort, A sa mort, jusqu'au-delà de] <trois points> 1202 I mort... // Pendant <...> vodka. II II mort... // [R Quand A Pendant que] Livadia et Natalie buvaient leur champagne, Grégor [R buvait A vidait] deux ou trois petits flacons de vodka. Il était silencieux, <...> s'animait soudain. [R Mais] Sans geste [R et] il [R racontait] commençait à [R <illisible>] parler, et il [R racontait A récitait son monologue, toujours le même R – c'était toujours la même histoire avec quelques A – mais avec certaines] variantes de termes d'expression – : – Nous 1213 II des semaines et des semaines dans la neige [R jusqu'à la Chine à travers parmi les montagnes et à] à travers <...> Kirghizie. Il y avait parfois dans la vallée de petits bois [R de hêtres A de hêtres, de bouleaux nains], de sapins rachitiques [R <illisible>]. Nous <...> fouillions la terre dure, avec <...> y trouver quelques racines gelées. Il arrivait [R parfois A aussi] que nous attrapions quelques lièvres au collet, avec nos <...> ivres [R et A de ce sang comme du plus violent alcool], nous chantions... » // Grégor buvait. II

1225 y dénicher quelques racines gelées. Nous attrapions parfois des lièvres au moyen de collets faits de nos lacets de bottes. Nous en buvions le sang, tout de suite. Et tout de suite, nous étions ivres de ce sang comme du plus violent alcool, et nous nous mettions à chanter...

1230 Grégor continuait de boire. Il ne regardait personne. Il plongeait dans ses souvenirs comme on plonge dans la mer, les yeux clos. Il regrettait sans doute l'époque où il avait été cet homme qui luttait à chaque instant contre les périls de la nature, les tentations du désespoir, les pièges de la mort, alors qu'il
1235 n'était plus aujourd'hui que l'homme attendant dans un cabaret cosmopolite de Constantinople l'éclatante délivrance du jour.

– ... Il y avait des matins où tout était si dépouillé, si éblouissant, que l'on se fût cru aux origines du monde. D'un monde de vide et de cristal... Serge portait la main à son visage, me
1240 regardait, disait : « Comme nous sommes laids, nom de D..., comme nous sommes ignobles ! Tout cela devrait nous vomir... » Je regardais Serge, ses yeux brûlés, ses paupières gonflées, sans cils, aux coins pustuleux, sa barbe hirsute, sa peau pelée, rouge vin, de vieille ivrognesse, ses dents jaunes, ses
1245 gencives violettes, ulcéreuses, rongées de typhus – et quand nous étions blottis l'un contre l'autre, dans un trou de neige, je respirais son haleine fétide, – je regardais Serge et Serge me regardait et je savais que Serge me voyait comme s'il eût été devant une glace, qu'il avait horreur de mon visage et de mon

1230 Il personne. Il *poursuivait son souvenir* comme on *poursuit un rêve*. Et *pourtant* ! [R Il A Mais il] regrettait [R <illisible>] sans doute *d'avoir été* [R un A cet] homme[R,] qui *se battait* à chaque instant contre les périls [R *le danger la nature et la mort*] de la nature, [A *les murs du découragement*] et les pièges de la mort, [R *et qui était devenu un homme*] et de *n'être plus qu'un homme qui attend la venue de l'aube dans un cabaret cosmopolite de Constantinople*. // « – ... Il 1239 Il cristal. D'un monde qui... Serge <...> laids [R <illisible>] A *grands dieux*,] comme nous sommes ignobles ! Tout cela *doit* nous vomir... » Je regardais Serge, [R *sa barbe hirsute, ses*] ses yeux <...> dents *épaisses et jaunes* 1246 Il étions *couchés* l'un contre l'autre, *pressés l'un sur l'autre*, dans le trou <...> fétide – je savais < souligné > que Serge 1248 Il Serge me voyait comme [R *je le voyais*,] comme <...> horreur de mon souffle *comme j'avais* < Fin de la p. 100 du manuscrit II. Le manuscrit II passe ensuite à la p. 105, dont le premier paragraphe est d'une rédaction postérieure. > Il Serge <...> horreur de *mon visage* < Texte de base : *de son visage* ; nous corrigeons d'après II. > et de mon souffle, et je lui répondais

souffle, et je lui répondais : « Da... da... Tout devrait en effet nous vomir, tout... » Cependant la nature ne nous repoussait pas. Nous rompions l'admirable harmonie de la steppe, nous brisions la pureté étincelante de la steppe et la steppe ne nous repoussait pas... comme les hommes nous avaient repoussés... 1250

Alors la voix de Grégor reprenait son timbre normal. Il poursuivait : 1255

– ... La neige ! Au fond, c'est ce qui me manque le plus, la neige... Pas la neige des montagnes, des sommets, mais la belle neige brillante des plaines, la neige indifférente et merveilleuse, la neige qui se confond avec l'horizon, qui est rose au matin et mauve au crépuscule et bleue par les nuits de lune et brillante comme tous les diamants sous le soleil de midi... Ah... Et puis cette neige de l'enfance ! Cette neige d'avant le déluge ! Je pouvais avoir, dans ces temps bénis, quatorze ou quinze ans. La guerre n'existait que dans les livres. Nous allions chasser le loup, mon père, mes frères et moi. La nuit. Les loups ne sortent que la nuit, en meute, féroces et froussards comme les hommes. Nous les poursuivions. Nos chevaux épouvantés battaient la neige dans des courses folles. Au matin, la neige était recouverte de grandes taches pourpres... La neige... 1260
1265
1270

L'orchestre peu à peu se taisait. Le maître d'hôtel, qui avait repris son masque dur au départ des clients, donnait des ordres secs. Les garçons s'inclinaient devant les derniers pourboires.

1250 II <début de la p. 105 de II> – Da, da <soulignés>... Tout [R doit] cela devrait nous vomir... Tout... Mais la nature ne nous repoussait pas. [R <mots illisibles>] Nous <...> ne nous rejetait pas... comme les hommes nous [A avaient rejetés R <illisible>] // L'orchestre 1257 I c'est ce que je manque III^d <début du fragment :> adultes, et ils commencent à croire aux Thermopyles, à la Grande Catherine, voilà... » Serge était glacé. Puis soudain : « Tu aimes la neige ? Oui. Non ? C'est ce que je manque le plus ici, la neige. Pas la neige des montagnes, des Alpes, [AR C'est A c'est une neige de sommet] la belle <...> qui [R ronge jusqu'à A se confond avec] l'horizon <...> Ah ! [A Une autre époque. Avant le déluge.] J'avais seize, dix-sept ans. On chassait le loup. Nos chevaux <...> folles. Les loups attaquent la nuit, en meutes [A féroces et froussardes] comme les hommes. C'était un jeu. Au matin, on voyait de grandes taches [R de A comme du] rubis [A liquide] sur le diamant de la neige... La neige ! Ah... <fin de III^d> 1271 II L'orchestre peu à peu se taisait. Les garçons de table s'inclinaient devant les [A derniers] pourboires. Le maître d'hôtel s'affaissait, reprenait le masque dur qu'il avait caché toute la nuit sous des sourires obséquieux, donnait des ordres secs. <Le manuscrit II passe ici de la p. 105 à la p. 109.>

1275 Nous étions bientôt seuls. Alors le premier violoniste, un Tzigan
gane chevelu aux yeux de braise, s'approchait de notre table
et accompagnait en sourdine Livadia qui chantait à mi-voix une
vieille mélodie russe :

*Je suis la fleur de la prairie, je suis l'herbe qui se courbe et ploie sous le
vent léger...*

1280 *Je suis l'herbe des steppes ; j'ai grandi au milieu de nos campagnes ; je
me suis élancée vers le ciel comme une flèche audacieuse...*

*Je suis la fleur de la prairie, j'ai germé sous le gai printemps, j'ai mûri
au soleil de l'été ; pourquoi le vent d'automne m'a-t-il arrachée de la
terre ? Pourquoi m'a-t-il enlevée du sol où je suis née ?...*

1285 *Je suis l'herbe des steppes, le vent d'automne a brisé ma tige, il m'a saisie
dans ses bras puissants, il a dispersé mes graines légères, il m'a roulée
avec mes sœurs comme une touffe desséchée...*

1290 *Et maintenant il m'emporte à travers l'espace, il me balance dans la
solitude, tantôt il me fait voltiger doucement, tantôt il m'entraîne avec
violence...*

*J'étais la fleur de la prairie, j'ai vu se faner mes compagnes, j'entends
gémir mes sœurs dispersées, j'entends passer la mort dans les rafales du
vent qui court sur la Russie en annonçant l'hiver...*

1295 Le cabaret du vieil amiral n'ouvrait ses portes que le soir.
Guidés par les deux sœurs, nous visitâmes Constantinople
et ses environs. Nous fîmes d'abord le voyage classique des mu-
railles légendaires, de Aivan Seraï, sur la Corne d'Or, jusqu'à
la mer de Marmara. Natalie nous racontait, devant les Tours
d'Isaac et d'Anémas, la mort tragique du petit prince de Candie,
1300 emprisonné par Alexis Comnène. Devant les murs de Théo-
dose, Livadia nous affirma qu'ils avaient 5650 mètres de lon-

1278 I « Je <Tous les paragraphes de la chanson, en italique, sont en-
cadrés de guillemets.> <...> l'hiver... » <trois astérisques> 1284 I terre !
Pourquoi 1294 II Le cabaret de l'ex-amiral <...> visitâmes [AR <illisible>]
Byzance et ses environs <Fin de la p. 109. Le manuscrit II passe ensuite à la
p. 114.> III^e Le cabaret [R du vieil A de] l'ex-amiral n'ouvrait ses portes que le
soir. [R Nous passâmes des journées, Grégor et moi,] [D guidés S Guidés] par les deux
sœurs, nous [R passâmes des journées A visitâmes] Grégor et moi [R à visiter] la
merveilleuse Byzance et ses environs. Nous fîmes d'abord [R le tour] le voyage
classique des [R vieux remparts A murailles] légendaires, [R de la Corne d'Or à la
mer de Marmara.] de Aivan Seraï, sur la Corne d'Or, à la mer 1299 III^e
Isaac [R et] et d'Anémas, [R le destin A mort] tragique 1300 III^e Comnène.
[R Plus tard A Puis] ce fut les Tours de Basile et d'Andronic Paléologue. Puis les
murs de Théodose, [R que A et] Livadia nous [R affirma avoir] affirma qu'elles
avaient

gueur, 7 portes, 71 tourelles et 94 grandes tours. Devant la Petri-Kapou – la porte de Pierre –, Natalie nous décrivit l'entrée des Croisés, en 1204. Plus loin, il y eut la Top-Kapou – la porte du Canon –, et Livadia, de sa belle voix sombre, nous fit le récit du siège de Mohammed II, en 1453. Puis nous franchîmes une brèche envahie par les ronces, les cactus, les oliviers, et nous nous trouvâmes au centre d'un ancien monastère abandonné. L'eau d'une fontaine chantait. Le grand bassin était recouvert de larges feuilles de nénuphars. Natalie s'écria en joignant les mains :

– C'est Balouki, Balouki ! Et ici, la source de saint Démétrios, la source du miracle. Il faut nous signer !

Et elle fit, grave, le signe de croix orthodoxe. Elle reprit :

– C'est la fontaine du miracle. Pendant le siège de Mohammed, et durant le dernier assaut même, il y avait un vieux moine grec qui faisait frire des poissons. Un servent vint lui dire :

« La ville est prise. Ils ont pris la ville ! Sauvez-vous. Il n'y aura pas de merci. Les Turcs sont à Constantinople... Ah... !

« Le vieux moine, qui croyait en l'invulnérabilité des triples remparts, lui répondit :

« La frayeur t'égaré. Tu es fou. Je ne croirai ce que tu affirmes que lorsque ces poissons, qui sont à frire, bondiront hors de mes poêles et plongeront dans la fontaine !

1302 III^e tours. *Une végétation luxuriante forçait les pierres descellées, les disjoignait, allongeait des tiges au bout desquelles flamboyaient* [R soudain de larges A de lumineuses] fleurs pourpres. Devant la Petri-Kapou (la porte de pierre) Natalie 1304 III^e Top-Kapou (la porte du Canon), et Livadia, [R d'une voix <illisible>] nous 1306 III^e en 1453. Nous franchîmes [A alors] une 1306 Puis <voir Appendice III, fragment II, p. 332> 1307 III^e ronces, les oliviers, les cactus, puis nous fîmes soudain au centre d'un [R petit A ancien] monastère 1309 III^e recouvert de feuilles de nénuphars. Livadia s'écria en joignant les mains : « C'est Baloukli, Baloukli. Et 1313 III^e miracle ! Il 1314 III^e signe [A orthodoxe] de [A la] croix. [R de l'orthodoxe AR <illisible>] Elle nous dit ensuite : « C'est 1316 III^e durant l'assaut même, il y avait un vieux moine [A grec] qui faisait frire des poissons, [R un] les boulets tombaient sur la ville, tout était en flammes, quand un servent vint lui dire : – « Ils ont pris la ville. La ville est prise. Sauvez 1321 III^e qui avait confiance en la solidité des triples remparts, lui répondit : « Tu es [A un] fou. Je le croirai quand [D les S ces] poissons [A que j'ai là] bondiront de mes poêles... » [R Et A Alors] les poissons, grillés d'un côté, rouges de l'autre, bondirent tous ensemble des cuisines du moine

« À ce moment, grillés d'un côté, rouges de l'autre, les poissons bondirent tous ensemble des poêles du moine et replongèrent dans la fontaine. Et depuis lors, ils ont conservé ces étranges couleurs. Vous ne me croyez pas ? »

1330 Un gardien voûté, moustachu, nous procura une épuisette. Nous primes très aisément quelques-uns de ces poissons. Ils avaient un côté vermillon l'autre comme roussi, grillé. Alors les deux sœurs se mirent à pleurer. Leurs doigts blancs couvraient leur visage, leurs larmes coulaient, elles nous regardaient, 1335 Grégor et moi, elles pleuraient et riaient dans le même temps, elles étaient si touchantes et si charmantes que je sentis chez Grégor un brusque désir de départ, de fuite. Et il demeura taciturne tout le long du retour.

1340 Nous nous rendîmes une autre fois à Eyoub, en caïque. Nous flânâmes tout ce jour-là dans le cimetière où des amoureux, sous les cyprès, entre les colonnes de marbre jauni, patiné par les siècles, à l'ombre même des morts oubliés, criaient leur jeunesse et leur joie. Nous allâmes à Scutari, sur la rive d'Asie, et quand nous revenions, au crépuscule, l'enchantement 1345 de la lumière qui jouait parmi les dômes et les minarets de Stamboul nous faisait des cœurs véhéments et parfaits. Nous savions que des lampes nous attendaient pour la nuit. Nous savions que Livadia chanterait, à voix basse. Et le bonheur nous

1328 III^e depuis ce temps, ils sont gris d'un côté, rouges de l'autre. Non ? » Un gardien moustachu [R nous nous] voûté, nous 1331 III^e poissons, comme on aurait pu prendre [A sans effort] les carpes [A paresseuses] centaines de Chantilly, de Fontainebleau. Ces poissons avaient un côté gris [A comme] grillé <souligné> l'autre vermillon. Et puis alors les 1333 III^e pleurer. [R De joie.] Leurs 1334 III^e visage, les larmes 1335 III^e moi, et elles 1335 III^e temps, et je sentis alors chez Grégor ce [A brusque] désir de départ, de fuite. Les sœurs étaient trop charmantes. [R Elles l'aimaient et il le savait A Je le connaissais. Il fuyait l'amour. R Un autre jour] nous allâmes [A un autre jour] à Eyoub, en caïque, nous [D flânâmes S flânions] dans les cimetières où nous découvrîmes tout à coup, sous un cyprès, entre deux [A antiques] mausolées de marbre [R deux amoureux deux A des] amoureux [R <illisible>] qui criaient leur jeunesse et leur joie [R sous A à] l'ombre [AR presque A séculaire] des morts. Innocence ! [R Mais à Eyoub, les sœurs nous voulurent] Nous vîmes aussi à Eyoub les derviches tourneurs, et Grégor, [A trop beau <?>] au retour fut plein d'irritation et de révolte. Nous allâmes [R aux <illisible> des Princes] à Scutari 1344 III^e revenions [R avant le A au] crépuscule 1345 III^e lumière [A qui jouait parmi les minarets et les dômes de Stamboul.] sur le Bosphore, nous 1346 III^e parfaits. Des lampes 1347 III^e nuit. Livadia chantait. Mais à voix basse. Elle tenait la main de Grégor, et la mienne, et Natalie tenait l'autre main de Grégor et mon autre main. Nous allâmes

habitait. Nous allâmes aux îles des Princes, et sur la plage au sable d'or de Prinkipo, dans une mer d'un bleu violet, les deux sœurs, très chastes, baignaient leur beau corps tendre quand Grégor et moi nous nagions vers le large, étourdis de force et de lumière. Alors Grégor riait. Il me provoquait à la course. Je le distançais d'abord assez facilement. Mais lorsque j'imaginai l'avoir laissé loin derrière moi, je le voyais soudain à mes côtés, puis il me dépassait et se perdait au large, dans la mer éblouissante.

Une fin d'après-midi, comme nous attendions Grégor qui jouait parmi les dauphins, Natalie me demanda :

– As-tu parlé à Grégor ?

– Non.

– Tu me l'avais cependant promis.

– Je te l'avais promis, mais...

– Tu as pourtant goûté mes lèvres !

J'avais goûté ses lèvres, et celles de Livadia. Elles avaient un goût de gentillesse tendre, de péché à peine vénial. Elles avaient le goût de lèvres préparées pour un autre. Mais elles m'avaient guéri des baisers de Nancy. J'étais redevenu libre.

1349 III^e plage [A au sable d'or de] Prinkipo [R de AR au R sable d'or devant A dans] une mer d'un bleu [R indigo A violet au lent ressac] les sœurs, [R <illisible>] très chastes [R et nues.] baignaient leurs beaux corps [R <illisible> A nus] quand 1352 III^e nous [R <illisible>] nagions 1352 III^e étourdis de jeunesse [R , de fatigue] et de lumière. Alors Grégor riait : Tu viens ! et je nageais et je [R le <illisible> A faisais le crawl et R j'allais le laisser loin derrière moi, quand dans une foulée A je l'avais laissé loin derrière moi lorsque R il me rejoignait] tout à coup il m'avait rejoint, sans souffle, et il me disait : « Demain nous faisons [R la rive d'Asie] le Bosphore, la rive d'Asie, pour rire, tu veux ? Ça sera moins éreintant que notre course du Palm-Beach aux Îles. Tu veux ? » Je disais : – Je veux. Pourquoi pas [A le Bosphore] mais au crépuscule, quand, [R tout se dorait A éteignait ses feux] d'or sombre [R dans Constantinople, R sur] quand nous rejoignons Stamboul, quand [R Natalie] Livadia et Natalie nous avaient rejoints, Grégor [R devenait silencieux, dur] redevenait taciturne et Livadia et Natalie l'aimaient <fin de III^e> 1352 II <suite du manuscrit II, p. 114> Grégor <...> Alors Grégor riait. – Tu viens, me disait-il. <Fin de la p. 114. Le manuscrit II passe ensuite à la p. 117.> 1360 <voir Appendice III, fragments III et IV, p. 332-333>. 1365 III^f j'avais goûté depuis longtemps ses <...> avaient le goût de lèvres préparées pour un autre, [R le A un] goût [R de <mots illisibles> A de] gentillesse tendre, [R <illisible> péché] de péché vénial. L'amour. <fin de III^f>

1370 – Je n'ai pas parlé à Grégor parce que je sais que si je lui parlais, il ne voudrait plus vous revoir. Préfères-tu qu'il parte ? Mais si tu le veux, je lui parlerai ce soir.

– Non, non, je te prie. Ne lui parle pas. Non, ne lui parle pas.

1375 Un soir les deux sœurs emmenèrent à notre table une jeune femme timide, à la chevelure d'or, au visage pensif, baigné d'une surprenante douceur.

1380 – C'est Nariska, notre cousine de Kiev. Elle est poète. Elle chante les fleurs, le gai printemps, les feuilles d'automne, et l'amour, l'amour auquel elle ne croit pas... Elle charme aussi les oiseaux, comme le saint d'Assise. C'est une magicienne, une fée.

1385 J'eus la bizarre impression de l'avoir rencontrée quelque part. Grégor, à sa vue, me parut saisi d'étonnement. Je dansai avec elle, une fois. Elle possédait la grâce et la fragilité d'une fleur. Elle vivait ailleurs, dans un autre monde. Nous allâmes comme d'habitude finir la nuit chez Abdoud. Elle accepta un doigt de champagne. Grégor repoussa d'un geste le carafon de vodka que le maître d'hôtel lui avait apporté. Il était plus taciturne que jamais. Mais à la dérobée, il regardait Nariska.

1390 Quand le Tzigane s'approcha de nous pour accompagner les chansons de Livadia, il se leva brusquement et sortit.

Je le revis le lendemain. Il avait son visage des mauvais jours.

– Je pars jeudi matin pour Le Caire, lui dis-je.

1395 – Ah ! Tu aurais peut-être pu me prévenir. Je songe moi aussi à partir.

– Je t'ai prévenu depuis des semaines. Le temps est arrivé. Mais toi, comment peux-tu laisser tes affaires ?

1400 – Nous avons convenu d'un arrangement. Naturellement, ce sont des requins. Mais je touche quand même une somme

1372 I parle pas. <trois astérisques> 1374 III^s <sous le titre *Constantinople* (souligné)> Un soir les deux sœurs [R nous] emmenèrent <...> timide, [R et] blonde, [R très pâle], au visage [R très doux] d'une étrange douceur. « C'est <...> fleurs, le printemps, l'amour, [A l'amour] auquel elle ne croit pas. [R Elle charme aussi les oiseaux, comme Saint François AR le saint R d'Assise. C'est une magicienne, une fée.] <fin de III^s>.

assez confortable, qui me met à l'abri pour des années. Qu'ils s'enrichissent à mes dépens, je m'en fiche. Je veux la paix, tu entends, la paix... Après tout, je m'en suis bien tiré. Je t'expliquerai plus tard... Alors, c'est pour jeudi ?

Le bateau qui devait m'emmener au Caire quittait le port à dix heures. J'avais demandé à nos amis, parce qu'ils m'en avaient exprimé le désir, de ne pas m'y accompagner. J'ai toujours eu horreur des interminables adieux de gares, de bateaux, d'aéroports. Nous veillâmes toute la nuit du mercredi. Les deux sœurs prirent beaucoup de champagne, et la chanson de Livadia fit sangloter le Tzigane. Nariska prit un doigt de champagne et Grégor ne but rien. Tout cela finit à la russe, par une embrassade générale et beaucoup de larmes. Grégor m'avait dit, au cours de ces agapes :

– J'ai retenu une cabine à bord de ton bateau. N'en dis mot à quiconque.

Mais Grégor n'était pas sur le bateau quand je partis.

V

À mon retour de Constantinople, après un court séjour à Paris, et après une semaine de vacances ensoleillées passées sur les rives du golfe de Gascogne en compagnie de mon ami le poète Marcel Dugas, qui poursuivait à Guéthary le souvenir du délicieux Paul-Jean Toulet, – et Dugas récitait cette fraîche chanson de source :

Vous souvient-il de l'auberge
Et combien j'y fus galant ?
Vous étiez en piqué blanc :
On eût dit la sainte Vierge.
Un chemineau navarrais
Nous joua de la guitare.
Ah ! que j'aimais la Navarre,
Et l'amour, et le vin frais.

1411 II <manuscrit II, p. 117> le Tzigane. Nariska <...> finit *par une embrassade générale, à la russe, [A et beaucoup de larmes.]* Grégor m'avait dit *dans la nuit* : – J'ai <...> dis [R un] mot à [R personne A quiconque]. Mais Grégor, le jeudi, ne vint pas. *Et je ne sus rien de lui jusqu'à l'automne.* <Le manuscrit II passe ensuite à la p. 120.> 1419 II <manuscrit II, p. 120> À <...> semaine [R <illisible>] de sur [R <illisible>] les 1423 II Dugas [R <illisible>] récitait cette [R charmante] fraîche

1435

*De l'auberge dans les Landes
Je rêve, et voudrais revoir
L'hôtesse au sombre mouchoir,
Et la glycine en guirlandes⁵.*

1440

1445

1450

1455

Après ces menus vagabondages, je revins dans le Midi et je louai un petit mas au-dessous du cimetière d'Hyères. Je jouissais d'un jardin à l'abandon, redevenu sauvage, planté de rosiers, de mimosas, de figuiers, de mandariniers, d'orangers. Un sentier poussiéreux et blanc, bordé d'oliviers, montait du cimetière en serpentant, jusqu'à ma porte. Plus haut, dans le ciel clair, se dessinait l'arête aiguë des montagnes dépouillées. Je vivais seul, comme après chacun de mes voyages. Je lisais, j'écrivais des poèmes que je déchirais aussitôt, je chassais dans la montagne, je reprenais pied avec moi-même, j'étais heureux. Une paysanne des environs « tenait mon feu ». Elle avait l'aspect d'une vieille sorcière de l'Inquisition, me cuisinait d'extraordinaires brouets à base de poivre et d'ail, parlait toute seule, m'attendait, le soir, au coin de l'âtre, et m'injurait quand j'étais en retard ou quand j'avais trop mauvaise mine. Un jour, je me rendis à Toulon. Ma crise de solitude s'atténuait. Et j'aperçus soudain, à la terrasse du « Café de la Rade », Grégor. Une jeune femme l'accompagnait. C'était Nariska. Nous passâmes trois jours ensemble. Ils me racontèrent leurs amours. Grégor me confiait :

– Quand je suis auprès d'elle, c'est comme si je me trouvais tout à coup transporté au milieu d'une clairière enchantée. Les

1438 II d'un [R *petit*] jardin à l'abandon. *Mais* planté de rosiers, [R d' <illisible> A *de mimosas*,] de figuiers <...> poussiéreux, [A *bordé d'oliviers*] montait [R *en serpen*] du 1444 II voyages. [R <mots illisibles>] Je lisais, j'écrivais des poèmes, je chassais <...> Une [R <illisible> A *paysanne*] des <...> avait l'air d'une vieille sorcière, me [R *confectionnait*] cuisinait *des ragoûts* à 1451 I mine. *Je descendais chaque semaine à Hyères pour mon courrier*. Un II mine. *Je descendais chaque semaine à Hyères pour mon courrier*. Un jour, *j'allai* à Toulon 1452 II atténuait. Et *je vis*, à <...> Grégor. Une [A *jeune*] femme 1455 II amours. *Nariska aimait Grégor. Grégor aimait Nariska*. Grégor me *disait* : – Quand <...> trouvais *soudain* transporté <...> flûtes, l'odeur, la lumière, tout. Je rêve éveillée. Mon émerveillement ne cesse pas. [R *Je A Quand je*] me sépare d'elle [A *c'est*] comme si j'allais vers la mort. *Je l'aime, tu entends, je l'aime. Tu avais*

5. Paul-Jean Toulet, « Chansons : romances sans musique », verset vi, dans *les Contrerimes*, Paris, Émile-Paul Frères, 1949, p. 97 ; voir aussi *Œuvres complètes*, Paris, R. Laffont, « Bouquins », 1986, p. 30-31.

flûtes, les parfums, les chants de la fontaine, la lumière, tout. Je rêve tout éveillé. Mon émerveillement ne cesse pas. Quand je me sépare d'elle, c'est comme si j'allais vers la mort. Ah, comme tu avais raison ! L'amour existe. Nariska me baigne d'une sorte de lumière... comment pourrais-je dire... d'une sorte de lumière céleste, sacrée. 1460

Nariska me confiait :

1465

– Tu es notre ami. Protège-nous. J'ai peur de Grégor, de son exaltation. J'ai peur de l'amour... Je l'aime comme je n'ai jamais aimé. Mes poèmes sont remplis de lui. Je ne peux plus imaginer une constellation, un rendez-vous de planètes, la création d'un monde neuf, ni découvrir les secrets de la rosée, d'un langage d'oiseau, de fleurs, des feuilles livrées au vent de l'automne sans... sans lui. Dès qu'il me quitte, je suis comme un froid tombeau. Que faire, dis-moi ? Je l'aime, je l'aime trop, mais... 1470

– Mais ?

1475

– Je te dirai peut-être, un jour. Tais-toi, il revient... J'ai peur.

Je pris bientôt l'habitude de descendre chaque jour à Hyères, où Nariska et Grégor me rejoignaient, et nous allions

1463 II comment *dirais-je*,... d'une <...> Nariska me disait : – Tu es notre ami. Protège-nous. J'ai peur de l'amour, j'ai peur de Grégor. Je l'aime comme je n'ai jamais rien aimé au monde. Mes poèmes sont [R pleins A remplis] de <...> rosée, ni le secret d'un chant d'oiseaux, ni [R le <illisible> impalpable] l'impalpable secret des feuilles <...> un [A froid] tombeau [R froid]. Que faire, dis-moi ? Je l'aime, mais... – Mais ? – Mais. Je 1477 1 peur. <trois astérisques> II peur... <trois points> 1478 II <Le manuscrit II contient 2 pages 125 et 3 pages 126. La p. 125² reprend la p. 125¹ et le début de 126¹ ; le reste de 126¹ est sans rapport avec ce passage. La p. 126² est reprise dans la p. 126³ ; nous considérerons les p. 125² et 126³ comme la suite du manuscrit II et les p. 125¹, 126¹ et 126² comme des rédactions antérieures.> Je <...> Grégor avait pris un appartement à Toulon, sur <...> Grand-Hôtel. // L'automne avançait. Chez-moi, là-haut, Francesca, la cuisinière Elle me dit [R <illisible>] qu'elle ne voulait plus avoir affaire à un <...> en-bas, [A dans les villes maudites.] Je dus [R <illisible> chercher A trouver] une autre domestique II <p. 125¹ :> Je <...> Marseille ou du côté de Vintimille. Grégor avait pris un appartement [R à Toulon] qui donnait sur la rade, [A à Toulon.] Nariska logeait au Grand-Hôtel. L'automne avançait. Là-haut, au mas, Francesca [A la cuisinière] devenait <...> rendit son tablier. [R J'eus] Elle me dit [R enfin] qu'elle ne voulait plus avoir affaire à un [AR jeune] homme qui [R <illisible>] découchait des nuits entières, et qui se mêlait aux démons d'en-bas. II <p. 126² :> Si vous prenez l'habitude de retourner chez les gens d'en-bas, dans les villes maudites, dites-le moi tout de suite, je quitte le service.

1480 ensemble, en voiture, du côté de Marseille ou de Vintimille. Grégor habitait un appartement à Toulon, qui donnait sur la rade. Nariska logeait au Grand-Hôtel. Le bonheur les auréolait.

Cependant l'automne avançait. Ma cuisinière française devenait de plus en plus hargneuse. Un jour, après une bordée
 1485 d'injures, elle me rendit avec éclat son tablier. Elle me déclara qu'elle ne voulait plus servir un jeune homme qui découchait des nuits entières, qui faisait amitié avec les démons d'en bas, dans les villes maudites. Je dus trouver une autre domestique. Elle s'appelait Suzon. Elle pouvait avoir dix-huit, dix-neuf ans.
 1490 Elle était belle fille, avec des yeux en coulisse, luisants. Elle était distraite, maladroite. Elle tournait autour de moi. Elle m'appelait *Maître* avec un sourire aigu, ambigu. Je regrettais Francisca, sa vigilance attentive, son air de sorcière acariâtre, de vieux hibou maléfique. J'appris plus tard que Suzon accordait ses jeunes faveurs à un petit berger des alentours, qui
 1495 chipait mes oranges, mes mandarines.

Et l'hiver fut. L'hiver du Midi. Le ciel s'était fait sombre. Mais il ne pleuvait pas encore. Nous courûmes tous les endroits désertés, Saint-Raphaël, Cannes, Juan-les-Pins, Monte-Carlo,

1489 I Elle <...> acariâtre, de *vieil* hibou II Elle <...> dix-huit ou dix-neuf <...> yeux *luisants*, en *coulisse*. Elle était *très* maladroite. Elle *laissa tomber un jour devant moi une assiette qui se brisa sur le sol, et comme je l'aidais à en ramasser les débris, ses mains rencontrèrent les miennes Cet incident n'eut pas de suites... Mais* [R elle A dès lors] me prit [R elle aussi] en grippe. J'appris <...> ses [A jeunes] faveurs à un petit berger des [R environs A alentours], qui chipait mes mandarines, mes oranges. J'appris aussi, mais beaucoup plus tard encore, qu'il n'y a guère de place, dans la hiérarchie sociale, pour les gens qui se mêlent d'être poètes, bons ou mauvais. De la *décence*, Messieurs, voyons ! Mais je reviens à mon propos. // L'hiver commençait. L'hiver II <p. 126² :> Elle s'appelait *Suzanne*. Elle n'avait pas [R aucun A pas le sens de] l'ordre. Elle pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans. Elle était belle fille, avec des yeux *luisants*, en *coulisse*. Elle *échappa* [R quelques verres A devant moi un verre] qui se [R brisèrent A brisa] sur le sol et comme j'allais en ramasser les débris, sa main rencontra la mienne. II [R <illisible>] n'y eut pas de suite à [R cela] cet incident. Mais elle me prit elle aussi en grippe. [R Je sus plus A J'appris plus] tard qu'elle accordait ses faveurs à un petit berger des environs. J'appris [R <mots illisibles> A encore] plus tard, ce qui importait davantage, que l'état de poète <Fin de la p. 126² ; la dernière page du manuscrit II, non numérotée, porte cette phrase :> Elle avait un sourire aigu, ambigu. 1497 II Midi. La mer était encore chaude. Le ciel s'assombrissait, mais il <...> Saint-Raphaël, [A Cannes], Juan-les-Pins, Monte-Carlo, Menton. La Bugatti de Grégor, qu'il avait nourrie de nouveaux cylindres, touchait le 140 à l'heure, le 150. Nous nous grisions de vitesse, de vent. Les courbes de l'Estérel, celles de la Corniche, le grand plan, soudain, [R <illisible>] à

Menton. Nous allâmes à Gênes, à Pise, à Florence. La Bugatti 1500
de Grégor, qu'il avait nourrie de cylindres neufs, atteignait le
140, le 150 à l'heure (kilomètres). Nous nous grisions de vent,
de vitesse. Le grand plan, soudain, à un virage, d'une Méditer-
rannée grise et goulue, et dans laquelle la moindre faute d'at- 1505
tention, le plus léger manque de réflexes, pouvaient nous
précipiter, enchantait Nariska. Elle battait des mains, riait.

– Bravo, disait-elle, bravo !

Et Grégor, au prochain virage, risquait un coup de volant
plus dur, plus hardi. Et Nariska riait encore plus.

Nous nous rendions à Cannes un matin quand je leur 1510
proposai de déjeuner chez Michel, « À la Boule ».

Michel était là, vieilli, rayonnant. L'âge avait séché, durci
davantage son visage. Il était très amaigri. Il nous reçut avec
de grandes exclamations de joie. Il me fit un petit signe amical
de la main, disparut, et revint avec un panier de vin de Tavel. 1515

– Voilà, nous dit-il. Et c'est sur la maison. En l'honneur de
Miquette, oui, de Miquette ma fille... Voulez-vous des lan-
goustes, des congres, une petite friture de girelles, de la ras-
casse, une murène, avec sauce aux champignons, avivée de bon
xérès, oui, non ? C'est la maison qui paie. À cause et en l'hon- 1520
neur de Miquette... De Miquette ma fille, la nouvelle mariée.

– Miquette est mariée ?

– Les noces viennent de finir. Trois jours. Buvons encore.
Monsieur – et Michel s'adressait à Grégor – j'ai eu le grand

1508 II Grégor, pour [R un A le] prochain virage, risquait un coup [A de volant] plus hardi, plus dur. Et Nariska riait [R <illisible>] encore plus. Et ce fut ainsi pendant des jours. Nous [A allions nous rendions à Cannes un matin R <passage illisible>] quand [R j'eus l'idée de proposer A je proposai] à Grégor de déjeuner à la Napoule, chez Michel. Nous descendîmes à la Boule. Michel était là [R rayonnant et] vieilli, [R rayonnant]. L'âge, le soleil avaient séché davantage son masque. Il était [A devenu] très maigre [R <illisible> mais il paraissait A semblait paraissait R très] heureux. Il nous reçut avec de grandes [R acclamations] de joie. Puis il me fit un petit signe de 1516 II dit-il, c'est la maison qui paie. En l'honneur de Miquette, oui, en l'honneur de Miquette, de Miquette <...> congres, un petit [R rôti A plat] de girelles, des rascasses, une murène, des loups, avec sauce aux champignons avivée de xérès <...> qui paye. C'est moi, à cause <...> mariée. Je m'exclamai poliment : – [R Mais] Miquette <voir Appendice III, fragment V, p. 333> 1523 II finir. Deux jours à peine. Buvons ! Monsieur – il s'adressait à Grégor j'ai déjà eu l'honneur de vous voir [A ici] avec une femme très belle, mais cette femme [R que <illisible>] qui

1525 plaisir et le grand honneur de vous recevoir ici avec une femme
très belle, qui était d'ailleurs venue préalablement avec
Monsieur, mais cette femme qui vous accompagne est plus belle
encore... D'une beauté...

1530 Michel était gris. Je tentai de l'arrêter de parler, mais il
s'adressait à moi :

1535 – Oui, Miquette est mariée. La Lucia, en haut, rapport à
ses jambes, vous savez. Pour les noces, elle a été épatante.
Quarante-huit heures debout, sans désespérer. Allez donc
chercher mieux, chez une qu'a des rhumatismes, et vous trou-
verez pas dans la France de partout et même dans l'Europe
et dans les Amériques. Buvons, buvons, bounn diou, sauf
respect...

Il avala un grand verre de vin, continua :

1540 – Et savez-vous qui elle a épousé ? Je vous le donne en
cent, en mille... Non, non, vous ne pourriez jamais deviner...
Vous souvenez-vous d'un soir où je vous ai parlé d'un certain
Carlo, et d'une partie de boules ? Oui ? Eh bien ! ce Carlo, en
débarquant à Buenos Aires, il a rencontré une payse, ils se sont
mariés, puis il s'est livré à l'élevage, comme on le fait dans ces
1545 grands pays. La chance est venue, il a fait fortune, et douze
enfants, dont six garçons et six filles, car c'est un homme d'or-
dre ! Le plus âgé des fils nous est arrivé il y a deux mois. Un
dimanche, Miquette et lui, ils se sont rencontrés. Pour un coup
de foudre, ça a été un coup de foudre... Les noces, je ne vous
1550 dis que ça ! Elles ont duré quarante heures. La Lucia s'est trop
dépensée, vous imaginez, sur ses jambes, pendant tout ce

1529 Il arrêtera quand il s'adressa tout à coup à moi : <...> haut, souffre de ses jambes. C'est une bonne femme, la Lucia. Mais vous savez, les jambes ! Pour <...> Amériques. Buvons, bounn [A diou], sauf respect... // Et Michel avala un grand verre de vin, d'un coup. Puis il reprit, en s'adressant toujours à moi : – Et 1540 II mille, vous qui écrivez des histoires... Non <...> deviner, c'est juste ! Vous <...> boules ? Peut-être, oui, non ? Eh bien, ce <...> mariés – il avait le cafard, vous comprenez – puis il s'est [R <mots illisibles> A livré à] l'élevage 1544 II élevage, la chance <...> fortune. Le fils aîné est venu au pays, il y a deux mois. Un dimanche, il a rencontré ici Miquette, et bounn diou, pour le coup de foudre, ça a été le coup de foudre... Alors les noces III¹ [R il a eu de la chance] la chance <...> fortune. Son fils aîné est arrivé au pays il y a deux mois. Il a rencontré Miquette, ici, un dimanche, et bon diou, pour le coup de foudre, ça été le coup de foudre... Buvons au bonheur de Miquette <fin de III¹>

temps ! Trois curés sont venus boire le vin d'honneur, celui d'ici, celui d'Anthéor, celui d'Agay. Il est venu des pêcheurs de tous les coins de la côte, de Cavalaire à Menton, et nous avons eu même des parents de la haute montagne, de Thorens, etc. C'était plus beau qu'à nos propres noces... 1555

Nous déjeunâmes sous un immense parasol, devant la mer. Des mouettes criardes voletaient sur la mer, autour des bouées. Soudain elles accoururent vers nous, se posèrent partout sur notre table, et battant des ailes, elles entourèrent Nariska ; Nariska fut auréolée de grands éclairs blancs, elle leva ses beaux bras, rougit, et dut se réfugier dans le bar de Michel. 1560

Grégor me dit :

– Te souviens-tu, au lendemain de notre rencontre avec Nariska, au petit cabaret de l'amiral, tu m'avais confié qu'il te semblait l'avoir aperçue quelque part, et que j'avais moi-même reçu la même impression, eh bien !... 1565

– Eh bien ?

1552 II venus, celui d'ici celui d'Anthéor, celui d'Agay. *Ils ont bu le vin d'honneur. Tous les pêcheurs de la Côte sont venus, de tous <...> parents de la [A haute] montagne, de Thorens, etc. Je dois vous avouer que c'était plus beau qu'à mes propres [R noces] noces. La Lucia [R <illisible> A l'a remarqué] aussi. La vie, c'est comme ça, mais il y a toujours de la joie en réserve, non ? // Nous 1557 II Nous déjeunions sous <...> bouées blanches. Puis elles vinrent vers nous, elles se posèrent sur notre table, [R et] battant des ailes, elles entourèrent Nariska, et Nariska <...> blancs, et Nariska leva ses [A beaux] bras II <p. 126² du manuscrit II > Portrait de la mère. <souligné> Des mouettes voletaient sur la plage. Elles vinrent à Nariska, l'entourèrent de leur vol dur et [R préci] précipité, battirent des ailes et se posèrent autour de ses mains, de sa robe. Leur bec aigu <fin du passage> 1562 II <Le manuscrit II comprend trois pages 134, soit : 134¹, 134² et 134³. 134¹ :> bras blancs, rougit, rit, et dut s'enfuir dans <...> me demanda : – Où as-tu rencontré Nariska ? – Je n'ai jamais rencontré Nariska avant Constantinople, [R et A avant] les deux sœurs, avant toi. – Où l'as-tu rencontrée ? – Je ne sais pas, je n'ai jamais vu Nariska avant de... – Tu l'as rencontrée. Où, dis-le moi. Je le veux, tu entends, je le veux... Je l'ai rencontrée, moi aussi... Les mouettes s'étaient envolées. La mer était bleue. Le soleil tournait [A lentement] autour du parasol, vers l'est II <134² :> bras blancs, rit, et dut s'enfuir vers le bar de Michel. // Grégor alors me demanda : – As-tu déjà rencontré Nariska, autrefois ? – Non. – Tu mens ! – Je ne mens pas. Deviens-tu fou ! – Te souviens-tu du portrait de ma mère, à Paris ? II <134³ :> bras blancs, rit, et dut s'enfuir[R,] dans <...> me [R disait] demanda : – Où as-tu rencontré Nariska ? [R Je compris A J'ai compris] à cette minute même où j'avais vu <souligné> Nariska. – Chez toi. À Paris. C'est le portrait de ta mère. La ressemblance est [R frappante A hallucinante.] C'est extraordinaire...*

1570 – J'ai découvert le secret. Tu as rencontré Nariska chez moi, à Paris. Ou du moins, l'image de Nariska... Cette grâce un peu alanguie, ce port de tête, ces gestes retenus, comme timides, ce pli mélancolique de la bouche, et le rêve du regard !...

– Le portrait de ta mère ?

1575 – Le portrait de ma mère... Mais je vais te confier également ceci, qui tient des hasards miraculeux : ma mère aussi charmait les oiseaux...

Nariska me dit un jour :

1580 – Non. Cela ne peut pas durer. C'est trop beau, trop intense...

– Épouse-le.

1585 Nous étions sur la plage de Juan. Nariska était blanche comme la fleur de l'acacia, comme la dernière chute de neige. Le soleil ne l'atteignait pas, ne mordait pas son visage, sa chair. Elle était comme irréelle.

– Je n'épouserai jamais Grégor.

– Tu ne l'aimes pas.

1569 II < suite du manuscrit II, p. 135 :> *Nariska ne revenait pas. Soudain j'eus comme une illumination subite : – Mais [R c'est chez toi, idiot ! A ... Mais c'est chez toi...] La même chevelure, le même regard c'est cela, c'est le portrait de ta mère, sauf le pli de la bouche, le... Je crus vraiment que Grégor devenait fou. Il me saisit par les épaules, m'embrassa, courut vers le bar de Michel. Il me dit plus tard : – [R Tu es génial AR magnifique] Tu as découvert le secret. Je n'aurais jamais pu aimer une autre femme qu'elle. Je l'aime, je l'aime. Et je sais pourquoi maintenant je l'aime. Ce pli mélancolique de la bouche, cette... ces gestes [A retenus] des bras, ce port de tête, etc.... Je l'aime. Je l'emmènerai un jour devant le portrait de ma mère. Sais-tu, ma mère* II < p. 136² du manuscrit II :> *bras, ce port de tête, ces... Grégor aimait précisément < fin du passage> 1577 I oiseaux... < suivi de trois astérisques> II oiseaux ? < trois points> // Nariska 1579 II C'est trop fort, c'est trop beau. Non... – Pourquoi n'épouses-tu pas Grégor ? – Je l'aime – Épouse-le ! Nous étions sur la plage. Elle était blanche [R < illisible> A comme la fleur de mimosa, comme la dernière chute de neige.] Le soleil ne [R pouvait pas < illisible>] l'atteignait pas, ne brûlait pas sa peau, sa chair*

– Ah ! Je te défends de dire cela. Je ne l'aime pas !... Si seulement tu pouvais comprendre, deviner... Je le vois partout, je le vois dans mes songes, son image ne me quitte jamais, je rends grâce au Ciel pour sa clémence, ah, mon Grégor, si beau, si parfait... Je l'aime et il m'aime. Je l'aime et il quête mon sourire comme s'il était le mendiant et moi la reine, il m'aime et je quête son sourire comme si j'étais la mendicante et lui le roi, en toute humilité... Ah ! bénis soient le Ciel et Grégor... Mais lui, Grégor, je ne l'épouserai jamais.

– Tu es insensée. Tu sais que Grégor est perdu sans toi.

– Je sais que sans moi Grégor se perdra, mais je sais aussi qu'il se retrouvera. Et c'est parce que je l'aime que je partirai un jour, et sans retour. Un jour prochain... Je compte sur toi pour veiller sur mon Grégor. Je t'aviserai de mon départ. Lui n'en saura rien. Ah !... mon cœur est déjà déchiré, torturé, sanglant... Si tu savais comme je l'aime.

Après un silence Nariska reprit :

– Tu sais, la neige de mon pays. Elle commence à tomber à l'automne, elle continue de tomber tout le long de l'hiver, elle s'accumule, s'amoncelle, atteint les plus hauts degrés... Notre amour a atteint les plus hauts sommets, les plus purs. Il n'est pas possible d'aimer davantage sans que l'âme même éclate... Mais cependant toutes les neiges finissent par fondre,

1589 II pouvais *savoir*... Je rends <...> parfait... *Qu'il soit béni mille fois, que le Ciel soit béni mille fois. Je l'aime et il m'aime.* [R Il m'] Je <...> reine, en toute humilité, il m'aime <...> sais que sans toi Grégor est perdu. – Je III^l <début de III^l> : Elle secouait la tête : « Ah, mon cœur [A mon petit cœur] mon [R petit A cher] cœur : [A Ah Grégor. Comme] je l'aime ! Je le vois dans mes rêves, je le vois partout, je rends <...> parfait... *Qu'il soit béni mille fois, que le Ciel soit béni mille fois !* Je l'aime <...> et [R que j'étais] moi la reine, en toute humilité, et je l'aime et je quête <...> Grégor... – [A Mais...] Ses yeux étincelaient. <fin de III^l> 1599 II retrouvera et [R <mots illisibles>] c'est l'essentiel. Et <...> jour, [R et] que je ne le reverrai plus [R <illisible>]. Un jour prochain... Et ce jour-là, je compte sur toi pour veiller sur Grégor <...> déchiré [A torturé, sanglant]... Si tu savais comme je l'aime... Mais il le faut. // Je n'osais pas le croire. Je n'imaginai plus Grégor sans elle. Je n'imaginai plus Grégor sans Nariska, sans l'Amour. Après II <p. 126^l du manuscrit II > : Je n'osais pas le croire <encadré de traits> 1605 II pays. Elle tombe à l'automne, elle tombe à l'hiver, elle s'accumule, [R s'amoncelle A s'amoncelle,] atteint les plus hauts niveaux... Notre <...> sommets. Il n'est <...> même n'éclate... Mais les <...> blancheurs. L'Amour ne peut

et il arrive un matin de printemps que la prairie rousse a dévoré leurs blancheurs. L'amour, comme les neiges, ne peut pas durer...

1615 – Grégor parlait ainsi avant de t'aimer. Il sait aujourd'hui qu'il se trompait... Et tu oublies qu'il y a les neiges éternelles !

– Il y a les neiges éternelles, mais les humains n'y vivent pas. Non... Mes décisions sont irrévocables.

– Tu veux tuer Grégor.

1620 À peine eus-je prononcé ces mots que je les regrettai. Nariska tourna brusquement son visage vers le mien. Ses yeux étincelaient de fureur :

– Je devrais te cracher au visage, je devrais...

1625 Sa bouche tremblait d'indignation, de colère. Elle m'avait saisi le bras, et je sentis ses ongles s'enfoncer dans ma peau. Puis elle renversa soudain sa tête sur ses genoux et se mit à pleurer doucement, à petits sanglots tendres.

1630 La mer continuait son bercement d'enchantement, des voiles blanches couraient sur l'horizon, le ciel était pur et bleu, toute la beauté du monde était là, devant nous, sous nos yeux, et Nariska pleurait pour des beautés qu'elle savait déjà vouées à la perte, pour des beautés que le cœur instable de

1615 II qu'il y a [D des S les] neiges éternelles ! – Il y a [D des S les] neiges <...> Non... – Tu veux 1618 II Tu veux tuer Grégor. *Je regrettai aussitôt mes paroles car je vis pour la première fois Nariska s'emporter. Elle tourna <...> mien, [A et] ses yeux [R <illisible>] étincelaient de fureur : – Je veux te cracher au visage, je veux... Ses lèvres tremblaient. Elle <...> bercement insensible, je voyais des voiles blanches à l'horizon, toute la beauté <...> nous, et Nariska pleurait pour des beautés [R déjà <illisible>] qu'elle savait déjà [R <illisible>] vouées <...> instable des hommes se [D refusait S refuse] de [R <illisible> A garder] dès qu'il les a saisies, étreintes. J'attendis qu'elle se calmât. Elle me dit [R ensuite A alors] d'une <...> comprendre. Mais si tu ne comprends pas, qui comprendra ? Tu as aimé <...> arrivé avec Nancy ! Je ne blâme pas. Je ne juge pas. <...> baisers [A légers] de mes cousines qui aimaient Grégor, pour <...> vérité. Tu es un homme. Grégor aussi est un homme. Je vais bientôt partir. Toi aussi, il ne faut pas que tu juges... Je <...> disais tout à l'heure que je voulais tuer Grégor... Tu m'as fait mal... Pardonne-moi. J'ai été faible. Mais je dois [R <illisible> A te] dire ceci, et je pense de toutes mes forces ce que je vais te dire. [R <illisible>] Si je tuais Grégor, je me tuerais moi-même, mais je préférerais nous tuer que de tuer l'Amour. Et nous tuions l'amour, si... Comprends-[A tu enfin ?] // Grégor II <p. 136² du manuscrit II :> Tu le tueras. Je tuerais qui viendra contre notre amour. Même lui*

l'homme se refuse de nourrir, de garder, dès qu'il les a étreintes et saisies. J'attendais qu'elle se calmât. Puis elle me dit, d'une voix d'enfant triste :

– Tu es notre ami. Et tu ne sembles pas comprendre. Et qui comprendra, si... Toi-même, tu as aimé. Oui, Grégor me l'a raconté. Eh bien, qu'est-il arrivé à propos de Nancy ? Je ne juge pas, je ne blâme pas. Mais tu as aimé Nancy, et il a suffi des baisers légers de mes cousines pour te faire oublier le baiser de Nancy. Non, non, ne te récrie pas. Tu sais que c'est la vérité. Tu n'es qu'un homme. Comme Grégor... Je vais bientôt partir. Je sais ce qui doit être. Tu me disais à l'instant que j'allais tuer Grégor, et tu m'as fait mal comme je n'ai jamais eu mal. Mais je dois te dire ceci, et je le pense de toutes mes forces : si je tuais Grégor, ce serait me tuer moi-même. Et je préférerais encore la mort que de tuer notre amour... Ne parlons plus.

Grégor sortait de la mer, gravissait la plage. Ses cheveux bouclés, dorés, étincelaient sous le soleil. Il s'avancait vers nous, et il regardait Nariska avec une telle intensité de bonheur et de joie que j'en fus épouvanté. Il la pressa contre lui. Et je vis son regard, à elle, l'œil d'une biche à l'hallali.

Je ne les revis jamais plus.

Les histoires vraies, ainsi que s'exprimait Michel le pêcheur, ont souvent un dénouement que le souci de la mesure et l'art de la composition seraient justifiés de repousser. Mais

1647 I Grégor <...> plus <trois astérisques> // Les II Grégor gravissait la plage. Il sortait de la mer. Ses <...> soleil. Il était éclatant de joie, de jeune beauté [A radieuse]. Il s'avance vers <...> bonheur que j'en fus épouvanté. Je vis le couple, lui la pressant sur son épaule, à gauche, du côté du cœur. Et je vis son œil [A à elle.] l'œil d'une biche [R <illisible> A à l'hallali.] Je ne les [A ai] jamais revus depuis. <suivi de trois points> // Les II <p. 126¹ du manuscrit II :> que j'en fus épouvanté <souligné> 1653 II Les histoires vraies [R comme disait A ainsi que s'exprimait] Michel <...> repousser. Mais je raconte ici une histoire [R <illisible>] authentique que j'ai vue se dérouler [A sous mes yeux et je veux finir de la raconter] sans les [A tempos <souligné> et les] rythmes exigés par [R une <illisible> littérature ce qu'on est convenu d'appeler de la bonne littérature les moyens les principes] les [R moyen AR ressources A moyens R de ce qu'on a convenu d'appeler A qui font paraître-il] la bonne littérature. II <p. 126¹ du manuscrit II :> Les histoires vraies [R n']ont parfois [R pas le dénouement A parfois un dénouement R que l'art de la composition et] que le souci de la mesure et l'art de la composition [R <illisible> se refusent à admettre A seraient justifiés de repousser. Mais ceci est une histoire vraie.]

ceci est une histoire authentique, et je me permets de négliger les rythmes et les tempos exigés par ce qu'on est convenu d'appeler littérature.

1660 Je fus rappelé à Paris. Je reçus, quinze jours plus tard, un court billet de Nariska : « *Je serai déjà partie quand tu liras ce mot. Viens veiller sur Grégor. Tu es notre seul ami. Je compte absolument sur toi. Je t'embrasse comme je ne t'ai jamais embrassé. Mon ombre va rejoindre les Ombres. Adieu.* »

1665 Je pris le premier train pour Toulon. La concierge de Grégor me dit :

– Le prince Garinov a quitté les lieux. Il a dû se passer quelque chose, je ne sais pas, mais... Il avait le visage plus blanc qu'un suaire, des yeux effrayants... Il m'a laissé cinq mille francs de pourboire. Un vrai prince, celui-là, comme dans les livres...

1670 J'allai partout où je croyais pouvoir trouver quelques traces de Grégor. Ce fut inutile. À Marseille, je fis faire une petite enquête – nom, photos, etc. – sans plus de résultats. Le commissaire de la police me dit :

– Votre ami s'est peut-être engagé dans la Légion ?

1675 Je lui répondis :

– Si les fonctionnaires de la police deviennent romantiques, où allons-nous ?

Et nous bûmes un fort bon *pastis* à la terrasse d'un café de la Cannebière.

1659 II Paris. *Quinze jours plus tard je reçus [R une lettre de Nariska] un court billet de Nariska. Elle m'écrivait : – Quand tu recevras ce mot, je serai partie. Viens veiller sur Grégor. Je compte absolument sur toi. Tu es mon seul ami. Je t'embrasse <...> ombre va se replier parmi les ombres. Adieu.* 1663 II Adieu. // *Trois jours après j'étais à Toulon. [R Je cherchai Grégor. Sa concierge A La concierge de Grégor] me <...> lieux. Il m'a donné dix billets comme pourboire. Il n'y a plus de [R clients A locataires] comme ça. C'est un [R vrai] grand seigneur, un vrai prince des romans... J'allai au Caveau, [A le fameux bar de Toulon dont il était un habitué.] J'allai au Café de la Rade [A dont il était le client fastueux, j'allai partout où je croyais trouver quelques indices de Grégor.] je ne vis nulle part les traces de Grégor. À Marseille, plus tard, je fis 1674 II Légion ! Et il se mit à rire. Je ris également. Très romantique, trop romantique. Et nous allâmes boire un pastis au bar de l'hôtel de Noailles. // Je revins à Paris. Je reçus*

Plusieurs mois s'étaient passés quand je reçus une lettre de 1680
 Natalie. Elle venait d'épouser un riche commerçant grec. « Je
 suis devenue sérieuse, écrivait-elle, et j'adore mon mari, qui est
 généreux et bon... Livadia chante maintenant chez Saoud, et
 elle m'inquiète... Notre pauvre père est mort. Nous l'avons
 trouvé un matin dans son lit. Rien n'était dérangé. Il a dû 1685
 s'éteindre en dormant, sans douleurs. J'ai aussi à t'apprendre
 une autre douloureuse nouvelle : notre cousine Nariska nous
 a quittés pour un monde meilleur. À son retour de France, elle
 s'était réfugiée à Scutari, dans un petit pavillon qui donnait sur
 la mer. Elle vivait entourée d'oiseaux. On nous a rapporté qu'à 1690
 la minute même de sa mort, tous ses oiseaux, qu'elle n'avait
 jamais consenti à garder en volière, se sont envolés ; on ne les
 a jamais revus. Il y avait même là une vieille perruche, qui
 pouvait à peine battre des ailes. Mais elle non plus n'a jamais
 été retrouvée... Nous nous proposons, mon mari et moi, de 1695
 faire un petit voyage en France l'hiver prochain. Tu nous
 montreras l'"Olympia", les "Folies-Bergères", le Louvre, le
 "Bœuf sur le Toit". Je raffole des poèmes de Jean Cocteau.
 Est-il vrai qu'il fume l'opium, qu'il fait scandale à Paris ?... Que
 devient Grégor, que j'ai cru aimer ? Et toi, que deviens-tu ? 1700
 Écris... »

1681 II épouser un [A riche] commerçant grec. « Je suis devenue sérieuse,
 m'écrivait-elle. J'aime mon mari. Il est généreux bon. Il a même un petit ventre
 assez cocasse. Livadia chante maintenant chez Saoud. Je crains pour elle... Notre
 père est mort. Nous l'avons trouvé un jour dans son lit, nous avions changé les
 draps la veille, les draps étaient ceux de la veille, [R non] non froissés, il est mort en
 dormant, sans douleur, tout droit... Que devient Grégor, que j'ai aimé, que deviens-
 tu, toi, que j'ai failli aimer... Souviens-toi. Nos baisers étaient comme ces fleurs que l'on
 cueille au matin, qui sont flétries le soir. Mais ces fleurs ont un parfum qu'on ne retrouve
 nulle part ailleurs. ...Tu sais, j'aime mon mari. Il me passionne. Nous avons fait le
 projet d'aller bientôt en France. Tu nous montreras Paris, [A le Louvre], le Bœuf sur
 le Toit 1698 I Bœuf sur le Toit <...> Écris... » <trois astérisques> II
 <p. 146² du manuscrit II, qui reprend le texte de la p. 146¹ :> le Bœuf-sur-
 le-Toit. Je raffole <...> vrai qu'il fait scandale à Paris, qu'il fume l'opium !... Que
 devient Grégor, que j'ai [R imaginé A cru] aimer ? <...> Écris... » <trois
 points> II Bœuf-sur-le-Toit... Je raffole de [A Jean] Cocteau, de ses poèmes. Est-
 il vrai qu'il est le scandale de l'Europe, depuis le fameux procès d'Oscar Wilde ?... Je
 veux t'apprendre une nouvelle navrante. Notre cousine Nariska est morte aussi. Je l'ai
 vue une fois, deux fois, à son retour. Elle était comme si elle ne nous reconnaissait pas.
 Elle vivait parmi ses oiseaux. Elle en avait 92. Ses fenêtres étaient toujours ouvertes,
 mais aucun de ses oiseaux ne s'enfuyait. Le soir de sa mort, ils sont tous partis... On ne
 les a jamais revus. Il y avait même là une vieille perruche qui volait à peine. Mais elle
 non plus [R n'est jamais] n'a jamais été retrouvée. Je t'embrasse et Livadia t'embrasse.
 Nous embrassons Grégor. Écris... // Et le rideau est tombé sur nos vies. <trois points>

L'année suivante, au cercle français de Marrakech, un officier de la garnison, qui nous racontait les opérations des derniers mois dans certaines régions encore dissidentes de l'Atlas, conclut :

– En somme, le nettoyage est à peu près terminé. Lyautey peut être fier de son œuvre. Le Maroc est enfin pacifié. Nos pertes du dernier mois, par exemple, si l'on considère la grandeur des efforts accomplis, sont minimes. Seize hommes. Voici la liste de leurs noms.

Le rapport passa de main en main. Quand je le parcourus à mon tour, je vis s'y détacher soudain, comme bondissant du papier, le nom de Grégor Garinov. Une citation l'accompagnait : « Légionnaire d'un admirable courage, toujours volontaire pour les missions périlleuses. A trouvé une mort glorieuse le 7 octobre 1929 alors qu'il montait un des premiers sur la position que devait occuper sa compagnie. »

L'officier me permit d'examiner les effets rapportés de l'expédition. Je vis le sac de Grégor. Il contenait un paquet de cigarettes turques, un trousseau de clefs, un mot d'un camarade

1702 II <p. 146² du manuscrit II :> L'année suivante, [R <illisible>] au Cercle français de Marrakech, le commandant de la garnison, qui nous racontait [R certaines A les] opérations des derniers mois dans les parties encore dissidentes de l'Atlas, [R ajouta A conclut] : « En <...> près fini. Le maréchal Lyautey <...> pacifié. [R Les] Nos pertes du dernier mois <fin du passage> II [A Un an plus tard environ,] un soir, au Cercle [A Français] de Marrakech, à l'heure [R des cocktails A de l'apéritif], le commandant de la garnison nous dit : – Il y a [R eu A eu] un coup dur. Des chleus de la dissidence ont attaqué et pris [R une A un] petit fort [A à quarante kilomètres R d'ici A d'ici dans la montagne,] où nous avions quinze hommes. Un seul de ces hommes [A blessé grièvement] a pu rejoindre la ville. Il [R se meurt A est mort hier soir R Je viens de le voir] [D C'est S C'était] un homme. Il [R a leurs A avait eu leurs] sales plombs empoisonnés dans le ventre. Un type magnifique [R Mais foutu, naturellement] [D C'est S C'était] un Russe. Il [D ne S n'a] [R dit rien A rien dit...] Bon, c'est à vous le cornet. // Nous jouions [R aux dés] le prix des consommations [A aux dés]. Je jouai, je gagnai. Puis je demandai au commandant : – Vous avez la liste des noms de ces hommes ? – Elle est [A inscrite] au tableau, dans le hall... [R <illisible>] // J'accourus à l'hôpital, mais [R le cadavre de] Grégor, et c'était dans les grandes chaleurs de l'été, avait été déjà enfoui [A militairement] sous les sables brûlants [A et froids] du Maroc. Il n'avait rien laissé, pas un mot, pas un souvenir. [R son sac de soldat A sa giberne] contenait un vieux paquet de cigarettes [A américaines AR des Lucky Strike] [R <illisible> quatre] il en restait quatre, [R il y avait <illisible> clé <illisible> A il y avait des R clefs A clefs,] une photo stéréotypée d'une petite Arabe [A nue] un mot d'un camarade signé « Jef » sa [R feuille A carte] d'identité, le dessin [A gauche] d'un oiseau sur un carton. <suivi du symbole de fin de chapitre> 1720 I camarade signé « Jeffe » <Texte de base : camarade Jeffe ; nous rétablissons les guillemets.> <...> dessiné. <trois astérisques> II <Voir à l'Appendice III, fragment VI, p. 334, un épisode faisant suite à celui-ci, terminé par trois points, qui ne figure pas dans le texte de base.>

« Jeffe », son matricule, un petit carré de carton sur lequel un oiseau était maladroitement dessiné.

... Et ce fut encore à Cannes que je revis Nancy. Elle était toujours aussi belle, mais son regard semblait meurtri, lourd. Elle était vêtue de sombre. J'appris qu'elle dirigeait un sanatorium pour enfants tuberculeux, qu'elle avait elle-même fondé sur les hauteurs de Cannes. Elle consentit à venir dîner avec moi. Elle accepta un doigt de champagne, comme Nariska. Elle me demanda soudain :

– Et Grégor ?

J'hésitai d'abord, puis :

– Il faut que je te dise, à propos de Grégor, que...

Elle m'interrompit :

– Je sais, je sais. Il parcourt le vaste monde. Tu vas me dire qu'il est en Australie, en Chine, au Brésil... Mais cela n'im-

1723 II Et je revis tout de suite Nancy. Elle était toujours aussi belle, mais la meurtrissure de l'âge se marquait sous ses yeux, autour de ses yeux. Elle était séparée du monde. Elle avait [R une <illisible> A une] robe genre Armée du Salut, avec cette [A sorte] de petit col sec et droit. Elle avait fondé un sanatorium pour enfants tuberculeux, au Casinet. Elle consentit, malgré sa sévérité, à venir dîner avec moi, un soir. Nous prîmes un peu de champagne, pour finir le repas. Elle me dit soudain : 1730 II Grégor ? – Je voulais te dire à <...> m'interrompit du coup. [R Nancy <mots illisibles> – Je ne te demande pas ce que tu me dois me dire à propos au sujet de Grégor <mots illisibles> A Parle-moi tout de suite de Grégor, veux-tu ?] Je n'ai jamais aimé personne que lui. [A Elle frissonnait sous sa robe sombre.] Tu le sais, toi. Si je ne l'avais pas aimé, je l'aurais aimé. Mais c'est ainsi, dans la vie... Tu sais, mon cher, chéri, mon tendre agneau, comme je t'ai donné de moi. Mais Grégor je l'aime, lui, je l'aime. Tu entends, je l'aime. Tu sais, mon agneau béni, et je sais aussi, que Grégor parcourt 1734 II monde. Il peut être aujourd'hui en Australie, en Chine, au Canada, en Nouvelle-Zélande, il peut être partout et nulle part, mais je sais qu'il me reviendra. Qu'il me reviendra, et que mes bras lui seront toujours ouverts et que... // Je lui <...> il faut que tu te dises que Grégor est... Nancy m'interrompit tout de suite. – Tu vas me dire qu'il aime une autre femme. Cela m'est indifférent. Il me reviendra. Tu sais, mon tendre agneau, qu'il me reviendra. Tu sais aussi que nous avons eu, toi et moi, tout l'amour ensemble sans avoir l'Amour... J'aime Grégor. Je l'aime. C'est inexprimable. [R Si je savais qu'il] Je l'attends. Je n'ai jamais baisé la bouche d'un homme depuis lui, depuis [R son] sa fuite... S'il me manquait un jour, je mourrais. Je te le jure. Je suis prête pour lui, et chaste [A et pleine de vie et d'ardeur.] et je sais qu'il va revenir. Ah, Grégor, mon Grégor... // Je tentai [R <illisible> A d'interrompre] Nancy. Mais de me répéter : – Tu vois, j'ai cent trente orphelins. Ils me doivent tous la vie. Mais si un jour j'apprenais que Grégor ne reviendrait pas, ne reviendrait jamais vers moi, à moi, je me tuerais. Dieu me pardonnera. // Je

porte pas. Je sais qu'il me rejoindra, qu'il me reviendra. Et il sait que mes bras lui seront toujours ouverts...

Ses yeux avaient repris leur animation d'autrefois. Je lui dis :

1740 – Mais non. Laisse-moi te parler. Je dois t'annoncer une chose qui va te peiner atrocement... Enfin, il faut que tu saches...

1745 – Non, tais-toi. Tu vas me raconter qu'il aime une autre femme... Mais cela m'est indifférent. Car je sais qu'il me reviendra. Je l'aime. Je l'aime d'une façon inexprimable. Si l'espoir de le revoir me manquait, je te le jure, je n'aurais plus la force de vivre... J'ai quarante orphelins, que je soigne comme si j'étais leur propre mère. Et je suis attachée à eux plus qu'à tout au monde, excepté... excepté Grégor. Mais si un jour j'avais
1750 la certitude que Grégor ne reviendrait plus, je mourrais. Comprends-tu ?... Allons, je dois rentrer.

Je n'ai pas eu le courage de dire à Nancy la vérité. Je l'ai laissée dans son illusion, dans son espoir. Ai-je eu raison, tort ? Aujourd'hui même, depuis toutes ces années, je ne le sais pas
1755 encore.

Mais vous qui lisez ces lignes, qu'auriez-vous fait à ma place, dites-moi ?

1752 II Nancy que Grégor était mort. [D Dix S Douze] ans se sont passés depuis ce temps. Je n'ai pas revu Nancy. Et je n'aurais pas davantage le courage de lui annoncer la mort de Grégor. [R Nancy a-t-elle vécu A Avais-je condamné Nancy à vivre] dans l'illusion, l'espoir. Ai-je été moi-même coupable ? Mais vous qui lisez [A et qui savez que la vie n'est pas un roman] qu'auriez-vous fait à ma place, dites [R le] moi ? [A et soyez indulgents.] Ai-je eu raison, tort ? [A le poids de] nos [R vrais A véritables] péchés [AR véritables] sont si lourds !... [A est si lourd. de ceux qui nous condamneront est si lourd !] <fin du manuscrit II ; voir Appendice III, fragments VII à X, p. 334-343.>

10 mai, Chine, 34.

Mon cher papa.

C'est la première fois, depuis des années, que je ne vous ai pu télégraphier mon bon voeu d'anniversaire. Vous m'avez écrit, mais j'arrive de la partie la plus reculée de Chine, où il n'y a ni postes, ni télégraphes, et avant-hier, le 8, je redescendais le haut fleuve à bord d'une jonque chinoise ~~nommée~~ ~~de laquelle~~ ~~s'élevait~~ ~~en~~ ~~beaux~~ ~~ou~~ ~~faisaient~~ ~~briller~~ des papiers volants pour écarter les mauvais esprits. C'est ainsi. J'en ai allié jusqu'à Kia-Ting, au pied des marches tibétaines. On ne peut pas aller plus loin. Je ne puis vous raconter ce que j'ai vu, cela prendrait des heures. Tout est étrange, énorme. J'en ai vu passer trois canots, sans voir un homme blanc, toujours ces jaunes (qui sont ici cette saison tous nus) en cette atmosphère insupportable d'être foudroyé par le soleil, de ne plus être soi. J'ai fait une semaine à dos de mulet, et ai été à bord d'une jonque de douze rameurs, sur un confluent du Yang-Tse. Je faisais une chaudière sans nom. Non, au lieu d'un feu de bois on se chauffe d'une grande cuvette, et un de nos hommes, blanc, est tombé par-dessus bord. On ne le ramène jamais. Ici, le riz ne compte pas. J'ai vu femme de ménage de cadavres au fil de l'eau, goulus, rongés, fumeurs d'opium, dans cette région, communiste, soldates, bandits, c'est la même chose. J'ai fait deux fois de voyage avec un "général" qui portait un carabine, deux revolvers à sa ceinture, et qui marchait pieds nus. Ses quatre concubines le suivent en chaise à porteurs. Il voulait m'en échanger une contre une paire de boutons de manchette que j'avais achetés à Canton. Je lui en ai donné, sans exiger le don, ce qui m'a

LE RIRE

Le major D..., du consulat britannique de Shanghai, un petit homme râblé, gras, au cheveu jaune et rare, s'arrêta brusquement de discourir. Il y eut, ponctuées par les notes grêles
5 d'une machine à écrire, de longues minutes de silence. Cependant je continuais de me taire. Le major semblait exaspéré. J'admirais la souplesse et la diversité de son jeu. Il eût fait un excellent comédien. Il reprit, mais sans conviction, et parce qu'il appartenait sans doute à cette espèce d'hommes que le silence
10 accable et dans quoi leur dignité paraît se diluer :

– Mais enfin, vous me comprenez, ou non ? Ma parole, on dirait que vous ne m'écoutez pas. Dites quelque chose, voyons ! À quoi diable rêvez-vous ?

– Je songe à Talma, lui répondis-je avec simplicité.

TEXTE DE BASE : *Avant le chaos*, Montréal, HMH, 1964, p. 153-195.

VARIANTES : I : Éditions Moderne, 1945, p. 159-201. II : *la Revue moderne*, octobre 1944, p. 11-12, 57-59, 64, 67, 69-71, 75-76, 78 (34 × 25,5 cm). Le début de la nouvelle occupe deux pleines pages illustrées. Sur la première, le titre « Le rire » apparaît dans le tiers supérieur droit, sous quatre colonnes de texte. Viennent ensuite quelques lignes en exergue : « Une histoire fantastique, que l'auteur a vécue personnellement, et qui a pour théâtre, cette Chine toujours mystérieuse... », suivies du nom de l'auteur. Au bas de la page, un dessin représentant au premier plan un homme et une femme dont on aperçoit le visage et le buste. Les traits de leur physionomie accentuent le caractère occidental pour l'homme et oriental pour la femme. À l'arrière-plan, des bâtiments couverts d'affiches en caractères pseudo-chinois et des personnages de type oriental sont esquissés. La seconde illustration occupe le tiers supérieur de la page suivante. Elle représente un Occidental vu de face, visage froncé, vêtu d'un veston cravate, l'index pointé en direction d'un groupe d'allure négroïde. Le reste de la nouvelle se déroule sur une ou deux colonnes de pages abondamment occupées par des annonces publicitaires ou par des jeux questionnaires.

– À Tal... À Talma ?

Je crus qu'il allait suffoquer.

– Talma, Talma. Qu'est-ce que c'est que ce Talma ?

Je lui récitai comme une élève récite une leçon par hasard bien apprise :

– Talma était le meilleur tragédien de son temps. Il savait exprimer toutes les passions, et surtout celles qu'il ne ressentait pas, avec l'aisance la plus merveilleuse. En outre, il était l'ami et le protégé de ce Napoléon que vous admirez tant. Il épousa, vers la fin de sa vie, une certaine veuve Petit, femme charmante d'ailleurs, et qui jouissait, parmi d'autres ravissants avantages et malgré son nom, d'une taille très élégante et très élancée. Cette adorable créature...

– Bon, bon, ça va ! Je...

Le major alluma sa pipe pour la dixième fois depuis une demi-heure. C'était une de ses manies. Il ne fumait pas, il allumait sa pipe. J'avais lu la veille une biographie de Talma.

– ... Je comprends, je comprends. Inutile d'en jeter davantage. Je goûte l'ironie, croyez-le bien, mais plus particulièrement en dehors des heures de mon bureau. Je vois que j'ai perdu mon temps. Vous êtes plus obstiné qu'une mule du Nevada. Voilà. J'ai tout simplement voulu vous prévenir. C'est mon métier. Car vous pensez bien, jeune homme, que l'on se f... assez de vos allées et venues et sans doute aussi, ceci dit sans vous offenser, de votre très chère existence. Il se trouve cependant que vous êtes sujet britannique, et que nous ne voulons pas d'histoires. Pas d'histoires, vous entendez ? Et n'allez pas compter sur nous pour vous repêcher si vous avez des ennuis. Et ici, les ennuis, ça prend souvent des proportions inattendues. C'est le pays du gigantesque. Je vous répète pour la dernière fois que nous n'avons aucune autorité du côté du Seu-tchouan, encore moins du côté des Marches Tibétaines. Nous pouvons protéger, jusqu'à un certain point, nos ressortissants dans la Chine officielle, qui est celle de Nankin, de Chiang Kai-Shek, de la Société des Nations, etc., etc., mais pas au-delà. Pour le moment, le Seu-tchouan est une province libre, et à couteaux tirés avec le pouvoir central. Il y a là un certain maréchal Liu Shian qui n'est pas précisément un homme de tout repos et...

– Pardon, major, l’interrompis-je, mais je ne me souviens pas de vous avoir demandé quoi que ce soit. C’est vous-même
55 qui m’avez invité à venir vous voir et...

– Je vous ai fait venir quand j’ai appris que vous aviez l’intention d’entreprendre ce voyage, et parce qu’il était de mon devoir de tenter de vous dissuader de le faire. Je l’ai tenté avec
60 cet énorme succès que vous constatez. D’autre part, je vous répète que vous êtes parfaitement libre d’aller où bon vous semble, et même là où les gens peu courtois, dans le feu des discussions, envoient leurs amis, de préférence surtout, il va sans dire, leurs amis les plus intimes. Il n’y a aucun règlement,
65 aucune loi qui vous en empêchent. Je sais que vous ne me demandez rien aujourd’hui, c’est entendu. Mais il se peut qu’un jour vous...

Il alluma sa pipe.

– Quel métier ! Nous avons assez d’embarras administratifs avec nos missionnaires qui semblent s’ingénier à vouloir rejoindre
70 les endroits les plus reculés et les plus invraisemblables, s’il faut en plus que nos brillants sujets des différents Dominions de la Couronne de Sa Majesté s’en mêlent et commencent à organiser des petits pique-niques individuels à l’intérieur de la Chine, ça va faire du joli ! Enfin...

75 Le major regarda le cadran de sa montre.

– Cinq heures. Fini pour aujourd’hui. Faites-moi le plaisir de venir prendre un verre ou deux au Club.

Paul Morand a écrit un jour que le Shanghai Club était le plus grand bar du monde. Un écrivain américain a là-dessus
80 rétorqué que le plus grand bar du monde se trouvait à Rio. L’enquête est ouverte. Je ne saurais régler pour ma part ce très grave problème, car je ne connais pas Rio. Mais j’ai vu beaucoup de bars, et je fais volontiers confiance à Morand, qui possède l’œil aigu du vrai voyageur. Le bar du Shanghai Club doit avoir
85 un demi-kilomètre. Derrière l’interminable zinc, les barmen jaunes, vêtus de longues tuniques blanches, debout, à l’alignement, comme une compagnie de skieurs finlandais. On y boit tous les alcools connus, on y parle toutes les langues de l’univers. Entre hommes seulement.

90 Le major m’entraîna vers une petite pièce qui lui était apparemment réservée. Un vieux boy au crâne rasé, au visage

ivoirien et ridé de femme centenaire, nous apporta le whisky-soda. Le major alluma sa pipe.

– Alors, me dit-il, ce Talma ?

– Je vous ferai parvenir sa biographie demain.

– Comment avez-vous deviné que Napoléon m'intéressait particulièrement ?

– Je n'ai pas encore rencontré de majors anglais que Napoléon laissât indifférents. Je ne suis pas méchant, je ne vous dirai pas que c'est à cause de Sainte-Hélène. Mais je parierais volontiers que Waterloo y est pour beaucoup. Un grand génie militaire, des victoires sans précédents, une dernière bataille que l'on livre et que l'on gagne et qui annihile vingt ans d'incroyables succès, il y a de quoi stimuler l'imagination et flatter l'orgueil de tous les majors anglais jusqu'à la vingtième génération. Si je vous parle de majors, et non de généraux, par exemple, c'est que l'on ne rencontre jamais de général anglais à moins qu'il ne soit à sa retraite. Et alors il est devenu si vieux qu'il n'a à peu près plus de mémoire, et il possède un caractère exécrationnable parce qu'il se trouve toujours dans sa famille un petit-fils ou un petit-neveu qu'il s'est juré de déshériter s'il épousait cette petite actrice de Londres ; le polisson l'a épousée, et voilà que le vieux général est très embêté, sacrebleu de sacrebleu, car il aime bien ce polisson, et il ne décolère plus parce qu'il y a cette satanée promesse qu'il sait qu'il ne tiendra pas. De plus...

– Êtes-vous toujours aussi bavard ?

– C'est un peu le whisky. Mais c'est aussi ma revanche. Vous m'avez parlé une demi-heure exactement cet après-midi sans reprendre souffle, et rendez-moi cette justice que je vous ai écouté dans le plus rigoureux silence.

Le major eut un grincement de gorge qui pouvait à la rigueur passer pour une sorte de rire. Il alluma sa pipe, frappa dans ses deux mains, la centenaire fut auprès de nous, telle une apparition, venue de nulle part, soudaine et miraculeuse.

– Comment le trouvez-vous, me demanda-t-il, pendant que le boy versait l'alcool dans les verres ?

– Le whisky ? Fameux. Je ne crois pas en avoir jamais goûté de pareil, sauf peut-être à Londres...

130 – Londres, ça n'existe pas pour le whisky. Celui-ci me vient en ligne droite de mon patelin, en Écosse. C'est un ami qui me le fait parvenir. C'est mon seul luxe. Je n'ai pas bougé de Shanghai depuis onze ans. Et jamais mon whisky ne m'a manqué, même durant le bombardement de la ville, il y a dix-huit mois.

135 Le major vida son verre, fit claquer sa langue, alluma sa pipe et me dit soudain :

– Voilà. Je vous ai fait la leçon cet après-midi parce que j'étais tenu d'agir ainsi. Un point, c'est tout. Donc, plus de leçon. Mais... mais puis-je vous demander pourquoi diable tenez-vous
140 tellement à aller vagabonder du côté des Marches Tibétaines ? Je n'y suis jamais allé, mais ce qu'on m'en a appris ne m'a pas semblé particulièrement affriolant. Si j'étais libre comme vous l'êtes, savez-vous ce que je ferais ? C'est déjà le printemps, eh bien ! j'irais tout doucement me promener dans le Shan-tung, plus précisément à Ch'ing-tao. Il y a là une plage magnifique,
145 et deux ou trois fort bons hôtels. Et puis une colonie de Russes blancs où l'on trouve les plus jolies femmes qui soient. En outre, la bière de Tsin-tao se laisse boire très facilement ; elle est célèbre sur toutes ces mers, de Singapour à Honolulu. Et afin
150 de varier vos plaisirs, rien ne vous empêche de pousser, vers l'ouest, jusqu'à Tai-chan, la première des cinq montagnes sacrées de Chine, et de faire un petit pèlerinage à Kiufeou, afin d'honorer Confucius, et aussi un petit pèlerinage à Tcheou-hien, pour honorer Mencius.

155 – J'irai peut-être à Kiufeou et à Tcheou-hien pour honorer Confucius et Mencius, car je n'ignore point que ce sont là deux personnages extrêmement respectables, mais une autre fois. Je pars dans trois jours pour Tchentou. Et ce voyage n'a rien de mystérieux. Je veux tout simplement voir une Chine qui n'est
160 pas encore à la portée des voyageurs du tour du monde en trois mois, celle des touristes de l'*American Express* ou de l'agence Cook. Je veux voir le visage de la vraie Chine, le visage des vrais Chinois.

165 Le major eut encore ce grincement des cordes vocales qui annonçait chez lui l'expression de la gaieté.

– J'envie votre jeunesse, mais j'admire encore davantage votre candeur. Hélas ! je ne possède plus ni l'une ni l'autre. Cependant cette affreuse et très intime tragédie (elle vous

atteindra plus rapidement que vous ne le croyez) me permet de vous affirmer, si toutefois l'on peut affirmer quoi que ce soit ici-bas sans risquer de sombrer dans l'erreur la plus basse, que la nature profonde de l'homme est la même, partout, sous toutes les latitudes, et la couleur de la peau, la façon de se vêtir, de se nourrir, d'aimer, d'engendrer et de tuer n'y font d'ailleurs rien. Les mêmes instincts, les mêmes besoins, les mêmes passions habitent tous les hommes. Placez-moi un sac d'or, ou une belle femme, devant un groupe d'individus appartenant chacun à des races et des milieux différents, et s'ils sont privés de ceci ou de cela, regardez-les agir et vous m'en donnerez des nouvelles. Ah...

La centenaire vint remplir nos verres sans que le major frappât dans ses mains. Je ressentis soudain beaucoup d'estime pour le major. Son ami d'Écosse lui était fidèle, et le major me paraissait un homme d'habitudes.

— Le critère du sac d'or et celui de la belle femme me semblent un peu élémentaires, un peu gros...

— Vous préféreriez sans doute quelques savantes données métaphysiques. Mais voilà, la plupart des hommes n'ont que faire des abstractions métaphysiques. Je vous le répète, ils ne cherchent généralement qu'à atteindre certains buts élémentaires, comme vous dites, et qui sont la satisfaction de la faim, de la soif et de quelques autres appétits physiologiques qu'il est superflu de vous déterminer. Ensuite, mais seulement ensuite, ils songeront à satisfaire leur vanité, leur orgueil, leur ambition, etc. Au fond, la nature de l'homme est d'une simplicité navrante. Ce sont les littérateurs, les rhéteurs, les philosophes qui ont voulu lui prêter, lui ajouter des complications qui la diminuent et la dépassent tout à la fois.

— Vous m'accorderez cependant que les hommes ne réagissent pas tous de la même façon devant les mêmes problèmes. Devant certains problèmes essentiels comme celui... comme celui de la mort, par exemple !

Le major alluma sa pipe et vida son verre. Je crois même qu'il haussa imperceptiblement les épaules, ce qui est rare chez un gentleman éduqué à Eton et à Cambridge.

— Votre jeunesse vous excuse de parler ainsi. La mort ! Tous les hommes sont les mêmes devant la vie et devant la

mort. Pitoyables, lâches, résignés, courageux, selon les circonstances et selon leur tempérament. En somme, irresponsables, lamentablement irresponsables. La race n'a rien à voir à cela. Cherchez plutôt le secret de glandes. La petite manifestation de courage ou de couardise n'a aucune sorte d'importance si l'on considère la nature profonde de l'homme. Identique, chez tous...

215 – Vous ne me paraissez pas avoir une très haute opinion de l'homme.

– Peut-être... Mais je m'évite ainsi beaucoup de déceptions. J'exige très peu des hommes, et dois-je vous l'avouer, encore moins de moi-même, car je tiens, vis-à-vis de moi, à quelque semblant d'estime. Et n'est-il pas dit dans les Proverbes : « Car sept fois le Juste tombe » ?

Le major sortit de sa poche un petit carnet, griffonna quelques mots sur un feuillet qu'il détacha et me tendit.

225 – Voici, me dit-il. Ne manquez pas de vous rendre à cette adresse que je vous indique. À Tchentou. C'est un vieil ami. Il pourra peut-être vous être utile. Il est peut-être un peu... comment dites-vous... un peu loufoque, un peu timbré, mais...

Je lui serrai la main. Il ajouta :

230 – Vous avez raison. Il faut être têtù dans cette triste vie. Si l'on écoutait l'avis de tout le monde, on ne ferait jamais rien. Même pas de sottises. Bon voyage. Je vous souhaite de découvrir les « vrais visages » (il eut encore ce petit grincement de la gorge), et revenez me voir à votre retour, si toutefois je continue d'appartenir à ce merveilleux monde des vivants.

235

II

Le *Fou-tian*, commandé par le capitaine André Le Doüel, natif de Paimpol, battait pavillon chinois, bien que les armateurs et les commanditaires de la Compagnie fussent Français. Ce sujet, d'ailleurs, était un de ceux qui provoquait inmanquablement l'irascibilité du Breton. « Nous ne sommes même plus f... de naviguer sur ce sale fleuve sous nos propres couleurs. Ah ! Quelle époque ! Et puis, s'il ne s'agissait que de nous ! Ah, la, la ! Tenez ! Vous avez trop des dix doigts de vos deux mains pour compter les bateaux battant pavillon anglais, américain,

italien, suédois, norvégien, qui remontent le Yang-tsê Kiang. 245
 Il n'y en a plus. Il n'y a plus que des bateaux battant pavillon japonais, japonais, et encore japonais... Ces d... fils de singes ont tout accaparé, ont tout pris. Ils drainent tout le commerce du fleuve. Des milliards. Et on les accueille partout comme des sauveurs parce qu'ils réussissent à vendre leurs bicyclettes 250 quatre dollars pièce, et parce qu'ils se sont fabriqué la réputation d'avoir de bons canons. De bons canons, m... ! Comme s'il n'y en avait pas chez nous, de bons canons ! Et de penser qu'il y a encore de par le monde de bons crétins bien nourris, de braves imbéciles tout à fait sympathiques qui ne veulent pas 255 croire à la guerre, ça me soulève un peu le cœur, et, pour tout dire, sauf respect, ils me font vomir considérablement. Ah ! Malheur ! » Le Doüel « faisait » le Yang-tsê Kiang depuis dix ans. Il avait connu les aventures les plus invraisemblables. Il lui manquait deux doigts à la main droite, trois à la main gauche. 260 Les Américains n'ont pas inventé le *kidnapping*. Mais Le Doüel, d'une tenue vestimentaire impeccable, était toujours ganté de frais, hiver comme été. C'était sa forme de pudeur. Dans l'intimité, comme au Cercle sportif de Shanghai, les soirs de grands bals. L'héroïsme affiché dans les salons lui répugnait. 265 Et l'autre aussi, parmi les camarades.

Le Doüel était un homme de taille moyenne, large d'épaules, avec une sorte de masque romain, dur, et tout à coup, dans ce visage comme indestructible, un sourire d'enfant. À Shanghai, on le considérait comme le navigateur le plus habile du 270 Yang-tsê Kiang, qui est le fleuve le plus difficile du monde, et le plus tourmenté. Il pouvait avoir trente-neuf, quarante ans. En 1917, aux Dardanelles, jeune enseigne, il avait sauvé la vie de son commandant, le soutenant à la surface de la mer pendant cinq heures, le vaisseau coulé, dans des eaux plutôt froides. 275 « J'ai dû l'assommer à plusieurs reprises, avouait-il, quand il reprenait conscience, car il paralysait mes mouvements. Et c'était un gaillard peu ordinaire, qui pesait dans les deux cents kilos, et qui se débattait en diable. Il avait des éclats de *shrapnel* plein les jambes, mais ses bras avaient conservé toute leur 280 vigueur. Je n'ai même pas passé au Conseil de Guerre pour avoir frappé un officier supérieur, voilà ma veine. Mais quand on est jeune, on a toutes les veines. » Au vrai, Le Doüel avait été

décoré du Mérite maritime, de la Croix de guerre et de la Croix
285 de la Légion d'honneur. Il disait encore :

– C'était le bon temps. On se battait. On savait à qui on
avait affaire. Aujourd'hui on ne sait plus. On ne veut plus le
savoir. C'est la consigne. Surtout, ne pas se battre, surtout, ne
pas avoir d'histoires... C'est facile à dire, pas d'histoires ! Mais
290 en 1934, et en Chine !

Nous avons quitté Shanghai depuis trois jours. Par une
aube maussade et pluvieuse. Comme j'avais passé la nuit en
compagnie de mes amis, et comme les nuits de Shanghai, avec
de bons amis, peuvent être quelque peu tumultueuses, je
295 m'étais enfermé dans ma cabine et j'avais dormi. Vers la fin du
jour, je me vêtis et grimpai sur la passerelle. Le *Fou-tian* avait
délaissé les eaux du Wam-pou, naviguait maintenant dans
l'estuaire boueux de l'immense Yang-tsé Kiang. Le Doüel
m'aperçut, me salua d'un petit air ironique :

300 – Bravo ! Au moins, vous, vous êtes matinal ! Ça fait plaisir,
ça reconforte aussi, car vous êtes le seul passager blanc du bord.
Je vois que je puis compter sur vous pour les coups durs, qui
se passent généralement au petit matin !

Je lui répondis que sa confiance me flattait énormément
305 et que cette admirable ardeur dont j'avais fait preuve depuis
le début du voyage ne se ralentirait certes point.

– Seriez-vous prêt à le jurer ?

– Je suis prêt à le jurer.

Il me prit alors par le bras et m'entraîna chez lui, où nous
310 bûmes un verre ou deux. Puis nous descendîmes au carré. Nous
étions seuls à table.

– Les autres officiers ? lui demandai-je.

– Il y a le second, le pilote et l'ingénieur. Ils sont Chinois
et préfèrent manger ensemble. Ça me va. Remarquez bien
315 que ce n'est pas l'usage. Mais diable, je ne suis pas Nelson, et
le *Fou-tian* n'est pas une unité de la *Royal Navy*. J'aime mes

291 II depuis *André Le Doüel, natif de Paimpol*, pluvieuse <manifestement une coquille>

hommes et j'ai tout lieu de croire qu'ils me portent une certaine estime, c'est l'essentiel !

– Vous êtes alors le seul officier blanc du bord ?

– Oui, comme vous le seul passager blanc. Pour ne pas faire de jaloux ! 320

Après le dîner nous allâmes chez lui et nous bavardâmes jusqu'à une heure assez avancée. Ce fut mon premier soir à bord du *Fou-tian*. Les jours qui suivirent nous lièrent davantage. Nous passâmes bientôt ensemble tout le temps dont il pouvait disposer. La veille de notre arrivée à Han-keou, il me dit : 325

– Nous devons rester quarante-huit heures à quai, pour des exigences de fret. Je descends chez un ami, charmant garçon, qui est poète, fantaisiste et... fumeur. Vous allez m'y accompagner. Ce sera tout de même plus gai qu'ici. 330

Han-keou est une ville énorme, sombre et sale, qui évoque, sur le plan asiatique, les plus sinistres quartiers de Londres ou de Hambourg. L'ami de Le Douël était en effet un charmant garçon, très artiste, qui habitait aux confins de la Concession internationale, un vieux palais délabré ayant autrefois appartenu, sous l'Empire, au gouverneur-prince de la ville. Ancien officier de marine, Vernet avait dû donner sa démission à la suite d'incidents provoqués par l'abus de la drogue, et représentait maintenant une maison « d'export et d'import » de Bombay. Nous passâmes chez lui des heures agréables. Nous eûmes de la musique, des danses chinoises, des repas composés de jeunes pousses de bambou, de porcelets rôtis à la broche, de congres bouillis, de canards laqués, de faux nids d'hirondelles, d'ailerons de requins. Un alcool de riz, à la chaleur généreuse, parfumait les différents services. J'ignore si Vernet fut bon ou mauvais marin, mais je sais qu'il savait être un incomparable amphitryon. Quand les belles sirènes de l'opium s'emparaient de lui, il poursuivait un rêve, toujours le même, celui de faire le tour du monde à bord d'une jonque chinoise, sans moteur, dont il serait le commandant, avec un équipage exclusivement chinois. Ce rêve qui semblait absurde fut d'ailleurs réalisé par un de ses amis. Il voulut publier, en édition chinoise, quelques poèmes de moi qui lui plaisaient, et il le fit. 335
340
345
350

342 I,II pousses de *bambous*, de 350 I,II sans *moteurs*, dont

355 Mais je lui dus surtout l'acquisition de mon boy. Wang était
une sorte de petit prodige. Il pouvait avoir vingt ans ou
quarante ans, je ne l'ai jamais su. Il était rapide, silencieux,
serviable, efficace, gai, débrouillard, savait s'exprimer en une
dizaine de dialectes chinois. Il parlait également l'anglais « pid-
gin », qui peut correspondre au petit-nègre français. Le marché
360 fut vite conclu : je lui donnais trente dollars mex (mexicains)
par mois, l'équivalent, à l'époque, de dix dollars américains. Je
le gardai près d'un an. Il ne me vola jamais que dans une mesure
raisonnable, et plus pour satisfaire son orgueil d'homme libre,
qui n'est point dupe de l'étranger, que par vénalité.

365 Nous appareillâmes pour Itchang.

Après cinq jours de navigation, notre bateau fut immo-
bilisé. À Itchang même. Un général communiste venait de s'em-
parer de la ville. Alors, nous eûmes des plantons en
permanence. Armés jusqu'aux dents. Le Doüel ne décollerait
370 plus :

– Toujours la même chose, avec ces s...là. Ils distribuent
des commandements à droite ou à gauche, mais demandez-en
la raison, ils n'en savent rien. Pour un peu, ils seraient foutus
de me mettre aux arrêts ! Et pourquoi pas les fers ! Vous com-
prenez, si je naviguais en mer, ce retard me serait assez égal.
375 J'aime bien les loisirs, comme tout le monde, et je sais même
les meubler de façon tout à fait satisfaisante. Mais le hic, c'est
que je ne navigue pas en mer. Nous devons rejoindre Ch'ung-
Ch'ing, la décrue modifie chaque jour les courants du fleuve,
380 il me faut donc réviser chaque jour mes cartes fluviales, *sans*
voir. Car je n'ai naturellement que l'étiage de ce sale patelin.
La moindre pluie des hautes régions peut tout changer, dans
quelques heures. Alors ! Et songez que pour atteindre Ch'ung-
Ch'ing, il nous faut traverser des gorges dont la différence de
385 niveau, entre la crue et la décrue, atteint parfois plus de vingt-
cinq mètres. Et ces rapides sont les plus violents du monde.
Alors ! Ah, les s...

Le Doüel, pendant huit jours, tenta d'obtenir une audience
du général. Vainement. Et chaque jour, pendant huit jours,
390 nous vîmes le général et ses troupes parader dans les rues
visqueuses et malodorantes de Itchang. La mise en scène ne
variait pas. Trois chaises à porteurs, portant trois concubines
parées comme des châsses, trois autres chaises à porteurs, por-

tant trois mignons parés comme les concubines, précédaient le général. Celui-ci, monté sur un poney mongol, coiffé du chapeau dit melon, vêtu d'un veston sombre de commis de banque londonienne, et d'une culotte vert nil, chaussé de longues bottes luisantes d'opéra-comique, montrait un visage impassible et fermé. 395

– Voyez-moi ça, me disait Le Doüel. Un GÉNÉRAL ! Je parie qu'il y a un an, nu comme ver, il halait en geignant les jonques qui remontent les rapides. On aura tout vu ! 400

Et les troupes suivaient le général. Elles étaient composées de quelques centaines de soldats dépenaillés. Certains brandissaient des sabres, de vieux fusils. La plupart, de simples gourdins. Il y avait aussi une compagnie de jeunes filles à cheveux courts, frangés, sur le front, jusqu'à l'arcade sourcilière, qui tentaient maladroitement d'observer le pas militaire. Elles avaient d'ailleurs toutes les pieds nus. Une fanfare nourrie d'un tambour, d'un cor de chasse et d'un long violon à deux cordes fermait le cortège. Des gamins et des mendiants suivaient tout cela en criant. 405 410

Le Doüel s'enferma dans son poste. Il lisait Walter Scott. Le neuvième jour, il reçut un message du général, le priant d'aller le voir. 415

– Si ça peut vous amuser, me dit-il, accompagnez-moi.

Le général avait établi ses quartiers dans le *yamen* de l'ancien gouverneur. La porte de l'enceinte franchie, un officier vint au-devant de nous et nous demanda fort poliment de le suivre. Il pouvait avoir atteint l'âge vénérable de quinze ou seize ans. Nous traversâmes deux ou trois cours pavées de tuiles laquées, où chantaient doucement des fontaines devant des pavillons de bois de bambou ornés de sculptures représentant des tigres et des dragons, et nous parvînmes au corps principal du logis. L'éphèbe en uniforme vieux rose nous laissa quelques instants dans une vaste pièce remplie de soldats qui jouaient au mah-jong, au fan-tan, criaient, mangeaient, dormaient, puis revint vers nous, nous conduisit, le long d'un corridor interminable, aux appartements du conquérant. 420 425

400 II GÉNÉRAL ! GÉ-NÉ-RAL ! Je 408 I,II tentaient, maladroitement, d'observer

430 Le général, le torse nu, était étendu sur une natte et fumait
l'opium. Une jeune Chinoise très belle préparait ses pipes. Une
autre Chinoise, le visage pareil à celui d'une idole, agitait un
éventail au-dessus du général, pour chasser les mouches, qui
435 étaient innombrables. Il nous fit signe de nous joindre à lui, et
nous fumâmes en silence pendant quelques minutes. Puis enfin,
il commença de parler. L'éphèbe traduisait à mesure, en ex-
cellent anglais (sans aller toutefois jusqu'à prononcer les r).
Nous apprîmes en substance que le général se voyait navré de
440 retarder notre départ, que seul le souci qu'il avait de notre
honorable et très précieuse sécurité le forçait d'agir ainsi, car
il n'ignorait pas que nous devions mouiller plus tard à Patong,
que Patong était malheureusement commandé par un gouver-
neur qui nourrissait à son égard les plus noirs desseins, et à
445 l'égard de ses plus chers amis. Or, comme il nous considérait
comme ses plus chers amis, etc.

Le Douël le remercia très vivement de l'honneur qu'il nous
faisait en nous accordant la joie de son illustre amitié, dont
nous étions d'ailleurs très indignes, et de la touchante sollicitude
qu'il nous témoignait, mais il lui demanda quand nous serions
450 libres de partir. Le temps passait, la décrue l'inquiétait, etc. Il
pourrait d'ailleurs s'arranger pour ne pas mouiller à Patong.

Le général répondit que les dieux seuls connaissaient
l'avenir. Cependant, il avait dépêché des négociateurs à
Patong, et peut-être le gouverneur livrerait-il la ville. Dans ce
455 cas, il serait heureux de nous faire l'honneur de réquisitionner
le *Fou-tian* pour l'y conduire avec une partie de ses troupes.
Nous serions naturellement ses insignes invités et nous assisterions
à des fastes jamais vus.

Ces palabres durèrent deux heures. Enfin Le Douël sortit
460 de sa poche une grosse enveloppe, la tendit au jeune officier
qui la remit au général. « Un document secret, dit-il, et de la
plus haute importance. »

Le général ouvrit l'enveloppe, réfléchit un instant, frappa
dans ses mains, nous salua gravement, et une petite escorte vint
465 nous reconduire au bateau.

Le Doüel me dit au carré :

– Le général est certainement fauché. Il traite au rabais. L'enveloppe que je lui ai remise contenait mille dollars mex. C'est assez miteux.

– Pourquoi ne lui avez-vous pas fait parvenir le document secret il y a une semaine ? 470

– Parce qu'il me fallait traiter personnellement avec le général. Si j'avais remis la somme à un de ses subalternes, il aurait ensuite exigé cinquante, cent mille dollars. Malgré la révolution, les Chinois ont conservé l'esprit de caste, ne l'oubliez pas. Si un planton vaut mille dollars, un capitaine en vaut vingt, un général, cent. 475

Je fis la remarque à Le Doüel que le général eût pu s'offenser de la médiocrité de la somme et que...

– Je sais, je sais. Affaires de Chine. Ils se croient très malins. Mais à leur contact... Regardez ! 480

Il sortit de ses poches deux grosses enveloppes à « documents secrets ». L'une contenait dix mille dollars, l'autre vingt mille.

– Un Chinois de la vieille école eût montré plus de persévérance, ajouta-t-il en riant. Je vous offre un whisky, à la santé du général, cela va sans dire. 485

Nous levâmes l'ancre le lendemain, à l'aube. Deux jours plus tard, nous passions devant Patong, qui nous salua d'une fusillade nourrie, mais mal dirigée. Le Doüel mouilla cinq kilomètres en amont de Patong. 490

– Il faut surtout se méfier des négociations, et des négociateurs.

Ce fut ensuite la rage formidable des rapides, le chaos dantesque des gorges du Yang-tsê Kiang et six jours de navigation extravagante, durant lesquels Le Doüel ne put prendre une heure de repos, et nous atteignîmes Ch'ung-Ch'ing. Je passai deux jours à Ch'ung-Ch'ing avec Le Doüel, et je partis pour Tchentou, flanqué de mon boy Wang. 495

III

500

505

510

515

520

525

530

535

Tchentou, comme chacun sait, est la capitale du Seu-tchouan. Et le Seu-tchouan, comme chacun sait encore, est la province la plus populeuse et la plus riche de Chine. Sa population dépasse cinquante millions d'habitants. Et on l'appelait naguère, avant la révolution, le grenier de l'Empire. Huit provinces l'entourent, le cernent, font ressortir son opulente beauté comme, au chaton d'une bague, huit pierres précieuses font soudain jaillir l'éblouissant et pur diamant central. Le Seu-tchouan produit le blé, le sel, la soie, le thé, le sucre, la houille, le pétrole, la noix de galle, la toile de ramie, la cire végétale, l'huile de bois, les champignons « agaris », que les gourmets comparent, pour l'extrême finesse de leur saveur, aux nids d'hirondelles des îles du Sud. Le Seu-tchouan produit surtout l'opium.

L'histoire de Tchentou remonte aux premiers temps de l'histoire chinoise. Au XIII^e siècle, quand Marco Polo la visita, la capitale faisait déjà figure de très vieille dame. « Elle avait vingt milles de circonférence. De nombreux cours d'eau la traversaient, dont le plus important, le Min-kiang, était large d'un kilomètre. Un pont reliait ses rives, possédant une toiture soutenue par une rangée de colonnes de marbre. Tout le long du palier, des échoppes, des boutiques se faisaient vis-à-vis ; un bâtiment en forme de porte monumentale s'élevait au milieu du pont, qui était la douane de Koubilaï. Les seules recettes du péage accusaient, chaque jour, en or fin mille poids et plus... Elle s'enorgueillissait de trois cités distinctes qui avaient été, avant la conquête mongole, l'apanage de trois rois. Chacune de ces cités possédait sa cour, ses ministres, son gouvernement, ses lois, ses tribunaux, et sa propre enceinte à l'intérieur de la grande enceinte générale. Dans les mois de l'été, vers la fin du jour, les mandarins riches, au fond de jonques somptueusement décorées, parmi leurs femmes et au son de musiques langoureuses, faisaient gravement le tour des Trois-Royaumes. La capitale était très belle, peuplée de gens aimables, bien vêtus, qui jouissaient pour la plupart d'une agréable aisance. La façade des maisons s'ornait de sculptures en relief représentant des génies souriants, des animaux inoffensifs, de longues fleurs

510 I,II pétrole, la *poix* de galle <Même leçon dans le texte de base : nous corrigeons d'après le sens.> 512 I,II l'extrême *saveur* de leur *finesse*, <Même leçon dans le texte de base. Nous corrigeons.>

stylisées, des scènes de la vie pastorale et domestique. Des arcs de grès rouge enjambaient les avenues principales, portant des sentences écrites en caractères géants et noirs qui célébraient les hauts faits des conquérants¹. » 540

Je ne trouvai pas le Tchentou de Marco Polo. Les riches mandarins, terrés au fond de leur *yamen*, ne faisaient plus, sur des jonques somptueuses, la promenade des Trois-Royaumes. Tchentou, menacée périodiquement de pillage et d'incendie, souffrait d'anarchie chronique, devait parlementer, ruser, composer avec des chefs de bandes qui l'affamaient, l'assiégeaient au besoin, la ruinaient avec lenteur, mais avec la plus admirable régularité. Ces chefs de bandes s'affublaient du nom de communistes bien qu'ils n'eussent aucun rapport avec Moscou et qu'ils fussent, comme le général d'Itchang, d'authentiques bandits dans la plus pure tradition chinoise. Les circonstances favorisèrent la rapine. 545 550

J'allai me loger dans une auberge, au centre de la ville. Le matin, dès l'aube, Wang faisait bouillir mon thé, me préparait un bol d'un riz spongieux, au goût exquis et fondant, doué de la blancheur de cette neige lourde et molle qui tombe dans nos pays, au petit printemps, par les premiers jours tièdes. Puis je ne le revoyais plus jusqu'au soir. Il allait conclure des marchés. Il me fallait une chaise à porteurs, deux poneys mongols, des vivres, des outres d'eau, une escorte. (Cette dernière, pour la « face ». Un Blanc, à l'intérieur de la Chine, ne saurait voyager sans escorte.) Chaque soir, Wang me revenait avec un visage réjoui. « *Good, good, mastah, velly good!* » Mais il n'y avait rien de fait, nul marché conclu. Je flânais dans les rues de Tchentou, sur les remparts, au marché, je buvais d'innombrables tasses de thé chez d'innombrables vendeurs, je prenais quelques notes, je dessinais, je revenais chez moi, à l'auberge, je m'étendais sur ma natte où je tentais vainement de prendre quelque repos, mais la chaleur était devenue accablante, les moustiques, voraces, les clients, dans les chambres voisines, ne cessaient de faire 555 560 565 570

1. La citation reprend le texte des *Voyages de Marco Polo*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941, p. 166s. : « <...> important, le *Kiang*, c'était <...> Les seules recettes de péage <...> // *La capitale du Se-tch'ouan* s'enorgueillissait <...> Chacune de ces cités possédait son palais, sa cour <...> Dans les mois d'été, <...> parmi leurs femmes et leurs concubines <...> le voyage des *Trois Royaumes*. <...> »

jour et nuit un bruit infernal, bref je perdis patience et j'eus avec Wang, le sixième jour, une conversation énergique et courte. Wang me répondit en souriant :

575 – *Good, good, mastah, velly good. To-morrow, ol day aftah to-morrow, we go. Beautiful mountains, beautiful sky, beautiful bilds... Like Heaven, oh ! Velly good, velly good.*

J'attendis encore deux autres jours. Il se mit à pleuvoir. Un après-midi, par désœuvrement, je rangeais certains papiers
580 quand je vis le mot du major. Je n'avais pas oublié le major, mais j'avais oublié le mot qu'il m'avait confié pour son ami de Tchentou. Je décidai d'aller le voir sur-le-champ. Je réussis enfin, après une heure de débats héroïques avec l'aubergiste, qui ne parlait naturellement que le chinois (Wang vaquait à nos
585 affaires dans quelque arrière-boutique de la vaste cité !), à me procurer une chaise et je me dirigeai vers le *yamen* de Mantoni. Le trajet fut pénible et long. Il y a de par le monde certains moyens de locomotion qui sont très particulièrement douloureux : le chameau, l'éléphant, le petit avion de l'aviateur
590 novice, et par-dessus tout, la chaise à porteurs de Tchentou. Elle est à bras unique; les porteurs changent d'épaule quand il leur convient, et comme ils montrent beaucoup de fantaisie dans ce renversement de gauche ou de droite, vous êtes plus secoué par eux qu'à bord d'un cargo japonais, au centre d'un
595 typhon, dans la mer de Chine. Il me fallut trois heures pour atteindre la demeure de Mantoni. La pluie n'avait pas cessé. Elle tombait maintenant à grosses gouttes espacées, sonores. J'étais trempé jusqu'aux os. Mantoni me reçut dans une grande pièce glacée, nue.

600 – Bonjour, me dit-il.

Comme si nous nous étions quittés la veille.

– Bonjour. Je...

– Quel bon vent vous amène, ou plutôt, quelle bonne pluie ?

605 Il riait. Il me serra la main, me donna deux ou trois tapes dans le dos. Comme si nous étions des amis de toujours. Il était très grand, d'une pâleur et d'une maigreur effrayantes, le crâne

584 II (Wang étant affairé ailleurs !), à me

et le visage rasés. Il était vêtu à la chinoise d'une longue robe de soie noire et mate. Je lui dis :

– Je m'excuse, mais j'ai pour vous un...

610

Il ne m'écoutait plus, frappa dans ses mains ; un boy à qui il dit quelques mots en chinois me fit signe de le suivre, me conduisit à l'étage supérieur, dans une petite chambre où brûlait doucement un feu. Le boy me quitta, revint tout de suite avec du thé, puis il m'apporta un bassinet d'eau chaude et une robe chinoise. Une heure, peut-être deux heures plus tard, je revis le boy qui me fit encore signe de le suivre, nous traversâmes une enfilade de salles désertes et nues, et je me trouvai, à l'autre bout du *yamen*, dans une chambre odorante, à demi obscure. Mantoni était étendu sur sa natte et fumait. Il m'aperçut, sourit. Et je m'aperçus que je me sentais aussi à l'aise avec lui que si je l'avais connu depuis ma plus tendre enfance.

615

620

– Vous fumez ?

– Parfois, oui. Mais je n'en ai guère l'habitude et...

– Bien. Boy, une pipe !

625

Je fumai la pipe. Cela prend deux, trois minutes.

– Une autre ?

– Peut-être.

Je fumai une deuxième pipe. La pièce était tiède, intime, de longues tapisseries brodées d'or et d'argent, sur fond de soie bleue, représentant des motifs chinois, un buffle, un envol d'oies, une pagode, un village, des mères portant leur jeune enfant, un dieu, recouvraient entièrement les murs. Il y avait des bouddhas d'ivoire sur des piédestaux de bronze, des armes ciselées, des jonques fluviales, des livres, des statuettes, des draperies, une immense Bible couchée sur un chevalet de bois d'ébène. Le boy, avec des doigts suprêmement agiles, préparait la drogue du maître.

630

635

– Une autre ?

– Merci. Je dois vous avouer que je n'en ai pas l'habitude et que je ne tiens pas tout spécialement à la prendre. Je tiens

640

surtout à ce qu'elle ne me prenne pas. Vous savez, dans mon pays...

645 – Je sais. Dans vos pays, comme vous dites, vous avez perdu le sens du rêve. Très mal vu, le rêve ! Le coup de fouet brutal de l'alcool, passe. Car l'alcool ne prolonge pas le rêve, il s'empresse de le chasser dès qu'il va l'atteindre. Dans nos pays, la faute capitale, en amour ou autrement, c'est de vouloir persister à prolonger le rêve.

650 Il aspira longuement une autre pipe. Puis il frappa dans ses mains.

– Où êtes-vous descendu ?

Je lui donnai le nom de mon auberge.

– Bien. Vous êtes ici chez vous.

655 – Mais... Je ne sais pas... Et il y a mon boy...

– Bien.

Le boy revint avec un plateau où il y avait une bouteille de vieux whisky et un verre.

660 – Vous ne fumez plus. Buvez un verre. Vous m'excuserez si je continue de fumer. Les goûts...

– Vous fumez beaucoup ? me hasardai-je à lui demander.

665 – Oh, en moyenne, en toute petite moyenne dois-je dire plutôt, vingt pipes le matin, vingt dans l'après-midi, une trentaine le soir, et la nuit, peut-être un peu plus, je ne sais pas, je ne les compte plus, vous savez. Il y a encore quelques années, je les comptais. C'est un jeu épuisant. Pourquoi compter les degrés de son rêve ? Je vais atteindre bientôt mes soixante ans. À mon âge, on ne compte plus rien.

670 Je m'étais assis sur le bord de la natte. Il pouvait être huit ou neuf heures du soir. Mantonni avait cessé de fumer. Il parut vouloir prendre enfin un peu de repos. Il s'allongea sur le dos, les bras étendus le long de son corps, les paupières closes. Je lui dis à voix basse :

644 I,II Dans *nos* pays <Même leçon dans le texte de base : nous corrigeons d'après le sens.> 661 II me *hasardais-je* à lui demander

– Mais vous ne m'avez pas encore demandé qui j'étais, ni qui m'avait envoyé vers vous. J'ai un mot de la part du... 675

– De la part du major D..., je sais.

Je sursautai.

– Il vous a écrit ?

– Personne ne m'écrit jamais. Le major, moins que personne. Mais personne d'autre que lui ne pouvait vous envoyer vers moi. 680

Le lendemain matin, je trouvai Wang au chevet de ma natte. Il m'apportait le thé. Il était rayonnant.

– *Mastah Mantoni, gleet mastah, gleet mandalin. Talk velly welle good Chinese. He said : « Wang you numbah one, heah, numbah one boy. » We go velly soon, velly well soon.* 685

Je passai huit autres jours chez Mantoni. Un soir il me demanda :

– Vous connaissez bien le major D... ?

– Je ne l'ai vu qu'une fois. 690

Il se mit à rire silencieusement. Il fumait sans arrêt. Je ne fumais plus depuis le jour de mon arrivée. Je buvais du thé, de petites tasses d'alcool de riz tiède et parfumé. Je lui racontai notre entrevue et notre conversation.

Il me dit : 695

– Le major a raison. Les hommes sont tous les mêmes, sur toute la surface de ce cher globe. Et vous ne trouverez rien, du côté où vous allez, qui soit meilleur ou pire que ce que l'on peut trouver à Rome, à Paris, à Londres, à Berlin, à Moscou, à New York, à Shanghai. Certaines petites différences superficielles, oui. Mais à part ça ! Vous avez lu notre Dante ? Son *Enfer* embrasse tout le monde... non ? Et votre Pascal ?... La mort, bah ! Essayez de compter les innombrables vagues successives de générations qui se sont succédé depuis la Création de Dieu ! La mort, ce n'est rien du tout... Mais il y a la vie... la vie. Ça, c'est autre chose. 700 705

Son boy ne cessait de lui préparer des pipes. La natte de bambou doré sur laquelle il était étendu faisait paraître son

visage encore plus exsangue. D'une blancheur glacée de linceul.
710 Je le revois comme s'il était devant moi. Je me souviens. C'était
la veille de mon départ. Et je savais que je ne reverrais jamais
plus cet homme.

Il se tourna vers moi :

– Vous ne connaissez rien du major ? Vous a-t-on déjà
715 parlé de lui ? Non, bien. Je vais vous parler du major. Voilà. Il
appartenait à l'une des plus grandes familles d'Écosse. Un
duché, le « tartan », la grosse fortune, etc. Il était le troisième
720 fils, il n'héritait naturellement pas, mais Eton, Cambridge, les
salons et les cercles les plus fermés de Londres, le nom, les
chasses à courre, c'est assez confortable pour débiter dans la
vie. À Cambridge, il est sorti premier de sa promotion. Il a été
envoyé aux Indes, à Bombay plus précisément, c'est là où je
725 l'ai rencontré. Il passait à cette époque-là pour l'attaché le plus
brillant du Service. On prétendait même que le Vice-Roi ne
prenait jamais une décision importante sans le consulter. On
exagérait peut-être, la rumeur était flatteuse, mais il n'était pas
inférieur à la rumeur. Ensuite, on l'a envoyé en Turquie, un
730 poste très délicat, vous pensez, car c'était en 1911. Deux ans
plus tard, on le ramenait à Londres. On parlait déjà de lui,
malgré sa jeunesse, comme d'un prochain ambassadeur auprès
d'une des grandes Puissances européennes. En 14, le jour
même de la déclaration de la guerre, il offre sa démission, on
la lui refuse naturellement, il quitte brusquement *Downing*
735 *Street*, s'engage comme *private*, sous le nom de sa mère, dans
un régiment de *Highlanders*, passe vingt-six mois dans les tran-
chées, accomplit un tas d'actions d'éclat (ce qui, pour un di-
plomate de carrière, ne manque pas d'originalité !), devient
officier, lieutenant, capitaine, major, et vous savez qu'il était
740 difficile, à ce moment-là, de sortir du rang. Dans une attaque
qu'il conduisait, une bombe l'écartèle, il est laissé pour mort,
un ambulancier finit par le recueillir, la série des hôpitaux, etc.,
bref, en 18, il marchait encore à l'aide de béquilles et d'ex-
cellents chirurgiens lui avaient greffé, dans certains membres,
745 deux ou trois plaques d'argent solide. Il avait gagné aussi une
brochette de décorations de tous genres qu'il se gardait d'ail-

720 I confortable, pour <Même leçon dans le texte de base : nous corrigeons d'après II.>

leurs de porter, par coquetterie. En 1920, il était rétabli. *Downing Street*, qui avait fini de le bouder, le nomma à Shanghai. Mais ce n'était qu'un demi-pardon. On se méfiait encore de ce « cerveau brûlé »... La Chine était alors en pleine ébullition, le major remporta quelques succès diplomatiques très brillants, sut éviter, paraît-il, un conflit désastreux et quasi inévitable, le « cerveau brûlé » s'était amendé, il obtint le plein pardon, on parlait pour lui d'une ambassade en Amérique du Sud (*Downing Street* attendait de lui qu'il reprît le fil là où il l'avait laissé en 14) quand... quand il rencontra une femme, et qu'il l'aima... 750

Mantoni se pencha sur la lampe, aspira longuement la drogue odorante, se renversa de nouveau sur le dos, reprit :

– Ce n'était pas une femme ordinaire, et il l'aima d'un amour qui n'était pas ordinaire. Il est impossible de décrire avec des mots le charme et la beauté de cette femme. Elle était la séduction même. Elle... elle ravissait. Personne ne pouvait l'approcher sans subir une sorte d'envoûtement, de véritable fascination. Je le sais, je l'ai bien connue, nous étions très liés, le major et moi. Elle était Mandchoue. Veuve et libre. Elle parlait l'anglais d'Oxford, le russe de Pétrograd, le français de Tours, l'espagnol avec le plus pur accent castillan... 760

On les vit fréquemment ensemble. Cela fit d'abord sourire. Les hommes le traitèrent d'heureux gaillard en se poussant du coude. Moins indulgentes, les femmes commencèrent de jaser. Puis on les vit toujours ensemble et les langues n'eurent plus de frein. L'ambassadeur dit un jour au major : 770

« N'est-ce pas, cher ami, les gens parlent, etc. Dans le Service, ça peut devenir très gênant... Croyez bien que je ne veux pas m'immiscer dans vos affaires. Nous ne sommes plus au collège. Mais diable, je vous demanderais d'être... comment dirais-je, d'être un peu plus prudent. Les préjugés de race, de couleur, ça existe, et nous n'y pouvons rien. Et puis, n'est-ce pas, tout ceci strictement entre nous. Si je me permets de vous parler ainsi, c'est que je crois vous avoir prouvé déjà l'estime et l'intérêt que je vous porte. Votre carrière s'annonce trop brillante pour que... Enfin, vous me comprenez ! Goûtez-moi ce havane, et vous m'en donnerez des nouvelles... » 775

Un mois plus tard le major recevait de Londres un petit document confidentiel dans lequel on lui signifiait de vouloir 780

785 bien donner des explications précises au sujet des bruits scandaleux que provoquait sa conduite. Le major obtint un congé, partit pour Londres. Au *Foreign Office*, où il fut reçu non sans froideur, il ne voulut rien nier. Comme on s'étonnait, il donna sa démission. On lui offrit un poste en Amérique du Sud, avec
790 cette condition toutefois qu'il partirait seul. Alors le major annonça qu'il avait secrètement épousé cette femme depuis des mois, qu'il rejoindrait volontiers ce poste qu'on lui offrait, mais avec sa femme. Ce fut un joli scandale. Dans les cercles diplomatiques et mondains de Londres, on fut suffoqué. D'Écosse,
795 sa famille lui fit savoir qu'elle n'avait désormais plus rien de commun avec lui. Sa démission, cette fois, fut acceptée d'emblée.

Il revint à Shanghai. C'est à son retour que je remontai le fleuve et que je pris la décision de m'installer ici. Le major
800 alla enfouir ses amours dans une petite maison de la Concession française. Il ne voyait plus personne...

– A-t-il été heureux ?

– Je ne sais pas. Je le crois. Du moins, je... Mais enfin, s'il a été heureux, son bonheur a été de courte durée, car sa femme
805 est morte moins d'un an après. Pour lui, le choc a été terrible. Il a passé des mois comme dans une sorte de léthargie. Il était devenu indifférent à tout. Plus de vie, plus de feu intérieur. Comme séché, vidé. Un automate. Il n'avait plus de ressources, des amis sont intervenus, ont fini par lui obtenir, au consulat,
810 ce poste obscur que vous savez...

Mantoni demeura silencieux pendant quelques instants. Il reprit :

– Au vrai, l'histoire du major est assez banale. Mais remarquez-le bien, il s'agit de l'histoire d'un homme qui, avec
815 quelques autres hommes, dirigeait les destinées du plus grand Empire du monde si...

– Il a eu quelques mois de bonheur parfait. Ce qui est d'une extrême rareté.

– Peut-être n'a-t-il eu que l'illusion du bonheur !

– Mais ce grand amour ?

820

– Ah ! L'amour ! Illusion aussi. Tout n'est qu'illusion...

Mantoni prononça ces mots avec une drôle de petite grimace. Puis il se remit à fumer. Ce fut la dernière fois que je le vis. Je partis le lendemain, à l'aube.

IV

825

Nous nous dirigeâmes d'abord droit vers l'ouest, sur la route légendaire de Lhasa. Les premiers jours du voyage furent enchanteurs. La vallée de Tchentou, dans cette fin de printemps, se montrait parée des mille grâces d'une nature prodigieusement abondante et colorée. Les habitants de la région, qui n'avaient pas été touchés encore par l'horreur des guerres civiles, étaient affables, s'empressaient autour de ma petite escorte, riaient. Ils m'offraient des fleurs, du riz, du sel. Wang faisait des mines, discourait, hochait la tête, distribuait des sapèques avec des gestes de grand seigneur. La douceur des nuits nous permettait d'éviter l'auberge des petites villes et d'établir notre campement sous le ciel.

830

835

Puis, à mesure que nous avançons, le paysage s'assombrit. Nous atteignîmes le pied des hautes montagnes, et le sol se fit aride et dur. Plus tard, un long défilé franchi, nous nous trouvâmes devant une grande plaine qui nous conduisit à Kanting, capitale du Si-Kang. La ville était morne, froide et grise. Nous voyageâmes ensuite, pendant plus de deux mois, dans la direction du sud-ouest. Je ne raconterai pas ici ce que fut ce voyage, ni les nombreux ennuis que je dus subir. Nous descendîmes vers le sud-est et nous arrivâmes enfin à Siufou, sur le Haut-Yang-tsê. Je n'avais rapporté de ces pérégrinations qu'une forte dysenterie amibienne, et la certitude que le major avait raison quand il m'affirmait que la nature de l'homme est partout la même. Je ne regrettais cependant pas la plage de Tsin-tao, ses belles Russes et sa bière. Il m'avait fallu voir et toucher. Car il y a du saint Thomas – l'Apôtre – chez tous les hommes.

840

845

850

Un matin, Wang vint me réveiller. Il pouvait être
855 sept heures. J'avais mal dormi. La dysenterie ne favorise pas
les sommeils paisibles.

– *Mastah, mastah, get up ! Quickly come !*

J'adressai Wang à tous les diables. Mais il insistait.

– *Please, mastah, velly impoltant. Quickly come !*

860 Je me levai, m'habillai, le suivis. Le matin était doux, splen-
dide. Nous suivîmes le dédale des petites rues étroites, grim-
pantes. Wang se hâtait. Il m'expliquait, par bribes, ce dont il
s'agissait. Une vingtaine de coolies, deux jours auparavant,
865 avaient été pris comme ils pénétraient dans la ville avec des
ballots d'opium brut. Cet opium venait du Yunnan. Les con-
naisseurs prétendent que le mélange des opiums du Yunnan
et du Seu-tchouan produit la meilleure drogue. Il n'y aurait
eu rien à redire là-dessus si les droits de frontière avaient été
870 payés. Or les gouverneurs de villes ou de provinces étaient très
chatouilleux sur ce point ; la contrebande de la drogue est
punissable de mort. On allait exécuter les malheureux dans
quelques instants.

– *Quickly, mastah, quickly !*

875 Nous débouchâmes sur la grande place. Toute la ville
paraissait s'y être donné rendez-vous. Les gens s'interpellaient,
riaient. Des enfants se poursuivaient en criant. Les cuisiniers
ambulants faisaient d'abondantes affaires. Un matin de fête.
Wang, avec un air de suprême importance, se frayait un chemin
parmi la foule, et nous fûmes bientôt au premier rang.

880 Les condamnés, nus, formaient un long demi-cercle. Ils
étaient à genoux, chevilles liées, poignets liés, bras dans le dos.
Je me trouvai à côté du dernier prisonnier de gauche, je le
touchais presque. Là-bas, à l'autre extrémité, le bourreau at-
tirait tous les regards : énorme, le crâne rasé, vêtu d'une longue
885 robe rouge qui laissait à découvert des bras musclés et velus
comme ceux des grands singes. Il brandissait un immense sa-
bre, genre yatagan, à lame courbe et large, qui étincelait au
soleil. Son aide, également vêtu de rouge, soulevait et abaissait
une grosse bille de bois dur pour montrer sa force.

Je ne suis pas amateur d'exécutions, et bien que le spectacle en valût la peine, je n'étais pas sans éprouver quelque malaise. Je voulus me retirer, mais la foule, derrière moi, était devenue trop dense. J'allumai une cigarette. 890

À l'autre extrémité, l'aide du bourreau posait sa bille de bois devant le premier coolie. Le bourreau, avec son sabre, faisait de grands moulinets dans l'espace, comme un joueur de golf pratique son *drive*. La foule s'était tue. Le spectacle allait commencer. Or voici ce qui se produisit. Je sentis de petits coups sur ma hanche gauche, je regardai, je vis le coolie, la tête levée vers moi, et son regard, dirigé sur le feu de ma cigarette, plein d'une convoitise inexprimable. Les contrebandiers d'opium sont tous fumeurs. Le coolie n'avait pas fumé depuis son arrestation. La nicotine est sans doute un piètre succédané, mais... Je lui glissai le bout de ma cigarette dans la bouche, et il commença de l'aspirer goulûment. 895 900 905

Là-bas, le bourreau s'apprêtait à trancher la première tête. Soudain des rires fusèrent, jaillirent, se propagèrent, gagnèrent toute la foule. Le coolie à qui j'avais donné ma cigarette, sentant la morsure du feu, s'était penché sur le sol pour l'éteindre, avait perdu l'équilibre, et ses liens l'empêchaient de se relever. Un Chinois le prit aux épaules et le remit à genoux. Il avait le visage couvert de boue. Ses compagnons, le voyant ainsi, se mirent à rire à gorge déployée. Alors lui, regardant à droite et à gauche, quand il eut compris la joie de la foule, fut à son tour secoué d'un rire inextinguible. Il leva vers moi sa face souillée et je vis luire ses dents blanches. Je m'enfuis. 910 915

Le major se trompait. Les hommes ne sont pas les mêmes partout.

J'appris dès mon retour à Shanghai la mort du major. Plus tard, un soir, nous allâmes dîner, Le Douël et moi, dans un petit cabaret russe du *Settlement*. Il était en verve. Son bateau était au bassin de radoub, pour trois ou quatre mois de réparations. 920

— Je n'ai pas pris huit jours de vacances depuis dix ans, me dit-il. Alors... Et puis, congé payé ! 925

901 II inexprimable. *Il était facile de comprendre.* Les contrebandiers

Nous buvions des carafons de vodka en devisant de toutes sortes de choses. La vodka est agréable à boire, infiniment plus douce que le gin, avec lequel elle a cependant plusieurs points de ressemblance, dont le moindre n'est pas de se laisser boire sans impunité. Je partageai bientôt l'optimisme du capitaine.

– En somme, la vie est belle, dis-je.

– La vie est bougrement belle, quand on sait la prendre du bon côté.

– Je doute fort que Mantoni soit de cet avis, remarquai-je.

935 Le Doüel s'arrêta soudain de rire. Il me regarda avec des yeux froids, durs. Je fus étonné.

– Pourquoi prononcez-vous ce nom ?

940 – J'ai mentionné le nom de Mantoni parce que je l'ai connu à Tchentou, que j'ai logé chez lui, et qu'il ne m'a pas donné l'impression d'un homme goûtant particulièrement les délices de l'existence.

– Vous ne saviez rien de Mantoni avant de le rencontrer là-haut ?

– Rien.

945 Le Doüel but son verre. Son regard s'était radouci.

– Excusez-moi, mon vieux, je croyais que vous vouliez faire une blague, un mot, quoi ! Et nous sommes quelques-uns, ici, à Shanghai, à ne point souffrir que l'on fasse des mots sur Mantoni... Au fait, connaissez-vous le major D... ?

950 – Je ne l'ai vu qu'une fois. C'est lui qui m'a envoyé chez Mantoni...

Je racontai au capitaine ce que Mantoni m'avait dit au sujet du major.

955 – Bon. Puisque vous savez cela, autant tout savoir... Mantoni vous a dit la vérité. Mais pas toute la vérité. Voici. Quand je suis arrivé à Shanghai, en 22, je possédais le goût de l'aventure, deux ou trois médailles, et très peu d'argent. Je rencontrai Mantoni tout à fait par hasard. Il était alors le plus riche banquier du Bund. Il me prêta de l'argent, s'arrangea ensuite avec
960 le major pour m'obtenir un commandement de bateau, sur le

fleuve... Le major et Mantoni étaient des amis inséparables. Puis cette femme est venue. Tous sont devenus amoureux d'elle, sauf Mantoni. C'était une femme extraordinaire. Et moi-même, ma foi, je... Mais je ne comptais pas, et je le savais, de sorte que... Bref, le major remporta la palme. Nous fûmes, Mantoni et moi, témoins à son mariage. Lors de son départ pour Londres, le major confia naturellement sa femme à son ami. Elle est alors devenue amoureuse de lui. 965

– Comment l'avez-vous appris ?

– Elle me l'a avoué. Cela l'étouffait, m'a-t-elle dit, il fallait qu'elle se confie à quelqu'un. 970

– Et lui ?

– Lui ! La veille même de l'arrivée du major, j'appareillais pour le Yang-tsê Kiang. Je trouvai Mantoni à mon bord. Il laissait tout. Il est débarqué à Chun-king et n'est jamais revenu depuis. C'est au cours de ce voyage qu'il m'a fait ces confidences. 975

– Lui avait-il avoué son amour, à elle ?

– Non. Jamais. Le major était son ami. Voilà. C'est tout.

– Mais le major a-t-il été au courant de...

– Personne ne le saura jamais. Sa femme et lui se sont claustrés. Je ne l'ai aperçue, elle, qu'une fois ou deux avant sa mort. 980

Nous nous tûmes. Une belle Russe chantait. C'était une chanson triste et elle mimait la détresse de l'amour. Plus tard, je dis à Le Doüel : 985

– Il y a cependant une chose que j'aurais désiré raconter au major. Oui, à propos de la... mort. Il s'était trompé. Ce rire, chez ces hommes qui allaient mourir...

Le Doüel me regarda. Ses yeux bleus de Breton souriaient. Il leva un peu sa main gantée et la balança à droite et à gauche, comme pour chasser une fumée invisible. 990

– Écoutez-moi bien, mon petit. Le major ne s'est pas trompé autant que vous pouvez le croire. J'ai assisté à ses derniers moments. J'étais à son chevet. Malgré les piqûres massives

995 de morphine, il souffrait d'une façon intolérable. Un cancer
 de la gorge, vous savez... Il avait cependant conservé toute sa
 lucidité. À certain geste qu'il tenta de faire, je compris qu'il
 désirait sa pipe. Sa femme disait, autrefois : « J'ai horreur de
 l'odeur du tabac, mais je ne pourrais jamais donner ma con-
 1000 fiance à un homme qui ne fume pas la pipe. » J'allumai sa pipe,
 je la glissai entre ses lèvres, il la garda quelques secondes, dé-
 tourna la tête. Puis il eut ce petit grincement de gorge que vous
 connaissez, qui était sa manière à lui de rire, puis ce fut tout.
 Alors !



Carte postale d'André Loréal à Alain Grandbois, juin 1934 (BNQ, 204/8/9)

FLEUR-DE-MAI¹

Le boy avait un gong d'une sonorité vraiment excessive. Quand il pénétra dans le petit salon des premières où je tentais en vain, pour la dixième fois, d'allumer une cigarette rongée d'humidité, il redoubla son tapage infernal. J'étais seul. Le salon pouvait avoir douze pieds carrés. Peut-être quinze. Le boy se tenait dans la porte, torse nu, jambes nues, et battait son disque métallique comme s'il eût voulu le défoncer. Je lui signifiai que cela suffisait. Il continua de plus belle. Je lui criai, sans plus de succès, quelques jurons malsonnants, mais énergiques. Alors je me levai, le pris aux épaules, le fis tourner avec son gong, et lui donnai rapidement quelques coups de pied quelque part, mais légers, légers, car je ne suis pas une brute immonde. Il s'enfuit dans la cursive, se retourna et me dit :

— *Me love gong ! Me love gong !*

Puis il disparut en riant. Tout en continuant de faire un tintamarre épouvantable.

TEXTE DE BASE : *Avant le chaos*, Montréal, HMH, 1964, p. 197-212.

VARIANTES : I : « Fleur-de-Mai », *Liaison*, vol. 1, n° 6, Montréal, 1947, p. 323-332. II : Dactylographie de 14 f. (28,5 × 21,1 cm), paginée 1-14, sans date, sous le titre « Fleur-de-Mai » repris sur tous les feuillets, avec en note « Liaison juin » (souligné) à droite dans la marge supérieure. Corrections au crayon (BNQ, 204/3/5).

12 II pied [R *au cul* A *quelque part*,] mais 13 II brute [R *sanguinaire* A *immonde*.] II

1. Cette nouvelle a été publiée pour la troisième fois en 1970 dans le recueil de nouvelles réunies par Adrien Thério, *Conteurs canadiens-français*, chez Déom. Cette édition ne présentant que des variantes typographiques, nous la considérons identique au texte de base.

La table du capitaine était ornée d'orchidées charnues, charnelles, géantes. Le capitaine riait. Tout le monde rit en
 20 Asie jaune. Sauf les vieillards et les enfants. Le capitaine me dit :

– Il paraît que vous n'aimez pas particulièrement le son du gong ?

– Je l'aime beaucoup, au contraire, lui répondis-je. Mais
 25 ce gong-boy me semble vouloir rivaliser avec les trompettes de Jéricho².

– Vous êtes de méchante humeur.

– Peut-être. Je fais aussi un peu de fièvre.

– Ah, bon...

30 Nous primes un bon whisky bien tassé, bien glacé. Ce n'est pas là le meilleur moyen de soigner la malaria, mais c'est une excellente façon d'en chasser les malaises. Pour un moment.

Le capitaine et moi étions déjà de vieux amis. Nous venions de passer quelques jours ensemble dans l'île de Shameen³, au
 35 cœur même de Canton, isolés comme des rats. Tout autour de l'île, Canton en émeute bouillonnait, crachait la haine, la mort. Chacun des ponts était gardé par des barbelés flanqués de mitrailleuses servies par des soldats vêtus de lambeaux d'uni-
 40 formes, pieds nus, hurlant, gesticulant, et vifs à la détente. La nuit, du toit de l'hôtel, nous voyions naître, s'élever et grandir, aux quatre coins de la ville, la monstrueuse fleur pourpre des incendies. Au soir du cinquième jour, à la suite de mystérieux
 45 pourparlers, nous avons pu rejoindre le bateau. Le *Ngao-men* était un vieux sabot de six cents tonnes qui faisait la navette entre Canton et Macao. Il y avait trois cabines de « première », le petit salon, le carré des officiers. Pour le reste, l'entrepont se confondait avec la cale.

40 Il grandir, [A aux quatre coins de la ville,] la monstrueuse

2. Allusion à un épisode de la Bible : Josué faisant tomber, au son des trompettes, les murs de Jéricho (*Josué*, VI, 20).

3. Voir *Visages du monde*, « Macao », p. 50s., où cet épisode est raconté ainsi que l'histoire de Fleur-de-Mai ; voir également « Le 13 », *supra*, p. 58.

Le capitaine me dit :

– Nous n'arriverons à Macao que demain soir. J'ai dû modifier ma course, donner au Sud-Ouest. Les parages sont infestés de pirates. Dans les moments de troubles, ils surgissent comme des champignons après une pluie chaude. 50

– Ça fait partie du métier, dis-je pour dire quelque chose.

– Oui... C'est le métier... Mais je navigue sur ces côtes depuis plus de vingt ans. J'en connais tous les coins et recoins. Je... je m'ennuie. J'ai l'impression de n'être plus marin, mais d'être fonctionnaire. Les incidents auxquels vous venez d'assister se répètent avec une régularité désespérante, avec une exactitude d'horloge, de saisons. La grande aventure, ce serait que le calme s'installe, un beau matin, pour durer. Ça changerait du désordre méthodique et organisé. 55 60

Le boy remplit de nouveau nos verres. Je demandai au capitaine :

– Mais pourquoi ne sollicitez-vous pas un autre commandement ? 65

– Parce que... parce qu'il est trop tard. J'ai soixante ans. Je suis marié. Nous habitons, ma femme et moi, une petite villa, à Macao. C'est plein de fleurs. Je compte d'ailleurs que vous viendrez nous y voir... C'est là, selon toutes probabilités, que je finirai mes jours... Je suis né à Noordwijk, sur la mer du Nord. Je mourrai à Macao, dans les mers du Sud. C'est la vie. 70

Nous entendîmes de nouveau le gong. Le capitaine me dit en riant :

– Vous voyez que mon gong-boy prend ses fonctions au sérieux. C'est ainsi qu'il cultive le sentiment de son importance. Quand il tape sur son instrument, il se croit le Maître du Monde. Vous êtes deux passagers de cabines. Il tape pour deux cents passagers. Il arrive que nous n'ayons pas de passagers du tout. Il tape quand même... 75

C'est alors que Fleur-de-Mai apparut. Elle était petite, très mince, avec un visage d'une beauté saisissante. Elle était vêtue d'une tunique de soie bleu sombre brodée d'or. Elle avait les 80

59 II exactitude [R de saisons, d'horloge A d'horloge, de saisons.] La grande
60 I,II calme s'installât, un beau

bras croisés, les mains dans ses larges manches. Comme la Supérieure d'un couvent qui s'adresse à ses novices. Elle s'inclina légèrement devant le capitaine. Le capitaine nous présenta. Il était devenu tout à coup très cérémonieux.

Nous nous mîmes à table. Les boys s'affairaient. Le capitaine ne parlait que pour diriger l'ordonnance du repas. Parfois, entre deux services, elle levait les yeux sur le capitaine ou sur moi. Elle avait un regard d'une extraordinaire gravité. Elle mangeait avec des gestes si gracieux, si délicats, qu'on eût pu l'imaginer cueillant des lys, au bord d'une fontaine parfumée. Quand le dîner fut achevé, elle s'inclina et nous quitta, précédée du maître d'hôtel. Le boy servait le cognac.

– Elle a seize ans, me dit le capitaine.

Nous étions étendus sur la dunette, le capitaine et moi. La nuit était baignée d'une douceur sans égale. Une lune rousse, aux halos d'aurore boréale, se balançait lentement parmi les cordages. Parfois une grande jonque nous croisait, sa voile pareille à l'aile renversée d'une monstrueuse chauve-souris, et l'on voyait des hommes nus, sur le pont de poupe, accroupis autour d'un feu, immobiles et luisants comme des bronzes. Les moiteurs du Sud noyaient la ligne d'horizon. Nous voguions sur une mer sans commencement ni fin. Une mer d'espace éternel. Rien n'existait. Ni Canton, ni Macao, ni Noordwijk, ni Paris, ni Québec. Rien, ni personne. Une sorte de marche lente à travers des limbes fantomatiques.

Nous entendîmes soudain un bruit de pas légers, et Fleur-de-Mai fut auprès de nous. Le capitaine la pria de s'asseoir. Deux heures, trois heures passèrent. Sans qu'aucun de nous eût prononcé une parole. L'ombre de la nuit commençait de pâlir. Fleur-de-Mai se leva et dit quelques mots chinois au capitaine. Celui-ci me dit :

– Miss Cheng me demande si vous aimeriez entendre un petit poème de Siu Tche-mo⁴...

83 II croisés[A.] [R sur sa poitrine] les [D ses S les] mains 84 II Supérieure [R du A d'un] couvent 93 II s'inclina légèrement et nous 94 I,II boy servit le cognac 108 II légers et Fleur [A -de-Mai] fut 109 II capitaine [R l'invita A la pria] de s'asseoir 112 II pâlir. Fleur se leva et dit [A quelques] [R chose en chinois A mots chinois] au capitaine [A.] Celui-ci

4. Siu Tche-mo, ou Hsü Chih Mo, ou Xu Zhimo (1895-1931), poète chinois qui fut membre du groupe du « Croissant » dans les années vingt.

Fleur-de-Mai regardait la mer et commença sa récitation. Elle avait une voix étrange et voilée, de contralto doux.

*Allez-vous-en, Monde des Humains, allez-vous-en !
solitaire, je me dresse au sommet d'une haute mon-
tagne ;* 120

*Allez-vous-en, Monde des Humains, allez-vous-en !
je reste face à face avec l'immense voûte céleste.*

*Allez-vous-en, pays natal de mon rêve, allez-vous-
en !*
je jette et brise la tasse en jade de l'illusion ; 125
*Allez-vous-en, pays natal de mon rêve, allez-vous-en !
souriant, je reçois les compliments du vent
de la montagne et des vagues de la mer.*

*Allez-vous-en, toutes choses, allez-vous-en !
devant moi, les cimes percent le ciel ;* 130
*Allez-vous-en, Tout, allez-vous-en !
devant moi se déroule l'immensité de l'immensité !⁵*

Et Fleur-de-Mai disparut. Elle ne vint pas le lendemain à la table du capitaine. Elle était souffrante. Nous arrivâmes à Macao à la tombée du jour. Déjà, la ville de tous les péchés rougeoyait de tous ses feux. J'allai saluer le capitaine, qui me réitéra son invitation. 135

– Je suis en congé forcé, me dit-il. Je dois attendre que les troubles de Canton s'apaisent pour reprendre mon service. Je vais tailler mes rosiers. 140

Sur la terrasse fleurie de la villa, après le déjeuner, la femme du capitaine, métissée de sangs chinois et portugais, et fort belle, nous servit un thé odorant. Nous bavardions nonchalamment quand soudain le capitaine me demanda :

– Que pensez-vous de ma filleule ? 145

– Votre filleule ?

– Mais oui, miss Cheng, Fleur-de-Mai.

– Je n'aurais jamais pensé que...

133 II Et Fleur [A -de-Mai] disparut.

5. Nous n'avons pu retracer ce poème.

– Je sais, je sais... C'est d'ailleurs un secret que je vous
150 demanderai de garder très soigneusement, du moins pour la
durée de votre séjour à Macao, car si le vieux Cheng apprenait
la chose, il y aurait du raffut.

– Le vieux Cheng ?

Le capitaine alluma sa pipe.

155 – Le vieux Cheng est le père de Fleur-de-Mai. C'est
l'homme le plus riche et le plus respecté de la péninsule. Il
donne plus que généreusement à toutes les œuvres de bien-
faisance, fait distribuer régulièrement du riz, du thé, des vête-
160 tements à tous les miséreux de la côte, et se charge même de
faire ensevelir les morts. Il est de plus conseiller général auprès
du gouverneur de la colonie. C'est un personnage extrêmement
important. Dans les bons livres, on nomme ce genre de succès
le couronnement d'une longue vie nourrie de nobles efforts et
de grandes vertus, n'est-ce pas ?

165 – En effet, répondis-je avec politesse.

Mais le capitaine reprit avec animation :

– En effet, sans doute ! Mais il arrive, mon cher et jeune
ami, il arrive que même les bons livres se trompent parfois. Et
qu'ils nous trompent. Car le vieux Cheng est la plus damnée
170 crapule qui soit. Le plus bel écumeur de ces mers du Sud. Il y
a une cinquantaine d'années, il était coolie-pousse à Canton. Il
se fit voleur à la tire, proxénète, pirate. Il devint chef de bande.
Puis il dirigea bientôt tout un réseau de petites sociétés qui
s'occupaient du commerce des femmes et de la drogue. Lors
175 de la Révolution du docteur Sun, il se fit nommer général. Il
acheta, vendit, racheta, revendit plusieurs armées. Il gagna le
Nord, où il rejoignit quelques autres seigneurs de la guerre.
En 1917, il fournissait des armes et des munitions aux Alle-
mands ; en 1920, aux Russes blancs ; en 1923, aux bolcheviks ;
180 en 1925, deux tableaux, les armées du Nord et celles du Sud ;
aujourd'hui, il joue sur trois tableaux, Chiang Kai-shek, l'armée
communiste et le Japon. Avec lui, les ambassades, les consulats
ne savent plus sur quel pied danser. Je ne sais s'il le sait très
bien lui-même, mais son pas est toujours juste. Ici, à Macao, il

155 Il père de Fleur [A -de-Mai]. C'est 159 Il côte, [A et] se charge

contrôle les maisons de jeux, les théâtres, les bordellos, les 185
champs de course, les drogues, l'alcool, les banques privées, et
cela va sans dire, toute la politique régionale, qui est, je vous
prie de le croire, d'une complexité remarquablement asiatique.
Il vit à Macao, très bien gardé, car s'il se montrait à Canton, 190
ou à Hong-kong, sa vie ne vaudrait pas une sapèque. On trouve
parfois de petites bombes dans les jardins de son palais. Mais
ce sont les boys qui sautent. Voilà pour le vieux Cheng. Il est
fort respecté. Et il observe scrupuleusement les rites...

– Et la filleule ?

– La filleule, eh bien, le vieux bandit, pour des motifs que 195
j'ignore, confia son éducation, il y a quelques années, aux
Dames religieuses du couvent de X, à Hong-kong. Cheng a
confiance en moi. Dans la mesure où il peut avoir confiance en
quelqu'un, naturellement. De sorte qu'il m'a chargé de veiller 200
sur elle, pour ses voyages... Mais il y a deux mois, Fleur-de-
Mai a reçu le baptême, à l'insu de sa famille, et je fus le parrain...
C'est toute l'histoire. Mais que pensez-vous d'elle ?

– Je... enfin, votre filleule me paraît être une jeune per- 205
sonne bigrement sérieuse. Elle a une façon de vous regarder...
Elle m'intimide presque...

Le capitaine se mit à rire. Puis il reprit :

– Si je vous parle d'elle, c'est qu'elle m'a dit qu'elle désire
vous revoir. Elle doit vous inviter... Elle m'a questionné à votre
propos. Elle sait que vous êtes catholique, et que vous écrivez.

– Elle sait beaucoup de choses, répondis-je au capitaine. 210
Cependant mon séjour à Macao est trop court pour que je
perde mon temps à visiter les petites jeunes filles de la société.
Je préférerais rencontrer le vieux Cheng.

– Sans doute. Mais le vieux Cheng n'a exprimé aucun désir
de vous voir. 215

Je demandai encore au capitaine :

– Mais que diable cela signifie-t-il ?

– Je n'en sais fichtre rien.

– Et que feriez-vous si vous étiez à ma place ?

220 – Vous êtes libre et vous êtes majeur. Je ne donne jamais de conseils. Ce sont des mots perdus.

– Alors je répondrai à la petite Demoiselle que mes nombreuses occupations ne me permettent pas de, que je suis navré, etc.

225 – Vous êtes un homme raisonnable, me dit le capitaine.

Mais la femme du capitaine souriait.

On frappa à ma porte. Je criai d'entrer. Un boy me tendit une lettre. Je l'ouvris. Miss Fleur m'informait que le lendemain, à onze heures, une voiture me prendrait pour me conduire au *yamen*⁶. Le boy ne bougeait pas.

– *Answer ?* lui demandai-je.

– *Ya ya, mastah sah, answah.*

235 J'écrivis à Miss Fleur-de-Mai que je la remerciais, que je regrettais, que j'étais navré, etc., je mis la feuille de papier sous enveloppe. Puis je déchirai l'enveloppe, et j'écrivis à Miss Fleur-de-Mai que j'acceptais sa gracieuse invitation avec le plus grand plaisir.

240 Le lendemain, à onze heures, je montai dans une voiture tirée par deux petits chevaux blancs. Une vieille Chinoise était blottie au fond du landau. Elle me fit signe de prendre place à ses côtés. C'était la gouvernante de Fleur-de-Mai. *L'amah*. Elle montrait un visage renfrogné, semblait fort mécontente. Nous traversâmes la Praïa Grande au trot des petits chevaux et nous gagnâmes une large avenue ombragée de palmiers
245 royaux, de caroubiers au feuillage d'un vert éblouissant. Des villas la bordaient, vieux rose, ocre pâle, bleu passé, enfouies sous une prodigieuse végétation. Puis la route s'éleva en lacet,

220 II libre et [A, vous êtes] majeur 233 II Miss Fleur [A -de-Mai] que je la remerciais 235 II Miss Fleur [A -de-Mai] que j'acceptais 241 II gouvernante de Fleur [A -de-Mai]. *L'amah*

6. Résidence officielle d'un mandarin.

sinueuse comme une couleuvre. L'*amah* se mit à parler tout à coup, sur le mode plaintif :

– Le Maître est terrible, véritablement terrible... Il ne faut pas qu'il apprenne... Je serais perdue. Ah, j'ai tenté de dissuader Miss Fleur. J'ai supplié, pleuré... Ah, je ne suis qu'une pauvre vieille femme... Mais que pourrais-je devant le courroux du Maître ? En vérité, dites-moi, que pourrais-je faire ? 250

Et elle se prit à sangloter, à petits coups étouffés, rapides. Puis : 255

– Ah, je suis une pauvre vieille femme coupable et criminelle... Je n'ai pas su résister à Miss Fleur... Je n'ai jamais su lui résister...

Elle se tut. Nous continuâmes de gravir le flanc de la colline. Au bout de quelque temps, j'aperçus l'enceinte murée du *yamen*. L'*amah*, qui avait cessé de sangloter, me dit : 260

– Le Maître est descendu à la ville pour visiter M. le gouverneur. Un domestique guette sa sortie du palais. D'autres sont sur la route. Nous serons prévenus par des signaux. Vous reprendrez le chemin que nous avons suivi. Le Maître possède une puissante automobile et reviendra par la route principale. 265

Elle parlait comme un général qui donne une leçon de stratégie à ses officiers. Nous longeâmes la muraille, et la voiture s'arrêta devant une lourde porte de bois sombre. Nous descendîmes. L'*amah* secoua l'anneau de bronze et la porte s'ouvrit. Comme Sésame. Nous trouvâmes une longue galerie couverte. De chaque côté, des cours dallées de marbre, des jardins fleuris, des fontaines bordées de saules, des étangs tissés de lotus roses, des pavillons construits comme des pagodes. L'*amah* me conduisit vers un de ces pavillons. Un banian géant l'ombrageait. Je pénétraï dans une pièce carrée, très haute, plafonnée de poutres entrecroisées parmi quoi s'allongeaient démesurément des dragons peints de couleurs vives. Des panneaux pendaient aux murs, couverts de caractères tracés au pinceau. Des tables de laque noire cernées de pourpre, des chaises, un divan, des bibelots de jade, d'ivoire, un énorme bouddha de bronze lisse et luisant. 270 275 280

249 II coup, [R <illisible>] sur [A le] mode 272 II Sésame. Nous traversâmes une longue 280 II couverts de signes tracés

Et Fleur-de-Mai apparut. Elle était parfaitement belle. Elle
 285 s'inclina, me fit signe de m'asseoir. Un boy apporta le plateau
 de thé. Elle officia avec les gestes précis et délicats que j'avais
 admirés à la table du capitaine. Nous bûmes le thé. Et le boy
 remporta le plateau.

Elle était assise en face de moi.

290 Elle me dit de sa voix douce de contralto :

– M. le capitaine vous a sans doute appris, car je l'avais
 autorisé à le faire, que je suis catholique...

– En effet, lui répondis-je.

– Je dois retourner au couvent de X dans une huitaine de
 295 jours. J'y passerai trois mois encore. Puis je devrai revenir ici,
 chez mon père.

Je dus exprimer quelque mouvement d'étonnement car
 elle ajouta tout de suite :

– Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous dis ces
 300 choses. Eh bien, voici. Je dois revenir dans trois mois, mais...
 mais je ne peux pas revenir.

– ...

– Je ne peux pas revenir parce qu'on veut me marier. On
 a choisi mon époux. Je ne le connais pas. Je ne le verrai, selon
 305 le rite, qu'après le mariage... Je ne sais rien de lui, sauf qu'il
 est du Yunnan, et que son père est riche... Je ne peux pas
 revenir parce que je ne peux pas l'épouser. Et je ne le veux
 pas. Je suis chrétienne.

Sa bouche tremblait. Comme celle d'un enfant qui va
 310 pleurer.

– Je suis chrétienne. Je devrai aller habiter dans sa famille.
 Il me sera interdit d'adorer librement mon Dieu. Il vivra comme
 mes frères...

– ...

285 I,II boy *rapporta* le plateau < Texte de base : *apporta* ; nous corrigeons
 d'après le sens. > 289 II moi. [R *Nos genoux se touchaient presque.*] // Elle
 292 I,II autorisé *de* le faire 308 I,II chrétienne... // Sa bouche 310 II
 pleurer. [R *Mais elle se ressaisit aussitôt.*] – Je suis

– J'ai trois frères. Ils sont mariés tous les trois. Ils vivent ici, au *yamen*. Leurs femmes sont mes amies. Elles sont fines et gracieuses. Mes frères passent leurs nuits au théâtre, dans les maisons de jeux. Ils ont pris des concubines qu'ils ont logées également ici, dans les plus beaux pavillons... Mes amies pleurent en secret. Que puis-je leur dire pour les consoler ! Je ne veux pas d'un pareil sort. Je ne veux pas pleurer en secret...

Elle avait un petit visage d'ange meurtri. Elle avait les yeux baissés. Elle se leva, ouvrit un coffret, revint à moi, me tendit une large enveloppe. Je regrettais amèrement d'être venu, d'avoir cédé à ma sotte curiosité. Elle me dit :

– M. le capitaine m'a appris que vous aviez l'intention de séjourner à Shanghai. Apportez cette photographie. Je vous demande de la regarder parfois. On m'a dit que... que je suis belle... J'éprouve beaucoup de honte à vous parler ainsi. Mais il le faut. Et si, d'ici trois mois, vous...

L'*amah* entra précipitamment, très agitée :

– Le signal, le signal est donné. Le Maître vient de quitter le palais de M. le gouverneur.

Fleur-de-Mai continua, très vite :

– Si, d'ici trois mois, vous faites parvenir cette photographie à M. le capitaine, avec votre adresse au verso, il ne comprendra pas ce que cela signifie, mais je comprendrai... Et je partirai pour Shanghai.

Elle détourna un peu la tête, et ajouta à voix basse :

– Je serais pour vous une épouse fidèle et soumise...

Puis elle leva son regard sur moi. Elle pleurait. Elle tentait de sourire. Je sortis. L'*amah* vint me reconduire à Sésame, et je repris le chemin de Macao. Plus tard, à Shanghai, j'écrivis au capitaine. Mais je gardai la photo de Fleur-de-Mai.

LE NOËL DE JÉRÔME¹

Il sentit que ses mains, posées à plat sur le drap, s'étaient retirées de lui et qu'elles devenaient des choses étrangères et perdues, et il comprit alors qu'il allait mourir. Il flairait la mort depuis des jours, mais il l'avait imaginée pleine de ruses, attaquant et se dérochant à la fois, brutale, faussement douce, sans franchise. Elle l'envahissait lentement, sans retrait, et d'une implacable poussée, comme la mer envahit le sable d'une plage. Elle cernait déjà ses coudes, ses genoux. La mort montait en lui.

TEXTE DE BASE : *Avant le chaos*, Montréal, HMH, 1964, p. 213-224.

VARIANTE : *la Revue moderne*, décembre 1942, vol. 24, n° 8, p. 11-12, 41 (26 × 34 cm). Le titre « Le Noël de Jérôme » est inscrit dans un rectangle situé à droite, en haut de la première page. Parallèlement, à gauche, l'exergue suivante est étalée sur trois lignes : « Les cloches de Noël accompagnent les dernières pensées d'un malade. » La nouvelle est illustrée en première page par le dessin estompé d'un visage de femme surmontant la représentation en traits plus appuyés d'une tête d'homme aux yeux fermés qui repose sur un oreiller. La main droite du personnage masculin retient une couverture à la hauteur de la poitrine. Le texte est réduit à une colonne placée au centre à droite. La page suivante représente un arbre de Noël, coiffé d'une étoile géante et décoré de boules, d'étoiles et de guirlandes, situé dans la partie inférieure gauche. Le titre, présenté entre deux bordures de houx, suivi d'une étoile et de « suite de la page 12 », entre parenthèses, est repris au centre supérieur de la dernière page.

1. Une adaptation radiophonique de « Le Noël de Jérôme » a été diffusée par Radio-Canada, le dimanche 24 décembre 1950, de 18 heures à 18 heures 15, sous le titre général de « Conte de Noël ». Jacques Auger en fut le lecteur et Roger de Vaudreuil, le réalisateur. Nous en donnons le texte intégral dans l'Appendice IV, p. 344-349, ainsi que le relevé des variantes par rapport aux manuscrits de cette adaptation.

Jérôme n'avait jamais songé à la mort que pour la défier. Il adorait la vie, il la voulait goûter dans toute son intensité, et jusqu'à ses bords extrêmes qui la séparaient de la mort.

Chacune de ses victoires sur la mort donnait aux moindres actes de sa vie une saveur rare et puissante. Et chacune d'elles durcissait son orgueil comme le feu trempe l'acier. En jouant sa vie, il croyait en quelque sorte diriger sa mort, la maîtriser, lui imposer *l'heure* au moment du risque. Alors elle s'emparerait de lui d'un coup, le frapperait dans un grand choc aveugle. Nulle conscience de sa venue. Il ne voulait pas la voir, refusait avec elle toute confrontation.

Et voilà que la mort, le fixant – le couvant – de son monstrueux regard, lui imposait l'heure ! Et voici Jérôme, membres liés, en face de la mort ! Comment se dérober, comment détourner le visage ? Comment crier, quand la voix même s'est éteinte, et pourquoi crier ? Qui répondrait à ses appels ? Qui le délivrerait de ses chaînes ?

La mort envahissait Jérôme, montait en lui, autour de lui, le submergeait, léchait le bord de ces deux derniers îlots : le cerveau, le cœur. La mort exigeait de Jérôme qu'il comparût devant elle.

Déjà, il ne pouvait plus se mouvoir dans ce misérable espace que le volume de son corps occupait. Pour échapper à l'angoisse qui le saisissait, il voulut se réfugier au creux profond de sa mémoire, recréer les jours abolis. Mais les êtres qu'il évoquait évoluaient devant lui, sous ses paupières closes, comme des choses inhumaines, sans relief, avec cette teinte uniforme et grise des images sur l'écran des cinémas. Des fantômes. Sa mémoire ne lui fournissait plus que des fantômes. Il se vit lui-même, à différentes époques de sa vie, comme s'il eût vu son propre reflet dans une glace sans tain. Un fantôme ajouté aux autres fantômes.

Cet étrange froid qui l'habitait le poussait comme au-dehors du temps. Des temps ! Il n'appartenait plus au monde des vivants, il n'appartenait pas encore au monde des morts. Il se voyait isolé dans cette zone d'ombre livide où se parachève le destin redoutable et puéril de l'homme ; il s'enfonçait dans une solitude parfaite et glacée.

Il tentait de respirer légèrement, de retenir longuemen
50 son souffle, afin de ménager ses forces, de donner moins d
prise au mal. Il ne souffrait pas. La douleur lui eût indiqu
que son organisme se défendait, voulait vivre. Il n'était plu
qu'un cadavre dans lequel une lueur falote et minuscule ache
vait de s'éteindre. Il voyait le fleuve des jours, des mois, de
55 années, des siècles, nourri par l'énergie formidable de l'univers
qui charriait la détresse, les cris, la joie, la vie d'une innombrabl
humanité, couler jusqu'au bout des temps futurs – jusqu'à e
que le soleil de feu roulât dans les espaces comme une planèt
de gel – (jusqu'à ce dernier instant où le dernier blasphème d
60 l'homme aura lassé la patience de Dieu) – et de cette puissanc
terriante et gigantesque, il ne pouvait tirer, lui, Jérôme
l'humble force nécessaire à l'accomplissement de cette chose s
simple : se lever et marcher. (Oh, à petits pas, songeait Jérôm
avec une angoissante avidité, à tout petits pas seulement, mai
65 marcher, mais sentir seulement sur ses jambes le poids et la
chaleur de ce corps qui me trahit, ne plus être fantôme parm
d'autres fantômes, mais redevenir enfin un homme parmi la
foule anonyme et vivante et chaude des hommes !) Et Jérôme
70 imaginait ces millions d'hommes marchant dans les rues des
villes, parcourant les routes des campagnes, descendant au
creux des vallées et gravissant le flanc des montagnes, usant
tous de ce miraculeux pouvoir avec la même indifférence, qui
ne savaient pas, ou ne voulaient pas savoir que cette détresse
75 viendrait, les ferait tous trembler d'une indicible horreur.

Il enviait la course aveugle de ces fantômes. Il les chassa.
Que lui importaient-ils ? Il s'agissait de lui, de lui seul, que la
mort étrangeait. Ah, chasser de sa pensée, comme il chassait les
fantômes, cette effrayante nécessité de sa propre mort ! Il eût
80 choisi avec la plus grande joie de revivre les minutes les plus
douloureuses de son existence pourvu que pendant ce temps
l'angoisse de la mort lui fût épargnée. Il comprenait maintenant
que chez un être dont la vie n'est pas menacée, les désespoirs
les plus profonds recèlent toujours une secrète espérance. Ah,
85 plonger pour une heure seulement au cœur de sa vie d'autre-
fois ! Vivre ! Être debout, rire, pleurer, souffrir, mais vivre. Il
lui semblait que cette heure-là, que l'âpreté de son désir exigeait
avec une violence surnaturelle, s'il pouvait l'obtenir, il saurait
ne jamais la laisser s'échapper, il s'identifierait si fortement à

elle que rien ne les séparerait plus. Il ne mourrait plus. Il serait éternel. 90

Et Jérôme continuait de respirer lentement, et l'air qui pénétrait dans ses poumons sifflait doucement et ne nourrissait plus son sang. Tout lui avait échappé, sauf ce léger souffle, et ce regard perdu dans les ténèbres. 95

Alors, sœurs noires de la mort, l'épouvante et la solitude se disputèrent Jérôme.

Les délires et l'épuisement le conduisirent au cœur d'un monde dense, trouble et feutré, et il coulait à pic, sans heurts, jusqu'au fond d'une ombre épaisse. Il lui semblait que ces ténèbres redoutables et comme éternelles le dissolvaient dans leur étonnante immobilité. Il n'y avait plus que cette ombre tenace et ce temps suspendu. Il gisait aveugle, au gouffre des siècles, et leur grand silence dur l'étouffait comme un tombeau de fer. Puis de lents remous se formèrent, qui le soulevaient peu à peu, il roula dans une nuit déchirée de lueurs et de flammes, et il rejoignit enfin, tel le plongeur qui remonte à la surface de la mer, les régions pâles et vertes qui le livraient au jour. La clameur de son sang battant ses tempes l'assourdissait. 100 105

Il ouvrit les yeux. Il avait oublié qu'il lui fallait mourir. Un fantôme se pencha sur lui, épongea son front, parla. Il entendait les mots, comprenait le sens des mots, mais le son de cette voix dépouillée de toute chaleur, grêle et crépitante, et si lointaine, lui paraissait venir d'une communication téléphonique établie avec une planète étrangère. Il renaissait à la vie pour comprendre une fois de plus que la vie le rejetait. L'ombre de la chambre multipliait ses pièges. Dans quel coin d'ombre se fixerait son dernier regard ? 110 115

Certains mourants meurent mille fois. Pour Jérôme, plus de vaines dérobades : il fallait qu'il fût dévoré. Et de nouveau l'épouvante s'abattait sur lui, le déchirait et le torturait et l'étouffait et il s'abandonnait à l'ultime désespoir. 120

II

Mais voici qu'un son lointain de cloches, comme une onde miraculeuse et fraîche, fit tressaillir Jérôme. Il crut d'abord à un nouvel accès de délire. Mais les délires ne possèdent point 125

cette douceur dans la défaillance, cette intimité secrète et magique qui le liait soudain, alors qu'il sentait que tout était fini, aux forces vivantes du vivant et du passé. Le son de ces cloches lui entrouvrait de nouveau ce monde qu'il avait cru pour lui définitivement muré. Le prisonnier s'évadait. Il n'importait plus que son cœur battît si faiblement dans sa poitrine épuisée, ni que ses membres fussent alourdis par les chaînes de la mort inévitable. Il se voyait revivre. Il vivait. Il n'errait plus, fantôme, parmi des fantômes. Il n'était plus l'étranger dans la zone interdite. Ces cloches lui apportaient comme une infusion de sang.

C'était la nuit et les cloches emplissaient la nuit d'une allégresse incomparable et merveilleuse, et Jérôme cherchait l'étonnant secret de sa résurrection quand il comprit enfin que les cloches célébraient la nuit du Miracle, la nuit de Noël.

Et dans la nuit de Noël, parmi ce léger murmure des cloches, au-delà de l'absence, des années mortes, du temps perdu, Jérôme recréait lentement et puissamment l'adorable souvenir de Geneviève. Il la revoyait telle que quinze ans plus tôt, en pleine lumière, dans l'éblouissement du sourire et de l'amour. Elle surgissait devant lui pareille à une fleur éclatante d'aurore. Elle était là, près de lui, avec lui, et leurs mains se joignaient, et nul mensonge n'existait plus, et les signes innombrables du destin épousaient la forme d'une joie qu'une clarté spéciale livrait à un bonheur marqué d'éternité.

Et Jérôme n'était plus le moribond que l'angoisse condamne, mais un homme encore mystérieusement maître de sa conscience, qui reprend sa place parmi les vivants. Les cloches de Noël lui parlaient de Geneviève à voix humble et tendre, et il se sentait transporté comme au seuil d'un palais légendaire. Geneviève avait été la seule femme qu'il eût jamais aimée. Elle lui apportait – il y a quinze ans – la révélation d'une richesse ignorée jusque-là, qui l'enivrait et le dépassait. Il avait abandonné ses jeux habituels. Son repos ne dépendait plus que de la tendresse de Geneviève, et il voyait monter peu à peu, dans la nuit de sa solitude, cette grande flamme ardente et pure. Geneviève l'aimait. Mais leur amour les protégeait mal, elle et lui, des vertiges d'une tentation qui prenait tour à tour les formes trompeuses de l'attendrissement, de l'émotion, du sacrifice, de la beauté et de la grandeur. Leur accord était parfait.

Geneviève ne soupçonnait pas le péril. Jérôme aurait pu s'emparer d'elle comme un capitaine enlève une ville endormie. Il savait verser les philtres, susciter les rêves fabuleux. Mais il l'aimait, et parce qu'il l'aimait, il imaginait que nul mal ne se cachait sous cette seule conquête du cœur. Il lui dévastait l'âme et il se croyait généreux parce qu'il ne la prenait pas dans ses bras. Sa vie n'avait été jusqu'alors qu'un désert inutile et vain, se consumant de son propre feu, et préparant sa propre cendre. Son amour pour Geneviève lui fournissait une valeur pathétique qui en dissimulait le vide. La vie de Geneviève avait été un jardin lumineux et clos. Jérôme saccageait Geneviève, et Geneviève bénissait Jérôme. Cette tendre victime aimait son dur ravisseur.

Cependant les cloches de Noël sonnaient à toute volée et Jérôme renaissait à toutes les fraîcheurs du souvenir. Cette grande ivresse de Noël, quinze ans plus tôt ! Ils avaient marché tous les deux dans une neige de féerie, Jérôme penché sur le visage rayonnant de Geneviève, et quand ils eurent gravi la colline, ils virent soudain, au creux de la vallée, briller les feux de la petite église, et ses cloches chantaient l'espoir et l'allégresse des hommes, et ils levèrent la tête dans la nuit bleue et toutes les étoiles chantaient la grande délivrance, et Geneviève prit entre ses mains le visage de Jérôme et posa ses lèvres, pour une seconde, sur sa bouche, puis ils descendirent en silence le versant de la colline.

Elle revint de la Communion, elle s'abîma dans sa prière, son épaule touchant celle de Jérôme, et elle était immobile et comme morte. Et Jérôme comprit qu'il ne serait jamais digne de l'amour de Geneviève. Ils remontèrent la colline et déjà les étoiles pâlissaient, et parce qu'elle aimait Jérôme, Geneviève prit son visage entre ses mains et posa sur lui, pour une seconde, ses lèvres. Jérôme voyait ce visage rayonnant et pur, et ce don de l'âme, si précieux et si lourd, et il eut peur, et il aima Geneviève comme il n'avait jamais aimé et comme il n'aimerait jamais.

Il partit le lendemain. Il ne l'avait jamais revue. Il la voyait maintenant, à l'heure même de sa mort.

Jérôme savait qu'il allait mourir et il ne craignait plus la mort. Il ne s'inquiétait plus de ses membres cloués aux draps de son lit. Il n'était plus seul. Geneviève veillait sur lui, veillait

en lui, depuis toujours, comme la lueur tremblante et fidèle d'une veilleuse dans les ténèbres du temple désert.

210 Il savait son désespoir premier. Il avait appris plus tard son cruel ensevelissement dans ce tombeau mystique du plus pur amour, et du seul grand. Elle se penchait maintenant vers lui. Où était-elle ? Se mourait-elle, comme lui, à cette même heure ? Elle habitait sa conscience, elle l'atteignait en pleine âme. Elle le protégeait malgré son abandon. Elle le protégeait 215 parce qu'il l'avait abandonnée, parce que la fuite de Jérôme la livrait aux vertus d'un sacrifice supérieur, et que ses larmes humaines avaient coulé pour son rachat. Elle lui rendait le bien pour le mal.

220 Jérôme se mourait et savait maintenant comment mourir. Les clartés d'un amour à la fois si proche et si lointain lui indiquaient les voies. Les cloches continuaient de sonner, annonçant la délivrance des hommes. Le Verbe se faisait Chair. Le Christ naissait.

Et Jérôme s'humilia et pria son Dieu.

JULIUS

La vie d'un jeune homme lancé dans le siècle il y a un tiers de siècle, se laissant porter par ses eaux, ne résistant point à sa grande coulée puissante et lente, devient une chose assez incompréhensible à cette époque même où les impôts condamnent les veuves normalement bien rentées à trouver refuge dans les asiles de charité, où les ouvriers conduisent des Cadillac, où les patrons doivent s'excuser en rougissant de leur réussite, où la valeur du citoyen consiste à appartenir à un syndicat, où l'on se défend des dictatures en établissant des dictatures, où la France antimilitariste est dirigée par des généraux, l'Angleterre démocratique par des lords, où l'Afrique du Nord est déchirée par des coupeurs de sexe, Cuba maîtrisée par des aventuriers barbus, la Chine conduite par Moscou, le Siam par Si-Lem et l'Indonésie par Lem-Si, où la peur des hommes de la terre entière se nourrit du cauchemar d'une guerre dite atomique et où chacun s'accroche, pour ne plus y penser, à ses soucis quotidiens comme à une dernière planche de salut, à cette époque d'immense folie collective qu'entre-tiennent soigneusement nos grands hommes d'État, où les savants les plus illustres se conduisent plus légèrement que le

TEXTE DE BASE : *Avant le chaos*, Montréal, HMH, 1964, p. 225-241.

VARIANTES : I : *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 4, « Contes et nouvelles », 1959, p. 57-67. II : Dactylographie de 18 f., BN 10872.29.152 à 175 (21,5 × 27,8 cm), corrections à l'encre bleue et au crayon bleu, indications typographiques en rouge (BNQ, 204/3/10). III : copie carbone de II, les pages 13 et 15 manquent ; corrections à l'encre bleue (BNQ, 204/3/10). Voir aussi Appendice V, p. 350-365.

I I Julius par Alain Grandbois de l'Académie canadienne-française // La II Julius [A par ALAIN GRANDBOIS de l'Académie canadienne-française] // La <Le titre et les éléments ajoutés portent en outre des indications du choix des caractères typographiques.>

dernier des cancren en libérant des forces obscures qu'ils sont
 incapables de maîtriser, où le jeune poète doit compter sur les
 pouvoirs publics pour manger son hot-dog, à cette époque
 25 même d'aujourd'hui, l'on peut trouver inconcevable qu'il y a
 des temps infinis, c'est-à-dire environ trente-cinq ans, ce qui
 équivalait d'après les jeunes gens à l'époque de l'homme du
 Néanderthal, du Cro-Magnon, à l'âge du silex et du bronze et
 30 des cavernes, et la suite, les temples de Babylone et les pyra-
 mides d'Égypte et les splendeurs d'Angkor, et peut-être plus
 avant encore, quand la terre se délivrait des eaux et émergeait
 par petits îlots ingénus et ronds comme les seins des Polyné-
 siennes, cette histoire de Julius que je vais raconter peut pa-
 35 raître légère et sans importance, Julius est l'être que j'ai peut-
 être le mieux connu au monde, nous avons la même vie facile
 et des goûts identiques, nous nous querellions sans cesse, il blâ-
 mait ma conduite et je blâmais la sienne, nous participions aux
 mêmes tournois de plongeurs, de natation, de courses auto-
 mobiles, il gagnait souvent, je gagnais souvent, tout cela
 40 s'équilibrait, il avait de petites coupes d'argent pour telle ou
 telle épreuve, j'en avais également, de sorte qu'un soir d'eupho-
 rie nous échangeâmes nos coupes, sur quoi étaient gravés
 nos noms, et ses invités lui disaient, en regardant par pure
 courtoisie ses trophées, par pure courtoisie je le répète, car les
 45 camarades, pour peu qu'ils ne soient pas doués pour une cer-
 taine forme d'athlétisme, et qu'ils soient accompagnés par leur
 femme ou leur petite amie, disent volontiers de lui qu'il est la
 plus sombre des brutes, qu'il avait usurpé ces honneurs, ils
 disaient la même chose de moi, et Julius et moi nous rigolions,
 50 nous avons l'âge de nous moquer à nos propres dépens, avec
 Julius nous avons fait à peu près le tour du monde de Paris,
 des salons de la princesse Raffatti aux bouges les plus infects
 de la rue de Lappe, nous nous étions promenés de Deauville
 à Biarritz, de Malaga à Port-Vendres, de Séville à Monte-Carlo,
 55 nous avons aimé des Gitanes au corps onduleux, des Pisanes
 au teint mat, des Américaines alcooliques, des Anglaises ef-
 farouchées, de petites Françaises sans trop de scrupules et gé-
 néreuses dans leur comportement nocturne, cependant

22 II,III cancren [R des écoles de notre bien-aimé Canada] en 28 I Cro-
 Magnon [R de A à] l'âge II Cro-Magnon de l'âge 47 III volontiers [R de
 lui A du champion] qu'il 48 III qu'il [R avait A a] usurpé 50 III âge
 [A heureux] de nous moquer [R à nos dépens A de nous-mêmes] avec 52 III
 plus [R suspects A sordides] de

demandant tes intentions sont-elles sérieuses, et pour combien
de temps, ah chères âmes fragiles et membres délicieux, et voici 60
qu'un soir, au petit bar de Juan-les-Pins, Julius demande à Jean
le barman un whisky – sans soda – le bar était désert, il y avait
un gala à Cannes, il y avait aussi, derrière le bar, un paravent,
Jean paraissait préoccupé, il sert à Julius son whisky, Juan-les-
Pins était à cette époque une ravissante petite station balnéaire 65
peu connue, négligée grâce aux fastes de Cannes et aux richesses
de Nice, donc peu fréquentée par les milliardaires d'outre-mer,
les grands-ducs ruinés par la révolution de 17, les gigolos argentins,
les snobs à peinturlurette, Jean le barman dit à Julius la salle des
jeux vient de fermer, il n'y a plus personne ici ce soir, on n'aura
pas vu ça depuis la guerre, avec leurs galas à Cannes ils raffent
tout, il faudrait une justice, au vrai, M. Julius, vous êtes d'accord
avec moi, la plage de Juan c'est la seule plage de la Côte, avec sa
pinède et son sable d'or, à Cannes, on ne peut s'y baigner en paix,
on a l'impression que toutes les voitures du monde, croisant sur
la Croisette, vous tombent sur les pieds, tant qu'à Nice, ah la la la
la, des cailloux, des cailloux ronds si vous voulez, mais des cailloux,
M. Julius, vous voyez ce paravent, Julius passa derrière le bar,
le barman disait encore c'est la première fois qu'elle vient au
Casino de Juan, elle est très malade je crois, je dois rejoindre
Césaire le maître d'hôtel, sa sœur se meurt à Antibes, pour des
choses que l'on ne peut pas dire sauf en famille, mais Césaire et
moi c'est comme les doigts de la main, il faut s'entraider dans
l'affliction, d'ailleurs Césaire s'était établi avec ma sœur à moi
il y a quelques années, ça crée des liens, n'est-ce pas, il a rencontré
par la suite une Italienne qui lui a plu, c'est la vie, ma sœur
elle est serveuse dans un hôtel de Menton, le gosse est superbe,
Césaire est en train d'en faire un autre à Lucia, le ventre lui
grossit déjà, c'est un homme Césaire, dans les bagarres des
bistrotts du port, il sait y faire aussi, il n'y a pas de caïds de
Toulon ni de flics à épaulettes pour lui faire peur, il a le couteau
agile et vif et précis, c'est un ex-batt-d'Af, c'est tout vous dire,
vous voyez ce paravent, il y a une dame derrière, elle s'est
trouvée mal, les personnes qui l'accompagnaient allaient au gala 95

68 II,III la [R *Révolution*] révolution 75 III peut [A *pas*] s'y 76
II,III la [R *Croussette A Croisette*] vous 79 III paravent, [A *Julius passa derrière
le bar,*] le 84 II,III affliction [R *s' pas*], d'ailleurs 95 II,III accompa-
gnaient [R *allaient*] allaient

de Cannes, elle leur a dit je ne me sens pas très bien, je vais me reposer ici, je vais rêver qu'elle disait, elle est tombée dans les pommes, j'ai téléphoné au docteur, il est au maudit gala lui aussi, vous êtes le seul à ne pas y être, M. Julius – mon ami
 100 Julius avait horreur des galas parce qu'il y rencontrait généralement des femmes qu'il avait aimées un soir et qui étaient devenues pour lui des fantômes – M. Julius, je dois aller voir Césaire pour le taxi, ça prendra tout au plus un quart d'heure, puis-je vous demander de rester ici, les femmes vous savez, c'est
 105 godillon et tout, j'en ai vu des femmes depuis vingt ans derrière ce bar, des actrices célèbres et des danseuses à petits cachets qui n'ont pas plus de talent pour la danse que ma grand-mère du Var, car je suis natif du Var, c'est un beau pays et sérieux, ma grand-mère nous prenait par la main, le dimanche, pour
 110 nous conduire à l'église, ma mère était morte, je ne l'ai pas connue, mon père lui, il était marin, un jour on ne l'a plus revu lui non plus, mais je me souviens de lui, c'était un costaud, un bel homme, alors c'est ma grand-mère qui a pris soin de nous, mon grand-père lui, je l'ai connu, mais c'est comme si je ne
 115 l'avais jamais connu, il était assis sur le banc de pierre devant le mas, il ne parlait jamais, il avait un habit noir, une grosse canne, il regardait devant lui, comme ça, qu'est-ce qu'il voyait, on ne l'a jamais su, ça peut regarder quoi les vieux, M. Julius, ça pense à quoi, ça rumine, mais à quoi, il ressemblait aux
 120 vieilles pierres qu'il contemplait avec des yeux éteints, ou presque, c'était comme une vieille pierre lui-même sauf respect, il était roussi et vieilli comme l'église, comme les tablettes de marbre du cimetière sous le soleil, c'était un costaud, il n'y a pas à dire, il n'achevait pas de mourir, c'est des charges, il est
 125 mort à l'âge de près de cent ans, on n'a pas calculé, il empoisonnait tout le monde, critiquait tout quand il pouvait encore parler, nous les gosses on était peinarde, la grand-mère gémissait et ronchonait, on mangeait du riz et du riz, à grandes bolées, et Julius regardait Jean, qui avait des épaules larges
 130 comme celles d'un lutteur forain, et la dent nette et cordiale, un loup pas encore trop dégrossi, son fils gagnerait peut-être Paris en qualité de serveur et l'ancienneté aidant, maître d'hôtel

106 I petits *cabarets* qui < Même leçon dans le texte de base : nous corrigeons d'après II et III. > 110 I,II,III ai *jamais* connue 114 II mais [R *si*] c'est III mais *si* c'est 119 II mais [R *à*] quoi 131 III encore [R *trop A tout à fait*] dégrossi

au Claridge ou au Ritz, et le petit-fils briguerait peut-être l'Académie française, on ne sait jamais, il suffit d'écrire deux ou
 trois opuscules assez obscurs pour ne pas donner prise aux 135
 journalistes tributaires des hebdomadaires s'occupant soi-
 disant de littérature, l'on passe comme noisette, l'on a un petit
 coup de patte d'encouragement de l'auteur de *Marius* ou de
 M. de Lacretelle, tous deux académiciens chevronnés, Julius
 n'était pas plus médecin que Jean le barman, il lui demanda 140
 cependant de lui apporter quelques serviettes trempées d'eau
 tiède, ce qu'il fit avant d'aller rejoindre son ami Césaire, Julius
 se pencha sur la dame évanouie et il fut ébloui par sa beauté,
 il vit aussi qu'elle portait à son doigt un diamant magnifique,
 pierre jaillie des cavernes ténébreuses de la terre et taillée par 145
 des artistes amants du feu et possédés par lui, Julius regardait
 ces lèvres pâles et cet ardent bijou – de Lucifer, de Dieu –, et
 puis Jean le barman revient avec Césaire, il remercie Julius, il
 lui dit nous allons reconduire la dame en taxi, c'est une belle
 même soit dit en passant, et de la haute, il part et Julius reste 150
 avec ses réflexions, la vie, c'est plus sérieux que de remporter
 un championnat de natation, de plaire aux femmes parce que
 la nature vous a gratifié d'un joli profil, d'écrire de petits
 poèmes dans de petites revues que personne ne lit, de coucher
 un soir avec des femmes qui couchent avec tout le monde, la 155
 célébrité, ou la jeunesse, l'Académie ou la chair fraîche, Julius
 se trouvait soudain dégoûté du monde dans lequel il vivait, et
 surtout de lui-même, il revient à son appartement, il y a un
 télégramme, son père passe par Paris, il aimerait bien le voir,
 Julius prend sa voiture et part pour Paris, il adorait conduire 160
 la nuit sur les routes désertes et violant les épaisseurs de l'ombre
 du mystère, de la vie, il violait l'inconnu, demain, et selon le
 terme fatidique des Espagnols, la *mañana*, il courait sur des
 routes connues mais devenues secrètes par les transformations
 fatidiques de cette nuit pareille à toutes les autres, sauf pour 165
 son cœur, il voyait dans cette nuit un visage blanc marqué
 d'angoisse et de terreur, à Juan à son retour, Jean le barman
 lui dit enfin vous voilà, tout a été terrible ici, le Commissaire
 et la police et tout, Julius se dresse tout de suite sur ses ergots,
 Julius n'avait pas de très graves défauts, selon les normes de 170
 la Côte, il n'exploitait pas les douairières un peu fatiguées par

160 II,III adorait [R d'ailleurs] conduire 164 II,III les [R secrets]
 transformations

les derniers aiguillons du retour de l'âge, à l'instar des jeunes comtes espagnols et des petits marquis italiens pullulant sur la Côte, les Américaines surtout tombaient dans ces filets maladroits, les Viennoises, les Russes, les Anglaises, les Françaises riches, si telle était leur fantaisie d'une nuit voluptueuse, donnaient leur petit cadeau mais n'épousaient pas, Julius possédait en somme une excellente réputation dans ce monde pourri, il pouvait prendre une femme dans ses bras sans qu'elle ait la crainte du chantage, de la menace des lettres au mari, du compte en banque dévasté, du saccage de l'argenterie, du vol d'une toile de Poussin, de Van Dick, de Van Dongen, sur la Côte tout se sait très rapidement comme à Trois-Rivières ou à Québec, les gigolos sont vite dépistés, seules leurs victimes ne s'en rendent pas compte, Julius n'avait qu'une faiblesse, il aimait les femmes, il les aimait belles par surcroît, une de ses premières amies, une femme intelligente et du monde et belle – tout peut se composer au monde, même une femme du monde à la fois intelligente et belle –, lui avait dit un jour tu es jeune, tu aimes les femmes, alors autant les choisir belles que médiocres, tu les quitteras comme tu vas me quitter, je le sais, je le sens, ne proteste pas, épargne-moi tes mensonges, ceci dit, choisis-les belles, quand tu les abandonneras elles en auront moins de chagrin car Julius il n'y a pas que toi au monde, tu es séduisant à ta façon, tu séduis par surprise, tu nous laisses un jour sous le prétexte d'aller faire un petit voyage à Bombay, à Marrakech, c'est assez gentil, c'est une façon délicate quoique astucieuse un peu de rompre des amours, tu t'en vas vers quoi, cher Julius, vers des aventures qui te décevront davantage encore, tu ne trouveras jamais une femme plus belle que moi et une femme qui puisse t'aimer autant que je t'aime, je sais que je ne te reverrai plus jamais, je sais aussi que tu penseras à moi, que tu sois à Tombouctou ou à Kharbin, tes jours un jour te seront comptés comme les miens, ta poésie, Julius, ne t'empêchera pas de mourir comme nous mourrons tous, tu seras, toi aussi, un jour, malade et démuné, et angoissé, elle était toute en larmes, c'est ainsi qu'elle s'adressait à Julius, et Julius l'aimait comme il n'avait jamais aimé, ces nuits sous les étoiles, cette bouche

188 III composer [R au monde A dans la vie], même 198 I t'en vas vers quoi, cher toi, cher II,III t'en [A vas] vers quoi, cher 202 II,III jamais, [R dans la mémoire,] je 206 II, jour, [A malade et démuné, et angoissé,] elle III jour [A dans ta propre solitude dernière,] elle

pourpre, cette chair ardente et tendre, ces mains délicates fu- 210
 selées comme celles des modèles des grands peintres de la
 Renaissance, et cet amour chuchoté, dans les repos, Julius par-
 tait déchirant celle qu'il aimait et celle qui l'aimait, il saignait
 de mille blessures ouvertes, il partait cependant, c'était un poète
 et les poètes sont des fous c'est bien connu, il voulait se croire
 libre et fuyait un beau visage digne et plein de larmes et les 215
 baisers insensés et la foi perdue, Julius se sauvait comme un
 cambrioleur poursuivi par la police, comme s'échappe un petit
 voyou, les fuites du cœur sont parfois plus déshonorantes que
 le vol à main armée, Jean le barman continuait de bavarder,
 le Commissaire disait-il, après votre départ précipité, sans pré- 220
 venir personne, il commençait à trouver ça un peu singulier,
 mettez-vous à sa place, c'est son boulot de soupçonner tout le
 monde, je n'aime pas la police plus qu'il ne faut, mais lui, il a
 toujours été correct, vous pensez bien, dans une boîte comme
 celle-ci, depuis vingt ans qu'on est là, Césaire et moi, on a été 225
 obligés de le voir, le Commissaire, comme témoins, des vols,
 des chèques sans provision, des comptes au bar laissés pour
 compte, on écope nous, M. Julius, on paie les faux frais, je suis
 responsable de mon bar comme Césaire l'est de son restaurant,
 on fait ce qu'on peut, on vit bien, on ne se plaint pas, puis-je 230
 vous dire que nous on trouvait ça fantastique, on avait confiance
 en vous comme on a confiance en soi, on savait Césaire et moi
 que vous n'auriez pu faire une chose pareille, dans le métier
 et à la longue on finit par apprendre à juger les gens, on dis- 235
 tingue le bon du mauvais, le Commissaire il commençait à se
 fâcher, il lui fallait son coupable, la Préfecture à Paris ne cessait
 de lui téléphoner, trouvez-les-moi, et plus vite que ça, autrement
 vous serez tous suspendus, vous savez ce que ça veut dire sus-
 pendus, sans retraite, rongéant votre menton, vous le savez,
 débrouillez-vous, nom de D..., je vais vous fiché à la porte, 240
 avec mon pied dans les fesses, le Commissaire était furieux, ses
 policiers ahuris, ils fouillaient partout chez Césaire, chez ma
 femme, chez vous pour retrouver ce fameux diamant, ils ont
 mis sous arrêt une dizaine de gigolos bien connus, sans résultat

211 II chuchoté, dans les repos <souligné>, Julius 228 II nous [A,]
 M. Julius 237 II autrement [R vous serez tous] vous 242 I fouillaient
 partout ce fameux diamant <Même leçon dans le texte de base : nous réta-
 blissons le texte d'après II. Le feuillet 13 de III, où devait se trouver cette
 phrase, manque.>

245 naturellement, sauf Pédro le Mexicain, vous le connaissez, il
 enseigne la java dans un studio de Nice, il est entretenu par
 une vieille baronne autrichienne qui lui assure son fixe, il aug-
 mente le fixe de la gonzesse en faisant chanter à la manière
 douce, vous savez, M. Julius, suave et très gentil, il a fait des
 250 enfants aux deux petites Américaines qui raffolent de lui sur
 la plage, beau torse bronzé, vous savez, les Amerloques, c'est
 bizarre, ils ne pensent pas comme nous, ils ont peut-être tort
 de ne pas penser comme nous, on a peut-être tort de ne pas
 penser comme eux, je n'en sais rien, M. Julius, je ne suis pas
 255 très instruit, j'ai fait la maternelle c'est tout, je suis bon en calcul,
 une chance, les chiffres c'est mon fort, je peux soustraire, di-
 viser et multiplier à la seconde, j'ai aussi la mémoire des visages,
 si j'ai vu un homme ou une femme dans ma vie, c'est comme
 si j'avais leur photographie dans ma poche, c'est comme ça, je
 260 ne vous raconte pas ces choses-là pour me vanter, vous me
 connaissez mieux que ça, le Commissaire il dit pourquoi ce
 Canadien est-il parti sans prévenir personne, vous vous portez
 garants de son intégrité, d'accord, mais c'est un jeune homme,
 265 il suffit d'une femme qui l'emballa, l'honnêteté devant la pas-
 sion s'efface tout de suite, c'est ainsi que le Commissaire nous
 parlait, le diamant valait une fortune, vous étiez parti comme
 à la sauvette, dame, et bref on allait mettre la police à vos
 270 troussees quand le chauffeur du taxi s'est présenté à son bureau
 avec le diamant, qu'il avait trouvé en nettoyant la banquette arrière
 de sa voiture, Julius serra la main de Jean le barman et passa
 des années sans retourner à Juan, ces soupçons même légers
 qui avaient plané sur lui lui étaient intolérables et vers la fin
 de ce même été, Julius se trouvait à côté d'une très jolie femme,
 chez des amis à dîner, très belle, qui portait à son doigt le
 275 diamant fabuleux et qui lui dit voilà mon cher berger, je croyais
 ne plus jamais vous revoir, on m'a dit que vous étiez toujours
 parti, la vie est courte, la vie d'une jolie femme comme moi si
 vous voulez, notre beauté, notre jeunesse parties, il ne nous
 reste plus rien, à nous, les femmes, tout le monde ne peut pas
 280 être écrivain, vous vieillissez vous les hommes, vous devenez
 des peintres connus, des écrivains célèbres, des hommes dont
 l'on parle, nous quand nous vieillissons nous sommes rejetées
 du coup, notre mari a englouti notre dot, nos familles mêmes

249 II,III il fait des 252 II,III peut-être [A tort] de 276 II vous
 [R voir A revoir], on

nous font la tête en répétant que nous n'avons pas su y faire
avec ce si bel homme, les tantes surtout, les célibataires, ce sont 285
les plus terribles, des folles, elles ont été trop privées de ça, les
heureuses sans le savoir, elles ne savent pas ce que ça coûte à
une femme d'épouser un bel homme, elle n'a pas assez de sa
vie pour se délivrer de toutes ses larmes, tout ça à cause du
petit frisson qu'elle a recherché auprès du bel homme, elle 290
paie ce petit frisson dérisoire toute sa vie enchaînée au bel
homme vieillissant qui couche avec toutes ses amies les plus
intimes sauf avec elle, elle pleure secrètement, ah le petit fris-
son, le premier et le dernier, toute une vie de femme pour la
petite sensation c'est payer bien cher, trop cher, ah cher Julius 295
retournez dans cette île que vous n'auriez jamais dû quitter,
laisse-moi, quitte-moi, je t'aime, protège-toi, et protège-moi
aussi, va-t'en, c'est la seule façon de nous quitter, autrement...
et elle pleurait silencieusement, du cœur et de l'âme, et Julius
pleurait aussi, avec des larmes maladroites sur les joues, les 300
hommes ont moins de courage que les femmes, et Nancy partit
pour les Indes et personne de la Côte ne la revit plus jamais,
et Julius, quelques années plus tard, revint sur la Côte avec une
fille ravissante, il l'avait épousée à Neuilly, ils étaient à Cannes
et ils vivaient parmi nous comme s'ils avaient été sur la planète 305
Mars, ils vivaient parmi nous ils nous parlaient et nous
souriaient mais si leurs paroles et leurs sourires nous parve-
naient, nous sentions tous qu'ils ne pouvaient pas sortir du
cercle enchanté dans lequel ils s'étaient réfugiés, ils vivaient
leur bonheur hors du temps et de l'espace, personne ne se 310
moquait, le bonheur est si rare qu'il désarme les plus envieux,
le bonheur existait malgré les philosophes et les cyniques, nous
l'avions devant nous comme si un chrétien en proie au doute
recevait la preuve visuelle de l'existence de Dieu, nous avions
cette preuve que l'amour n'était pas qu'une vaine illusion, qu'un 315
leurre dérisoire, la vie continuait son cours à Cannes avec ses
fêtes, ses galas, ses intrigues, ses potins, cependant tout avait
baissé de ton, tout avait moins de couleurs, Julius était très
connu à Cannes, et très recherché, la nouvelle de ses amours
s'était répandue rapidement, et si le petit prince d'Égypte cour- 320
tisait éperduement Madame Gaby Morlay, si Lord Willbrought

287 I pas [R *cue A ce que*] ça 306 II,III nous [R *nous*] parlaient
309 II ils [R *ils*] vivaient III ils *ils* vivaient 314 II,III Dieu, [R *nous*] nous

s'était cassé une jambe au polo, si le prince de Galles lançait la mode des tricots à manches courtes, si Henry Draper junior, le fils du grand peintre, mettait le feu, à trois heures du matin, aux draperies du bar le plus élégant de Nice, ces nouvelles, parmi les oisifs, manquaient de sel, et Julius me dit un jour nous partons pour les îles de Lérins, nous irons ensuite je ne sais où, je te tiendrai au courant, je pars avec *Rafale II*, c'était son meilleur bateau de course, avec soupapes survoltées, nous étions au bout de la jetée, il était sept heures du soir, l'animation du jour s'apaisait, les pêcheurs larguaient leurs voiles, les millionnaires américains, à bord de leur yacht, s'apprétaient pour le cocktail vespéral et Julius et la belle dame au diamant s'élançèrent à bord du bateau devant ce disque pourpre du soleil se penchant lentement sur la mer et disparaissant derrière les îles dans le bruit assourdissant du moteur et soudain à la minute même où le soleil s'engloutissait derrière Saint-Honorat nous vîmes une longue flamme jaillir de la mer, et puis nous entendîmes le bruit de l'explosion, et ce fut la fin de mon ami Julius et du plus bel amour du monde.

327 II Lérins, [R un moine doit nous marier,] nous III Lérins, un moine doit nous marier, nous

ILS ÉTAIENT DEUX COMMANDOS

Baignée de nuit, la barque glissait lentement sur une mer calme et lisse. Une mer onctueuse, douce et molle comme l'huile, qui se confondait avec la nuit sans étoiles. Cependant, à intervalles réguliers, une immense lame venue du nord s'emparait soudain de l'embarcation, la hissait à sa crête et la plongeait dans son creux avec une force implacable – le moteur hoquetait à petits coups, avec de petits bruits étouffés, plaintifs –, et Marc songeait alors que la force indomptable des éléments était si puissante que l'orgueil de l'homme, et son courage, et sa volonté, devant elle, n'étaient que jeux dérisoires. Mais la lame fuyait bientôt vers le sud, la barge poursuivait sa route d'ombre, la mer paraissait domptée, reconquise, et tout à coup une autre grande lame du nord, avec sa vigueur de folle géante,

TEXTE DE BASE : *Avant le chaos*, Montréal, HMH, 1964, p. 243-276.

VARIANTES : *la Revue moderne*, novembre 1942, p. 5-6, 30-34 (34 × 25,5 cm). Le titre « Ils étaient deux commandos » et, au-dessous à droite, le nom de l'auteur occupent le milieu de la première page qui est illustrée dans la partie supérieure par une scène de guerre. Au premier plan, l'un vu de dos, l'autre de profil, deux militaires casqués tendent une baïonnette vers l'espace du ciel, sillonné par des avions et des éclats d'obus. Une phrase en exergue se détache du paysage : « Deux cousins de grade différent se retrouvent sur une grève de France au cours d'un assaut pendant lequel ils rivalisent d'héroïsme. » Le texte occupe deux colonnes à droite au bas de la page. Sur la page suivante, une seconde illustration représente deux militaires vus de face : le premier est courbé, tête nue, et l'autre, casqué, se tient debout derrière lui. Sous l'illustration, une légende reprend un extrait de la nouvelle : « Le lieutenant vous a cueilli sur la plage de Larfleur, où vous ne valiez plus très cher. » Une autre illustration représente schématiquement une carte du littoral de la France ainsi qu'un plan des positions stratégiques occupées par les deux armées en conflit. Les autres illustrations sont consacrées à de la publicité ainsi qu'à une rubrique intitulée « La petite Poste ».

15 tiraillait la barge de telle sorte que Marc la sentait vibrer sous lui comme si elle allait être écartelée, l'élevait et l'enfonçait de telle sorte que Marc la sentait tour à tour projetée vers les couches supérieures de la nuit ou entraînée dans les monstrueuses profondeurs de la mer. Alors Marc se voyait soudain
20 dépouillé de tout le pouvoir, de toute l'autorité, de toute la responsabilité dont il était investi. Mais quand la lame avait fui, quand la mer redevenait douce et lisse, Marc reprenait son vrai visage d'officier.

Ses hommes reposaient sous la bâche de l'embarcation. Ils
25 étaient vingt. Sous cette bâche sombre. Il pouvait disposer de la vie de ces vingt hommes. Une autre barge suivait la sienne, avec vingt et un hommes, y compris le lieutenant. Pour le raid, les deux barges formaient le groupe B. Marc disposait de la vie de quarante et un hommes. Lui, le capitaine Marc Granger.
30 (Capitaine depuis deux mois.) Quarante et une vies, d'un mot, d'un signe, d'un geste. Ou de l'absence d'un mot, d'un signe ou d'un geste.

Et non seulement il pouvait disposer de ces vies, mais il le *devait*.

35 Une nuit tiède, sans étoiles. Marc était étendu sur le pont arrière, les bras croisés sous la nuque. Ses hommes, à quelques pas de lui, sous la bâche. Marc se demandait : « Dorment-ils ? À qui pensent-ils ? À quoi ?... »

« Dormir ! Naturellement, ils ne dorment pas. Pas plus que
40 moi. Je suis idiot ! Mais à qui, mais à quoi pensent-ils ? À une mère, à une fiancée, à un enfant, au flanc doux et chaud de leur femme ? À un coin de forêt verte, à un petit lac mauve dans le crépuscule, à une maison grise, ombrée de longs peupliers, à une vaste plaine neigeuse, étincelante de soleil, qu'une
45 lisière de sapins sombres borne à l'horizon ?... Ou pensent-ils à la prochaine attaque, à l'assaut dévorateur, au dur bondissement, sous le fulgurant éclat des projecteurs ennemis ?... Voient-ils la flamme pourpre des incendies, imaginent-ils le
50 jaillissement rouge de leur propre sang ?... Ou pensent-ils tout simplement à... à la ?... »

La grande lame du nord emportait de nouveau la barge et de nouveau Marc perdait son pouvoir d'officier et son iden-

tité d'homme. Et le moteur de la barge hoquetait plaintivement. Et la lame roulait dans la nuit du sud.

Marc : « ... Ou pensent-ils à... à la... Peut-être pensent-ils... 55
enfin... à la... mort ? »

Voilà. Le grand mot était prononcé. Le Mot.

Marc : « ... Peut-être pensent-ils à... Mais pourquoi pen- 60
seraient-ils à la mort ? Je ne pense pas, moi, à la mort... On
pense toujours, dans les minutes d'attente, dans les moments
tels que celui-ci, on pense toujours à des choses colorées, à des
choses de vie. Il n'y a pas de... »

Cependant Marc fixait la nuit sans la voir. Parce qu'il était 65
lui-même pétri de nuit, pétri de l'ombre même de la nuit. Il y
avait la lame du nord, l'ascension et la plongée, le crachotement
étouffé du moteur, puis le grand silence, et la pensée de Marc
reprenait son cours, libre et comme déliée de son être actuel.

Marc : « ... Je ne pense pas à la mort parce que la mort 85
est... parce que la mort est sans couleur... »

Ses hommes étaient là, sous la bâche sombre. Marc les 70
imaginait, tapis, silencieux, immobiles, remâchant leurs sou-
venirs, les yeux brillants dans leur visage enduit de suie. (Marc
pensa soudain qu'il avait lui-même le visage enduit de suie, et
que si Marie l'apercevait en cet instant, son rire clair tinterait
comme le cristal.) Marie ! Mais il chassa l'image aimée. Il 75
ne fallait pas voir Marie, il ne fallait pas entendre les cloches
joyeuses et si fraîches de son rire cristallin. Il ne fallait pas
penser à Marie. Ni à l'autre chose sans couleur. À aucun prix.
Ne pas penser à Marie, ne pas penser à la... chose.

Une autre lame, venue du nord, plus vaste et moins puis- 80
sante, avec peu de prise sur la barge. Dans l'ascension, le moteur
murmura à peine. Ce n'était plus qu'un long bercement.

« Voilà, se dit Marc. C'est pour bientôt. Les courants sont
franchis. Dans une heure, ce sera l'Heure... »

Ses hommes. Ses commandos. Dans une heure... Ils 85
s'entraînaient ensemble depuis des mois. Ils avaient fait tout ce
qu'il est possible de faire pour rendre le corps invulnérable au

froid, à la chaleur, à la fatigue, au sommeil, à la surprise, à la
90 faim, à la nuit. Ils avaient escaladé des falaises verticales comme
des murs de prison, franchi des rivières à la nage, marché
soixante milles en douze heures, dormi deux heures, en plein
ciel, sous la pluie, sans couvertures, sans autres aliments que
ce que contenait leur paqueton, refait la route du retour en
100 douze heures – vingt-six heures, cent vingt milles – ; ils avaient
boxé, lutté, joué de la baïonnette, comme leurs aînés de l'autre
95 guerre, joué du couteau, comme les apaches, pratiqué le jiu-
jitsu, comme les Japonais ; ils avaient appris à se servir de la
hache, du fusil, de la mitrailleuse, de la mitrailleuse ; ils avaient
appris à lancer des grenades comme on lance des cailloux, ils
100 avaient appris à se taire comme si on était muet, à se mouvoir
comme si on était invisible, à bondir comme si on était une
panthère, à respirer comme si on était mort ; ils avaient appris
à prendre la couleur, l'immobilité et la dureté des arbres et des
105 pierres, ils avaient appris à contrôler chaque muscle de leur
corps et chaque mouvement de leur sensibilité. Ils avaient
appris à tuer.

Marc songeait à ses commandos, là, sous la bâche, le visage
enduit de... (Non, pas Marie, chassons l'image de Marie !) Ses
hommes ! Il se sentait en ce moment plus lié à eux que n'ont
110 jamais lié le désir ou le sang. Ils étaient les membres d'un même
corps. Ils étaient tous tendus, comme un seul être, vers le but
unique : le raid.

Il y avait là, sous la bâche, Tessier le sergent, Dusablon,
Dolbec, Genest, Devault, Lacoursière, d'autres et d'autres. Dans
115 la barge qui suivait, vingt hommes aux noms français et le
lieutenant Antoine Grégoire, dont on avait fêté, au mess,
trois jours plus tôt, l'anniversaire de naissance. Il rougissait
comme une jeune fille. Il avait vingt ans. Il avait les cheveux
blonds et les yeux bleus. C'était le meilleur tireur du camp.

120 Le commandant de l'expédition, le major Watson, dirigeait
le groupe A. Trois barges. Le capitaine Charest dirigeait le
groupe C. Trois barges également. Les huit barges gagnaient
lentement la côte française.

Alors Marc songea soudain : « Et Roland, à qui, à quoi pense Roland à cet instant même ? Pense-t-il à Mabel, ou pense-t-il à... » 125

Roland Granger faisait partie du groupe C. C'était le cousin de Marc. Roland représentait pour Marc toute l'enfance, l'adolescence, la jeunesse. Ils avaient partagé les mêmes cerceaux et les mêmes tartines de confiture, étudié aux mêmes collèges, fréquenté la même faculté à la même université. Leurs succès avaient été à peu près identiques. Ils appartenaient à la même promotion quand ils avaient obtenu leur licence en droit. Ensuite, la vie les avait séparés. Jusqu'à la grande aventure. 130

Cependant, ce que Marc avait conquis par le travail, l'effort, la patience, le courage, Roland l'avait obtenu comme en se jouant. Sa famille était riche. Il éclatait de dons. Marc, orphelin, avait dû travailler très jeune pour manger, pour vivre, pour payer ses études. Marc ne sortait pas. Il était d'ailleurs trop sérieux pour plaire. Sauf... (Mais ne pensons pas à Marie, au miracle de son amour.) Roland plaisait aux femmes. Il n'avait qu'à paraître pour les émouvoir. Elles disaient de lui : « C'est un charmeur ! » Il parlait avec esprit, s'habillait à Londres, dansait admirablement, conduisait de belles voitures, traitait généreusement ses amis, qui disaient de lui : « C'est un chic type ! » Il leur prêtait de petites sommes d'argent qu'il avait le tact d'oublier. Ses études terminées, il était parti pour l'Europe. Il imaginait la terre comme un vaste champ de plaisir, et la vie, comme le moyen de le parcourir. L'Europe, pour lui, avait été Paris, Londres, Cannes, Deauville, Biarritz, Monte-Carlo, le Lido, le baccara et la roulette, les plages d'or et les fausses princesses, les grands hôtels et les petites actrices, le champagne – Veuve Clicquot 21 – et les yachts blancs qui croisent, par les adorables nuits d'été, devant Saint-Raphaël ou Juan-les-Pins. 140 145 150

Soudain, comme un coup de foudre, la guerre. Chacun y pensait, personne n'y croyait. La menace était depuis trop longtemps suspendue. On s'habitue à tout, même à l'épée de Damoclès. Marc s'était engagé dès le début de l'automne 1939, avec le grade de sous-lieutenant. Un an plus tard, à Montréal, il avait répondu machinalement au salut d'un soldat, quand 155 160

celui-ci s'était écrié, avec assez peu de respect : « Mais ça alors ! » Roland. Les deux cousins ne s'étaient pas vus depuis l'université.

– Allons prendre un verre, avait proposé le soldat.

165 Dans le petit bar, Marc lui demanda :

– Depuis quand es-tu de retour ?

– Une semaine. Via New York. Le temps d'arranger mes papiers. Je me suis engagé, il y a trois jours.

170 – Pourquoi n'as-tu pas sollicité une commission d'officier ?
Tu es licencié en droit, tu...

– Parce que, parce que... Enfin, si tu tiens absolument à le savoir, parce que la commission... c'était... le moyen le plus facile. La facilité m'a perdu. Je... J'ai raté ma vie. Je ne veux pas rater la guerre.

175 – Ça n'empêche pas que...

180 – Ça n'empêche pas que, mais je veux faire la guerre, et je la commence par le bas. Hier, je pelais des pommes de terre. C'est un excellent exercice. Et j'ai beaucoup aimé le caviar autrefois... Déjà, le sergent m'a dans le nez. Tu comprends, fils à papa, etc. C'est un ancien de 14, il a fait Vimy, tout le bazar... Ça aussi, c'est excellent. J'apprends à connaître la vie, la vie ordinaire des hommes. Je ne savais rien. Et j'ai trente ans...

– C'est dur ?

185 – C'est moins dur qu'une nuit à Montmartre. Ça va. Je me lève à l'heure où je me couchais. Je vois maintenant l'aurore avec des yeux clairs.

Marc ne put s'empêcher de dire, en souriant :

– Alors, c'est vraiment le chemin de Damas ?

Roland se mit à rire.

190 – Si tu veux... Tu peux rigoler. Ça ne me blesse pas. Tu as le droit de rire. Mais...

Il devint tout à coup très grave.

J'ai vu beaucoup de choses là-bas. Des choses horribles, inexprimables. Cette invasion, cette tuerie, cet épouvantable massacre... Il faut avoir vu pour comprendre, pour savoir. Tu ne peux pas savoir... Il y a certaines images atroces qui vous hantent nuit et jour, qui vous poursuivent comme le regard de la victime poursuit l'assassin... Le seul fait d'en être témoin vous lie, vous engage. On se sent comme coupable. On éprouve le besoin du rachat. On voit du sang sur ses mains. J'ai honte de mes mains. Elles ne seront purifiées que par le sang du monstre... J'ai compris que j'avais besoin de tuer pour redevenir propre. Je hais. On ne peut pas vivre dans la haine. Je veux aider à tuer le monstre et je veux tuer ma haine. Tu ne peux pas imaginer... Ce ne sont pas des hommes, ce sont des bêtes féroces, ignobles. Des reptiles. Des vampires, qui sucent tout, jusqu'à l'âme. Ils ne laissent même plus l'âme... Je prie Dieu, maintenant, parce que je veux conserver mon âme...

La nuit se retirait imperceptiblement de la mer, et Marc voyait la mer cerner l'embarcation d'un grand cercle grisâtre. Bientôt...

Tout ce qui avait été fait jusqu'ici, ces mois d'entraînement intensif, de tension des muscles, de volonté bandée sur l'obstacle préparatoire, ces études moroses, ces calculs secs, ces nuits d'un sommeil noir comme l'encre, profond comme l'anéantissement, après la dépense extrême de la force humaine, tout cela allait bondir hors du passé et se nouer brutalement au corps à corps charnel de l'action.

Ils avaient une heure à passer à terre, sur la côte française. Une heure encore intacte dans le temps. Cette heure allait être pour Marc l'aboutissement imprévu, mais logique, de chaque instant des jours et des nuits de sa vie. Une heure, fleur inexorable et suprême, couronnerait son âge, comme le diamant surgit, cristallisation totale et parfaite, des tombeaux millénaires de la forêt pétrifiée.

Marc : « J'ai trente ans. Cette heure balaie mes trente ans comme un grand coup de vent chasse une mince fumée dans l'espace. Il ne me reste plus que l'Heure. Après elle, peut-être n'aurai-je plus d'âge. Voilà que... »

Marc se surprit à sourire dans la solitude de la nuit agonisante. L'image de la mort se présentait à lui, nette et pure,

comme l'éclat du ciel éblouit soudain le plongeur qui remonte à la surface de la mer. Il savait que cette image, même sans couleurs, il ne pouvait éviter qu'elle affrontât sa pensée, qu'elle
235 la forçât, qu'elle vînt habiter, pour un moment, le centre même de sa conscience. Il la sentait s'agiter en lui, dans les profondeurs de son être, depuis que le raid avait été décidé. Et voilà qu'elle était toute blanche, et radieuse, et inoffensive, parce qu'il acceptait enfin de la regarder en face. Et Marc continua
240 de sourire. Et il appela l'autre image. Le visage de Marie. Il vit le visage de Marie, son sourire triste et ses yeux rieurs, et il fut plein d'amour. Et plein de courage pour vaincre la mort. Parce qu'il portait Marie en lui comme on porte son propre cœur.

Marc sourit encore. Tout était bien, tout était parfait.

245 Alors il entendit, très haut dans le ciel gris, le sourd ronronnement des avions.

– Voilà !

Il se leva et descendit sous la bâche.

II

250 Marc ne distinguait pas dans l'ombre les traits de ses hommes, mais il voyait parfois luire leurs yeux comme, dans l'obscurité, on voit soudain briller la prunelle des chats. Personne ne dormait. Il s'avança parmi eux, courbé, s'aidant des genoux, des épaules des hommes pour gagner le centre de la barge. On
255 lui fit place sur la banquette rugueuse ; il leur dit à demi-voix :

– Ça va... Nous arrivons. Apparemment, nous ne sommes pas signalés. L'affaire s'annonce bien... Maintenant, écoutez-moi. Les ordres sont formels. Vous les connaissez, je vous les répète de nouveau. Il nous faut détruire la batterie B de Larfleur, quoi qu'il en coûte... Je compte sur chacun de vous.
260 Le succès de l'expédition peut être compromis par la moindre erreur, par la moindre négligence. Il n'en faut pas...

Les hommes se pressèrent davantage les uns contre les autres. Ils savaient ce que le capitaine allait leur dire. Mais
265 ils s'apprêtaient cependant à l'écouter avec avidité, comme l'amateur de poésie se récite inlassablement son poème favori. Ils savaient ce que Marc allait leur dire depuis qu'ils avaient quitté la côte anglaise. On leur avait expliqué minutieusement

la marche et l'objectif du raid. Mais ils écoutaient le capitaine parce que les paroles du capitaine rejoignaient rigoureusement leur désir secret, et qu'elles contribuaient à nourrir leur force, leur espoir, et leur dignité d'homme. 270

— Les avions de la *R.A.F.* viennent de passer. Ils bombarderont dans quelques instants les usines situées à cinq kilomètres de Larfleur... Ils viendront ainsi, par couches successives, tout le temps que durera notre raid. Nous allons bientôt mettre pied à terre. Derrière les rochers du port. Le groupe A du major Watson doit être déjà à la pointe du cap. Il n'y a aucun doute que notre action, au début, nous sera facilitée par le bombardement aérien, qui distraira l'attention de l'ennemi. Mais plus tard... Larfleur est bien gardée. Vous avez tous vu la carte. Pour nous, il s'agit de franchir la plage, de traverser le petit pont, de gagner la rue principale et d'atteindre le vieux fort normand, où se trouve la batterie, laquelle doit être bien défendue. Le groupe A du major Watson doit détruire la batterie A du cap avant que nous commençons l'action. Le signal est convenu : trois fusées vertes. Alors, vous me suivrez. Si je tombe, vous suivrez le lieutenant. Si le lieutenant tombe, vous suivrez le sergent... Le groupe C pendant ce temps détruit la batterie C de l'île aux Moussons, et vient ensuite nous prêter main forte, ainsi que le groupe A du major Watson... Nous avons une heure. Dans une heure, tout doit être fini. L'embarquement aura lieu à l'endroit même où nous allons débarquer. Les barges des deux autres groupes doivent s'y rassembler. Il faut rapporter notre matériel, dans la limite du possible. Si vous devez abandonner votre mitrailleuse, enrayez-la. Ceux qui seront blessés de telle sorte qu'ils se sentent dans l'impossibilité de poursuivre le combat devront tenter de revenir sur la plage, où ils recevront les premiers soins. Compris ?... Je dois ajouter que... 280 285 290 295 300

Marc fut interrompu par un bruit formidable de détonation. Les hommes, machinalement, levèrent la tête. La *R.A.F.* Elle commençait le bombardement des usines.

— ... Je dois ajouter que je suis fier de vous tous. Vous êtes tous volontaires pour ce raid. Nous le réussirons, avec la grâce de Dieu... Bonne chance ! 305

Marc remonta sur le pont. Une aube sale et grise. Le pilote lui dit :

– Voyez les brisants. Il faut naviguer au plus près. Le jusant commence, mais... Par bonheur, l'eau est peu profonde, et les courants moins vifs. Mais... dans deux heures, nous serons à sec, et pris comme des rats, si...

Marc lui dit :

– Dans deux heures, les Boches auront perdu trois batteries et nous serons sur la route du retour.

Adossés aux rochers qui les séparaient de la plage, Marc et ses hommes attendaient le signal de Watson. Le parapet, dressé devant eux, paraissait désespérément haut, désespérément inaccessible. Vers l'est, au-delà du parapet, une grande leur rougeâtre, mouvante et palpitante comme une aurore boréale. Les usines ! Partout ailleurs, dans le ciel gris, les colonnes lumineuses des projecteurs croisaient leurs feux. Les explosions se faisaient de plus en plus fréquentes, de plus en plus rapprochées. Cependant la batterie du fort demeurait encore silencieuse. Marc sentit le souffle chaud de Grégoire sur sa nuque.

– Le truc semble réussir, dit le lieutenant. Tu vois le bastion ! Ils ne soupçonnent rien. Ils imaginent que... Tiens !... Oh !...

Une lumière aveuglante les éblouit. Pour une fraction de seconde, la silhouette des fortifications brilla comme sous le soleil de midi. Un bruit de tonnerre infernal. Maintenant, de la batterie, jaillissaient des éclairs saccadés, rapides, qui couraient dans toutes les directions du ciel.

– La bombe a dû éclater à moins d'un kilomètre... C'est une des nôtres... *Notre* batterie s'est éveillée. Mais ils sont tombés dans le piège. Ils n'imaginent que l'attaque aérienne. C'est... c'est...

Mais soudain un long sifflement aigu leur fit tourner la tête vers le nord, et ils virent une longue flamme rouge qui s'abîmait dans la mer.

– *R.A.F.*, dit Marc. Ou... Naturellement, avec les bases alertées ! Écoute ! La vraie bataille du ciel !

Un ronflement de moteurs d'abord pareil à un bruit de cataracte, puis d'un coup, à l'instant même, dans la même seconde, pareil à l'explosion terrifiante d'une ville entière. Les avions de la *R.A.F.* passaient en rafale, vertigineux cyclones, monstrueux dragons crachant le feu mortel. 345

– Ils volent bas ! dit le lieutenant.

Marc sentait le souffle de Grégoire sur sa nuque. Grégoire dit encore : 350

– Je te le dis, on réussit le coup. Si... si ça peut bien marcher avec le major, au cap. Il me semble que...

Marc regarda le cadran lumineux de sa montre. Douze minutes de retard. L'Heure n'avait plus que quarante-huit minutes. Sa vie, ses trente ans, les vingt-trois ans de Grégoire, le millier d'années que représentaient ses hommes, tout cela allait jouer contre quarante-sept... quarante-cinq... quarante-deux... 355

Ce fut à ce moment précis qu'une lueur, à leur gauche, s'éleva et s'élargit démesurément. Puis il y eut une extraordinaire explosion. L'air vibra comme un tambour gigantesque. D'autres explosions encore, moins fortes. Puis une dernière explosion, comme si les entrailles mêmes de la terre allaient être projetées dans l'espace. Ensuite, après le subit embrasement du ciel, ils retrouvèrent l'aube grise. Watson ! Que faisait Watson ? Ils la retrouvèrent et la perdirent aussitôt, car ils virent tout à coup à leur droite s'élever des flammes, et ils entendirent de nouvelles explosions. L'île aux Moussons. Marc pensa : « Roland est dans la fournaise. Roland fait la guerre. Roland... » 360 365 370

Grégoire dit :

– Ça ne peut plus tarder. Dans quelques instants, à gauche, nous aurons le...

Le ciel éclatait de clameurs. La bataille du ciel. Des bolides enflammés déchiraient le ciel dans un tonnerre d'Apocalypse. Guerre des hommes, chose inhumaine, qui dépassait les hommes. Mais Marc sentit autour de lui, derrière lui, ses hommes, les dents serrées, les muscles tendus comme des arcs, prêts à bondir. Non, la guerre ne dépasse pas les hommes... 375

380 Ils virent alors, à leur gauche, dans le ciel gris, trois tiges frêles gagner le ciel, s'y immobiliser, puis se répandre en chute lente comme des chrysanthèmes verts.

L'Heure ! Marc leva le bras et bondit.

Ils contournèrent brusquement les rochers et gravirent la
385 plage à la course. Sur la chaussée, Marc, un moment, hésita. Il fallait rejoindre le parapet. Deux rues se trouvaient devant lui, ouvertes et silencieuses. Mais il aperçut l'enseigne d'une gargotte : « Au Chapon de la Principale ». La rue grimpait vers la droite, puis faisait un coude brusque à gauche. Elle était pavée
390 de gros cailloux noirs et visqueux. Il s'y engagea. Les maisons, tous volets fermés, étaient comme figées, mortes. Après le coude de gauche, – ce piétinement sourd de ses hommes derrière lui ! – ils coururent encore quelques instants et se trouvèrent au débouché d'une petite place circulaire. Rien encore.
395 En face d'eux, de l'autre côté de la place, le pont. Ils traversèrent la place en courant et atteignirent le pont. Deux mitrailleurs allemands le gardaient. Ils firent feu, mais trop tard, et les commandos les bousculèrent. Marc jouait de son revolver. C'était la première fois qu'il tirait sur des *hommes*. Il courait.
400 Ses hommes couraient derrière lui. « J'ai tué », pensa-t-il. Chaque seconde prenait l'importance de l'éternel. « J'ai tué ! » À l'autre extrémité du pont, deux autres mitrailleurs. Ils tirèrent au jugé, mais il y eut cette fois du dégât. Les commandos les bousculèrent. Marc courait, les coudes serrés, et
405 hurlait à ses hommes :

– La batterie !

Il se souvint du mot de Roland : « C'est moins dur qu'à Montmartre ! »

Il pouvait hurler maintenant, car les balles ennemies crépitaient de tous les toits des maisons. Marc se disait : « C'est
410 peut-être moins dur qu'à Montmartre. Mais... tout semble trop facile... C'est facile et trop facile, et pourtant il suffit de... »

Grégoire, à ses côtés, vidait sa mitrailleuse à une vitesse d'oiseau. Un sergent portait sa mitrailleuse, pour le moment
415 où... dans un endroit sûr. Ils couraient vers la batterie.

– La batterie ! hurla Marc. Les grenades, la batterie !

Ils se trouvèrent devant le vieux fort. La batterie. Un abri blindé, renforcé de béton, de ciment. Les canons de la batterie tiraient sur les avions. Un mur bas. Marc escalada le mur. Grégoire le suivit, d'autres, tous les autres. Ils se trouvèrent dans une cour sablée, sèche. Des gardes, sur lesquels ils tirèrent. Grégoire s'installa dans un coin de la cour avec sa mitrailleuse. Les mitrailleuses allemandes fauchaient les hommes, la belle vie des hommes. Le sergent Tessier s'abattit sur le sol, sans un mot. D'autres. Marc sentit un petit choc à l'épaule gauche. Il voulut lever son bras, son bras était inerte. Aucune douleur. La batterie ! Il parvint au cœur même de la batterie. Les canons tiraient dans le ciel. « Les grenades, les bombes ! » hurla-t-il. Et les commandos firent tout sauter.

Détruite la batterie – Marc voyait cet homme à l'œil bleu, au cheveu blond, qu'il avait tué, sèchement, posément, d'un coup de son revolver –, le retour. Au galop. Les ordres étaient formels. Dans la cour sablée, des corps étendus. Les ordres. Regagner la plage, les embarcations. Ses hommes le suivaient. Combien étaient-ils maintenant ? Avant de franchir le seuil de la porte, qui avait été enfoncée, il vit soudain Grégoire, les bras pendants, courbé sur sa mitrailleuse. Il s'arrêta, se pencha, voulut le soulever, son épaule gauche était paralysée. Il se retourna. Derrière lui, une douzaine d'hommes, haletants, le visage barbouillé de suie. « Emportez-le ! » leur commanda-t-il.

Ils poursuivirent leur course. Mais soudain, ils durent brusquement s'arrêter. La retraite était coupée. Le pont ! Six mitrailleuses le barraient. Les hommes que Marc y avait laissés, tués sans doute. Genest, Lefebvre...

Une borne de ciment. Marc fit signe à ses hommes de s'arrêter. Ils s'accroupirent derrière la borne. Le jour se levait, clair et net et dur. Marc regarda sa montre. « Seize minutes. Il reste seize minutes pour l'embarquement, ou... » Il pensa au mot du pilote : « ... Pris comme des rats, pris comme... » La mer à sec. Mais Marc avait eu sa batterie, et une sorte de joie sauvage, insensée, l'envahissait. Attendre ! Il pouvait attendre jusqu'à la fin des temps. Il avait accompli son destin d'homme. Il se dit : « Voilà, c'est fini. Mais... mais la batterie est détruite. » Il ne souffrait d'aucun regret, il était lucide et maître de soi-même comme il ne l'avait jamais été, la mort le guettait dans

quelques secondes, dans quelques minutes, il était plein d'une joie virile et forte, il ne craignait pas la mort et il portait Marie dans son cœur, dans son sang même.

460 Il ne pouvait lancer ses hommes devant le feu des mitrailleuses. C'eût été le suicide. « Voilà, se dit-il encore, ils nous auront dans le dos. Nous serons tués dans le dos. Voilà, voilà... » Dans la trappe. Attendre. L'impossible ! Mais on peut attendre l'impossible. Le cancéreux condamné attend le miracle. Parfois ! Personne, tant qu'il vit, n'est jamais condamné.

465 Trottier lui toucha l'épaule et lui dit, et Marc sentit son souffle chaud sur sa nuque, pareil à celui de son lieutenant :

– Le lieutenant est mort.

Grégoire était mort. Dans les bras de Trottier.

470 Mais Marc et ses hommes étaient tapis derrière la borne de ciment et attendaient la mort. Impossible de franchir le feu des mitrailleuses, impossible de...

Alors, le miracle ! Les hommes de Watson tombèrent en trombe et foncèrent sur les mitrailleurs.

475 Le groupe A. Marc et ses hommes bondirent avec eux. À l'autre extrémité du pont, les mitrailleurs allemands tiraient, tiraient... Le groupe C. Marc et ses hommes s'élançèrent sur le pont. Marc brandissait son revolver, mais le caisson de son revolver était vide, il voulut le remplir, il tenta de soulever son bras gauche pour toucher sa ceinture. Non. Le groupe C attaquait le pont, tentait de dégager les hommes de Marc. Marc franchit le pont avec ses hommes. (Combien étaient-ils ? Sept, huit ?) Il vit soudain Roland. Roland suivi d'une quarantaine d'hommes. Le sergent Roland. « Reviens, lui dit-il, il faut embarquer. » Roland fit demi-tour. Il avait le visage couvert de suie, de sueur et de sang. « Tu es blessé ? » lui cria Marc. Mais Roland déjà, à la tête de ses hommes, dévalait la rue Principale. Les hommes de Watson, les hommes de Charest, les hommes de Marc dévalaient la rue Principale. Des ordres formels. Les objectifs avaient été atteints. Rejoindre les embarcations. Du 480 toit de toutes les maisons crépitaient les mitrailleuses. Des hommes tombaient, à droite, à gauche. « Pourquoi pas moi ? » se disait Marc. Ils descendaient tous au galop la rue Principale. 490 « Pourquoi l'un tué, pourquoi l'autre intact ? Pourquoi moi,

vivant, pourquoi cette guerre, ce raid, ce bondissement de fauves, si... » Mais il sentit en lui cette bénédiction d'homme. Il était plein de joie, il était sauvé, il était en état de grâce, il était sacré soldat. Il courait, ses hommes derrière lui, et les hommes de Watson, et les hommes de Charest. Tous couraient vers les rochers de la plage. Tous étaient bénis, et sauvés, parce qu'ils faisaient leur métier d'homme. Avec tous les risques du métier de l'homme. Les mitrailleuses allemandes crépitaient. Des hommes tombaient. Le métier. Il fallait retrouver la plage et les bateaux. La lumière du jour éclatait ardente, cruelle. Ils virent la plage. Les rochers avaient grandi. Les embarcations, derrière la pointe du cap. Il fallait que...

Dans la lumière crue du jour, dans le ciel, les avions jouaient le jeu d'enfer.

Les commandos, sur la plage. Et Marc entendait :

– Watson's dead. Killed at the first moment. Captain Clark's dead. We lost two thirds of our men. I am now in command of my group. What's the hell with...

Tous les hommes couraient sur la plage. La marée descendante avait fait des rochers de hautes murailles de granit.

– So what ? Bob Clark was my best friend. I want to go back. Bob is dead. I want to... I want to go back up there... I want to kill one of those pigs...

C'était Medcraft, un petit lieutenant de dix-neuf ans. Le sang et la sueur et la sueur coulaient sur son visage.

– I want to... The swines, the damn swines, I don't give a damn if... The g...d... swines, I want to...

Marc en courant lui dit :

– Suis-moi. Descends avec moi. Il faut rejoindre les rochers... et...

Medcraft dit :

– G...d... you, they have killed Bob, I want to kill one or two or a dozen of those g...d... bastards. I...

Marc la course s'était ralentie – ils atteignaient les rochers – :

– Tu restes sur la plage et tu surveilles l'embarquement.
530 Tu... Il y a du travail à faire ici...

– *The swines... The g...d... swines. I don't give a damn if...*

Marc lui dit :

– *That's an order.*

Medcraft baissa la tête et répondit :

535 – *Yes, sir.*

Et tous se précipitèrent à la course vers les rochers. Marc dit encore :

– Tu ne manqueras rien. Il y a du gros travail à faire...
540 Bob était un de mes amis... Je lui dois même une ou deux livres qu'il m'a gagnées au poker... et... Bob est mort et nous avons encore une dure besogne à faire...

Medcraft dit encore :

– *Yes, sir.*

545 Medcraft avait les yeux pleins de larmes. Dix-neuf ans ! Son ami Bob ! Tué. Medcraft courait sur la plage avec Marc. Les avions nazis tournaient dans le ciel clair. Ils tournaient et volaient bas comme des corbeaux et mitraillaient.

550 Marc se sentait plein de puissance et de joie. Il avait eu sa batterie. Son devoir d'homme. Et il fut abattu soudain sur le sable de la plage. Avec le petit Medcraft à ses côtés. Et avec d'autres.

555 Marc sentit d'abord dans sa bouche l'âcre goût du sang. Aucune douleur. Mais il respirait avec difficulté. « Un choc d'air », pensa-t-il. Il était parfaitement lucide et la joie l'envahissait. « J'ai eu ma batterie ! » Il tenta de crier. Ses hommes ! Rassembler ses hommes, pour l'embarquement. Mais il était sans voix et il vomissait le sang. Il tenta de se soulever sur ses bras. Rien. Il ne pouvait plus bouger. Il pensa encore : « La batterie. J'ai eu la batterie, et... » Et puis un grand songe blanc
560 s'empara de lui, tout sombra, il glissa dans un monde uniforme

et sans frontières et il perdit conscience, doucement, sans effort, comme un homme qui se noie se livre à bout de faiblesse à l'élément vengeur.

Alors Roland, ensanglanté. Il traversait la plage avec ses hommes. Il vit ce grand corps étendu sur le sable. Il le prit dans ses bras, le retourna. Marc. Ah ! Il fallait rejoindre les embarcations, derrière les rochers. Roland aimait Marc. De vieux copains. Toute son enfance, toute sa jeunesse, Marc ! Il le traîna vers les rochers. Au-delà des rochers. Les barges étaient là. Les avions nazis plongeaient bas sur la mer, lançant des jets de flamme. Roland piétinait péniblement la glaise molle. « Je ne croyais pas qu'il pouvait être si lourd. » Il vit les barges. Il hurla. Il avait de l'eau jusqu'à mi-corps. Il trébucha. Un marinier le repêcha. Avec Marc. Marc était comme mort. Roland lui disait : « Tu es un c..., mon capitaine, tu es un c..., il n'est pas possible que tu meures. Non, il n'est pas... »

Roland avait une partie du visage enlevé par un éclat d'obus. Il était ruisselant de sang et disait à Marc : « Tu es un c..., tu es un... »

Les barges, sous le feu des avions nazis, regagnèrent la côte anglaise.

III

Une nuit, à l'hôpital, Marc reprit conscience. Il avait soif. Il s'agita. « De l'eau. » L'infirmière se pencha sur lui. Il but l'eau. Il voulut parler. L'infirmière lui commanda de ne pas parler. « Défendu ! » Il dit cependant :

– Depuis quand suis-je ?...

L'infirmière lui dit :

– Il ne faut pas parler. Ne dites rien. Le major l'a formellement défendu. Vous êtes revenu le 9 juin. C'est aujourd'hui le 27 juin. Tout s'est bien passé. Les journaux ont parlé du raid pendant huit jours. Il faut vous reposer. Il faut dormir.

Marc sombra dans l'inconscience et se réveilla au matin. Il avait soif. L'infirmière lui donna de l'eau. Elle souriait.

595 – Ne parlez pas, ne dites rien. Il ne faut pas parler. Nous
avons eu peur... Vous êtes sauvé. Tout va bien. Ne parlez pas,
ne pensez à rien. Essayez de dormir. Il faut surtout dormir, il
faut surtout ne penser à rien.

600 Elle lui posa la main sur le front. Sa main était douce et
tiède. Et Marc se rendormit.

Il se réveilla vers la fin du jour. Il ne souffrait pas. Il
ressentait un bien-être inexprimable. Tout était facile et mer-
veilleux. Il remontait à la surface de la mer. Il était allongé sur
le dos. Il voulut se retourner. Son corps était de plomb « Je
605 suis paralysé ! » se dit-il. L'infirmière, penchée sur lui, souriait.

– Il ne faut pas vous inquiéter, c'est la drogue, c'est la
morphine. Tout est normal...

Cette nuit-là, tous les délires de la fièvre. Le lendemain, le
major Stuart vint le voir. Marc sortait d'un cauchemar horrible.
610 Ses tempes battaient follement. Il souffrait dans toute sa chair.
Stuart rit. Il l'ausculta.

Marc : « Alors ? »

Stuart riait.

– Vous souffrez ?

615 – Je souffre. Intolérablement. Je. J'ai envie de... j'ai envie...

– Épatant. Ça va...

Le major Stuart riait. Il avait près de cinquante ans. Il avait
fait la Première Guerre. Ses hommes l'adoraient. Il avait dé-
croché la Croix de Guerre à Vimy.

620 – Vous paraissez trouver ça comique, que je souffre !

– Je suis ravi que vous souffriez, capitaine, parce que votre
état m'inquiétait, et parce que j'ai eu peur que... Enfin, vous
aviez le dos criblé d'éclats d'obus. Il y a la région lombarde. Ça
existe, imaginez-vous, la région lombarde. Un petit éclat d'obus
625 s'était logé tout près de là... Vous comprenez... On peut vivre,
mais on peut aussi demeurer impotent ! Je ris parce que vous
souffrez, Granger, je ris parce que vous souffrez et parce que
je suis sûr que vous allez guérir. Mais tout à fait. Après la guerre,
si ça vous chante, vous pourrez faire l'ascension du mont Blanc
630 ou de l'Himâlaya, au choix ! Je ris parce que je vous aime bien...

Marc passa une nuit affreuse. Le major vint le revoir le lendemain.

– Vous avez souffert ?

– Oui.

– Beaucoup ?

635

– Oui.

– Trop ?

– Oui.

Stuart éclata de rire. L'infirmière épongeait le front, les tempes de Marc. Elle souriait. C'était une belle femme au sourire doux. Stuart dit :

640

– Je vous ai coupé les drogues, la nuit dernière, pour constater si... La fièvre n'a pas monté. C'est épatant ! je voulais voir quel était votre degré de résistance. Ne croyez pas que je tente sur vous des expériences, que je vous prenne pour un cobaye. Je suis médecin, vous êtes mon patient. Mais je dois faire le point. Si vous souffrez trop, dites-le, ne vous gênez pas, la garde est là, elle vous donnera des piqûres. Vous êtes sauvé, capitaine. Vous êtes sauvé et glorieux. (Stuart riait...) On parle beaucoup des Granger en ce moment, chez les Canadiens... Il y a vous, et il y a un certain sergent Roland Granger, qui... je reviens vous voir demain.

645

650

Marc passa une autre mauvaise nuit. La fièvre l'avait quitté, c'était l'aube, il avait la bouche amère et sèche. L'infirmière lui fit boire un verre d'eau. Il la voyait chaque fois qu'il ouvrait les yeux, qu'il reprenait conscience. Elle était paisible et douce et réconfortante. Il pensa à Marie. Il était sans nouvelles d'elle depuis bientôt trois mois. Elle lui avait écrit qu'elle s'était engagée dans la Croix-Rouge. Il avait souri quand il avait lu la lettre. Marie ! Un soldat peut-il imaginer la femme qu'il aime sous l'uniforme ? La femme aux yeux rieurs, au sourire triste ?

655

660

C'est alors que Marc pensa à Roland. Le major avait dit : « Un certain sergent Granger. » Roland ! Voilà. Roland ! Il y avait Marie, Mabel, Roland, Marc.

Marc en voulait à Roland depuis Londres, où ils s'étaient rencontrés lors d'une permission. Ils avaient dîné avec Mabel.

665

Mabel était l'amie de Marc. Marc l'aimait parce qu'elle ressemblait à Marie – une sorte de grâce indéfinissable dans les gestes, des yeux rieurs, un sourire triste – et parce que Marc lui parlait sans cesse de Marie et que Mabel l'écoutait avec une patience
670 inlassable. Mabel était l'amie de Marc et la confidente de Marc. Or Roland s'en était emparé d'un coup. On peut être jaloux dans l'amitié comme dans l'amour. Mabel, avec Marc, devenait plus distraite, moins attentive. Il lui parlait de Marie, comme
675 autrefois, et elle lui répondait : « Avez-vous remarqué, Marc, comme Roland est instable, nerveux, impatient, secret ? On a l'impression qu'il cherche sans cesse à s'évader du temps actuel. Il est d'une... d'une extraordinaire avidité. Rien ne paraît le satisfaire. On dirait qu'il voudrait goûter à tout à la fois, on
680 dirait qu'il voudrait être partout à la fois dans l'espace. C'est un... c'est un garçon assez étrange. Dites-moi, vous qui le connaissez depuis toujours, dites-moi si... ? »

Mabel aimait Roland et Marc en voulait à Roland parce qu'il y avait en Mabel quelque chose de Marie et que Marc
685 aimait Marie. C'était comme si Roland lui avait volé un peu de Marie.

Stuart, un matin. Il ne riait plus. Marc reprenait des forces. Ce n'est plus nécessaire de rire quand un patient est hors de danger. Stuart dit à Marc :

690 – Vous êtes maintenant redevenu tout à fait gaillard. La fièvre est tombée. Si j'avais vingt ans de moins, je vous proposerais de venir faire, avec moi, après la guerre, l'ascension du mont Rundle, dans les Rocheuses. Mais je n'ai pas vingt ans de moins. C'est énorme, vingt ans. Vous, vous ne le savez pas
695 encore. Vous le saurez, un jour... Je vous apporte des télégrammes, des lettres. L'infirmière vous les lira. On peut maintenant vous procurer quelques émotions... À propos, on parle beaucoup, paraît-il, en haut lieu, de la conduite à Larfleur du capitaine Granger. Il est question de certaine médaille que...
700 Enfin, je ne veux pas être indiscret ! On parle beaucoup aussi du sergent Granger. Il vient de recevoir sa commission de lieutenant. Il y aura également un petit bout de ruban au revers de son uniforme. Du moins, c'est la rumeur... ça vaut l'œil qu'il a perdu...

705 – Roland est... ?

– Le lieutenant se rétablit. Il viendra vous voir bientôt. Pour vous remercier sans doute. Car il vous doit en quelque sorte ses honneurs, c'est parce qu'il vous a sauvé la vie qu'il...

– Roland m'a ?...

– Le lieutenant vous a cueilli sur la plage de Larfleur, où vous ne valiez plus très cher, et vous a transporté, sous le charmant feu des mitrailleuses, à bord de... 710

Un matin l'infirmière lui dit :

– C'est aujourd'hui pour vous jour de réception. Il paraît qu'on vous réserve de belles surprises. Toilette complète ! Je vais vous faire beau. Vous êtes un veinard... 715

Elle souriait, paisible et douce.

– J'ai un fils en Égypte. Il était à Tobrouk. Il a dix-huit ans. Je n'ai pas eu de nouvelles de lui depuis la fin de mai. Je persiste à croire qu'il est... qu'il est vivant. Et qu'en ce moment quelqu'un le soigne. C'est votre chance qui me donne la foi. Je suis sûre que... Votre chance me donne confiance. J'ai confiance parce que... parce que vous sortez des portes de la mort et que... Il a dix-huit ans. On ne peut pas mourir à dix-huit ans. Je suis sûre qu'il vit, qu'il... 720 725

Elle souriait, mais ses yeux étaient embués de larmes.

Vers la fin de l'après-midi, l'infirmière revint. Derrière elle, Roland. Un bandeau noir couvrait la moitié de son visage. Il portait l'uniforme d'officier. À côté de Roland, Mabel. Son visage était comme transfiguré. Elle se pencha sur Marc et l'embrassa. Elle ressemblait à Marie. Marc crut avoir le baiser de Marie. Il n'en voulait plus à Roland, mais... La tristesse envahissait son cœur. Marc dit à Roland : 730

– Je ne sais pas comment te dire ma... enfin... je ne sais pas comment t'exprimer ma reconnaissance. Il y a... 735

Roland riait.

– Ça va. Ça va. Ce sont des choses qui...

Il se pencha vers Mabel et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Il riait. Il dit ensuite à Marc :

– Tu m'excuses. Je reviens dans quelques instants. Je dois voir le major. Et Mabel a certaines choses à t'apprendre... 740

Roland sortit. Mabel dit à Marc :

745 – Nous nous sommes fiancés, Roland et moi. C'est un chic type. Je l'aime. Roland est un homme. Vous comprenez, Marc, je l'aime. D'amour. Comme Marie vous aime...

Mais Marc nourrissait sa tristesse. Mabel ressemblait trop à Marie. Il regardait le visage rayonnant de Mabel et il voyait Marie. C'était comme si Marie lui échappait.

750 Le major Stuart pénétra dans la chambre. Il riait. Pourtant, le patient était sauvé. Mais le major riait. Les médecins sont aussi des hommes. Il dit à Marc :

– Votre état de santé me permet de vous fournir quelques petites émotions. Capitaine, permettez-moi de vous présenter...

755 Roland suivait le major, avec Marie. Marie était plus belle que l'aube. Elle venait vers Marc avec ses yeux rieurs et son sourire triste. Elle était comme la délivrance du jour.

760 Alors Marc dut fermer les yeux. Car il sentit que le visage éblouissant et soudain du bonheur est la seule chose qu'un homme digne du nom d'homme ne peut affronter sans faiblesse, les yeux ouverts. Et Marie se pencha sur lui.

Nouvelles
publiées en revue

Page laissée blanche

ILLUSIONS

Le petit homme maigre, rigoureusement taciturne, s'était écrié soudain, à notre grande surprise :

– L'amour, l'amour, laissez-moi rire un petit peu, un tout petit instant, voulez-vous, oui, laissez-moi rire un tout petit instant de rien du tout, avec votre amour ! Ah, la la... 5

Je dois dire tout de suite que si nous fûmes étonnés de cette brusque intervention, c'est que le petit homme aux cheveux grisonnants, bien qu'il fût toujours des nôtres, n'avait jamais paru prendre le moindre intérêt aux multiples conversations que nous avions tenues jusqu'alors. 10

Nous étions six, depuis dix jours, chaque soir, autour de la même table, dans le même coin du bar. C'était la table réservée au commandant, qui n'y faisait que de très rares et de

TEXTE DE BASE ET VARIANTE : *la Revue moderne*, Montréal, mai 1945, vol. 27, n° 1, p. 12-13, 65-69, (35 × 26 cm). La nouvelle se présente sur deux pages pleines (12-13), illustrées. Sous le titre *Illusions*, placé au centre, on lit à gauche, en caractères gras : « Mirage, tromperie, ce sentiment qui envahit invariablement tous les cœurs d'hommes et de femmes, sous toutes les latitudes... ? » et à droite, le nom de l'auteur. Le texte occupe deux colonnes tronquées dans la partie supérieure gauche de la première page, puis, dans la seconde, quatre colonnes dont deux également réduites au centre et les deux dernières dans la partie inférieure droite. À gauche, un dessin représente trois personnages masculins, deux assis, l'un debout. Le personnage du centre fume le cigare. Ceux qui sont assis sont vêtus d'un veston cravate, le personnage debout porte un habit de soirée, nœud papillon, monocle ; il pointe l'index dans l'attitude de qui raconte une histoire. À droite, dans la partie supérieure, un profil de femme aux cheveux relevés en chignon, boucles d'oreilles, ongles peints, chemisier, jupe et ceinture, une main sur la hanche. En bas, assise sur un canapé, une vieille femme, vêtue d'un tailleur sombre, jabot de dentelle et bijou. Elle tricote.

15 très brèves apparitions. Il y avait là le médecin du bord, le
commissaire, le chef mécanicien, Miss Edith, le petit homme
au regard absent, et moi. Nous avons quitté, la semaine pré-
cédente, Le Havre pour New York, mais en faisant le crochet
20 de morte-saison via Vigo, où notre vieux bateau s'était lesté
d'une cargaison de poulpes commandée par la fameuse maison
du célèbre milliardaire américain John Jacob Lewis Williams-
Perth, de Chicago, roi du poisson et du crustacé, qui devait
convertir, dans des boîtes de fer-blanc hermétiquement closes,
25 et après certaines manipulations secrètes, ces étranges animaux
en un homard du goût le plus nuancé, le plus délicat, d'un
goût si fin en vérité qu'après avoir goûté de ce poulpe anonyme,
on ne pouvait plus trouver au homard le plus authentique, la
moindre saveur. (Je dois d'ailleurs ajouter, mais sous le sceau
30 de la plus stricte confiance, que les chimistes des laboratoires
de J.J.L. W.-P., tous éminemment docteurs en toutes sortes de
sciences, et tous doués d'une très vive imagination, et malgré
qu'ils eussent réussi de transposer le bran de scie en moules
marinière, l'écorce de bouleau en escargots marinés, le trèfle à
35 quatre feuilles en crevettes du printemps, le mollusque vert-
orangé du lac Titicaca, espèce unique au monde, en une huître
de Newport, ma foi, fort succulente, j'ajoute que ces doctes
savants ne désespéraient point de parvenir à combattre avan-
tageusement sur le marché mondial, la sardine française
40 Alieux, par le truchement d'une formule qui n'était pas encore
tout à fait au point, mais qui comprenait déjà certains éléments
essentiels tirés du foie du cachalot d'Islande, de la trompe de
l'éléphant congolais, d'une variété de cactus de l'Arizona, et
d'un lichen bleu des côtes du Labrador atlantique.)

Du Havre à Vigo, le commissaire avait amorcé nonchalam-
45 ment deux ou trois légers flirts. Nous longions alors le littoral,
la mer était paisible, les devoirs de sa charge peu nombreux,
et les femmes, d'une beauté conciliante. Mais depuis le départ
de Vigo, la mer s'était transformée en furie, les rares passagers
du bord devaient se contenter de jouir, au fond de leur cabine,
50 des amères délices d'une claustration malodorante et forcée,
les fragiles beautés du commissaire s'étaient effritées dans la
convulsion des hoquets, et le commissaire s'accrochait à nous
pour se distraire, pour tuer le temps. Il était grand, mince,
pouvait avoir dans les trente-cinq ans, montrait un visage ré-
55 gulier, classique, mais d'une excessive pâleur. Son cheveu,

blond, bouclé, se faisait rare. Il cultivait avec le plus grand soin sa petite réputation flatteuse de don Juan. Son attitude n'allait pas sans nous procurer quelque agacement, mais c'était au fond un brave type, un peu naïf, qui prenait ces lucioles éphémères – ses victimes – pour des étoiles de première grandeur. 60

Nous devisions, comme il se doit, femmes, amours. Et amour. Le bateau roulait, tanguait. Mais nous avions, chacun de nous, bourlingué sur toutes les mers du globe, et cette rage de la mer nous atteignait peu. Le commissaire pérerait :

– La beauté physique n'a rien à voir avec l'amour... Naturellement, un bel homme, ça aide ! (Et il nous regardait tous, très vite, avec un petit air condescendant, parce que personne d'entre nous ne pouvait raisonnablement se flatter d'être bel homme, alors que lui...) Ça plaît aux femmes. Mais il faut surtout autre chose. Je veux dire que... le charme, oui, un charme qui... que... créer l'atmosphère, enfin... Il faut, n'est-ce pas, que... 65 70

Le docteur l'interrompt assez cavalièrement. Ils se connaissent de longue date.

– Ça va, ça va, mon cher. Nous savons tous ce que vous voulez dire. N'en jetez plus, vous vous fatigueriez. Vous me paraissez comprendre les problèmes de l'amour, et des femmes et des hommes, à peu près aussi bien que le dromadaire d'Égypte saisit les difficultés du calcul différentiel. 75

Le commissaire devint pourpre, avala son whisky d'un seul trait. 80

– Pardon, docteur, pardon ! Vous ne pouvez cependant pas ne pas admettre que certaines affinités... dues à... le charme, n'est-ce pas, cette chose insaisissable qui... dont... enfin, je veux dire que... 85

Le commissaire jouissait peut-être du don de l'éloquence dans ses apartés avec ses belles sirènes, mais avec nous, il souffrait indéniablement d'une extrême difficulté à terminer ses phrases.

Le docteur reprit : 90

– Non, non et non. Ces petites histoires romantiques et super-romancées entre hommes et femmes, ce charme, ces

affinités, ça n'existe que dans l'imagination de quelques jeunes écervelés sans consistance. Et voilà le malheur. Un coin de ciel
 95 bleu, la plage déserte, une lune un peu défaillante, et puis ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, pour la vie. Vous voyez ça d'ici : *pour la vie*. Ils n'ont aucune sorte de conception de l'état psychologique, pathologique, physiologique qui leur est propre, à chacun d'eux, car le foie, le cœur, la rate, les reins,
 100 les viscères, le cerveau, ça compte, et pour un peu, non ? Et voilà que pour un malheureux clair de lune, pour une pression de la main, pour un baiser un peu appuyé, pour... – mais je me tais devant Miss Edith, car si je suis généralement poli, je tiens également à être décent, malgré qu'il m'en coûte de ne
 105 point l'être – voilà que pour ces fariboles, deux êtres inventent tout à coup l'amour, croient à l'amour, découvrent ce pays soi-disant miraculeux, qu'il leur faudra peut-être – et je suis généreux – trois mois pour parcourir et épuiser, afin de retomber dans l'état naturel à l'être humain, dans la condition la moins
 110 romantique qui soit, où les viscères, le foie, les reins...

– Pardon, dit le commissaire, vexé d'avoir été interrompu, il ne s'agissait pas de... il s'agissait de... de ce qui peut attirer chez une femme, l'amour. Nous discutons de cela, et non pas de... des résultats d'une union qui... dont je dois admettre
 115 que...

Il bafouillait.

Miss Edith, qui devait en être à sa vingtième cigarette, déclara péremptoirement :

– Les hommes sont tous d'ignobles individus. Beaux, pas
 120 beaux, charme ou non, viscères ou pas, les hommes sont des malpropres. Un point, c'est tout.

Miss Edith arrivait de Calcutta où, depuis trois ans, elle distribuait de la quinine aux paludéens. C'était une grosse fille au visage jaune, à la lèvre moustachue, à la poitrine extrêmement lourde et lasse, dont les mains étaient parsemées de
 125 grosses verrues sombres, et qui souffrait par surcroît de la triste manie de se curer l'oreille gauche, à chaque instant, ce qui était à la vérité un spectacle assez peu réjouissant, surtout pour le commissaire, lequel posait au délicat, et qui trouvait ce geste
 130 peu conforme à la poésie des amours éthérées. Miss Edith était

peut-être un parangon de vertu, mais elle était certainement le crampon le plus authentique qui eût jamais navigué sur les Sept Mers. Elle ne nous quittait pas d'une semelle. Elle commençait dès le petit matin, malgré qu'elle nous eût accompagnés, au bar, une partie de la nuit, à déployer un prosélytisme d'un zèle extravagant. Elle allait frapper à la porte du docteur, au petit jour, sous prétexte que le bébé des troisièmes – un chérubin, docteur, un tel chérubin ! – souffrait des oreillons. Elle allait réveiller notre don Juan pour lui confier qu'il s'était vraiment révélé trop pâle le jour précédent, et qu'il devait certainement souffrir d'un cancer du duodénum. Elle était allée frapper à la porte du commandant, le commandant n'ayant pas répondu, elle imaginait maintenant que le commandant était à l'agonie depuis une semaine, et elle répandait cette rumeur par tout le bateau. Elle avait tenté de suivre à la piste le chef mécanicien, mais sans aucun succès, car le chef s'enfonçait, après nos séances du bar, dans le ventre même du navire, où ses formidables moteurs, nets, huilés, et rutilants comme l'or pur, remportaient à chaque instant cette incessante victoire contre les éléments. Et les portes d'acier étaient closes devant Miss Edith. Bref, Miss Edith, malgré ses vertus d'apôtre, était un peu folle. Elle me poursuivait d'ailleurs dans tous les couloirs, parce qu'elle avait appris que je souffrais de malaria – sa spécialité –, et elle tenait à m'administrer des drogues honnêtes sans doute, mais à base de cette quinine dont je connaissais trop bien les effets.

Le chef mécanicien balaya la table d'un geste symbolique – c'est-à-dire au-dessus des verres –, et d'une main velue jusqu'aux ongles. Il parlait rarement, étant peu doué pour l'exercice de l'éloquence. Mais il dit cette fois :

– Tout ce dont vous parlez si gracieusement est de la plus lamentable niaiserie. Ni le commissaire, ni le docteur, ni notre charmante Miss Edith, qui possède certainement l'expérience du monde, n'ont su distinguer la chose réelle. Vos propos ne riment à rien. Et vous, vous, qu'allez-vous affirmer ? ajouta-t-il en s'adressant à moi.

Que pouvais-je répondre ? Le peu que je connaissais de l'amour se limitait à des gestes extrêmement simples : un regard, un visage penché, des bras blancs qui tremblent, et dans le cœur, dans le fond même de l'être, ce besoin de continuité,

d'éternité. Mais comment exprimer tout cela. J'étais alors fort jeune. Je répondis :

– Mais je ne sais pas, je n'ai rien de particulier à dire. Peut-être avez-vous tous un peu tort, je n'en sais rien.

175 – Ça va, bon, bon, dit le chef mécanicien.

Il paraissait un peu éméché.

– Eh mon enfant, continua-t-il en s'adressant à moi, poursuivez vos voyages à travers le monde, mais n'oubliez pas surtout de manger de gros biftecks saignants et, peut-être, dans quelques années, si les hasards de la vie favorisent notre rencontre, nous pourrions discuter sérieusement. Vous aurez alors, du moins je vous le souhaite, les joues plus pleines et les épaules plus larges. En attendant, je tiens à affirmer qu'il ne s'agit, dans ce que vous appelez l'amour, que d'une question de... Pardon, 185 Miss Edith, mais d'une question de... Enfin, tout le monde le comprend, même Miss Edith. Les femmes aiment les hommes costauds, quoi ! Les hommes vraiment hommes, les virils, pour tout dire. Ceux qui ont des épaules, du coffre. C'est très simple. Et je sais ce dont je parle. Je suis à bord de ce sabot depuis 190 dix ans. Le genre distingué, les types à cravates blanches et à queues de morues, avec leurs baronnes et leurs *ladies*, ils me font bien marrer. Sans blague, alors... Et ces mêmes gonzesses, frisées, douchées, parfumées, comblées, ainsi que s'expriment les bonnes gens, de tous les biens de la terre, pourquoi venaient-elles me relancer, l'œil allumé, la bouche en cœur, jusqu'à ma 195 porte même ? C'est pour vous dire qu'alors, très peu pour moi. J'ai ma petite femme au Havre, qui est bonne comme le pain chaud, et qui m'a donné quatre beaux gosses. De sorte que... Mais ces poupées pour vieillards et gigolos, pourquoi venaient-elles ? La virilité, messieurs ! 200

Et le Chef, d'un air satisfait, faisait craquer ses phalanges velues.

Miss Edith s'écria :

– Vous, les hommes, vous tournez tous autour de la même chose, c'est une idée fixe, une idée fixe et criminelle. Oui, je le répète, vous êtes tous des malhonnêtes. Quoi que vous disiez, quoi que vous prétendiez, tout ce que vous savez faire, c'est de tenter d'abuser de l'ignorance et de l'innocence d'une femme 205

qui ne sait pas se défendre... Tenez, un jour, à Bombay, la gouvernante du petit lord Provesnor, qui était... 210

Mais personne ne l'écoutait plus, et elle dut se taire.

Et c'est alors que le petit homme aux yeux tristes s'exclama :

– L'amour, l'amour, ah la la !...

Et nous le laissâmes parler, car nous avons épuisé nous-mêmes toutes les banalités saugrenues du sujet, et que nous étions curieux de savoir ce qu'il allait nous raconter. 215

Il reprit :

– L'amour ! Ah, tout cela, vanités, méprises, tromperies, mirages, illusions. Oui, je dis bien, ILLUSIONS. Comme au théâtre, au spectacle. Jeux de lumières, faux velours, faux bijoux. Ah... 220

Il se tut un moment, puis :

– Oui, oui, vous attendez une petite histoire vécue, eh bien ! voilà. Je tiens cependant à vous prévenir, Miss Edith, que c'est l'histoire d'un homme et d'une femme, et que je désire la raconter telle qu'elle s'est déroulée, de sorte que si... 225

Miss Edith haussa ses épaules – trop grasses et trop blêmes – et répondit d'une voix de basse profonde :

– Tout ce qui est humain ne saurait me laisser indifférente. 230

Car Miss Edith cultivait avec méthode les belles phrases célèbres qui avaient chu, à force d'usage, dans le domaine de la littérature à la portée de tous.

– Mais c'est que mon histoire ne vous semblera pas très humaine, dans le sens où vous pouvez la comprendre, bien qu'elle le soit, du moins à mon avis. 235

Miss Edith feignit d'ignorer l'insinuation, ne bougea pas de son siège.

– Alors voilà ! Un homme et une femme. D'abord, l'homme, avec toutes mes excuses, Miss Edith. Cet homme souffrait d'un visage extrêmement inquiet. Non d'une laideur animale, repoussante. D'une laideur ingrate, tout simplement. 240

C'est peut-être pire, mais nous n'épiloguerons pas là-dessus. Il avait le cheveu bas, roux et touffu, le nez tartare, l'œil globuleux, le menton fuyant. En somme, de profil, affreux. Mais c'était un athlète de tout premier ordre.

En 1914, Étienne atteignait sa majorité. Il était alors champion amateur de France de fleuret, de tennis, de natation, de plongeon, de rugby. C'était à l'époque où les sports n'avaient point acquis l'importance qu'on leur voit aujourd'hui, et les journaux parisiens ne se croyaient pas encore tenus d'accorder deux ou trois pages quotidiennes aux mérites du boxeur X et aux exploits du cycliste Z. Étienne passait donc, dans son monde, pour une brute très bien réussie. Sa famille, de grands bourgeois trop rentés, de Biarritz, avec des propriétés landaises, des usines en Alsace, des immeubles à Paris, des actions du Suez, désespéraient de lui, croulaient sous la honte. Elle avait rêvé pour lui d'un poste diplomatique. La Carrière ! Et lui, fils unique, vous pensez bien, et avec tout cet argent, quelle brillante ambassade n'aurait-il pu raisonnablement souhaiter, après quelques années de service, d'atteindre, de diriger !

Cependant Étienne se fichait de la Carrière comme un ogre d'une tasse de camomille. Il exerçait ses muscles dans le soleil, sur la neige, sous le vent, la pluie, se trouvait parfaitement heureux.

Et ce fut soudain la guerre. Officier de cavalerie. Citation à l'ordre du jour, croix de guerre, ruban de la Légion d'honneur. Pas une blessure. Un cran inouï, et une de ces veines... Quand le rôle de la cavalerie s'avéra plutôt inefficace, Étienne obtint sa permutation dans l'aviation, et comme la chance le poursuivait, il fut versé dans l'escadrille de Guynemer, laquelle était d'excellente école, ainsi que vous le savez. Ensuite, une autre escadrille, une autre encore et bref, à l'Armistice, frais comme la rose, plus musclé que jamais – mais avec deux ou trois petits éclats d'obus dans la hanche droite –, il avait la poitrine couverte de décorations et, à son crédit, treize avions boches homologués, à part une quinzaine d'autres qui auraient dû l'être, qui ne le furent pas, à cause des règlements extrêmement sévères de notre aviation.

Après l'Armistice, Étienne vécut à Paris. Il n'était plus question pour lui de grands sports, car il y avait toujours ces damnées petites parcelles d'acier qui eussent gêné considérablement

les belles activités victorieuses des piscines et des stades. À Paris, ce furent d'abord les banquets officiels, les réceptions mondaines, politiques et diplomatiques, avec discours larmoyants et solennels – Sauveur de la Patrie, Héros sublime, reconnaissance éternelle, etc., etc. – prononcés avec beaucoup d'éloquence par des messieurs très bien mis qui n'avaient vu, d'ailleurs, de la guerre que les pages colorisées de *l'Illustration*. Cela ne pouvait naturellement pas durer, et tout ce monde officiel, politique et diplomatique oublia vite ces héros, qui devenaient plutôt encombrants. Il leur fallait en revenir aux multiples intrigues, aux grandes affaires, aux petites combinaisons louches, et le regard pur de ces garçons naïfs n'allait pas sans les gêner quelque peu. (Cependant certains d'entre eux plongèrent, pour un moment, dans les mers orageuses d'une politique dont ils ne saisissaient pas le premier mot. Ils s'y noyèrent au premier plongeon.) Étienne, pour ce faire, avait l'âme trop ingénue. Il exérait d'ailleurs la politique. Il se lança dans une noce fabuleuse. Il y eut Montmartre et ses petites femmes, l'Olympia, l'Abbaye de Thélème, Maxim's, le jeu, l'alcool, les ateliers de faux artistes, les salons de fausses comtesses, Auteuil, Longchamp, Chantilly, tous les bars les plus crapuleusement chics, un peu d'éther, quelques pincées de cocaïne, un soupçon de morphine, quelques douzaines de pipes d'opium, bref, toute la série des amusements bien connus de l'époque. Ces plaisirs à lendemains sombres et pénibles le lassèrent vite. Il se procura un avion, entreprit des essais de toutes sortes à Issy-les-Moulineaux. Là-haut, dans les airs, il reprenait vie. Sa hanche droite ne le gênait plus. Il retrouvait la saine allégresse qu'il avait laissée, avant la guerre, quand il s'exaltait dans la plénitude de toutes ses forces tendues. Joies claires, dépouillées, fortes et pures comme le vent. C'est alors que sa mère, veuve, mourut. Étienne dut regagner Biarritz, s'entretenir avec des hommes d'affaires, discuter, empêcher, surtout par amour-propre – car il ne tenait pas à l'argent, n'ayant jamais connu l'affreuse tyrannie du manque d'argent – qu'on le dépouillât d'une façon trop outrageante. La longueur des procédures fut telle qu'il s'installa à Biarritz. C'était en 1926, à l'automne.

Le petit homme qui n'avait pas parlé depuis dix jours, mais qui n'avait cessé de parler depuis une demi-heure, s'interrompit soudain pour nous dire :

– Permettez-moi de vous offrir une bonne bouteille.

325 Nous fûmes tous étonnés. Personne n'offrait jamais quoi que ce fût. Le barman, toutes les heures, très rituellement, nous apportait le whisky, et chacun de nous, de gauche à droite, sauf Miss Edith – car nous n'appartenions pas à la génération des *juke-boxes* –, signait le carton réglementaire.

330 – Oui, oui, je sais. Ce n'est pas dans la tradition. Mais il y a sur la carte des vins un excellent champagne, et vous me feriez le plus grand plaisir si vous vouliez accepter d'en boire une goutte ou deux avec moi. Un très grand plaisir, en vérité.

Le barman apporta les coupes, déboucha l'opulente bouteille. C'était un magnum Veuve Cliquot 21.

335 Le Commissaire dit :

– À qui allons-nous boire ? À Étienne l'aviateur ?

Le petit homme dit :

– Mais cela va de soi. À la santé d'Étienne.

Et nous vidâmes les coupes.

340 Miss Edith but la Veuve d'un trait. Puis elle battit des mains. Ces quelques gorgées de vin mousseux la grisèrent plus qu'un demi-litre de whisky. Elle s'écria :

– Ah, le champagne, le champagne !

345 Elle devait identifier l'idée du champagne à des choses irréalisables et pleines de légères perversités, à quelques manques charmants, troublants, mais véniels, qui n'allaient pas heureusement rejoindre les portes interdites des fautes graves.

Puis elle ajouta :

350 – Continuez votre histoire, je vous prie, monsieur, bien que je soupçonne à peu près comment cela va finir. Votre petite brute sportive et glorieuse va s'amouracher d'une femme qui ne l'aimera pas, et... Mais pardonnez-moi si je vous coupe vos effets.

Le petit homme répondit :

355 – Vous avez raison, Miss Edith, et permettez-moi de vous féliciter de votre clairvoyance, qui est très peu commune, et qui vous honore. Vous avez raison. mais vous n'avez peut-être pas raison jusqu'au bout. Personne d'ailleurs n'a jamais raison jusqu'au bout.

Il se tut un moment et reprit :

360

– Voici maintenant la femme. Elle s'appelait Josyka de Harevaly. De sang hongrois, comme feu son mari, qui était mort très jeune, disait-on, pour l'avoir trop aimée. Elle était libre, riche, et merveilleusement belle. Elle recevait dans ses salons de Biarritz tout ce qui comptait parmi le monde cosmopolite. Du prince de Galles au financier célèbre. Du meilleur et du pire. C'était ainsi.

365

Étienne, dès qu'il l'aperçut, l'aima d'amour. D'un amour foudroyant. Il ne connaissait pas l'amour, n'avait jamais aimé aucune femme. Ce fut pour lui un éblouissement.

370

Il lui fit d'abord une cour extrêmement discrète, réservée. La pratique des sports et de la guerre lui avait enseigné qu'un certain contrôle de soi-même était une des conditions essentielles du succès. En outre, Josyka était fort entourée. Il dut se satisfaire de fréquenter les endroits qu'elle fréquentait, de cultiver les mêmes relations, d'apparaître aux mêmes cocktails, aux mêmes bals, enfin, de vivre dans son sillage. Et s'il l'apercevait à peu près tous les jours, il ne la voyait véritablement jamais. Cela dura des semaines, des mois. Au bout d'un an, il avait réussi de faire partie de ses familiers, de son clan. Elle s'était habituée à la présence de ce grand garçon naïf dont la courtoisie pleine de charmantes attentions ne s'était jamais démentie. Elle éprouvait pour lui de l'amitié. Elle finit par accepter qu'il la conduisit à Guéthary, à Saint-Jean-de-Luz, à Ascain, à San Sebastián, pour les courses de taureaux. Il était gai, riait. Il la traitait comme une jeune sœur. Elle se sentait en confiance, bavardait, riait, comme si elle eût été réellement sa jeune sœur.

375

380

385

Au début de l'été – il s'était moqué gentiment de son crawl maladroit – il lui proposa quelques leçons de natation. Et ils prirent l'habitude de se rendre, chaque matin, à la plage de Saint-Jean-de-Luz. Un jour, comme ils étaient étendus sur le sable chaud – elle sortait de la mer, des gouttes d'eau, perles irisées, perles vivantes, ruisselaient sur son cou, ses épaules, ses bras, et elle haletait doucement, comme une belle bête émouvan- te et lasse –, il lui cria brusquement son amour. Elle l'écouta, d'abord immobile, sans un geste, comme pétrifiée. Puis elle se dressa d'un bond, le regarda avec une sorte d'horreur épouvantée, revêtit son peignoir et s'enfuit. Le même soir Étienne recevait une lettre dans laquelle elle lui disait que son amour

390

395

400 la touchait, l'émouvait profondément, mais qu'elle-même ne pourrait jamais éprouver pour lui le moindre sentiment qui pût franchir les bornes d'une simple et cordiale amitié. Elle terminait en lui demandant, au nom de cette amitié, de ne plus tenter de la voir.

405 Le ton de la lettre semblait plus attristé que sévère. Étienne crut apercevoir là certains indices d'une hésitation qui nie la volonté d'un refus définitif et formel. Et quand une femme hésite, il y a toujours beaucoup d'espoir. De sorte qu'il la poursuivit avec rage, l'ennuya, provoqua un malheureux esclandre
410 au Casino, lui écrivit des lettres passionnées dans lesquelles il la menaçait de se tuer, devant elle, sous ses yeux mêmes, si elle continuait de ne point vouloir l'entendre. Il la supplia enfin, dans un dernier billet, de consentir à le recevoir une dernière fois, un moment, un seul moment. Il disparaîtrait ensuite, pour
415 toujours, de sa vie. Quand il se présenta à l'heure qu'il avait fixée, la porte était close. C'est alors qu'il retrouva assez de fierté pour partir. Et ce fut Paris.

– Voilà, s'écria Miss Edith en battant des mains, car elle venait de boire une seconde coupe de champagne, voilà enfin
420 une femme telle que je les aime. Cette petite brute, hein, qui se croyait tout permis ! Bien fait. Et puis d'ailleurs, très romantique, votre histoire, monsieur. La Belle et la Bête, n'est-ce pas ! Très romantique, mais elle ne prouve rien, et elle tourne un peu court.

425 – Votre Étienne, remarqua le chef mécanicien, malgré son sport et sa guerre, me semble un peu mou de caractère. Supplier une femme, gémir, pleurer, alors ça !

– Ce qui manquait à votre Étienne, c'était ce quelque chose de... Enfin, comme je le disais tout à l'heure, ce charme, cette
430 façon de...

– Non, trancha péremptoirement le docteur. Entre Étienne et Josyka, le courant ne s'était pas établi, tout simplement. C'est un phénomène physiologique assez commun, il me semble. Comme en physique. Toute l'électricité du monde ne
435 peut rien contre un simple isolant. Voilà.

402 amitié <Sur l'exemplaire de l'auteur, d'une simple et cordiale amitié a été raturé et remplacé par *amour*.>

Le petit homme reprit :

– Mon histoire, comme toutes les histoires, ne prouve rien naturellement, mais elle n'est pas encore terminée. Je la poursuis. À Paris, Étienne retomba dans une noce lamentable. Une noce sombre et désespérée. Il allait s'y engloutir à jamais quand un de ses anciens camarades d'escadrille, qui avait pour lui de l'estime, sut trouver les mots qu'il fallait pour l'en retirer. C'était l'époque toute récente des premiers grands raids transatlantiques. Lindbergh était dans toute sa gloire. Michel dit à Étienne : « Avec ton nom, tes services de guerre, ton habileté de pilote, ta résistance physique, ta galette à ne savoir qu'en faire, pourquoi ne pas tenter quelque chose ! Un raid, voire alors un raid comme il ne s'en est vu. Un tour du monde, par exemple. Tu connais Lizier, l'ingénieur ! C'est l'as des as, tu le sais, comme constructeur. Eh bien, il a un magnifique appareil, sous un hangar, à Issy, à moitié construit, abandonné, faute de commanditaires, d'argent. Arrange-toi avec lui. Et puis pars, fous le camp. Tu as une chance sur cent de t'en tirer, de réussir. Mais autant te casser la g... en faisant quelque chose que de te détruire idiotement dans ces petites boîtes sordides, avec des compagnons plus ignobles les uns que les autres, qui t'exploitent et se moquent de toi, qui ne se servent de toi que comme d'une machine à prendre des sous... Il y a tout de même mieux que cela, voyons. Souviens-toi de 17, de 18, quand nous chassions les Boches, à l'aube... souviens-toi de... »

Huit mois après, Étienne s'élançait du Bourget pour son tour du monde. Proche-Orient, les Indes, la Chine, la Sibérie, l'Alaska, le Canada, Terre-Neuve, l'Irlande, Paris. Tous les journaux commentèrent l'itinéraire projeté, annoncèrent son départ. On suivit passionnément chacune de ses étapes. La dernière fut Bangkok. Ensuite, plus de nouvelles. Des mois passèrent. Le voile du silence était retombé sur Étienne, d'autres avaient la vedette, l'on ne parla plus qu'incidemment de lui, et encore était-ce pour mettre en garde les jeunes aventuriers de l'air contre les dangers d'expéditions préparées trop hâtivement et ceux de l'héroïsme mal compris. Les vaincus n'exaltent point les passions populaires.

À Biarritz, Josyka avait plaint son sort, n'y pensait apparemment plus. Elle recevait cependant beaucoup moins, s'occupait davantage de sa villa, de ses fleurs, de ses intimes. On

prétendait même qu'elle allait enfin consentir à épouser l'un de ces derniers, un homme dévoué, sans auréole, sans gloire, qui tenait auprès d'elle, depuis de longues années, le médiocre emploi de confident, et qui l'adorait en silence.

480 Deux ans exactement, jour pour jour, après le départ d'Étienne, les journaux annonçaient sa rentrée en France. Je n'ai pas besoin de vous raconter ici son aventure, il l'a écrite dans un livre que vous avez tous lu, et qui a été traduit dans toutes les langues. Oui, son accident, son séjour chez les tribus
485 moi du Haut-Laos, comment ces derniers sauvages du globe le soignèrent, l'adoptèrent, en firent un de leurs chefs, etc., etc. Car la Bête, Miss Edith, malgré son visage ingrat et son goût ardent pour les sports, n'était point si bête que cela, elle avait au contraire beaucoup de talent, que ces circonstances excep-
490 tionnelles devaient révéler. Après quelques mois de gloire littéraire, et de gloire tout court, Étienne repartit pour le Haut-Laos où il avait enfin trouvé, déclarait-il, une existence conforme à ses goûts.

— N'a-t-il jamais tenté de revoir la Belle ? demanda
495 Miss Edith.

— *Il n'a jamais consenti à la revoir*, répondit le petit homme en appuyant sur chacun de ses mots. Et la Belle était devenue éperdument amoureuse d'Étienne. Et... et voilà où je voulais en venir. Cet Étienne était le même garçon qu'elle avait re-
500 poussé, trois ans auparavant. Mais elle ne le voyait plus tel qu'il était réellement, elle le voyait maintenant à travers le prisme de la gloire, comme le voyageur du désert voit des minarets, des palmeraies, des fontaines d'eau vive aux flancs des dunes brillantes et sèches. Elle souffrit, elle se désespéra. Elle souffre encore. Cela passera. La vie fait passer tout, avale tout, même
505 l'amour, comme la marche du voyageur, quand il s'est rapproché de la dune stérile et nue, détruit le palmier, la source d'eau chantante. Ah, l'amour. *Illusions...* Voilà.

Il y eut un long silence, puis nous nous levâmes et nous
510 nous séparâmes après les salutations d'usage. Le petit homme et moi habitons le deuxième pont, où nos cabines, au fond d'un long couloir, se faisaient vis-à-vis. Il allait pénétrer chez lui quand je lui dis :

— Votre histoire m'a fort intéressé. Mais elle m'eût intéressé
515 davantage si vous l'aviez complétée.

– Vous voulez dire ?

Il s'était retourné brusquement et me regardait de ses petits yeux tristes.

– Je veux dire que ce n'est pas l'histoire d'un homme et d'une femme, comme vous nous l'annonciez, mais celle d'une femme et de deux hommes, et je vois surtout le drame chez le confident, chez cet homme qui l'aimait si profondément, et dont vous avez si peu parlé. 520

– Oui, n'est-ce pas, me répondit-il, j'ai souvent constaté que... que les histoires n'étaient jamais complétées. 525

Il se tut. Le roulis nous faisait chanceler comme des hommes ivres. Puis il me saisit soudain le bras et me dit :

– La vie m'a enseigné qu'il faut avoir beaucoup de patience dans ces sortes de choses. Alors... J'attends. J'attends que Josyka guérisse. Elle ne peut pas ne pas guérir. 530

– Mais vous disiez tout à l'heure que personne ne peut avoir raison jusqu'au bout. Si...

– Je sais. Et je le crois. Il se peut fort bien que je n'aie point raison d'espérer. Admettons même que j'aie tort... Mais – et si cela le sauve du désespoir – n'est-il pas possible à quelqu'un d'avoir tort jusqu'au bout ? 535

Le petit homme aux cheveux gris pénétra dans sa cabine et referma doucement la porte sur lui.

UN HOMME À SA FENÊTRE

L'hiver finissait. Les premiers soleils achevaient de fondre les dernières neiges. Déjà le fleuve, au milieu du jour, devenait bleu comme aux plus belles heures des torpeurs de l'été. D'un bleu turquoise teinté de mauve, d'une étonnante pureté, pareil à celui de l'Adriatique, à celui de nos admirables lacs canadiens du Nord. Au crépuscule, le couchant empourprait les toits. Des enfants se poursuivaient encore dans la rue, riaient. Et soudain, d'un coup, tout rentrait dans le silence. Le fleuve reprenait son aspect livide et glacé.

Alors lui, l'homme à sa fenêtre, retrouvait les formes les plus aiguës de son désespoir. Tout le désertait, et même l'illusion des couleurs heureuses. Pourquoi résister, songeait-il,

TEXTE DE BASE : Commandité par la Banque canadienne de commerce, ce conte, illustré par Alfred Pellan, a paru simultanément dans *la Revue populaire* (novembre 1950, p. 44-45) ; *la Revue moderne* (novembre 1950, p. 34-35) ; *le Samedi* (18 novembre 1950, p. 31-32) ; *la Presse* (18 novembre 1950, en encart non paginé). La nouvelle de Grandbois se présente en deux colonnes sur une seule page (35 × 26 cm dans les revues et 40 × 28,5 cm dans le journal), l'une sur fond violet, l'autre sur fond vert. En haut, le titre à gauche en caractères d'imprimerie et le nom de l'auteur reproduisant sa signature à droite sont disposés en une bande horizontale en deux couleurs alternées avec celles des colonnes. Dans la partie inférieure, au centre, il y a une photo de Grandbois sous laquelle on peut lire : « Alain Grandbois, membre de l'Académie canadienne-française, est l'auteur de trois recueils de poèmes : *Poèmes, les Îles de la nuit* (Grand Prix David) et *Rivages de l'homme* ; et de trois ouvrages en prose : *Né à Québec, les Voyages de Marco Polo* (Grand Prix David) et *Avant le chaos*. » Au bas, une bande publicitaire du commanditaire sur fond jaune. En regard, l'illustration de Pellan, en bleu, jaune, noir, rose foncé et rose pâle, représente les trois personnages accompagnés d'un chien. L'un des personnages masculins est esquissé en veston, cravate, casquette, l'autre en vêtement de sport, tête nue. Ce dernier appuie une main sur le genou de l'autre qui tient dans ses bras une fillette inerte.

pourquoi nous dresser contre les puissances du mal, puisque vis-à-vis d'elles notre force est dérisoire. Laissons-nous aller au cours fatal du fleuve. Et l'homme nourrissait ses griefs, ses rancœurs avec une sorte de sombre volupté, ne voyait plus de la vie que ses côtés absurdes et décevants. 15

Cinq ans d'armée. Études interrompues par son engagement, les camps d'entraînement anglais, l'invasion normande, blessures, hôpitaux, médailles, retour au pays, réceptions, banquets, bravos – Ah, acclamons nos héros ! –, démobilisation, mariage. Une bonne situation. Il est heureux. Deux enfants. À la suite d'opérations maladroites, la maison d'affaires pour laquelle il travaille fait faillite. Il se trouve sans emploi. À la rue. Il a fait les premières démarches. Sans succès. Il a confié sa femme et ses enfants à des parents qui habitent la campagne. Il est seul. Il a frappé à beaucoup de portes. Mais vainement. Il n'a jamais craint le risque, ni la lutte, ni l'effort. Mais se battre contre un ennemi qu'on ne peut distinguer, ni définir, ni atteindre, qui se dérobe sans cesse, sans plus de densité, de consistance que les brouillards des aubes de l'automne, cet homme à sa fenêtre ne le peut plus, ne le veut plus, et son désespoir, comme un cancer, le ronge davantage chaque jour. 20 25 30

Un cri tout à coup. Il se penche. Il voit une petite fille vêtue d'une robe blanche, tourbillonnant comme une toupie, qui s'écrase sur la chaussée, devant un taxi qui va se jeter sur elle. L'homme se précipite hors de chez lui, descend ses deux escaliers, ouvre la porte, s'élanche dans la rue, plein d'indignation – imaginant que cet accident aurait pu arriver à sa propre petite fille –, voit le chauffeur assis sur le trottoir qui berçait la fillette dans ses bras, laquelle pleurait et riait à la fois en caressant son chien. Et elle disait : 35 40

– C'est Poppie qui... il traversait la rue... et j'allais le chercher... je ne regardais pas... 45

Le chauffeur rassurait l'enfant qui tremblait encore quand il vit l'homme s'avancer vers lui. Il le regarda, l'œil étonné, s'écria :

– Alors, toi !

Et l'homme :

– Eh ben, alors toi ! 50

Ils avaient appartenu au même régiment, obtenu leur promotion de sergent le même jour. Deux ans ensemble. Des copains. Le chauffeur dit :

55 – Je viens d'avoir une sacrée frousse. La petite qui se jette quasiment sous mes roues. J'ai massacré une aile. Ça aurait pu être pire. Que deviens-tu ? Il faut causer... Attends-moi, je vais reconduire la petite, elle m'a dit qu'elle habitait au coin de la rue. Elle est encore nerveuse.

60 Un petit restaurant. Des blagues, des anecdotes, des « t'en souviens-tu ». Puis le chauffeur :

– Alors toi, ça va ?

– Pas fameux.

– Quoi ? Travail, argent ?

65 – Ça marche plutôt ensemble.

– Ni l'un ni l'autre alors ?

– Ni l'un ni l'autre.

70 Et l'homme finit par se confier. C'était la première fois, depuis des mois, qu'il rencontrait un véritable copain. Malgré son angoisse, sa détresse, il n'avait jamais pu se délivrer, même dans les lettres qu'il écrivait à sa femme, où il tentait de lui fournir un espoir qu'il tenait pour abusif, et qu'il se reprochait. Mais on a sa fierté. Quand il eut cessé de parler, le chauffeur :

75 – Je suis marié moi aussi. Un enfant. Un autre dans un mois, cinq semaines. Demain soir, samedi, je ne travaille pas. Viens à la maison.

Il alluma une cigarette, reprit :

80 – Après la guerre, j'ai acheté un taxi. Aujourd'hui, j'en ai huit. Tout va bien. C'est du travail dur, mais quand on est sérieux, c'est satisfaisant... Pendant que tu me parlais, j'ai pensé à une chose. Il y a une dizaine de jours, on m'a proposé l'achat d'un poste d'essence dans la banlieue de la ville. Il me faudrait quelqu'un de propre, d'honnête, pour diriger cela. Si tu es intéressé... Donne-moi la réponse demain, quand tu viendras
85 à la maison.

Il pleuvait le lendemain matin, et la rue semblait plus triste encore que d'habitude. Mais l'homme ne rêvait plus à sa fenêtre. Il chantait dans sa baignoire. D'une voix d'ailleurs parfaitement fausse.

Nouvelles
inédites

Page laissée blanche

HENRY¹

– **T**u aimes cette musique, toi, Henry ?

– Oh, moi la musique, tu sais...

Il fit un geste vague. Au fond, Henry adorait la musique. Mais il cachait soigneusement ses préférences, ses désirs, ses 5

TEXTE DE BASE : Dactylographie de 19 f. (21,7 × 25 cm), paginée 2-19 dans la marge supérieure, à gauche, sauf les p. 13 et 14 dans la marge supérieure, à droite, sous le titre « Henry » souligné. Aucune correction manuscrite (BNQ, 204/3/8).

VARIANTES : I : Manuscrit de 10 f. (21 × 27 cm) au crayon, paginé 1-10, sous le titre « Henry » encadré dans la marge supérieure de chaque feuillet, à gauche, indication de chapitre I au centre sur chaque feuillet ; 5 f. (20,5 × 25,2 cm) au crayon, paginés 1-5 dans la marge supérieure, à droite, sous le titre « Henry » encadré, repris sur chaque feuillet ; sur le feuillet 2 : « Henry ou le mensonge », indication de chapitre II dans la marge supérieure, au centre, sur chaque feuillet (BNQ, 204/3/8). II : Manuscrit de 2 f. (21 × 27 cm) au crayon, paginé 8, 9 (la page 8 recto verso), sous le titre « Henry » encadré au centre, avec indication de chapitre I (BNQ, 204/3/8). III : Manuscrit de 3 f. (21 × 27 cm) au crayon, paginé 1-3 dans la marge supérieure, à droite, sous le titre « Henry » encadré à gauche sur chaque feuillet, avec indication de chapitre II au centre (BNQ, 204/3/8).

4 I geste [R de la main A vague. R souvent <mots illisibles>] Au

1. Cette nouvelle fut probablement écrite dans les années trente, si on en juge par la calligraphie. Beaucoup plus tard, vraisemblablement dans les années soixante, Grandbois fit dactylographier un certain nombre de textes manuscrits qu'il avait conservés (« La belle carrière », etc.). Ce fut le cas pour « Henry ». Le texte n'a manifestement pas été dactylographié par Grandbois lui-même, les erreurs de lecture étant fort nombreuses. Nous n'avons donc pas relevé en variantes les coquilles et les mauvaises lectures. Par ailleurs, la liasse des feuillets manuscrits contenait quelques pages non intégrées à l'ensemble, dans lesquelles figure un épisode qui, semble-t-il, n'a pas été retenu et qui est incomplet. Ces pages figurent *in extenso* dans l'Appendice VI, p. 366-367.

goûts, ses pensées, ce qu'il appelait son être véritable. « Il faut se servir dans la vie d'un masque collant, bien ajusté, imperméable. Où serait le plaisir, bon Dieu, si le premier imbécile venu était à même de vous étiqueter, de vous classer, de vous ranger comme un insecte ! J'ai la même figure pour tout le monde. M^{gr} Neller me connaît, mes professeurs me connaissent, des jeunes filles, des amis me connaissent ; le libraire du coin, la femme de chambre de ma mère, mes anciennes maîtresses me connaissent. Et je sais que leur opinion sur moi, s'ils en ont une toutefois, est rigoureusement identique. Même June, au début. Jusqu'au baiser refusé. Maintenant, ce n'est pas la même chose, naturellement... Elle seule, un peu, sait ce que je suis. »

Les amis d'Henry pensaient cependant qu'il exagérait. Mais il les fréquentait de moins en moins. La salle de thé bruissait comme une ruche. Une valse interminable flottait parmi la fumée bleue des cigarettes, s'accordant au rythme des chuchotements, des rires légers, des minutes vides. Henry avait sa figure de tous les jours.

Il portait son ennui comme une décoration, c'est-à-dire discrètement, mais de façon continue. Le soir, dans sa chambre, seul avec lui-même, il riait parfois à gorge déployée, pour le seul plaisir de s'entendre, et d'imaginer qu'ils se trompaient, qu'ils ne le connaissaient pas. Ils, c'était tout le monde, sauf June. Il avait l'habitude de penser : « Mon ennui est authentique, véritable. Je ne suis pas à l'âge où l'on se trompe soi-même. Je ne joue pas la comédie. D'ailleurs, les attitudes blasées sont parfaitement ridicules. J'ai passé ce stade, lorsque j'avais seize ans, c'est un âge idiot : j'étais dégoûté des femmes avant que d'en avoir rencontré une. Je faisais des vers romantiques et mauvais. Je me croyais atteint de tuberculose, et j'eusse sou-

6 I goûts, [A ses pensées,] ce 7 I masque [R bien] collant 14 I connaissent. [R Eh, bien A Et] je [R pense A sais] que 19 I Henry [R trouvaient A pensaient] cependant 19 I exagérait. [R Ils s'éloignaient peu à peu de lui. Mais il les voyait maintenant de m.] Mais 20 I moins. [R prenait] La 21 I ruche. [R Cependant, Henry Parmi les chuchotements, les rires légers la fumée bleue des cigarettes, Henry cependant balançait son ennui au rythme d'une valse interminable.] Une 28 I s'entendre [R de penser A et d'imaginer] qu'il 34 I ans, [R Bon dieu, ce que je me suis embêté.] c'est

haité avoir les cheveux bouclés. Je traversais de plus une crise mystique. Je ne croyais pas en Dieu, mais j'avais peur du diable. Je me signais avant de m'endormir. La nuit, porte de la mort ! Mon scepticisme se raffermissait chaque matin, avec le soleil, l'eau de ma cuvette, mon café au lait, toutes les choses réelles... Mais il faut être passé par là pour pouvoir se juger sans erreur. Maintenant, je compare, je vois, je sais. Si je désire donner de moi une opinion d'absolue sécheresse, d'insensibilité complète, voire d'incompréhension, cela n'est pas un jeu de cabotin, mais un devoir, un acte de volonté. J'exagère, parce qu'ils ne m'intéressent pas. J'aime qu'ils se trompent ; ce sont d'ailleurs des imbéciles. »

Henry avait vingt-deux ans. Il était né dans un petit village où seul le changement des saisons annonçait la course de la vie. Chaque événement considérable dépendait du froid, de la neige, du soleil, du chemin de fer et de l'église. Un matin, sa bonne lui avait dit : – « Madame Grenier est très malade, elle va peut-être mourir. C'est le cordonnier qui me l'a dit. Sa sœur est cuisinière chez elle... »

Toute la journée, il avait pensé à Madame Grenier, qu'il connaissait pour l'avoir déjà aperçue, trotinant vers le bureau de poste ou chez le marchand général. Elle était toute petite, menue, vêtue de noir. Elle allait mourir. Elle irait au purgatoire, parce que les saints eux-mêmes y vont, qui pêchent sept fois le jour. Elle aurait faim, soif, souffrirait mille tortures. Mais une bonne action d'Henry, une prière, un sacrifice apaiseraient ses souffrances. Madame Grenier devint l'objet principal de ses pensées. Il souhaitait vaguement, confusément sa mort, afin de devenir, en quelque sorte, l'artisan de sa délivrance. À toute heure du jour, il demandait des nouvelles de la malade. Il lui tardait de se sacrifier. Chaque matin, il assisterait à la messe, dans cette église sombre où l'on gelait, où la voix même du sacristain, qui faisait office de chantre, était un supplice pour les oreilles délicates. Il ne mangerait pas de fruits au dessert,

38 I mystique. [R *Bon Dieu, ce que l'on peut être bête*] Je 45 I jeu [R *une pose A de cabotin, mais un devoir, un acte de volonté.*] J'exagère 50 I le [R *bruit des*] changement 50 I la [R *fuite des jours.*] course 54 I le [R *marchand de poisson A cordonnier*] qui 57 I l'avoir [A *déjà*] aperçue [R *déjà*], trotinant 58 I ou [R *le A chez*] le 60 I vont, [R *elle brûlerait, elle aurait effroyablement soif*] qui 62 I Henry [R *apaiserait*], une

il vendrait sa collection de timbres (il songeait à celui du Panama, qui était triangulaire) et il déposerait la somme d'argent qu'il en retirerait dans le tronc des Âmes du Purgatoire ; il ne prétexterait plus la migraine, à l'heure où il lui fallait étudier la règle des participes passés ; il prendrait des bains d'eau froide. Au bout de huit jours, madame Grenier était guérie. Ce fut sa première déception.

L'arrivée d'un nouveau curé, l'incendie d'une ferme au bout du village, le renvoi d'une servante qui entretenait des relations coupables avec le fils du notaire, une inondation désastreuse pour le pays, la mort d'une tante éloignée l'acheminèrent doucement vers sa première communion. Il s'y était préparé gravement, minutieusement, remerciant d'avance le ciel pour cette joie qu'il désirait de toutes ses forces et qu'il craignait parce qu'il songeait à sa propre indignité. La veille du grand jour, il lutta toute la nuit contre le sommeil, tant il avait peur qu'on ne le réveillât point. Et toute cette nuit, qu'il passa en prières, il fut torturé à la pensée qu'il n'était pas assez pur, qu'il avait omis d'avouer certaines fautes, qu'il n'avait pas regretté suffisamment ses péchés. Il avait honte de sa lâcheté, de ses faiblesses. Était-il condamné sans rémission ? Il fut sur le point de boire, et d'aller le dire à sa mère, afin d'éviter le prochain sacrilège. L'aube éclatante le délivra de ces cauchemars. On lui fit sa toilette. Sa mère le regardait avec émotion, avec tendresse, avec une sorte de respect. Elle lui parlait doucement : « Je sais que tu es bien préparé. Il faut être bon, pur. Il faut être bon toute sa vie. Tu seras un homme. Je suis fière de toi. Je t'aime. » Elle l'embrassait, elle le regardait comme si elle le voyait pour la première fois. Il alla rejoindre ses camarades. L'air était doux, les premiers lilas se teintaient de mauve ; des oiseaux chantaient. Henry se sentait léger, dispos, content, nourri de plus d'éclans que de ferveur. Il avait un bien joli complet ; on le lui avait dit. Il était le héros du jour.

71 I timbres ([R et A il songeait à] celui 74 I ne [R a souffrirait A prétexterait] plus [R de] la 75 I participes [R composés] passés 77 I déception. // [R Il y eut ainsi plusieurs faits importants, tels que l'arrivée du nouveau moine AR curé, R une inondation, le renvoi d'une servante qui entretenait des relations coupables avec le fils du notaire, l'incendie d'une ferme au bout du village, sa première communion.] L'arrivée 84 I joie [R dont il <illisible> serait l'objet unique. Ayant Craignant qu'on ne le réveillât point] qu'il 85 I craignait [R en même temps] parce

Des cloches sonnèrent joyeusement. Des petites filles, vêtues de blanc, et la tête couverte d'un beau voile, le regardaient en souriant. Elles avaient croisé leurs doigts sur leur missel à reliure d'ivoire, et quelques-unes, qui étaient blondes avec de grands yeux purs, semblaient descendre du ciel. Lorsqu'il pénétra dans l'église, Henry était déjà rempli d'orgueil. 105

L'orgue préluda. Des chants s'élevèrent, doux à faire pleurer et dont chaque note était baignée d'une fraîcheur émouvante et secrète. Puis il y eut un grand silence nourri de parfums. L'Instant approchait. Il essaya de se recueillir ; il avait fermé les yeux, afin de mieux sentir l'appel divin. Ses oreilles bourdonnaient. Il eut une douleur aiguë au genou ; il aimait cette souffrance qu'il voulut prolonger en ne faisant aucun mouvement. Il répétait : « Je t'adore, je t'adore, ô mon Dieu, ô mon Jésus, je t'attends et je t'adore. Je ne suis que la plus humble de tes créatures. Dispose de moi selon ton désir. Je suis tout à toi. Prends-moi, prends ma vie. Je t'offre ma vie. Je t'adore. » Il eut une minute d'effroi. « Je ne veux pas mourir. Je mens. Je Lui mens, à ce moment même où je devrais être toute adoration, tout respect, toute humilité. J'appelle à moi Celui que j'ai cloué sur la croix. La mort me guette peut-être, là devant tous, la mort des sacrilèges, des impies, de ceux qui sont la proie funeste du mal. Je suis damné, songeait-il avec détresse, damné, perdu, pourri à tout jamais. » Ne valait-il pas mieux s'enfuir, courir hors de l'église, malgré le scandale, la honte, le désespoir de ses parents ? Il était encore temps... 110
115
120
125

Il y eut un frémissement, pareil au vent léger à travers les blés. Le prêtre descendait de l'autel. La foule des communicants s'avança, recueillie. Des mères pleuraient. Il joignit ses mains. Une paix soudaine l'envahit. Une immense douceur flottait parmi les choses... Au retour de la messe, il sauta de joie à la vue des cadeaux qu'on lui avait donnés. 130
135

Les années glissèrent sans bruit, le dégageant peu à peu de son enfance. Semaines interminables de collègue, grammaire latine, versions grecques, rêveries monotones au pupitre de

108 I ciel. [R bleu] Lorsqu'il 112 I silence [R rem] nourri 116 I
qu'il [R essaya de la] voulut 135 I avait [R app- A donnés.] // Les 136 I
dégageant [R de] peu à peu de son enfance. [R Mois <illisible> A Semaines]
interminables

l'étude, lectures défendues. Il comptait les jours qui le séparaient des vacances. Il fit bientôt l'achat d'un rasoir, puis d'une pierre ponce, pour ses doigts tachés d'encre. Il se procura un manuel de versification. Sa première cigarette fumée, il désira une maîtresse. « J'écrirai des poèmes qui éblouiront le monde entier. Je susciterai des jalousies féroces ; l'envie soufflera autour de moi tel un feu de forge (il était en Belles-Lettres). Les journaux, les revues, les livres seront remplis de mon nom. Des femmes inconnues, magnifiquement belles, s'offriront à moi. Une m'aimera, que je choisirai parmi toutes... » Elle aurait un visage infiniment triste. Il s'agenouillerait à ses pieds. Elle se pencherait vers lui, l'entourant de ses beaux bras nus. Elle murmurerait les paroles suaves de l'amour. Ne l'attendait-elle pas depuis toujours ? Il imaginait alors en tremblant le mystère de sa chair offerte.

À quelque temps de là, il fit une promenade avec des amis en automobile. Une panne du moteur les retint assez tard dans la soirée. Il ne fallait pas songer à rentrer au collège. Ils décidèrent de coucher chez les parents de l'un d'eux, qui possédaient une maison à la ville. Le lendemain, ceux-ci expliqueraient le retard au supérieur du collège. Ils se rendirent à un petit restaurant où ils burent beaucoup de vin. Le plus vieux se vantait de ses conquêtes amoureuses. « J'ai connu une petite brune, oh, mais faite, je ne vous dis que ça (il faisait claquer sa langue). Ce qu'on a pu rigoler, tous les deux, ah, ah, mes vieux. Une rousse, aussi, qui avait une façon de se coller à vous, en vous disant "Je t'aime, mon chéri". Une Française des îles. Elle a failli m'avoir. Deux mois plus tard, j'étais fini, coulé, perdu, mort. Le médecin m'a envoyé à la campagne : repos complet, mes anges. Elle a bien pleuré. »

– Tu as dû souffrir atrocement, questionna Henry. La séparation. L'autre le regarda de haut en bas.

– Idiot... Et il avança des coudes sur la table. – Et puis, vous savez, si le cœur vous en dit... Il y a un endroit discret, tout près d'ici... Je connais la patronne, ajouta-t-il à voix basse, après avoir jeté un coup d'œil circulaire dans la salle à peu près

140 I vacances. [R un jour] Il 141 I encre. [A Il se procura un manuel de versification.] Sa 155 I retint [R fort A assez] tard 158 I ceux-ci [R arrangeraient] expliqueraient 160 I restaurant [R afin de se restaurer A où] ils 163 I Ce [R que l'on] qu'on

déserte, et elle nous consentirait certainement des prix avantageux... à cause de moi. J'y suis allé déjà avec Morin, le philosophe. 175

Les amis se consultèrent du regard : ils avaient honte de refuser. Ils prirent vite des airs entendus d'hommes qui savent la vie. Ils demandèrent des détails précis, moins par curiosité que pour la forme, et afin de se montrer à la hauteur de la circonstance. Henry, d'un ton négligent, conclut : « Et puis après tout, ça nous fera toujours passer une heure. Je ne déteste pas ces femmes-là, de temps en temps. » Son cœur battait à se rompre. 180 185

Seul, dans la chambre obscure, avec la fille. Une bougie éclairait un coin du lit, dont la couverture rouge vin étalait de petits ronds jaunâtres. Henry se tenait debout, immobile, adossé contre la porte. Un miroir, encadré de bois teint, reflétait le corps de la fille qui se dévêtait. Une fêlure de la glace donnait à ce corps des proportions grotesques. Il n'osait pas la regarder. Il eut peur, tout à coup, d'éclater en sanglots, bêtement. Nue maintenant, elle agitait l'eau de la cuvette ; dans la glace, il apercevait une partie de sa croupe. Tout en procédant à ses ablutions, sans tourner la tête, elle lui dit : « T'es pas bavard, tu sais, t'es pas bavard... » Et elle répéta deux ou trois fois, d'une voix fatiguée « pas bavard... pas... bavard... pas... ». 190 195

Des secondes tombèrent lourdement, comme des fruits trop mûrs. La flamme de la bougie oscillait comme un homme ivre. Une odeur fade. Elle se retourna soudain, écartant ses 200

176 II suis déjà allé avec le grand [R <illisible>] Morin, [R de la philosophie]
 le 179 I prirent [A vite] des airs entendus II prirent des airs [R canailles]
 entendus 180 II moins pour la forme, et 183 II fera passer 186 II
 chambre [R odieuse], avec 187 II lit, tendu d'une couverture rouge-vin.
 Henry 187 I de [R larges taches A petits ronds] jaunâtres 188 II debout,
 [A immobile,] adossé à la porte, son chapeau entre les [R mains A doigts. R La fille,
 à sa <illisible>, se dévêtait.] Un 189 I miroir, encadré de bois [R verni]
 teint II miroir [R jaune A encadré de bois verni,] reflétait 190 II dévêtait.
 [R Mais] Une 191 II proportions [R étranges] grotesques 191 II regarder.
 Il aurait voulu être à cent lieues. II 192 II bêtement. Que diraient ses amis...
 Nue 193 II elle [R remplit d'eau un bassin A agitait l'eau d'une cuvette R Puis
 tout en commençant sa toilette, sans le regarder, elle s'écria] Dans la glace, il voyait
 une 194 I sa [R lourde] croupe II sa croupe lourde. « Dieu, c'était ça, une
 femme. » Puis tout en 195 II sans se retourner elle 196 II répéta [R, d'une
 voix fatiguée] deux 197 II fatiguée : — « Ah pour sûr que non, t'es pas bavard... »
 [A Une odeur fade.] Un homme ivre. Elle

cuisse molles, cachées sous la serviette et le regarda... « Eh bien... quoi ? » Il vit ses yeux : il ne pouvait soutenir son regard. Il s'élança dans l'escalier. La rue. Il pleurait. Il pleura toute la nuit ; il pensait à sa mère, à la douceur de son sourire. Le lendemain, il était chassé du collège.

205 Quand il eut passé son baccalauréat, son père lui dit : « Il faut que tu songes maintenant à ton avenir. Consulte tes goûts, tes aptitudes, tes dispositions. Il est indifférent que tu deviennes médecin, ingénieur, avocat, homme d'affaires. Ce qui importe, c'est que tu fasses un bon médecin, un bon ingénieur, etc. Tu es libre de choisir. N'oublie pas que l'on ne fait bien que ce que l'on aime. Il faut se préparer à aimer. Ne consulte que toi-même. Les conseils que l'on te prodiguera ne serviront qu'à rendre ton choix plus difficile. Aime avec ta raison, méfie-toi de ton cœur. Regarde, mais ne juge pas. Il est toujours pénible de constater ses propres erreurs, et il faut ménager la confiance en soi-même. Tu as trois mois pour réfléchir. Je mettrai demain à ta disposition une petite somme d'argent que tu emploieras à voyager. Ne te livre pas au premier venu. Ne dis pas toute la vérité. Sois aimable avec les femmes, ne fais pas d'esprit, garde le sourire : cela n'engage à rien. Efforce-toi de t'intéresser à celles que la nature n'a point avantagées au physique ; elles sont d'un commerce généralement profitable pour une

201 I cuisses molles, cachées sous la serviette. [R Elle A et] le II cuisses [R cachées A grasses cachées] sous le bout de [R linge] serviette mouillée. Elle le 202 II quoi ... » Il vit ses yeux noirs. Il s'engouffra dans 204 II mère. Le lendemain 206 II son [R bachot] baccalauréat 206 II dit : - « [R Il faut que tu songes maintenant à ton avenir.] Il faut que tu songes à ton avenir. [R Je me fais vieux.] Consulte 207 II goûts. [R tes désirs] tes 208 II dispositions. Choisis. II 208 II tu fasses un [R avocat,] médecin, un ingénieur, un avocat, un homme d'affaires. Mais ce qui 210 II tu sois un bon [R avocat, un bon] médecin 210 II etc. Je te laisse parfaitement libre. Le peu de fortune [R que je te laisserai te permettra A dont je dispose] t'évitera des débuts trop difficiles. D'ailleurs, je ferai tout en mon pouvoir pour te [A les] faciliter. J'ai quelques relations qui pourront t'être utiles. Fais ce que tu veux, mais fais-le bien, Et pour cela, il faut [A bien] vouloir [R bien]. Tu as 219 II voyager. Tu iras où [D tu veux S bon te semble. R Tu es assez sérieux pour ne pas faire de sottises.] Remarque ce qui se passe autour de toi. Juge froidement. Cherche la cause des actes. Méfie-toi des hommes, et surtout de toi. [A Ne te laisse pas guider par ta sensibilité. Plus de raison que de cœur. Je ne te parle pas des femmes : ton éducation et tes principes me sont une garantie suffisante. Rappelle-toi seulement que AR tu n'as pas le droit de voler A ta future fiancée a déjà des droits sur toi.] <fin de II> 220 I esprit ; [R souris A garde le sourire :] cela 221 I intéresser [R aux plus laides] à 222 I avantagées [A au physique] : elles

ferme intelligence. Donne de bons pourboires. Cache tes enthousiasmes. Sois discret. Ne prends pas parti. Essaie d'être meilleur que ton voisin. Ne t'attarde pas à regretter ce que tu as fait : recommence en mieux. Si tu as mal agi, répare et n'y pense plus. » 225

Henry partit le lendemain. La première ville étrangère qu'il visita le décida à rédiger un carnet de route. Il nota minutieusement ses allées et venues, l'aspect des monuments, les conversations qu'il avait entendues, le visage et les gestes des personnes rencontrées, ses impressions sur chacune d'elles. Il remarqua que le garçon de l'ascenseur avait un air sympathique mais qu'il boitait légèrement. Il écrivit alors deux longues pages sur les horreurs meurtrières de la guerre. Il se promit de le questionner sur ses expériences du front. « Cet homme ne se doute certainement pas, pensait-il, qu'il a sauvé la civilisation. Il a bravé la mort des milliers de fois, il a fait preuve d'un courage magnifique, il a donné son sang pour la patrie, et il est maintenant garçon d'ascenseur. Mon cousin Malone, qui est colonel dans l'armée anglaise, et qui est couvert de décorations, n'a pas fait la guerre. » 230 235 240

Henry monologuait sans cesse mais en dedans. Il trouvait du charme, de la vigueur à sa pensée. Non pas qu'il fût d'un caractère vaniteux, ni qu'il en tirât certaines consolations ; mais comme il n'eût su exprimer ce à quoi il réfléchissait d'une façon à peu près convenable, il se bornait à la recherche prudente de formules silencieuses. Il se disait parfois : « Je pense comme les héros de romans parlent. Il y a toujours un sujet, un verbe, 245 250

236 I horreurs [A meurtrières] de 242 I est [R major A colonel] dans 244 I Henry monologuait sans cesse [A mais en-dedans]. Il trouvait du charme, [R et] de la rigueur à sa pensée [R intérieure]. Non pas qu'il [R le] fût [A d'un caractère] vaniteux <...> ce [R qu'il] à quoi III Henry ne cessait de monologuer : *il s'écoutait même avec complaisance. Et comme il n'avait pas le don de la parole, et qu'il eût été fort embarrassé d'exprimer le fruit de ses réflexions d'une manière à peu* 248 III prudente et toute intérieure de 249 III disait : « Je 250 III parlent. *Mes phrases sont parfaites. Il <...> un attribut. Il m'arrive de me faire parfois de petites descriptions tout à fait délicieuses, dignes des esprits les plus délicats. La parole, somme toute, n'est qu'une question d'habitude, d'entraînement, de mémoire, les plus brillants causeurs ne récitent que des choses apprises. Je fais mieux : je découvre moi-même les différents sens de la vie. Il est inutile de le crier sur les toits, d'autant que j'en serais totalement incapable. Si ma force d'imagination est impuissante à s'extérioriser au moyen de mots, elle n'en conserve que plus de vigueur dans le sens de la profondeur. N'ai-je pas imaginé*

un ou plusieurs attributs. Je me fais de petites descriptions tout à fait délicieuses. Je sais trouver le nom précis de la couleur d'un objet, d'un événement, d'un état d'âme. J'ai imaginé la tempête de la mer avant d'avoir lu Conrad. N'ai-je pas vu, n'ai-je pas décrit mieux que lui ces colonnes monstrueuses qui montent à l'assaut du ciel, leurs mouvements épouvantables de reptiles dressés sur leur queue et sifflant le vacarme et le tonnerre, ce rôle de pompe géante qui semble le cri même de la démente des éléments ? N'ai-je pas aperçu mille capitaines bourrus, trapus, petits, à la face plus tannée qu'une peau de figue sèche, aux épaules de lutteurs forains, aux mains épaisses, larges et courtes, et dont les yeux ne forment qu'une mince barre horizontale, sous les sourcils roux ? Des typhons, peuh ! La belle affaire. »

Il s'emportait presque. Mais il se revoyait tout à coup dans le petit salon bleu, et cette face tendue, devant le miroir. Il reprenait conscience de ce qu'il était, du jugement que devaient porter les autres, en le voyant, en l'écoutant, lui. Parbleu. Facile jugement : « Je ne puis mener une phrase jusqu'au bout. Je

252 I nom [A précis] de la couleur [R exacte] d'un <...> âme. [R J'imagine la tempête sur la mer et que j'y suis <illisible> les vagues du <illisible> et le capitaine de Conrad.] J'ai 254 I pas vu <...> leurs [R gestes] mouvements <...> queue, [A et] sifflant III pas assisté avec effroi à l'assaut de ces colonnes monstrueuses vers le ciel, à cet épouvantable mouvement giratoire pareil aux contorsions d'un gigantesque et livide reptile. N'ai-je pas entendu hurler ce vacarme 258 I ce [R bruit A râle] de <...> la [R folie] démente 260 I petits <...> mains [R énormes] épaisses <...> sourcils [R énormes et] roux. Des III petits, [R à la face plus tannée qu'une peau de figue sèche, aux épaules de lutteurs forain, aux mains épaisses, énormes, larges et courtes, et tachetées de roux et] aux épaules de lutteur forain, aux mains énormes, larges et courtes, tachetées de rousseurs, à la face plus tannée qu'une peau de figue sèche, et dont <...> mince ligne horizontale sous les sourcils droits. Des 264 I affaire. » // [R moi] II [R allait] s'emportait [R <mots illisibles>] presque. <...> cette [R figure] face <...> autres [R yeux], en <...> « Je ne III affaire ! Quels états d'âme n'ai-je pas créés, quelles amours éternelles, quelles passions liquides et pesantes comme du plomb n'ai-je pas inventées ? Quelles femmes n'ai-je pas étreintes ? Quelles douleurs n'ai-je pas causées ; quels enchantements n'ai-je pas subis ! Je suis plus fort que tous les livres. » [A Il sauta une cigarette brûlant au dossier du fauteuil.] Il regarda sa [R face tendue] figure [R tendue] penchée vers le miroir. Il était tout rouge. Il se vit comme les autres le voyaient. « Au fond, que pense-t-on de moi ? On porte des jugements, c'est logique. Parbleu, faciles les jugements. [R Et] On s'en tient aux apparences, [R naturellement A comme toujours]. Que dit-on de moi, si ce n'est ce que j'ai entendu mille fois des autres ! Ce que j'ai toujours pensé, même de mes meilleurs amis. Je ne serais pas étonné que l'on fût même plus sévère à mon égard. Il est un fait certain, ma malhabileté à exprimer mes sentiments. Je ne 269 I puis [R finir A mener] une III puis [R mener] conduire une

parle par monosyllabes. Si je m'amuse, je fronce naturellement 270
 les sourcils. Si je m'intéresse à ce qu'on l'on dit devant moi, il
 m'échappe des mouvements d'impatience. J'ai l'air de contredire,
 d'injurier, de vouloir m'échapper. Je sais. On me l'a ré-
 pété : "C'est un garçon si naturel. Une figure si franche." 275
 Ouais, figure franche ! On ajoute certainement : "Mais pas très
 intelligent, le pauvre..." Cette pensée le rasséréna. « Les im-
 béciles, grogna-t-il, les imbéciles... »

Il sauta du bain. Rapidité des gestes sur place, pareils à 280
 ceux d'une femme nerveuse que la colère exaspère, afin de
 chasser le froid. Chaque effort de ses muscles lui donnait avec
 la surprise d'une force nouvelle, la conscience d'un élan vers
 une perfection qu'il incarnerait uniquement et qui, mais à son
 insu, émanerait de lui et le désignerait à l'admiration de tous.

« Ils verront bien, un jour... Ils verront bien, ah, ah, ah,
 ils verront... » 285

Il se rhabilla à la hâte. Pourvu, pensa-t-il, que je ne sois
 pas en retard. Il faudra encore m'excuser. C'est idiot, ces ex-
 cuses. Des excuses. À quoi ça peut rimer. Farces. La vérité, la
 belle et grande vérité, c'est que je verrai June, que je dînerai à 290
 ses côtés, que j'aurai toutes ses danses, sur son carnet de bal.
 Ah, ah. J'irai la reconduire, je me pencherai sur sa bouche, sur
 sa bouche douce, douce à pleurer, à rire, à chanter, à aimer.
 Sa bouche ! Elle m'aime, elle me l'a dit. Elle me l'a écrit. Elle
 me l'a juré mille fois, cent mille fois... Bah, je ne lui ferai plus
 de scènes à propos du petit Lirois. Qu'elle sorte avec lui si elle 295

270 III Si une conversation que l'on tient devant moi m'intéresse, je fronce
 naturellement les sourcils, il m'échappe 272 I air [A de contredire, d'injurier,]
 de III air de [R vouloir] désapprouver, de m'échapper, de vouloir contredire, de
 refuser toute acceptation. Qu'on me demande mon avis, par simple politesse, et je gronde
 furieusement quelque chose d'incompréhensible. On hausse les épaules. Je sais 273
 III sais » – En tout cas, c'est 274 III franche... Mais pour le caractère... »
 Ouais, figure franche. Comme si la sincérité obligeait à des grimaces. On 275
 III certainement : « [R Mais] et pas 276 III imbéciles, pensa-t-il. [R Ils ne
 croient que ce qu'ils peuvent voir, toucher, entendre.] Et puis, que m'importe. J'ai bien
 tort de m'occuper de ce qu'ils peuvent [R imaginer A croire]. Ne suis-je pas au-dessus
 d'eux de cent coudées ? Blagues, tout cela. La vérité 279 I femme [A nerveuse]
 que 280 I donnait [R comme A avec] la 281 I la [R certitude] conscience
 282 I uniquement, [R mais A et] qui, [A mais] à 289 III June, [R qu'elle sera
 à mes côtés,] ses yeux, son sourire. Son sourire pour moi seul. Jamais je ne l'ai vue
 sourire à un autre de cette façon, avec cette bonté, cette sorte de douceur pathétique, de
 rêve triste. N'est-ce pas le don parfait <fin de III> 290 I aurai [R ses danses]
 toutes

le désire. Elle est bien libre, n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas mariés. D'ailleurs, c'est tout à mon avantage. Pauvre type. Quel idiot. Mais il le méprisait vaguement de persister à aimer June. Il songea tout à coup à l'attitude qu'il prendrait si June ne l'aimait pas, ou si elle favorisait un rival.

« Je l'aime trop pour qu'elle puisse en aimer un autre. Elle ne peut rien contre mon amour. Elle ne peut ne pas m'aimer. Comment donc pourrait-elle ? Ses mains tremblent dans les miennes, sa chair s'épouvante, ses yeux s'emplissent de larmes. Elle frémit, elle est prise comme d'une grande frayeur. Elle me dit que plus son cœur s'inonde de bonheur et plus elle a peur, peur. Ses nuits sont peuplées d'angoisse. Chaque sonnerie du téléphone, de la porte lui apparaît comme le messager d'un destin fatal. Elle hait le recommencement de chaque matin. La mort du jour redouble ses craintes... Elle m'aime. Je l'ai aimée d'abord. Je l'ai forcée de m'aimer. Elle est rivée au banc de sa galère, de notre galère. Rectifions, c'est mieux. Je l'épouserai, et puis après. Je suis libre de l'épouser. Je ferai beaucoup d'argent, un de ces jours. Elle sera la compagne fidèle. Je serai bon. Alors, elle me connaîtra, elle verra qui je suis, ce que je pense, ce que je hais, les crinières chevelues de mon génie. Les hommes, formes falotes, grouilleront autour de nous. Je l'aime trop pour qu'elle ne m'aime pas. Un homme qui veut... » Il nouait sa cravate. Il affectait une légère négligence dans sa mise, jugeant ridicule la perfection vestimentaire. « Je ne suis pas un gigolo, un pilier de dancing, un éphèbe de faïence pour dames mûres, un crétin d'Italien... (il avait rencontré ce jeune homme, à une *garden-party* chez le gouverneur, qui avait fait la cour à June). Celui-là, si jamais je le rencontre, je lui f... quelque chose quelque part. Au revoir. Bonne santé. »

Il pensa de nouveau à June. C'est-à-dire que June occupait toujours sa pensée, mais à un certain degré de profondeur. Les

297 I avantage. [R *La*] Pauvre 303 I Comment [A *donc*] pourrait
 304 I chair [R *a des frissons A s'épouvante*] ses 304 I larmes. [A *Elle frémit.*
Elle est prise comme d'une grande frayeur.] Elle 306 I cœur [R *contient de joie*]
 s'inonde 314 I jours. [R *Un*] Elle 319 I II [R *essayait*] affectait une
 [R *certaine AR très A légère*] négligence dans sa mise [R *ce qu'il imaginait AR*
jugeait d'un R extrême chic] jugeant ridicule [R *« Je ne suis pas*] la 321 I
 faïence [R *un Italien*] pour 323 I gouverneur, [R *Il A qui*] avait 326 I
 que June [R *était A occupait*] toujours [R *dans*] sa pensée, mais à un [R *certain*
degré A certain degré R de <illisible>] de

couches superficielles lui servant entre-temps. « ... un homme qui veut... Ah oui, j'y suis... un intelligent... qui n'est pas bossu... et qui aime... aime... »

330

Henry, cherchant ses mots, réalisa qu'il parlait à haute voix. Et il pensa tout à coup que ce qui lui était possible pouvait l'être pour d'autres, pour Lirois, par exemple. Il n'était pas bête, il s'exprimait avec facilité, il ne disait point de sottises. Il avait un sourire agaçant, un peu railleur, qu'il n'aimait pas, lui, Henry. Il avait aussi une façon de pencher légèrement la tête de côté lorsqu'il s'entretenait avec des jeunes filles, en les regardant d'un œil étonné, attentif, comme s'il leur découvrait quelques charmes nouveaux. On le disait très intelligent. Un jour, June avait répété une de ses phrases, en déclarant qu'elle l'approuvait fortement et que les jeunes gens ne perdraient rien à prendre exemple sur lui. Il lui avait paru que June avait mis beaucoup de chaleur dans cette remarque. Et il l'avait beaucoup questionnée sur Lirois. Elle parlait avec animation. C'était un ami d'enfance, un compagnon de jeux. Il y avait longtemps, longtemps, vers la fin de la guerre. Il était son aîné de quelques années ; il était charmant, très bon. « Mes parents l'adorent. » Henry avait boudé toute l'après-midi. Il la revoyait encore. C'était au bout de l'allée du jardin, sur la terrasse qui domine le fleuve. Elle s'était avancée vers lui.

335

340

345

350

– Vous partez, Henry !

– Oui.

– Quand reviendrez-vous, Henry ?

Il lui avait fallu faire effort pour répondre. Aucun son, semblait-il, ne pouvait sortir de sa gorge. Il avait la sensation que la peau de son visage était collée sur ses os.

355

– Quand reviendrez-vous ? Mais qu'avez-vous, vous êtes tout pâle ? Qu'avez-vous ?

332 I qui [A lui] était 333 I pour [R ce] Lirois 334 I avait [R même]
 un 336 I pencher [R un peu A légèrement] la 337 I lorsqu'il [R parlait
 A s'entretenait] avec des jeunes filles, [R <illisible> A en] les regardant d'un
 œil étonné, [A attentif,] comme 339 I nouveaux. [R Allait-il] On [R disait]
 le 345 I enfance, [R ils s'étaient vus longtemps à la campagne, l'été. Henry] un
 348 I après-midi. [R Il avait refusé de l'embrasser, au départ.] Il 349 I C'était
 [R dans le jardin] au bout [A de l'allée] du 354 I faire [R un] effort pour [R
 lui] répondre

– Oh, ce n'est rien. Adieu, je dois partir.

360 Il avait tourné la tête. Une voix, au creux de son dos. Il se rappelait le mouvement involontaire des épaules qu'il avait fait pour chasser ce frisson, le frisson de cette voix derrière lui.

– Henry...

365 Ce souffle de voix, si plaintif. Il la regardait, sans bruit. Sur la pointe des pieds, toute droite, la tête renversée, les yeux clos, ses lèvres, ses lèvres entrouvertes. Elle attendait. C'était la première fois qu'elle s'offrait ainsi.

370 Mais il avait répété : « Je dois partir ». À ce moment, il se serait tué pour elle. Il s'était éloigné de quelques pas. Le sable criait sous ses pieds. Au détour de l'allée, il l'avait regardée encore. Robe blanche, épaules frêles, et cette détresse qui coulait de ses cheveux jusqu'au bout de ses bras abandonnés. Il avait couru jusqu'à la grille comme un fou. Ses oreilles bourdonnaient. « Je dois partir, je dois partir. » Il avait refermé la grille. La rue, les passants portant leur monde comme un trésor secret, le désert, l'épouvante...

380 Allait-elle l'aimer, ce Lirois ? Un homme qui veut... « Je suis un imbécile. Elle m'aime. J'en ai cent preuves différentes. Elle peut fort bien se plaire dans la compagnie de ce garçon. Qu'est-ce que ça prouve. Il y a des femmes que je rencontre avec plaisir, avec beaucoup de plaisir même, et je ne les aime pas pour cela. J'aime June, je l'aime, c'est entendu, (il chantonnait), c'est en-ten-en-du-uu, la-li, la-li, c'est en-ten-en-du, la-li, la-lu. »

385 Il descendait au garage. Il avait demandé au chauffeur de nettoyer les bougies de sa voiture. Il y avait une grande familiarité entre Henry et Phil. Celui-ci avait vu naître le fils de son maître. En ce moment-là, il était cocher dans la maison. Maintenant, presque chauffeur, il soignait les voitures comme il bouchonnait les chevaux avec une espèce de tendresse rude

361 I mouvement [A involontaire] des 364 I bruit. [R Elle avait levé sa bouche] Sur 368 I avait [R dit] répété 368 I partir » -. [A À ce moment, il se serait tué pour elle.] Il 370 I avait [R revue A regardée encore.] Robe 371 I frêles, [A et] cette 375 I rue, [R le monde,] les passants [A portant leur monde comme un trésor secret,] le désert, [R le vide espoir] l'épouvante 379 I bien [R trouver sa compagnie agréable] se plaire [R avec A dans la compagnie de] ce 385 I avait [R beauco] une 387 I maître. [R du temps qu'il était cocher. Il regrettait vaguement] En

et malhabile. Il regrettait vaguement les belles bêtes au poil lustré, aux jarrets nerveux, à la tête haute tirée par les rênes, cette sueur fumante qui s'échappait de leurs flancs après une longue course durant les après-midi d'été, et même l'odeur forte du crottin, à l'étable. Cependant, il était fier de ses leggings vernis, de son pouvoir au volant, de la belle tenue de ses voitures, des exploits de vitesse qu'il accomplissait à l'insu du maître, et qu'il racontait aux chauffeurs des maisons voisines.

– Ces bougies, Phil.

– Bonjour M'sieu Henry. Ça va, les bougies, c'est bien. Elles en avaient besoin, d'un décrochage. Vous rentrez tard ? La clef est sous la porte à gauche, comme d'habitude. Aïe, n'allez pas accrocher ma Huit.

– Et avec ça. J'ai l'habitude ?

– Ben, j'dis pas ça. Mais c'est bientôt fait, avec ces mécaniques. Et si j'ai bonne mémoire, le printemps dernier...

– C'est différent, je te l'ai dit mille fois. Tu ne vas pas rabâcher cela toute ta vie. Pour une fois que j'ai eu un accident, ce n'est vraiment pas la peine... Tout le monde en a. J'ai eu le mien. Assez pour moi, conclut Henry.

La voiture glissait hors du garage. Le moteur, impatient, ronflait par petits coups réguliers.

– Oui, oui, cria Phil en riant, mais avec les femmes...

Henry, qui avait écouté mollement, en manœuvrant sa voiture, s'arrêta tout à coup. June dans sa poitrine, comme un mal sourd, tenace, délicieux, insupportable. Trop grande joie d'or. Douceur du miel. Les femmes ! June. Sa June. June était pour lui toutes les femmes, toutes. Elle était seule, du sexe opposé au sien, seule. La multitude des hommes ligüés contre elle.

390 I poil [R *brillant*] lustré 391 I rênes, [R *la familière odeur de crottin*] cette [R <illisible>] sueur 401 I gauche, [A *comme d'habitude.*] Aie 408 I peine... [R *de me le rappeler les quinze*] Tout 409 I Henry. // [R – *Oui mais, avec les femmes... – Hein, quoi, quoi les femmes. Je t'ai déjà répété que... Henry, qui écoutait mollement tout en guidant sa voiture hors du garage*] La 410 I glissait [R *lentement*] hors 412 I Phil [A *en riant,*] mais 414 I s'arrêta [R *subitement*] tout à coup 415 I insupportable. [A *Trop grande joie d'or.*] Douceur 417 I seule, [R *contre tous les hommes. L'unique proie. L'aventure enchantée. Se pourrait-il que l'on prononçât*] du 418 I La [A *multitude des*] hommes

Comment pourrait-il réussir l'aventure enchantée. Et se pouvait-il que l'on prononçât ce mot avec cette légèreté, cette désinvolture, ces sous-entendus. « Je l'aime trop pour goûter même au bonheur de mon amour ! Je ne cesse de la faire souffrir, je ne lui apporte qu'inquiétudes nouvelles, doutes affreux, désenchantement, désespérance. Ma foi, en suis-je rendu à n'aimer que ses yeux qui implorent, que ses prunelles affolées magnifiques qui demandent grâce, que ses mains crispées sur ses genoux tremblants, que ses épaules courbées sous le malheur ? Ne puis-je donc croire à son amour lorsqu'elle sourit ? Me faut-il l'enfer pour sentir ma joie ? »

430 – Quoi, quoi, les *femmes*, s'était-il écrié furieux, devant Phil ébahi, dont le rire mourut brusquement, qu'est-ce que c'est que cette histoire de femmes ? N'y reviens plus. Compris ?

Il démarra, l'auto fit un bond.

L'auto roulait maintenant sur une route de feu. Le couchant s'efforçait d'incendier la banlieue tout d'un bloc, afin de n'avoir point à y revenir. Certains arbres saignaient jusqu'au cœur. Il se préparait une nuit belle comme le songe étoilé d'un enfant. Le calme de cette nuit qui commençait de vivre, malgré la lumière éclatante, au moyen de mille liens secrets, de mille balbutiements, de mille frissons légers, de mille confuses timidités perceptibles aux seuls oiseaux, aux seules plantes, aux seuls rares amants penchés sur eux-mêmes comme pour recueillir le dernier souffle d'une tendresse mourante, apaisait déjà Henry.

445 « Je suis fou de me tourmenter, de nous tourmenter ainsi. Que diable, nous nous aimons. Quelle preuve d'amour ne m'a-t-elle pas donnée ? Sa seule patience vaut tous les serments du monde ! Son baiser est le plus frais des baisers, le plus doux, la pureté même. Je prends la solennelle résolution, dès cette minute, d'éloigner d'elle les moindres causes de souffrance, de lui procurer les plus belles joies. J'achèterai une bague, une jolie bague de fiançailles en platine. Un solitaire, mais parfait.

422 I amour ! [R *Je suis bourrelé de remords*] Je 425 I prunelles [A *affolées*] magnifiques 437 I le [R *rêve*] songe [A *étoilé*] d'un 439 I secrets [R, *mystérieux*] de mille [R *frissons* A *balbutiements, de mille frissons*] légers 445 I tourmenter [R *ainsi, surtout*], de nous tourmenter [A *ainsi*] Que 450 I minute [R *de ne*] d'éloigner 451 I joies. [R *Il faut que je songe à lui acheter* A *J'achèterai*] une

Nous nous fiancerons secrètement. Elle pourra la porter sur son sein, dans un petit sachet, ou plutôt, au bout d'une chaînette d'argent. Son sein ! Je n'ai jamais réfléchi à son corps, à la tiédeur de sa chair, à sa blancheur, à sa douceur... Je ne veux pas penser à cela. Elle a de bien jolies mains. Je n'ai pas d'images pour ses mains. Elles ne ressemblent pas aux autres. Franches, effrayées, vivantes, flexibles et souples comme de jeunes palmes, elles se dérobent à toutes les curiosités. June a la prudence extrême de ses mains. Pourquoi rougit-elle lorsque je les regarde ? Ah, comme nous allons nous aimer. Et plus tard, ils verront bien, ils verront... ils verront. »

Un virage l'obligea de ralentir. Ce fut la longue allée bordée de peupliers dont les troncs se précipitaient en vain les uns derrière les autres pour effacer le disque rouge du soleil. Henry voulut rattraper le fil de sa pensée.

« ... ils verront bien, répétait-il machinalement, mais que voulais-je dire ? Ils verront bien... Ils verront quoi, bon Dieu. Pfuut, au diable. »

Il haussa les épaules.

456 I chair, [A à sa blancheur, à sa douceur...] Je 458 I mains. [R Elles ne ressemblent pas AR en rien aux autres.] Elles <...> Franches [R vivantes et] effrayées 464 I virage [R le força] l'obligea de ralentir. [R Puis] Ce 465 I peupliers [A dont les troncs AR sembl A se précipitaient en vain les uns derrière les autres pour effacer le disque rouge du soleil R Le disque rouge du soleil se courbait derrière les troncs.] Henry

LE DISCOURS DANGEREUX

Le psychiatre est venu me reconduire chez moi dans sa voiture. C'était une huit-cylindres. Cent chevaux-vapeur. Il m'a confié avec orgueil que ce même modèle, strictement de série, avait poussé jusqu'à 138 milles à l'heure. « C'est le char le plus vite de Québec », a-t-il ajouté. Puis il m'a vanté sa solidité, son incroyable résistance : « C'est du roc »... Je ne suis pas con-

5
naisseur. Mais je puis apprécier, comme chacun, ce qui touche, ce qui atteint presque à la perfection. Je lui fis quelques compliments qui étaient sincères. Je vis qu'il m'en savait gré. Il hochait la tête, prenait un air grave. Puis il me proposa de faire un tour à la campagne. La nuit était douce, belle, brillante. J'acquiesçai avec joie. Nous roulions comme sur du velours. Je lui dis : « Je t'envie. Tu en as pour dix ans avec une telle voiture.

10
Tu... » L'auto fit une embardée sur sa droite, glissa le long d'un fossé, franchit deux ou trois petits tumulus de gravier, déposés là par une administration prévoyante et qui justifie ainsi, vis-à-vis du public, le soin qu'elle accorde aux divers travaux de voirie, puis obliqua à gauche, longea l'autre rigole,

15
écrasa d'autres petits tas de cailloux, et se rétablit enfin. Alors le psychiatre se tourna vers moi. « Me prends-tu pour un habitant ? me dit-il sur le ton de la colère. D'où débarques-tu ? Sache, jeune homme, que je change de modèle de voiture tous

20

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : Manuscrit de 5 f. (21 × 27 cm) au crayon ; paginé 1-5 à droite en marge supérieure ; le titre « Le discours dangereux » (souligné) est repris au centre de tous les feuillets (BNQ, 204/3/5).

6 solidité [R *sa résistance*], son 8 comme [R *tout le monde A chacun*], ce 13 velours. [R *Alors*] Je 18 elle [R *prend*] accorde 20 enfin. [A *Alors*] le

les ans. En 25, un *Baby Sweet*, en 26, un *Short Side*, en 27, un *Black Rabbit*, en 28, un *Big Squirrel Six*, en 29, un *Giant*, en 30, un *Thunder*, en 31, un *Creator*, puis celle-ci... L'année pro-
 chaine, je ne sais pas. On parle beaucoup d'une nouvelle
 marque qui doit, paraît-il, révolutionner l'industrie... Moi,
 me dit-il en appuyant sur le mot, moi, je marche avec mon
 temps. »

Je ne sus que répondre. Je possède un caractère naturel-
 lement timide. Et si j'ai quelque esprit, c'est celui de l'escalier.
 Un argument solide, présenté avec véhémence, me paralyse,
 m'enlève mes rares moyens. On triomphe facilement de moi.
 Je le sais. Aussi n'insistai-je pas. Je me tus. Nous filions sur la
 route qui conduit à Sillery. Je réfléchissais. Et puis, soudain,
 par une bizarre association d'idées, ses mots résonnant toujours
 à mes oreilles : « Je marche avec mon temps, avec mon
 temps... », je regardai l'indicateur de vitesse. Son aiguille
 oscillait entre 28 et 32 milles à l'heure. La route droite, déserte.
 Je dois avouer ici que j'aime, parfois, me sentir au centre d'un
 vertige, d'un tourbillon. De Paris, où j'ai habité, je n'allais jamais
 autrement à Londres, à Berlin ou à Rome qu'en avion. D'autre
 part, il m'est arrivé fréquemment de prendre, place de l'Opéra,
 après minuit, le dernier fiacre de Paris pour me rendre à Mont-
 parnasse. Je me suis gardé de faire part de cette manie à mon
 ami. Il aurait vite diagnostiqué chez moi les signes d'une dé-
 mence précoce. Mais je lui demandai : « Maintenant, vieux, un
 peu de vitesse... » Il m'a répondu : « Me prends-tu pour un
 millionnaire ? » Je restai interloqué. Puis je hasardai : « Mais je
 ne vois pas le rapport de... ».

– Le rapport, mon garçon, c'est celui-ci. Tu dois savoir
 qu'un pays organisé possède une législature à la seule fin de
 fabriquer des lois, et une magistrature qui s'occupe à les faire
 respecter. Cela, tu dois le savoir, hein...

– J'ai fait autrefois, fis-je humblement, quelques études de
 droit, et en effet, je...

– Ça n'y paraît pas, coupa-t-il. Mais telle n'est pas la ques-
 tion. Ces lois-là, reprit-il, ne s'adressent pas aux poules, aux

25 en 28 [R *le B*] un 25 un [R *Creator A Giant*], en 30 un [R *Creator A Thunder*], en 35 Nous [R *longions*] filions 53 possède [R *des lois*] une

60 clôtures, ou aux poteaux télégraphiques, mais au public, c'est-
 à-dire à toi, à moi. Or – mon ami adore les formules syllogis-
 tiques, même boiteuses – or, si j'enfreins, moi, ces lois, la
 magistrature, et dans l'espèce le gros juge X qui souffre,
 65 entre nous hein ! d'un dérangement épino-cérébral dû à cer-
 taine maladie fâcheuse contractée au cours d'expériences adul-
 tères et discrètes, le juge X, disais-je, se chargera d'établir le
 taux d'une pénalisation qui... que... Donc, conclut mon ami
 avec force, je paierai. Comprends-tu ?

– Pas encore, répondis-je. Le rapport entre les lois, le juge
 70 X, ses adultères malheureux, et ce que tu dois payer m'échappe.

– Je vais te mettre les points sur les i. Il y a une loi qui
 prohibe de faire plus de 30 milles à l'heure. Si je fais ce que tu
 appelles de la vitesse, je dois forcément dépasser ce maximum.
 On me prendra. Le juge X s'occupe des causes automobiles. Je
 75 paierai. Tu comprends maintenant, génial cerveau ?

– Oui, mais à cette heure, la nuit.

– Voilà, s'écria-t-il, triomphal, voilà. Mon cher, tu es très
 intelligent, très, très. Mais il y en a d'autres aussi. Or, ces gens
 très intelligents ont imaginé de profiter de la nuit pour faire
 80 « de la vitesse ». On l'a vite appris, alors on a posté des agents
 un peu partout. La plaque matricule se voit très bien, la nuit,
 mon enfant...

Nous revînmes lentement vers Québec. Un croissant de
 lune montait. Le Musée boudait au centre des Plaines
 85 d'Abraham, posé là, oblique, comme s'il fût tombé du ciel, par
 hasard, un beau matin, et qu'on eût eu peur de le mettre d'ac-
 cord avec les lignes du paysage. La Grande Allée s'ouvrit devant
 nous. Nous passâmes devant l'église du Sacré-Cœur qui jouait,
 sous la clarté lunaire, au minaret turc. Puis nous descendîmes
 90 la rue Saint-Louis derrière trois tramways vides, six autocars
 bourrés d'Américains, dix-huit voitures étincelantes et
 quarante-quatre coups de klaxon. Au coin de la rue Buade, un

61 syllogistiques, [A même boiteuses] – or 64 dû [R à la <illisible> de]
 à 70 adultères [A malheureux], et 74 prendra. [A Le juge X s'occupe des
 causes automobiles.] Je 90 tramways [A vides], six 91 Américains [R et],
 dix-huit

embouteillage nous força à nous arrêter. Des sons d'orgue nous parvenaient par bouffées. Je regardai la Basilique.

– Quelque musicien, dis-je à mon ami. La musique religieuse trouve donc, à Québec, encore quelques adeptes... 95

– C'est ça, me répondit-il. Vas-y d'un petit laïus. Parle. Poétise et bêtifie. Quand tu en auras assez, tu pourras peut-être jeter les yeux sur le cinéma d'en face !

Confus. On y jouait *Shut up*, à grand renfort de haut-parleur. 100

Mon ami me déposa enfin chez moi. Je balbutiai de vagues remerciements. Sa supériorité m'écrasait, m'humiliait. Je pris mon courage à deux mains. Je lui dis d'une voix douce : – J'ai quelque chose à te demander... 105

– Mon vieux, répondit-il, j'aime autant te dire tout de suite que je n'ai pas deux dollars dans mes poches...

– Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de... Mais enfin, peux-tu me dire pour quelle raison tu achètes une voiture qui peut faire du 138 milles à l'heure lorsque les lois te mettent dans l'impossibilité d'en faire plus de trente ?... 110

– Permits... Permits...

– Et que tu paies une somme considérable pour acquérir une voiture « solide comme un roc », quand tu sais que tu t'en déferas au bout de douze mois ? 115

Mon ami boutonna soigneusement son gant, m'offrit une cigarette, s'escrima sur un briquet de luxe, n'en obtint rien, jura, puis me demanda si par hasard j'avais « du feu ». Puis il démarra brusquement, après m'avoir dit que son travail l'obligeant à se lever tôt le matin, l'empêchait de nourrir d'interminables « discussions » dans la nuit, avec des gens qui « sont prévenus d'avance ». Il s'éloignait, quand, se penchant à sa portière, il me cria : 120

– Et soigne bien tes maux de tête, vieux !

Sur cette flèche acérée, je regagnai mon logis. 125

117 luxe, [A n'en obtint rien,] jura 120 matin, [R lui] l'empêchait

LA BELLE CARRIÈRE

Cela m'est venu il y a onze mois. Il est vrai que depuis
quelque temps, je souffrais d'une vague inquiétude, d'une es-
pèce d'angoisse mal définie. Je dormais mal. Mes amis me plai-
santaient sur ma mine et mon air distrait. Je faillis même une
5 fois me brouiller sérieusement avec Charles, l'étudiant en droit.
C'est entendu, il est bon garçon, et ne songe pas à mal faire, à
peiner. Mais les meilleures plaisanteries finissent toujours par
lasser, surtout lorsque l'on en est soi-même l'objet. Donc, je lui
10 ai dit gravement, ainsi qu'il convenait à la situation, et au décor
(ce café de la rue Cujas où nous étions prend toujours une
sorte d'air solennel, lorsqu'il pleut à l'extérieur) :

– Charles, tu me désobliges grandement. Et si tu continues
à insinuer ainsi des choses aussi désobligeantes sur mon compte,
15 je me verrai dans l'obligation de cesser toute relation avec toi.
C'est mon premier et mon dernier avertissement. Tiens-toi-le
bien pour dit. À bon entendeur salut. » J'appuyai sur *bon-en*.
Je fus assez heureux de mon petit effet. Il y eut un grand
silence. Les copains me regardaient, bouche bée, cartes en

VARIANTES : I (texte de base) : Dactylographie de 10 f. (21,6 × 28 cm),
paginée 1-10 à gauche en marge supérieure, sous le titre « La belle carrière »
au centre ; quelques corrections au crayon (BNQ, 204/3/2). II : Manuscrit de
10 f. (20,5 × 27 cm) au crayon, paginé 1, 2 à droite en marge supérieure, sous
le titre « La belle carrière » (souligné), repris au centre sur chaque page (BNQ,
204/3/2).

4 II définie. [A *Je dormais mal.*] Mes 9 I lorsque *qu'on* est <Nous
corrigeons d'après II.> soi-même 10 I qu'il *convient* <Nous corrigeons
d'après II.> à 12 II lorsque [R *dehors*] il <Nous corrigeons.> pleut [A à
l'extérieur.] – Charles 17 II salut. [A *J'appuyai sur « bon en ».*] Ah. Je 18
II assez heureux [A *content*] de

mains suspendues. Le gros Riter toussa. Maurice ouvrit des yeux larges comme des dollars américains. Puis l'on entendit le garçon du bar qui rinçait des verres de café crème en chantonnant. 20

Comme c'est un Basque, il était difficile de saisir le sens de la chanson. Je laissai passer dix secondes, même quinze peut-être. Alors je me levai, boutonnai mon pardessus dont je relevai négligemment le col, enfonçai mon feutre sur la tête, puis sortis, les deux mains dans mes poches, non sans avoir lancé d'une voix calme et forte à la fois : « À un de ces jours, les amis ! » 25

C'est environ une semaine après l'incident que je viens de relater que se passa la chose. La date est assez importante pour que je n'aie point oublié de la noter, un mardi, le 16 avril. Mon voisin, un type du canton de Vaud, en Suisse, venait justement de tirer sa montre et me souffla : « Six heures moins vingt. L'animal en a encore pour vingt minutes à faire le con. Vingt ! » 30 35

L'animal était le professeur Siger-Mallard de l'Institut libre des Sciences intellectuelles de qui je suivais les cours. Il avait le crâne chauve et pointu et les phalanges des doigts hérissées de poils roux. Mais ceci n'a aucune espèce d'importance pour la suite de ce récit. 40

Je voudrais seulement pouvoir expliquer l'étrange phénomène qui se produisit alors en moi. Le mot « vingt » résonnait dans mes oreilles, comme la foudre dans la montagne, en s'affaiblissant de façon graduelle, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'un bourdonnement indistinct. Lorsque tout fut fini, alors la lumière m'inonda. Et cela fut si soudain, si précis, si clair, si remarquablement *fort* que j'eus peine à étouffer une exclamation. Ma vocation d'un coup m'était dévoilée. En toute évidence, il serait oiseux, téméraire et futile de donner au mot 45

20 I Riter *tourna* <Nous corrigeons d'après II.>. 20 II toussa. [A Maurice ouvrit des yeux larges comme des dollars américains.] Puis 22 II crème [R Alors] en 24 II Basque, [R on ne] il 27 I col, mon feutre <Nous retenons la leçon de II.> 29 I voix *caline* et forte <Nous retenons la leçon de II.> II voix [R forte A calme] et [R calme A forte] à 29 II fois : « [R Au revoir] À 31 chose. [R . Je me souviens de la date exacte, un mardi le seize avril] que 31 II importante [R pour moi] pour que je ne [R l'] aie point [A oublié de la D notée S noter], un 35 II le c... - Vingt ! 37 II intellectuelles [D dont S de qui] je 39 II aucune [A espèce d'] importance 41 II voudrais [A seulement] pouvoir 42 II vingt [R se répercutait en moi] résonnait 47 II à retenir [A étouffer] une 49 I serait *serait* téméraire <Nous retenons la leçon de II.> et

50 « vingt » l'importance même simplement auditive qui eût pu
 contribuer à me montrer la voie pour laquelle je me sentais
 destiné. D'autre part, y a-t-il des détails négligeables, et connaî-
 on l'essence mystérieuse, l'accord secret, les liaisons subtiles qui
 unissent les mots ? Je me promis par la suite de donner une
 55 attention toute particulière à ce problème. Cependant, je sen-
 tais bien que le mot, quel qu'ait été son pouvoir sur ma vie,
 n'était que cette goutte d'eau qui fait déborder le vase, et que
 certains éléments obscurs, tenaces et véritables, avaient depuis
 longtemps pris racine, à mon insu, au plus profond de moi-
 60 même ! Je ne pourrais jurer que, à ce moment-là, j'eus le loisir,
 la liberté de réfléchir à toutes ces choses. En vérité, une mer-
 veilleuse joie m'empêchait de penser à quoi que ce fût. Je me
 répétais seulement le mot, l'autre, le Seul, l'Unique. Et les six
 coups sonnèrent qui rompirent l'enchantement.

65 Comme mon bonheur m'étouffait, et que, n'étant point
 égoïste, je ne pouvais me résoudre à passer cette heure dans
 la solitude (j'avais rendez-vous avec mes amis dans la soirée
 seulement), je proposai au Suisse de venir prendre l'apéritif
 avec moi, dans un grand café du quartier. Il me regarda d'un
 70 air surpris, ce dont je ne m'offusquai point, car nous n'avions
 pas échangé dix phrases depuis le début du terme.

Cependant, ce mouvement d'hésitation fut de courte
 durée, et il accepta l'invitation fort civilement. Nous partîmes
 donc... Ce court trajet restera gravé dans ma mémoire aussi
 75 longtemps que je vivrai, bien qu'il ne s'y passât rien de très
 remarquable. Mais c'étaient mes premiers pas dans ma vie nou-
 velle. Nous étions tous deux silencieux. Je remarquai qu'il était
 de très haute taille, ce qui me fit marcher très droit, et qu'il
 balançait le torse d'avant en arrière comme un cargo tangué.
 80 Cela me produisait un indéfinissable malaise. Aussi fus-je

50 II même [A simplement] auditive 54 II promis [R d'élucider ce pro-
 blème par la suite] de donner, par la suite, une 57 II que [R bien d'autres <deux
 mots illisibles> profonde A certains éléments] obscurs 60 II loisir, [A la liberté]
 de 61 II choses. [R Non] En 63 II Seul [R . Enfin], l'Unique 64 II
 enchantement. [R comme mon bonheur m'étouff] Comme 65 II étouffait [R et
 que je suis naturellement de nature peu égoïste j'invitai immédiatement] et 70 II
 ne m'offensai point 74 I donc <...> ma [R vie A mémoire] aussi II donc...
 [D Cette courte R promenade S Ce court A trajet] restera gravé dans ma mémoire
 aussi 77 II qu'il [R avait la tête] était 79 II balançait [les épaules d'avant
 en arrière] le 79 II un [R <illisible>] cargo 80 II Aussi [R je fus A fus-
 je] soulagé

soulagé lorsque, à l'angle du boulevard Saint-Michel et justement de la rue Cujas, il s'arrêta brusquement, et se tourna vers moi. À mon tour d'être étonné. D'un geste grave et lent, il fouilla dans la poche intérieure de son veston, en retira un portefeuille qu'il ouvrit, puis entre deux gros doigts, aux ongles soignés, me tendit un bristol fin carré, sur lequel je lus :

Robert de Lausanne
Astronome

Il remarqua simplement : « J'ai droit au titre comtal, mais je ne le porte pas. Ça fait trop rasta, vous comprenez ! » Je m'inclinai légèrement et je répondis : « Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance ». Je sortis aussi mon portefeuille, quoique sachant fort bien que je n'avais plus de cartes, depuis bientôt un an. Mais de quoi aurais-je eu l'air ! Alors je m'excusai en prétendant les avoir oubliées à mon appartement. Et j'ajoutai : « En ce cas, permettez-moi de me présenter de vive voix ! » Et je récitai d'une voix sourde : « Honoré Vernier, écrivain. » Puis je le regardai dans les yeux. Il ne parut pas autrement surpris. Il fit : « Ha-ah. » Nous entrâmes bientôt au café.

Il est parfaitement inutile que je décrive ici ce café. C'était un café comme tous les autres, avec de jolies femmes peintes, et d'autres aussi, beaucoup moins jolies, mais aussi peintes (peut-être davantage), et portant toutes des manteaux de fourrure, bien que la température de cette semaine-là fût singulièrement douce, des garçons en habit, un orchestre argentin, des banquettes de cuir jaune, et un nuage de fumée qui assourdissait les conversations et les rires, et que traversait à peine la lumière rose des ampoules électriques. Nous prîmes place dans un coin de la salle. Le garçon s'étant approché, l'astronome commanda un martini sec, « Cocktail ! insista-t-il. Ce n'est pas un simple vermouth que je désire. » Je dis « Oui, la même chose pour moi. Faites vite. Et n'oubliez pas, cocktail, pas vermouth. »

85 II ongles [R *bien faits*] soignés 86 II bristol [A *fin carré*] sur 89 I titre *comptable* <Nous retenons la leçon de II.> mais II titre [R *de m*] comtal 91 II monsieur [R <deux lignes illisibles>] de 97 II je [R *dis A récitai*] d'une 110 II pas [R *du A un simple*] vermouth 112 I vermouth. » <...> regarda : [A *Gin pur ! Quoi !*] J'eusse II vermouth. » [A *Alors le garçon me regarda. « Gin pur ! Quoi ! » Je ne répondis rien. Il s'éloignait brièvement.*] J'eusse

Alors le garçon me regarda : « Gin pur ! Quoi ! » Je ne répondis rien. Il s'éloignait brièvement. J'eusse été fort en peine d'expliquer la différence entre un martini et un martini cocktail. Qu'est-ce que le gin pur venait faire là-dedans ? D'ailleurs, ces grands établissements ont toujours des boissons singulières, et il faut se garder de s'étonner de quoi que ce soit, à Paris et surtout au Martien. Quand nous fûmes servis, Lausanne me dit : « Oui, je suis astronome. Ou, pour mieux dire, j'ai été astronome, il y a quelques années. (Je lui donnais environ de vingt à vingt-deux ans.) Aujourd'hui, le système cosmique et les mouvements interplanétaires m'intéressent beaucoup moins. Voyez-vous, monsieur Sernier, il y a... » Je l'interrompis : « Vernier, Honoré Vernier. »

– Oh ! Excusez-moi. Oui, Vernier (vous permettez n'est-ce pas ?), la vie est trop courte et trop riche d'admirables diversités pour qu'un homme intelligent, d'une culture convenable, de goûts éclectiques et sûrs, veuille confiner ses forces et ses talents dans l'accomplissement d'une œuvre unique. J'ai fait de l'astronomie, de la médecine et je connais parfaitement deux ou trois idiomes africains que j'ai étudiés à mes moments perdus. Je ne le regrette d'ailleurs point, puisque cette connaissance linguistique m'a permis ce matin même de signer un engagement fort avantageux avec une compagnie hollandaise de cinéma. Il s'agit d'un film documentaire que nous irons tourner en Abyssinie dans la jungle. Nous partons le mois prochain. Le cinéma seul m'intéresse, en ce moment. Quel prestigieux avenir ! » Il fit traîner toutes les syllabes de *prestigieux avenir* et ses yeux qu'il porta par hasard sur les soucoupes, s'étaient emplis de rêve. Je suivis la direction de son regard, et je compris immédiatement la différence entre un martini cocktail et un simple martini, du moins la différence dans le prix. Au café de la rue Cujas, nous avons un bon martini pour 1 franc 25 ; ici chaque soucoupe était marquée du chiffre 7, sans erreur possible.

121 II environ [R *vin*] de 129 I goûts [A *éclectiques*] et 129 II veuille [R *se*] confiner [R *à un ami*] ses 130 II d'une [R *unique*] œuvre 131 I connais [A *parfaitement*] deux II connais [A *parfaitement*] deux 133 II cette [A *précieuse*] connaissance linguistique [R *me permet*] m'a permis [R *aujourd'hui même*] ce 137 II partons [R *dans*] le 139 I fit [A *traîner*] toutes

C'est ainsi que la vie est fertile en enseignements. Mais je repoussai vite ces comparaisons mesquines, et je ne pus m'empêcher de m'exclamer :

« Comme c'est étrange et admirable à la fois, ce hasard, cette clef du destin, ce lien des choses... » Il me regarda : « Mais, qu'y a-t-il d'étonnant à tout cela ? » Je répondis vivement : « Mais vous ne pouvez comprendre, attendez que je vous explique. Ainsi, vous me dites que ce matin même, vous décidâtes de votre sort, et que... enfin, que votre vie allait prendre une tout autre direction. »

– Oui, et alors ?

– Alors, moi aussi. Je veux dire, la mienne aussi, ma vie.

– Ah, fit-il avec politesse, comme s'il ne se fût agi que de la pluie et du beau temps. Alors vous n'écrirez plus...

Je bondis :

– Mais non, vous ne comprenez pas. Au contraire. Je veux dire que j'écrirai. Monsieur, continuais-je lentement et non sans quelque solennité, je suis écrivain, é-c-ri-vain depuis cet après-midi même. Et plus exactement, depuis 6 heures moins vingt.

– Vous n'avez donc jamais écrit ? me demanda-t-il négligemment, en suçant le fond de son verre, de sorte que je commandai au garçon un autre martini, sans trop insister sur le mot cocktail. Mais le garçon nous apporta bien la même boisson sur des soucoupes au chiffre identique. Les garçons de café ne sont point tous tenus d'être très intelligents.

– Euh ! oui. J'ai correspondu à la *Revue des Poètes Toulousains*, aux *Œuvres Fortes*.

– Du succès ?

– Ma foi – je commençais à vouer ce Suisse à tous les diables, d'autant que par un phénomène inexplicable, je me sentais tout à fait incapable de la moindre altération à la vérité – j'aurais

148 II repoussai [R bien] vite 148 II mesquines [R et mon enthousiasme <illisible> telle la bulle qui <illisible> à la surface du verre de champagne <illisible>] et 159 I s'il ne [A se] fût II s'il [R s'était A ne se fut] agi 166 I avez [A donc] jamais 170 II des [R assiettes A soucoupes] au 172 II Toulousains, [R à les A aux] Œuvres Fortes 175 II Suisse [R aux A à tous les] diables, [R cela dépend] d'autant

bien pu en avoir. Je l'espérais même. D'ailleurs, c'étaient de
 180 petites choses sans importance. Enfin, comme on ne les a jamais
 publiées, dans ces conditions-là, il m'était assez difficile de pré-
 tendre à un immense succès ! (J'eus un petit rire énervé.) Mais
 maintenant, ce sera différent, complètement différent. Ce n'est
 pas en amateur, mais en professionnel, que je me servirai de
 ma plume. Ah, vous verrez bien, vous verrez.

185 Nous bûmes un peu plus. Légèrement étourdi, je com-
 mandai un troisième cocktail. Les musiciens argentins avaient
 cessé de jouer. J'en remarquai un, qui portait un veston vert à
 galons d'or. Quels secrets, sous son front bas ! Un couple, de-
 190 vant nous, se baisait sur la bouche. Lui, un ancien officier de
 marine, probablement. Elle, une couturière ou plutôt une ven-
 deuse, dans un grand magasin chic. Je m'exerçais à la psy-
 chologie. J'étais même assez fier de ma perspicacité certaine,
 lorsque mon nouvel ami me dit :

– Ne les fixez pas de cette façon-là, voyons. Vous allez les
 195 gêner. Ignorez-vous donc que ce monsieur est le fameux
 révérend Deskrish de Genève, avec sa nouvelle épouse. C'est
 sa quatrième d'ailleurs.

– Un révérend, m'écriai-je. C'est affreux et abominable.
 200 Quel exemple ! (Je songeais aux scandales des divorces suc-
 cessifs, aux ouailles, etc.)

– Eh quoi, fit l'ex-astronome. Je vous assure que les trois
 premières sont mortes de façon fort naturelle. Personne n'a
 aucun doute là-dessus. Mais, dit-il brusquement, quel écrivain
 avez-vous choisi d'imiter ?

205 – Imiter ?

– Oui, imiter. Enfin, pour être plus franc, plagier, plagier
 en douce, cela va sans dire.

La rougeur me monta au front. Je suis honnête, et même
 d'honnête famille.

186 II avaient [R *fini* A *cessé*] de 192 II même [R *très heureux* A *assez*
fier] de ma perspicacité [A *certaine*], lorsque 193 I ami [A *me*] de dit
 195 II gêner. [R *Ne savez-vous pas*] Ignorez 195 II le [R *Révérend*] fameux
 196 II sa [R *troisiè*] quatrième 197 II d'ailleurs. – [R *Il divorce*] Un 199
 I scandales des *déboires* successifs, aux *oreilles*, etc. <Nous corrigeons d'après
 II.> 201 II assure [R *qu'elle*] que 208 I même [A *d'honnête famille*]
 – Monsieur

– Monsieur, fis-je, pour qui donc me prenez-vous ?

Il haussa les épaules, puis, vaguement méprisant, reprit :

– Alors, vous voulez me faire croire, à moi, que vous n'avez pas encore fixé votre choix, que vous ne vous êtes pas donné de maître...

Avec ironie, je rétorquai :

– Ainsi, vous monsieur de Saulanne...

– Lausanne.

– Excusez-moi, vous, si vous écriviez, vous plagieriez quelque grand écrivain ? Un académicien, peut-être, ou un prix Goncourt, ou un des Belles Perdrix ? Joli !

– Cher monsieur, me répondit-il, je n'écrirai jamais, pour l'excellente raison qu'autrefois, je fus moi-même écrivain et que je n'aime point creuser le même trou indéfiniment.

– Et vous plagiez qui ? m'informai-je, sarcastique.

– Je plagiais Paul Valéry. J'ai romancé ses principales œuvres poétiques. Et comme celles-ci sont d'essences assez mystérieuses, et point trop accessibles aux intelligences ordinaires, c'est-à-dire bornées, il m'est superflu de vous confier que ma prose fut parfaite d'incompréhensibilité. C'est ainsi que l'on n'a jamais rien soupçonné. C'est le filon.

– Filons, fis-je, soudain spirituel. Le cher ami me paraissait un peu saoul. Quant à moi, j'avais pris la précaution, n'ayant point l'habitude de l'alcool, de vider (subrepticement) mon troisième verre sous la table. Je réglai l'addition, qui se montait à 42 francs, sans pourboire. J'aime les choses nettes et précises. J'ajoutai donc le 10 pour 100, soit 420 centimes, à la somme demandée. Je me demande encore pourquoi le garçon me regarda d'un œil assassin. S'attendait-il à recevoir cent sous, par exemple ? Ou cent louis ?

212 II vous [R *allez* A *voulez*] me 213 II vous [R *n'avez*] ne 220 II
ou [A *un*] des 221 II pour [R *la bonne* A *l'excellente*] raison 229 II on
[R *ne s'est pas*] n'a 231 II cher [R *garçon* A *ami*] me 232 II peu [R *ivre*]
saoul 233 I vider [A (*subrepticement*)] mon II vider subrepticement [R *mon*
deux] mon

GÉDÉON

Le ruisseau coulait derrière les maisons, en retrait du village, il y avait partageant le village une grande rivière royale qui allait se jeter dans le fleuve, le ruisseau n'étant qu'un modeste affluent, à sec l'été, ou à peu près, les gosses allaient y pêcher la truite, toute petite, à dos noir, ce qui faisait le désespoir des mères de famille, car les gosses tenaient absolument à faire frire leur prise, parmi ces gosses il y avait Gédéon, Gédéon était un gosse assez mûri, dans les 13 ou 14 ans, le corps plus développé que la tête, sa mère disait de lui non sans orgueil il a les fesses plus grosses que le cerveau, il n'avait pas encore raté ses premiers examens, autrement sa mère Hortensia se serait exprimée autrement, les mères déchantent à la première barrière du monde civilisé, quand les fesses ne comptent plus beaucoup, devant le droit légitime du diplôme (sacro-saint). Or Gédéon se dirigeait nonchalamment vers la petite rivière, ombragée de saules plus verts que les verts de Dufy, dans un printemps doucement musical, plein de tendresse et d'oiseaux, le bleu du ciel était si doux que l'on avait envie de pleurer, les cloches de l'église sonnaient l'enterrement de M. Gigas, un notable du village, bien connu et bien admiré pour sa rapacité, admiré davantage parce qu'il avait « su faire son chemin », ceux qu'il avait le plus exploités avec ses prêtres à

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : Manuscrit de 17 f. (15,3 × 20,7 cm) au stylo bleu, paginé I à XIV au centre de la marge supérieure, sans titre. Le premier feuillet est daté du 8 octobre 1960 et porte à gauche la dédicace : « Pour toi Marguerite ». En note, à droite : « Complet (O.K.) » (BNQ, 204/3/13). Ce texte a été publié dans le catalogue du fonds Grandbois de la BNQ, p. 23-25.

4 ruisseau [A n'] étant 6 truite, [R ce qui] toute

la petite semaine pleuraient le plus bruyamment, et sincère-
 ment va-t-il sans dire, car les hommes en général et les femmes 25
 en particulier tiennent par-dessus tout à l'état d'esclaves, ce qui
 enlève tout souci de penser, or la procession funèbre se dirigeait
 vers le cimetière, maire en tête, et les conseillers municipaux,
 et le dernier fils du bedeau, à cloche-pied, il s'était blessé à la 30
 cheville en tentant la nuit précédente d'escalader une fenêtre,
 avec deux ou trois garçons prometteurs de grande destinée de
 ses amis, pour dérober les chandeliers d'argent de M. Gigas,
 la tentative n'avait pas réussi, des religieuses gardant le corps,
 endormies et récitant entre deux sommeils deux ou trois grains 35
 de chapelet, ou plutôt de rosaire, le chapelet n'était point assez
 long pour des veillées funéraires, le fils du bedeau était un ami
 intime de Gédéon, mais Gédéon ne l'accompagnait pas, il y
 avait du printemps dans l'air, et Gédéon prisait peu les cime-
 tières, préférant les cerisiers sauvages en fleurs, l'arôme divin
 du printemps, et le cri du merle au Libera. Gédéon donc se 40
 dirigeait comme un jeune animal plein de rêve, de sève, levant
 la narine, humant la fraîcheur des fougères, flairant également
 un parfum bizarre, étrange pour lui, mais qui le dirigeait
 comme un radar supra-magnétique vers une femme assise au
 bord du ruisseau, c'était Cécile. Cécile la fille du notaire était 45
 une belle pépée d'environ 35 ans, fiancée – veuve d'un Italien
 nommé Largo, qui s'était fait tuer en 1915 dans les Ardennes,
 elle soupirait beaucoup depuis ce temps, elle maigrissait, on ne
 pouvait pas dire vraiment qu'elle s'étiolait, elle était trop bien
 construite en os et en chair, et sa taille de près de 6 pieds 50
 empêchait de la comparer, ainsi que le faisaient les poètes ro-
 mantiques, à une bougie qui s'éteint, non bien sûr, Cécile ne
 s'éteignait pas, ni ses sens, mais elle maigrissait, et quand
 Gédéon parut au bord du ruisseau elle le saisit, le prit dans ses
 grands bras nus comme un oiseau de proie s'empare d'une 55
 fauvette, elle l'appuya contre elle, sur elle, Gédéon suffoquait,
 non par vertu, mais par surprise, et après ils furent heureux
 et calmes.

Il y eut des années, Gédéon fit des études ecclésiastiques,
 bifurqua vers le notariat, Cécile lui céda l'étude de son père, il 60

26 tiennent [R *beaucoup*] par-dessus 29 blessé [R *l'orteil A à la cheville*]
 en 32 ses [R *ami*] amis 41 dirigeait [R *avec le poids de ses pensées de jeune*
arbre] comme 41 rêve, [A *de sève,*] levant 43 le [R *re*] dirigeait 46
 Italien [R *nommé*] nommé 54 elle [R *l'a*] le

épousa Cécile, le fils du bedeau sonna les cloches du grand mariage, il se passa quelque chose d'étrange quelques mois après les noces, Cécile mourut étranglée, personne n'osa contester la droiture du mari, le fils du bedeau fut traduit en justice et pendu comme il se doit dans la société bien pensante, Gédéon
65 devint préfet du comté, puis député, puis ministre, il vote contre la peine de mort, ce qui est son droit d'ailleurs. Aux dernières nouvelles, Gédéon doit se rendre à la Société des Nations, à Genève ou à New York, on ne sait plus, mais il a
70 rencontré déjà Kroutcheff, et il a snobé M. K., ce qui est d'un grand patriote. Et pour finir enfin, le compositeur et pianiste de l'orchestre de son village a composé un hymne dont les mots commencent par Gédé-on, Gé-dé-on, et dont la musique res-
75 semble étrangement à la Marseillaise. Il faut dire également que la mère de Gédéon, fut retrouvée au fond du puits familial, dix ans après, par l'odeur fétide, les voisins disaient, pourtant, la maison avait été abandonnée depuis longtemps, les fougères entouraient le puits, il y avait même des rainettes qui chantaient, la nuit.

71 enfin, [R l'orchestre de son village A le compositeur] et pianiste [A de l'orchestre] de 72 hymne [R qui commence par] dont

LE DÉTROIT

Elle promenait par-dessus tout et tous son regard vert. Certains la virent manger quelques montagnes aux flancs verts avec avidité. Les uns dirent que c'était très congénital, d'autres qu'elle représentait le pur génie du xx^e siècle, qu'elle était le symbole de..., qu'il fallait niveler pour aplanir, que l'avalement des montagnes était le commencement de la fin de la grande grâce de Dieu. On ne l'avait jamais encore vue sur les plages de la mer. Elle y vint enfin, un jour où les baigneurs, pris de distraction, s'exerçaient dans la plaine au tir à l'arc. Je dois dire en vérité que les sables, et leurs crabes, plus bourgeois qu'on ne pense, s'étaient tout de suite convertis en veuves de marins malouins et criaient à la rescousse du baron Surcouf. Ce fut un grand tralala. La joie régnait dans tous les châteaux de la Côte, on fit pendre les plus heureux, les vagues atlantiques battaient les cœurs les plus faibles, et il y eut une forte épouvante chez le bon peuple quand il apprit que le Tyran, gardé par trois chirurgiens et barbiers, avait avalé par mégarde une bombe minuscule et surtout atomique qui l'avait instantanément foudroyé. Sa beauté faisait oublier tous les malheurs. Elle avait sans doute des seins mal fichus, un œil au milieu du talon, et le duvet odorant de son aisselle à la courbe de son flanc.

D'autres la virent, en plein jour, étincelante comme dans la nuit la plus noire et sombre, se dégager soudain des fruits

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : Dactylographie de 6 f. (21,5 × 28 cm) sous le titre « Le détroit » repris à chaque page dans la marge supérieure au centre, paginée 13/I, 14/II, 15/III, 4/IV, V et 6 dans la marge supérieure à droite ; corrections au crayon (BNQ, 204/3/5).

12 ne [R le] pense 22 duvet [R <illisible> A odorant] de

25 et des fleurs et montrer un visage d'une étonnante déchirure. Ce coucher de soleil et de tous les autres astres fut, paraît-il, au-delà de toutes beautés humaines. Mais elle continuait d'agiter tous les beaux grands arbres au-dessus de sa tête, elle soulevait les forêts au bout de ses bras nus, les petites écolières
30 pétrifiées pleuraient au bas de la rivière. Une gosse cependant prenait une truite. Mais les crépuscules ravageaient le jour à chaque cri prudemment prophétique.

Ces effroyables portes gondées du faible fer et de la seule
vigilance ne pouvaient s'adapter aux tempes de l'espace. Son
35 regard vert sans visage dessinait des bijoux de mousse, et il y avait des mouvements de pénombre comme des reflets de prunelles. L'audace de la solitude, peut-être ! Ou les différents parages dangereux des villes aux couloirs marqués d'épaves révélatrices !

40 Je n'ai jamais connu d'Occident, d'Orient plus précis. Elle marquait l'heure comme une horloge suisse. Sa véhémence pouvait enchaîner toute la fuite des hommes. Elle perçait les cauchemars nocturnes et la colonne grelottante du matin. Il me semblait que parfois, entre la guillotine et la Médaille du
45 plus Grand Mérite, la houle nue de la mer pût mieux juger d'une interminable agonie.

Elle allait parfois, allongée sur de longs fleuves lents, et par goût du contraire, distraire des violences inattendues. On
pendait un Nègre, on violait un Chinois. Elle proclamait alors
50 son désir de gonfler son gémissment, de torturer le naufrage de sa main. Et pourtant, si nous ne pleurions pas tous, il restait toujours Ali l'Arabe, qui pleurait les larmes exactes de son chapelet.

Et pourtant, comme nous avons rassemblé nos dernières
55 forces, et comme il fallait détruire les remparts de cette ville pour nous en emparer, elle vint à nous, le regard comme le grand rayon d'or de la douceur de vivre, les mains lustrales et posées sur les cinq continents, exacte, et dangereusement mortelle.

56 pour [R *s'en A nous en*] emparer 58 exacte [R <illisible>], et

Ah ! Nous savons que le vacarme fut soustrait de l'erreur 60
 et de la fatalité. La fumée des ruines a longtemps obscurci les
 atmosphères, et les invectives des Ministres se précipitaient au
 seuil de ces racines bleues qui nous protégeaient des veines sans
 couleurs des violons. La cruauté du matelot, le sentier de la
 maison du mauvais sort, le poignard point tout à fait dans le 65
 dos, mais sur le côté, ce qui est bien plus strictement meurtrier,
 les vitrines correctes pour les visiteurs de passage, les murs
 magnifiquement audacieux, et soudain ce nageur nu qui sort
 de la mer comme un nageur immortel.

Elle gênait le vertige. Jongler avec son étoile est relative- 70
 ment facile. Sourdement, chacune des milliards d'étoiles venait
 s'accrocher à ses doigts, et les charmes abolis, elle les dirigeait
 vers des canaux secrets et multipliés par les racines des hautes
 jungles. Elle possédait la clef de tous nos vaisseaux fantômes
 bercés par les demi-fonds des mers, et le vent des surfaces, et 75
 cette contemplation stérile des horizons perdus. Une chaleur
 obscure, qui ne touchait ni la terre ni le ciel, s'agitait dans les
 ténèbres de sa nuit, marquait ses longues jambes blanches, se
 taisait au triangle sombre de son destin. Les lampes s'allu-
 maient, précautionneusement, comme les fenêtres du soir. 80
 Nous assistions au renoncement vigilant du monde. Les pentes
 des montagnes se glaçaient peu à peu. De nouveaux déserts
 blanchissaient les plaines fertiles. Enfin ceux des carrefours, les
 portes ouvertes, songeaient à ceux qui pêchaient la sardine, le 85
 thon. Les belles vagues vertes de ses yeux renversaient les
 rythmes d'une danse qui eût pu porter vers les plus éclatantes
 chimères. La Terre croulait, c'est entendu, mais avec la Terre
 croulaient le temps, l'espace. Cependant, cette haine penchée
 d'un regard de chevaux ivres, le fil incendié, l'ardeur suspen-
 due de l'ancien même lit, la prairie pour une joie trop haute, 90
 de grands carrés de lampes ayant renversé les têtes, les musi-
 ques continuaient de détruire les rêves les plus mesurés.

Nous savons tous ces vêtements glacés et cette corde au
 cou. Mais alors que notre repos était le plus inquiet, son regard
 de vert meurtri et creusé de l'orme ou du chêne vieilli nous 95
 revenait comme notre plus chère mémoire. Rien ne lui était

61 longtemps [R *embrumé l'azur des A obscurci les*] atmosphères 63 vei-
 nes [R *bleues A sans couleur*] des

sacré. Elle avait multiplié les folies, elle triomphait dans la joie des clairières. Les bergers rugueux prenaient leur flûte, jouaient sur trois trous des airs de vent frais. Peut-être, contre elle, rien n'était-il perdu. Ou gagné. Les ruines des vieilles civilisations asiatiques ou helléniques nous prenaient à la gorge comme un coup de froid.

Les parapets de toutes les bouches mystérieuses, au moment du Juste, et cette tristesse de l'Or, à travers le réveil sans éclat, sans pétrification, conduisaient vers des quais incertains. Le malheur coupe le cœur. Son regard de peuplier dressait des barricades si frissonnantes que tout devenait silence. Les plus belles nuits des hommes étaient englouties comme des cathédrales. Son œil vert brûlait les sentiers, les étapes, la mort. Elle était d'une folie considérable qui portait sa rigueur à l'exactitude des astres.

dr. ceux qui arrivent trop tard
 - sans le dire un peu de suite
 suffisant d'expliquer
 un peu, par les ^{cris} ^{recours} ^(très)
 regards, ^{très} ^{regards} ^{très}

Nikita recevoir tout à l'heure.

Je, et chacun emmenant sa
 parenté, je le répète, comme
 nous, amis de rencontre, per-
 sonnes pitoyables, authentiques
 ou non, sans papier, ~~la~~
 l'union la révolution, on peut
 dire ce que l'on veut, et
 un peu je dis à Nikita,
 entre elle et moi existant
 de tendre liens, tu te fais

Page laissée blanche

APPENDICES

I

AVANT-PROPOS

Fragment I

Les temps angoissés que nous vivons ne peuvent nous per- 5
mettre d'ajouter aux profondeurs des sacrifices acceptés et
subis la note sacrilège des jeux de l'inconscience et de la désin-
volture. Les soldats – ceux qui nous gardent et nous protègent
et nous sauvent – les milliers et les centaines de milliers de 10
soldats qui se battent, qui combattent, qui se font casser la figure
devant l'éclatement démesuré des forces du mal ne souf-
friraient pas, et avec raison, qu'il y eût, du même bord, le
vainqueur et le vaincu. Je tiens à préciser le droit de mourir
chacun à son tour, un à un, sans anonymat, avec une belle 15
épitaphe et quelques couronnes de fleurs, même artificielles.
Sans doute, autour de ce monde d'apparence libre déjà se
nouaient les liens légers mais innombrables que les nains de
Gulliver tissaient autour du géant endormi. Les moralistes
d'aujourd'hui blâment l'inconscience et la légèreté d'hier, de 20
cette période d'entre-deux-guerres qui a suscité, d'après eux,
tant de folie. Mais que faisaient-ils alors ? Nos bergers jouaient-
ils au bridge, ou au golf, ou à cette diplomatie désuète, pantalon

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : Manuscrit de 5 f. (10,5 × 15,7 cm),
paginé 1-2-III-IV-V, sous le titre « A.P. » (BNQ, 204/3/2).

5 peuvent [R *point*] nous 8 soldats – [A *ceux qui nous gardent et nous
protègent et nous sauvent*] – les 10 qui [R *combattent*] se battent 11 souf-
friraient [R *point A pas*], et 15 épitaphe, [A *et quelques couronnes de fleurs,
même artificielles*]. Sans 16 doute, [A *autour de*] ce 17 les [R *fil*] liens
19 légèreté [R *d'autrefois. A d'hier, de cette période d'entre-deux-guerres qui a suscité,
d'après eux, tant de folie.*] Mais 22 golf, [A *ou à cette diplomatie désuète, pantalon
rayé, thé, confidences, rapports, valises diplomatiques, (avec bas de soie pour dame, 44
fins)*], pendant

25 rayé, thé, confidences, rapports, valises diplomatiques (avec bas
 de soie pour dame 44 fins), pendant que les Japonais envahis-
 saient la Mandchourie, que les Allemands reprenaient la Ruhr,
 que Mussolini bombardait, du haut d'un ciel pur et bleu, des
 30 tribus de Danakils tout nus, que Franco jetait du fond d'une
 garnison d'une province espagnole le premier brandon hai-
 neux d'un feu qui devait bientôt incendier l'Europe entière, et
 gagner, comme une lèpre démoniaque, les quatre coins du
 monde, et ses sept océans.

Fragment II

I

Aujourd'hui. Guerre. Toutes consciences engagées. etc.

35

II

L'époque.

III

Le jeune garçon.

IV

40 Picasso, Kisling, Ribera, Pellan de Limoilou, Romains, Girau-
 doux, Montherlant, Gide, Mauriac, Duhamel, John Dos Passos,
 Sinclair Lewis, Morgan, Huxley, Hemingway, les frères Mann,
 Saint-Exupéry, Jean <illisible> ,

Théâtre

45 Bernstein, Sartre, Lenormand, Pirandello, Russel Medcraft,

26 Mussolini [R *les Dana* A bombardait du haut d'un ciel R *bleu* A *pur et bleu*]
 des 27 jetait [R *le premier brandon, dans un coin ignoré,*] du 29 devait [A
bientôt] incendier

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : Manuscrit de 6 f. sur papier rose
 (10,5 × 15,7 cm), paginé en marge supérieure, 1-4, 21 à gauche, II à droite,
 sous le titre « Notes : Avant le Déluge » (souligné) au centre au crayon ; la p. 2
 porte le titre « Notes » (souligné) au centre (BNQ, 204/3/12).

41 Gide, [R *Valéry A Mauriac, Duhamel*] John 42 Morgan [A *Huxley,*]
 Hemingway 42 les frères Mann, [A *Saint-Exupéry*], Jean 45
 Bernstein, [A *Sartre, Lenormand*], Pirandello, [R *Unamuno,*] Russel Medcraft

Musique

Ravel, Gershwin, Milhaud, Erik Satie, Tchaïkovski, et même Irving Berlin – pourquoi pas ?

Valéry, Claudel, Supervielle, Breton, Aragon, Saint-John Perse, Cocteau, Artaud, Yvan <illisible>, Pierre Reverdy, St-Clair, Miller, Giuseppe Ungaretti, Aldo Cardosi, Pedro Salinas, Jorge Guillén, et le cinéma, et la radio, et ce grand monde de la philosophie occidentale que dominaient le grand Bergson et Maritain le thomiste. 50 55

Je ne dresse pas ici un palmarès, je n'en ai ni le goût, ni le droit, ni l'autorité. Je désire tout simplement, et à grands traits élémentaires, rappeler que l'époque d'entre-deux-guerres n'a été ni stérile et vaine, mais vivante, concrète, lucide, actuelle et par là, capable de faire réfléchir certains petits malins très arrivistes de la politique ou d'ailleurs qui détiennent quelques clefs des pouvoirs et qui n'ont jamais cessé de crier partout que la culture générale ne peut conduire qu'à l'amateurisme et au dilettantisme (phrase bien connue : « Rêveur, pas homme d'action »). Sans doute, ce monde d'apparence libre, ce géant endormi, se limiterait aux seules frontières de sa conscience. La mort même, sauf en certains points trop brûlants du globe, conservait une allure très discrète de deuil de famille. Car on avait encore <fin du manuscrit>. 60 65

52 Giuseppe Ungaretti, [A Aldo Cardosi,] Pedro 53 monde [D des S de R philosophes A la philosophie occidentale] 54 Bergson et [A Maritain le AR Catholique A thomiste]. Je 59 concrète [A lucide,] actuelle 60 là [R est <illisible>] capable 60 malins [A très arrivistes de la politique ou d'ailleurs] qui 65 d'action ». [R <neuf mots encerclés :> Sans doute, ce monde d'apparence libre, ce géant endormi,] <Nous rétablissons ce passage.> se 68 famille. [A Car] On [R mourait encore un par un A avait encore]

II TANIA

MUSIQUE D'ATMOSPHERE QUI DEMEURE EN BACKGROUND

NARRATEUR : Peut-être ai-je aimé Tania ? Je ne le sais pas. Je sais cependant que, selon la formule de Stendhal, ce sentiment ne s'est jamais « cristallisé ». Elle m'a peut-être aimé ? Je l'ignore. Nous n'avons point fait les gestes de l'amour, ni prononcé les mots de l'amour. Mais il y eut parfois entre nous certains regards qui franchissaient d'un bond les parois du cœur, et une sorte d'entente pleine de douceur et de mystérieuse complicité, et cette grande paix confiante qui nous unissait soudain, pour des instants, pour des instants seulement, comme si nous étions éternels, et seuls, et glorieux, et alors le reste du monde n'existait plus.

LA MUSIQUE S'EST EFFACÉE

NARRATEUR : J'avais rencontré Tania chez mon amie Hélène Avril. Hélène m'écrivit un jour : (*EN FADE OUT*)

HÉLÈNE : (*EN FADE IN*) Venez me voir dimanche, dans l'après-midi. Il y aura tous les copains. Il y aura aussi une drôle de gosse, assez bouleversante et très sauvageonne, qui vous plaira sans aucun doute, comme à nous tous, et qui se nomme Tania, comme un demi-million de jeunes femmes russes. Nous

TEXTE DE BASE : L'adaptation radiophonique de « Tania » a été diffusée par Radio-Canada le dimanche 23 novembre 1952, de 21 heures à 21 heures 30, dans la série « Contes et légendes du Canada ». Dactylographie de 13 f. (21,9 × 35,5 cm) sans ratures ni surcharges (BNQ, 204/3/6). Le texte, entièrement dialogué, comporte aussi des indications scéniques, que nous reproduisons.

irons dîner chez le bistro d'en face. Nous mangerons le ragoût du chef-patron, et nous boirons son petit vin de Beaujolais qui devrait être classé, s'il y avait une justice (mais il n'y a pas de justice) entre la première et la troisième des sept merveilles du monde. Cela nous coûtera environ et à chacun six francs cinquante centimes. Je vous attends. *(FADE OUT)*

NARRATEUR : *(FADE IN)* C'était vers la fin de juin. Il pouvait être huit heures. Le patron nous installa à la terrasse. Il y avait Hélène, il y avait Kyrov le chimiste, il y avait Barroux qui étudiait la médecine et se glorifiait d'être un matérialiste scientifique, il y avait Larât poète dadaïste et futur cinéaste, et il y avait Tania. Le hasard m'avait placé à côté d'elle. Elle refusa l'apéritif d'un signe de tête. Elle refusa de la même façon le beaujolais que nous bûmes tous et qui était excellent. Elle avala par contre, assez gloutonnement, le nez dans son assiette, le pâté maison du chef, le ragoût, l'entremets et le fromage. Elle reprit ensuite son attitude de petite idole immobile et lointaine. J'avais à plusieurs reprises tenté de lui parler, mais sans aucun succès.

RIRES ET ACCORDÉON EN BACKGROUND

NARRATEUR : Je me mêlai vaguement à la conversation générale dont Hélène faisait surtout les frais... *(FADE OUT)*

*LES RIRES ET LES VOIX VIENNENT EN PREMIER PLAN.
L'ACCORDÉON RESTE EN BACKGROUND.*

HÉLÈNE : *(FADE IN)* Ne proteste pas, c'est moi qui allumerai la mèche de la machine infernale ; Kyrov me l'a promis...

ALAIN : Et vous nous ferez sauter tous ensemble, Hélène ?

HÉLÈNE : Tout y passera, il ne restera plus rien. Kyrov et moi en avons assez de ce monde.

ALAIN : Nous n'en faisons pas partie, Hélène, vous devriez nous épargner.

HÉLÈNE : Ça c'est vrai. Et vous me soignez et vous me secourez dans le besoin ; cela ne serait pas juste pour mes anges, pour mes bons anges... Vont-ils sauter avec nous, Kyrov, mon doux Kyrov, à l'heure de la bombe ?

KYROV : (*GROGNANT*) Les anges ! Les anges ! Il n'y a pas d'anges. Ou plutôt, il n'y en a qu'un : l'Ange.

HÉLÈNE : Vont-ils sauter, Kyrov ?

KYROV : Je ne sais pas, je ne sais plus... (*FADE OUT*)

FADE OUT L'ACCORDÉON

NARRATEUR : (*FADE IN*) Nous connaissions tous le sentiment de Kyrov pour Hélène. Il l'aimait d'un amour farouche et sans espoir. Hélène ne semblait accorder de préférence à aucun d'entre nous. S'était-elle seulement aperçue de son amour ! Mais ceci n'est pas l'histoire d'Hélène ni celle de Kyrov. Nous nous quittâmes assez tard dans la soirée. Je tendis la main à Tania. Elle avait une main large et forte, une main de jeune garçon vigoureux qui étonnait chez une jeune femme de son âge et de sa taille. Ses yeux étaient petits, très noirs, très perçants, légèrement bridés et lui donnaient le type mongoloïde. Je ne la revis pas de l'été.

MUSIQUE

NARRATEUR : Au début de l'automne, un samedi, Kyrov nous l'emmena. Je la reconnus à peine. Elle nous salua avec une aisance surprenante et accepta même un verre de citronnade qu'elle avala d'un seul trait. Je ne pus m'empêcher de lui dire : (*FADE OUT*)

ALAIN : (*FADE IN*) Quelle soif !

TANIA : (*RIANT*) Oh, une petite soif ! J'ai eu beaucoup plus soif déjà... autrefois. Aujourd'hui, c'est une petite soif de... ah, comment dites-vous ?... ah oui, une petite soif de petite bourgeoise gâtée... une petite soif de luxe...

ALAIN : Mais c'est un miracle ! Nous vous croyions muette.

TANIA : (*RIANT*) Demandez à Kyrov si je suis muette.

KYROV : Tania est extrêmement rancunière. Je lui ai fait remarquer un jour qu'elle parlait trop. Elle m'en veut depuis ce temps. Mais je dois à la vérité de dire qu'elle peut passer des semaines entières sans desserrer les lèvres...

ALAIN : Qui est-elle donc, Tania ?

TANIA : Devinez !

ALAIN : La chose me paraît difficile.

KYROV : Tania est une étrange petite fille... (*FADE OUT*)

ALAIN : (*FADE IN*) Tania, Hélène, Larât, Barroux, étaient partis ; je restai seul avec Kyrov. Kyrov se tut un bon moment, puis, soudain il me dit :

KYROV : Écoute, Alain, tu peux faire quelque chose pour elle.

ALAIN : De qui parles-tu, Kyrov ?

KYROV : De Tania, tu le sais bien.

ALAIN : Je ne connais pas beaucoup Tania et je ne sais pas ce que je puis faire pour elle.

KYROV : Tania est une gosse extraordinaire...

ALAIN : Ça, je m'en doute mais...

KYROV : Elle est Ukrainienne, de Russie. Elle devait avoir neuf ou dix ans lors de la Révolution. Toute sa famille a été massacrée. Elle est demeurée seule dans la tourmente, dans la confusion. Tu peux imaginer, à son âge ! Je sais, nous étions des milliers dans le même cas. Des centaines de milliers. Moi, j'avais quatorze, quinze ans. Un jeune garçon, ça peut se défendre... Tandis qu'une enfant... Bref, elle s'est défendue. Elle a survécu. C'est une chose énorme, c'est la chose essentielle, que de survivre. Elle a fait tous les petits métiers, les plus humbles, les plus repoussants, peut-être même les plus inavouables, pour pouvoir manger, deux ou trois fois par semaine, quelques raclures de carottes, de navets, quelques pelures de pomme de terre...

ALAIN : C'est affreux pour une petite fille.

KYROV : Comprends-moi bien, mon vieux, là-bas c'était le désordre, la confusion, la délation, la peur, les villes défendues, prises, reprises, et surtout, surtout la famine. Avec les eaux contaminées, ce furent les sales maladies, la dysenterie, le typhus. Et le choléra ! On voyait mourir les copains autour de soi, un par un, en quelques heures... Le plus étonnant, c'est que ceux qui paraissaient les plus costauds, tu les voyais tomber, comme cela, soudain, d'un coup, comme s'ils avaient été frappés

d'une balle. Ils gémissaient, ils se tordaient, les yeux révoltés, puis ils devenaient tout noirs. Il n'y avait rien à faire. C'était fini...

ALAIN : Et Tania ?

KYROV : Elle, Tania, a pu survivre. Tu te rends compte ? Plus tard, un type qui était un personnage d'importance dans le soviet local a eu pitié d'elle. Il l'a amenée à Moscou, et l'a fait entrer au Gymnase, où elle s'est révélée tout de suite extrêmement brillante. Elle apprenait en un mois ce que ses camarades apprenaient en un semestre. Elle avait conquis tous ses diplômés au bout de trois ans. Son protecteur était devenu Commissaire du Peuple. Il l'a épousée. Il aurait pu être son père. Elle avait à peine quinze ans. Elle était devenue bolchévique ardente...

ALAIN : Ensuite ?

KYROV : Ensuite, je n'ai jamais très bien compris ce qui s'est passé. Chez elle, en elle, j'entends... Les êtres sont si complexes, il suffit de si peu de chose pour les précipiter dans une voie, ou dans une autre !... Mais elle a pu quitter la Russie. Elle m'a raconté qu'elle désirait alors se dévouer corps et âme à la cause ukrainienne, à l'indépendance de son pays. Délivrer l'Ukraine de l'U.R.S.S. Peux-tu comprendre ? Enfin moi, je ne sais plus... Peut-être faudrait-il vraiment faire sauter le monde !...

ALAIN : Continue, Kyrov, continue.

KYROV : Tania, après l'évasion, voulut rejoindre Paris. Moi, tu sais, je ne crois plus à rien. Mais Paris est le seul endroit de la terre qui soit digne d'être le point même de l'éclatement du monde. Paris a approché l'ultime perfection... Alors pour s'y rendre, Tania a dansé. Des danses de son pays. Partout, dans des bars, dans des cabarets, dans des bouis-bouis infects, souffrant tous les contacts, toutes les humiliations que tu peux imaginer, de Varsovie à Paris en passant par Cracovie, Brunn, Vienne, Buda, Belgrade, Trieste, Munich, Stuttgart, Francfort, Bruxelles, Lille, Rouen et Le Havre. Elle est à Paris depuis un an. Elle danse dans le cabaret de nuit où je suis chasseur... C'est là où je l'ai rencontrée... Maintenant songe à elle, Alain, songe à cette Tania livrée à la cruauté des êtres, parce qu'une poignée d'hommes assoiffés d'idéal rêvaient d'un monde meilleur. L'es-

poir d'un monde meilleur peut-il justifier la détresse et le désespoir d'une seule enfant perdue au bord même de la vie ? Réponds-moi, dis-moi si tu veux faire quelque chose pour Tania.

ALAIN : Je veux, Kyrov, je veux, mais dis-moi ce qu'il faut que je fasse.

KYROV : Écoute ! Tania a écrit un petit livre. En ukrainien. C'est une très belle langue, très riche. Il y a ici un petit groupe d'écrivains qui veulent ressusciter l'ukrainien. Tania veut également publier son livre en français. Elle vient d'en terminer la traduction. Mais elle connaît très mal le français. Tu pourrais l'aider en lui indiquant les erreurs les plus grossières, les fautes les plus apparentes. Il y a des gens dont c'est le métier de faire ce genre de travail. Mais il faut naturellement les payer et Tania n'a pas le sou. Voilà !... Tu comprends ?...

ALAIN : Amène Tania chez moi demain soir, Kyrov !

KYROV : Alors tu acceptes, mon vieux, tu acceptes !

ALAIN : Oui, et il faut que son livre soit publié, Kyrov, il le faut.

KYROV : Je cours chez Tania. Elle sera bien contente. (FADE OUT)

NARRATEUR : (FADE IN) Ils furent chez moi, à l'heure fixée. Tania portait sous le bras un gros cartable vert de collégien. Elle paraissait intimidée. Nous bavardâmes quelques minutes puis elle se mit à rire. Sa gêne était disparue. Elle me tendit son manuscrit. En grosses lettres capitales et maladroitement, sur la première page, le titre s'étalait : *les Forces neuves*.

MUSIQUE

NARRATEUR : Nous prîmes l'habitude de nous rencontrer, elle et moi, tous les deux jours, dans un petit café désert du boulevard Saint-Michel. Nous travaillions là quelques heures. Mon travail consistait à lui demander certaines explications, puis à remettre à l'endroit, c'est-à-dire sur pieds, des phrases qui se promenaient sur les mains, la tête en bas. C'était assez amusant. Le vocabulaire de Tania était étonnamment nourri. Il y avait dans son roman une poésie très large, très libre, coupée de grands pans de soleil, de vent frais, d'odeurs

saines, de rumeurs de fleuve, d'étoiles annonciatrices d'heureux présages. (Je pensais parfois à Ramuz, à Colette.) À l'hiver, Tania se mit en quête d'un éditeur. À ma grande surprise, elle le trouva presque aussitôt. C'était un vieux Russe exilé qui avait vécu son enfance à Kiev. Il disait à Tania :

L'ÉDITEUR : Je perdrai quatre ou cinq mille francs, mais je publierai ton bouquin. Ton bouquin, c'est toute ma jeunesse... la jeunesse que je n'ai pas eue, les vingt années en Sibérie... Je te publierai, et ce sera comme mon aurore...

MUSIQUE EN BACKGROUND

NARRATEUR : Tania et moi, cet hiver-là, nous passâmes tous nos dimanches ensemble. Nous allâmes à Robinson, où nous dansions, dans les guinguettes, au son de l'accordéon ; à Chantilly, où nous nous amusions à nourrir les carpes paresseuses et centenaires ; à Saint-Cloud, d'où l'on voyait si bien, à travers le brouillard léger et bleu, l'adorable Paris ; à Fontainebleau, où Tania, qui lisait Hugo, injurait Napoléon le Petit ; à Versailles, où nous déjeunions sous les grands arbres au tronc moussu, devant le grand bassin aux eaux lisses et glacées ; nous allâmes enfin à Chartres, où je vis pour la première fois, dans la saisissante lumière de la cathédrale, pleurer Tania. Nous revenions chaque soir à Paris, et Tania me quittait pour aller rejoindre Hélène, chez qui elle habitait.

MUSIQUE CESSE

NARRATEUR : Le livre de Tania parut. Il obtint, dans certains milieux d'extrême gauche, un vague succès de curiosité. C'était frais, neuf, et d'une grande et généreuse indignation, rapportaient quelques journalistes obscurs. Mais le critique d'un grand journal de droite écrivit un article très dur. Il parlait de métèques, de slavisme à rebours, de la France livrée aux étrangers, d'attentat à la pureté classique, de la langue de Racine, de Pascal, d'Alphonse Daudet, etc., etc. Je crus au déchaînement d'une polémique, je le souhaitai. C'eût été le succès. Mais rien de tel ne se produisit. Il se publiait tant de livres. Et le grand silence se fit, comme sur un enterrement de pauvre, sur le roman de Tania. Tania eut-elle conscience de son échec ? En souffrit-elle ? J'ai eu plus tard certaines raisons de le croire. Mais elle n'en fit rien paraître. Elle préparait d'ailleurs l'édition ukrainienne de son livre, qui devait paraître à Kiev. C'est alors que je quittai la France pour un long voyage.

MUSIQUE

NARRATEUR : Parmi les plus dangereuses illusions que procurent les voyages, la plus grave consiste peut-être à nous donner le sentiment que nous retrouverons, à notre retour, les choses et les êtres tels que nous les avons laissés à notre départ. Après des années d'absence, nous imaginons revoir, sans taches et pur, comme à l'adieu, tel beau visage aimé. Nous avons cru à la suspension, à l'arrêt du temps.

Je retrouvai Paris. Mais je ne retrouvai pas mes amis. Je cherchai Tania. J'allai d'abord chez Hélène. De nouveaux concierges occupaient la loge. Ils ne connaissaient pas madame Avril. J'allai au petit restaurant, où l'on m'apprit que le patron avait liquidé son fonds de commerce, et s'était retiré à la campagne, à la suite d'une attaque de paralysie. Je m'enquis de Barroux ; il faisait son service militaire quelque part dans le Nord africain. J'appris que Larât était à Moscou, où il obtenait beaucoup de succès en imposant les gros plans comme technique essentielle du cinéma moderne. Je pensai en dernière ressource à l'éditeur de Tania... (FADE OUT)

L'ÉDITEUR : (FADE IN) Et alors ! Et Tania ?

ALAIN : Tania ! Mais je viens vous demander où elle est.

L'ÉDITEUR : Comment voulez-vous que je sache où est Tania ? J'espérais, en vous voyant, que vous veniez me l'apprendre.

ALAIN : Voyons, calmez-vous, cher monsieur, je ne sais vraiment pas moi-même où elle est ni ce qu'elle fait, je rentre de voyage. De plus je suis à sa recherche. Je croyais que vous pouviez m'apprendre où elle se trouve. Et d'abord, que se passe-t-il, vous êtes très agité.

L'ÉDITEUR : Vous en avez de bonnes, vous. Que se passe-t-il ? Il se passe tout simplement ceci : je perds quatre mille francs avec mon édition des *Forces nouvelles*. Ensuite...

ALAIN : Mais je croyais que vous aviez pris le risque de perdre cet argent. À cause de votre jeunesse perdue, et... Mais nous parlerons de cela plus tard. Dites-moi quand vous avez vu pour la dernière fois Tania ?

L'ÉDITEUR : Naturellement, j'avais pris le risque, mais à ce moment-là, je faisais de bonnes rentrées, et le bouquin

m'avait plu. Enfin, quoi, je pouvais me permettre cette petite fantaisie ! Mais aujourd'hui, je ne vis plus. L'argent s'est fait tout à coup très rare. Mes créanciers me traquent, je suis acculé à la faillite et...

ALAIN : Je vous comprends très bien mais je vous demande en grâce, quand avez-vous vu Tania pour la dernière fois ?

L'ÉDITEUR : Il y a un peu plus d'un an. Je ne l'ai jamais revue depuis. Pas un mot, rien. Elle est disparue comme... comme le crépuscule se noie dans la nuit. Aucune trace d'elle... Et précisément au moment même où la chance, le succès lui venaient.

ALAIN : Qu'est-ce que vous dites ?

L'ÉDITEUR : Je dis, son succès, et par conséquent, le mien.

ALAIN : Je ne comprends plus. Quel rapport y a-t-il entre son succès et sa disparition ?

L'ÉDITEUR : Vous allez comprendre. Avec la publication de son livre, j'en étais pour mes frais. Mais j'en avais pris les risques comme vous dites. À l'époque, je pouvais me le permettre. Ça me plaisait. Je vivotais tant bien que mal, mais je n'ai jamais eu beaucoup d'ambition. Le gîte, le couvert, des créanciers qui ne sont pas comme des tigres altérés, c'est encore la bonne vie. On vieillit doucement, en paix...

ALAIN : Oui, mais Tania ?

L'ÉDITEUR : J'y arrive. Un jour mes affaires commencèrent d'aller mal. Tania vint me voir avec un poème qui, disait-elle, était le premier d'une suite intitulée : *les Douze Chants du cavalier*, et me demanda si je ne consentirais pas à les publier. Je lui dis quelques mots gentils, je mis le poème dans un tiroir et je n'y pensai plus. L'état de mes affaires ne me permettait pas de publier de la poésie !... Or voilà que quelques semaines plus tard, en fouillant dans mes papiers, j'aperçus le poème et me mis à le lire distraitement. Et je fus soudain comme pris, emporté. C'était une chose splendide. De l'air, de l'espace, du soleil, le galop des chevaux, les feux de bivouac... Une chose splendide, je vous dis. Je fous le poème dans ma poche et je vais voir Laval des Éditions Mondiales. Laval vient me voir le

lendemain. Il est fou. Il a vu les patrons, c'est sensationnel, on veut voir la gosse et les autres chants, on veut m'acheter le contrat. La malheureuse n'est jamais revenue. Où est-elle, mon Dieu ? Où est-elle ?

ALAIN : Écoutez, il faut la trouver à tout prix, il faut que Tania aie du succès.

L'ÉDITEUR : Trouvez-la, mon ami, trouvez-la au plus vite et amenez-la-moi.

*MUSIQUE, D'ABORD EN PREMIER PLAN ET
QUI S'EN VA ENSUITE EN BACKGROUND*

NARRATEUR : Plus décidé que jamais de retrouver Tania, je me mis en quête de Kyrov, les jours suivants. Ce fut inutile et je me lassai. C'est alors que je crus aimer Tania. Je la parai de l'auréole d'un destin mystérieusement fatal, elle vint habiter mes songes, j'imaginai bientôt qu'elle avait été le sommet définitif d'un bonheur que j'avais laissé sottement échapper, elle prit dans ma pensée l'importance d'une créature irréelle et diaphane dont la miraculeuse beauté, nourrie de mille lumières secrètes et douces, me torturait sans répit. Je cultivai avec obstination tous les éléments d'une mélancolie que je ne cessais de provoquer, par ce singulier besoin que possède tout être ardent et jeune de souffrir, chaque fois que je sentais qu'elle allait m'échapper. J'en vins même à croire qu'elle était ma fiancée, et je n'avais jamais effleuré ses lèvres, qu'elle était morte par ma faute, à la suite de mon abandon ; je portais un deuil secret et je me jurai un veuvage éternel. Je souffris alors vraiment, comme de la mort d'une véritable fiancée.

LA MUSIQUE ARRÊTE NET

NARRATEUR : Soudain, devant moi, Kyrov. Surpris par la pluie, j'étais entré dans ce petit cabaret près de la gare Montparnasse. En face de moi, de l'autre côté de la petite salle, un homme, les coudes nus sur la table, le visage enfoui dans les mains, paraissait dormir. Quand il releva la tête, je reconnus Kyrov. Je me précipitai...

ALAIN : Kyrov, Kyrov, c'est moi.

KYROV : (PAUSE) Ah ! c'est toi.

ALAIN : Tu ne m'offres pas de m'asseoir ?

KYROV : Assieds-toi si ça te chante.

ALAIN : Qu'êtes-vous tous devenus ? Et Hélène ? Et Tania ?

KYROV : Tania !... Tania !... Ah ! oui, Tania... Hélène est morte.

ALAIN : Quoi ?

KYROV : Dans une petite maison de santé... Vallée de Chevreuse... Elle est morte au printemps, un matin. Il faisait soleil. J'ai passé les derniers quinze jours de sa vie, et de la mienne, avec elle.

ALAIN : Kyro, ce n'est pas possible.

KYROV : Si. Et elle m'aimait, tu sais, elle m'aimait. C'était moi qu'elle aimait... Personne de nous ne l'a deviné. Mais elle m'aimait. Je ne le voyais pas moi-même... Et je désespérais... Je l'aimais dans le désespoir, et elle m'aimait, et chaque fraction du temps, pour nous, pour notre amour, était perdue... Chaque moment du temps tombait dans ce gouffre sans nom, dans cet effroyable côté de l'éternité qui s'appelle le passé, que personne, que nulle force au monde ne peut repêcher... Pas la moindre petite fraction, pas la moindre petite parcelle... Tu veux connaître la vérité. Elle savait depuis deux ans, trois ans qu'elle allait mourir, et c'est pourquoi elle a feint de tout ignorer, de ne rien voir. Elle me l'a dit plus tard, et ce sont ses mots textuels : « Je ne voulais pas t'entraîner au seuil de mon tombeau, et te laisser là, mille fois plus misérable que moi, dans ta solitude. » Elle a eu des hémorragies. Je n'avais pas le sou. Vous étiez tous partis. Il n'y avait pas trois solutions, ni deux, ni... Alors j'ai volé. Tu me connais, tu sais qui je suis, eh bien, moi, j'ai volé. Tu me vois, moi, Kyro !... J'ai volé deux mille francs.

Et tu sais, maintenant, je crois, je crois. Hélène me l'a dit, me l'a promis, nous nous rencontrerons là-bas, plus tard, plus haut, elle et moi... Je la reverrai avec son sourire d'ange. Quelque part, au-delà de la vie. Le contraire n'est pas possible. Tu comprends, il faut que je la revoie. Dans les derniers jours à Saint-Rémi, elle me disait que nous étions liés pour l'éternité. Je tenais ses mains... Elle a vu le prêtre, elle s'est confessée à lui. J'ai confessé aussi mes fautes au prêtre. Mais je n'ai pas été baptisé. Quand mon vol sera réparé, je me ferai catholique

comme elle et j'entrerai en religion. Je te raconte ces choses, ne te moque pas, je t'en prie, nous sommes de vieux camarades, et malgré nos révoltes, nos crâneries, nous savons qu'il y a un Dieu au-delà des millions de minutes de la vie...

MUSIQUE EN BACKGROUND

KYROV : Au fond de l'éternité, Hélène m'attend. Elle me l'a juré, elle m'attend, elle me tend les bras, j'irai la rencontrer. Elle est morte comme... je ne peux pas te dire, elle est morte comme une sorte d'aurore exquise... comme une sorte d'aurore qui sort doucement des ombres de la nuit... avec une sorte de sourire timide et révélateur qui s'abandonnait aux joyeuses Allées du ciel... Je tenais sa main... J'ai senti battre le dernier mouvement de son sang sous mes doigts... J'ai fermé ses paupières...

*LA MUSIQUE EST PARVENUE AU PREMIER PLAN.
ELLE REDESCEND QUELQUES SECONDES...*

NARRATEUR : Kyrov pleurait doucement. Je ne lui parlai pas de Tania. Kyrov me quitta et sortit dans la nuit.

PUIS ELLE REMONTE POUR SERVIR DE TRANSITION.

NARRATEUR : Je croyais ne jamais revoir Tania. Je la revis quatre ans plus tard, à Hanoi au Tonkin. Mais ce fut pour la perdre à tout jamais. J'étais en promenade du côté de la ville indigène lorsque j'aperçus une jeune femme assise à la turque devant une gigantesque idole. C'était elle. Non la Tania de Paris, mais la Tania identique à l'image de l'amour qui m'avait hanté et poursuivi, la Tania même que mon rêve avait créée.

MUSIQUE

NARRATEUR : Nous revînmes ensemble, Tania et moi, et elle m'emmena chez elle. Elle habitait un luxueux appartement situé à l'étage supérieur d'un établissement bancaire. Je connus son mari. Il s'appelait Christian. C'était un homme jeune, dans la trentaine, extrêmement courtois, très cultivé, de manières un peu distantes. Une sorte de sourire triste, comme absent de sa pensée, flottait continuellement sur ses lèvres. Il me plut beaucoup. De son côté, il me reçut avec la plus grande sympathie. Mais il y avait entre lui et sa femme quelque chose d'indéfinissable, de glacé, qui les séparait aussi sûrement qu'un

mur. Je les vis beaucoup dans les jours qui suivirent. J'allai dîner chez eux chaque soir. Mais je vis surtout Tania. Elle me fit visiter Hanoi et ses environs comme je lui avais fait visiter Paris, quelques années auparavant, Paris et ses environs. Pourtant, toujours, Tania se montra très réticente. Elle passait des heures sans dire un mot. Je lui parlais, elle me répondait par un sourire. Rien ne paraissait l'atteindre. Elle était comme une petite citadelle fermée. Je tentai un jour de lui parler de Kyrov, d'Hélène. J'eus l'impression qu'elle ne m'entendait pas. Je lui parlai un autre jour des *Forces neuves*, des poèmes qu'elle devait publier. Elle ne me répondit pas. Elle continuait de sourire. Elle souriait ailleurs. Je ne comprenais pas Tania. Christian son mari devait à la veille de mon départ éclaircir le mystère. J'étais chez moi, quand :

COUPS FRAPPÉS À LA PORTE

ALAIN : Entrez.

PORTE OUVERTE

CHRISTIAN : Bonjour, monsieur.

PORTE FERMÉE

CHRISTIAN : Je m'excuse de vous déranger mais je voulais absolument vous voir avant votre départ.

ALAIN : Mais vous ne me dérangez pas du tout, assoyez-vous, je vous en prie.

CHRISTIAN : Merci. (PAUSE) Comment avez-vous trouvé Tania ?

ALAIN : Je ne sais pas, moi, je ne saurais vous dire comme cela tout ce que j'en pense.

CHRISTIAN : Avez-vous remarqué chez elle quelque chose de particulier, de bizarre ? Était-elle ainsi quand vous l'avez connue à Paris ?

ALAIN : Ma foi, puisque vous insistez... je dois vous avouer que c'est une femme différente. Si différente qu'on pourrait croire qu'il s'agit d'un autre être.

CHRISTIAN : C'est tout ce que je désirais savoir.

ALAIN : Dites-moi, que lui est-il arrivé ?

CHRISTIAN : Il est arrivé ceci : quand je connus Tania, j'étais à la veille de mon départ de Paris. Comme elle m'avait beaucoup plu, je l'ai demandée en mariage. Mon bateau quittait Marseille dans une semaine. Nous nous sommes mariés le matin du départ. Le voyage a été un enchantement. Elle avait pour moi des élans spontanés, ingénus, qui m'attendrissaient, me bouleversaient. Elle était heureuse, elle me le disait, me le prouvait à chaque instant... J'ai tout de même eu trois semaines de bonheur. C'est immense dans une vie, vingt-trois, vingt-quatre jours de bonheur. L'enchantement cessa dès notre arrivée. De gros ennuis m'attendaient ici. Vous savez que je dirige une succursale de la banque de mon père. Assez longtemps, j'ai dû négliger Tania. Je l'avais confiée à des amis, des Français bien, un couple gai, charmant. Lui occupait un haut poste dans l'administration. Elle... Mais voilà, elle, je ne la connaissais pas ; je veux dire, que je ne connaissais pas d'elle la seule chose que j'eusse dû connaître, et je l'ai apprise plus tard. Elle fumait l'opium, elle se droguait abominablement. Elle s'est prise d'amitié pour Tania. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce qui devait fatalement arriver. Et maintenant il est trop tard. Tania s'est échappée de moi, de notre amour, car elle aussi m'a aimé, je vous le jure, elle a glissé comme de l'eau entre les doigts. Elle est rendue trop loin. Elle a franchi les frontières interdites. Elle vit dans son rêve comme dans une autre planète. Vous avez vu son visage. C'est le visage d'une femme sans amour, un visage de neige... Un être vivant peut-il saisir un fantôme ? L'âme de Tania, monsieur, est épuisée... (*FADE OUT*)

NARRATEUR : (*FADE IN*) Je vis Tania le lendemain vers la fin de l'après-midi. Nous allâmes jusqu'au fleuve Rouge. Les jonques, les sampans descendaient paresseusement le courant. Le ciel était d'un jaune de soufre. Le crépuscule tomba d'un coup. Avant qu'il fit nuit, un grand oiseau noir vint tournoyer au-dessus de nos têtes. Je voulus plaisanter...

ALAIN : Regarde, un présage de malheur...

NARRATEUR : Mais elle tourna vers moi son visage de marbre...

TANIA : Il t'a dit... il t'a dit... Ne me réponds pas. Je le sais. Ménage tes mensonges. Et ne me fais pas la leçon. Tu ne saurais pas comprendre. Ni lui... Vous ne comprendrez jamais... c'est une chose en dehors de nous. J'ai enfin trouvé le

calme, la paix, la joie qui ne trompent pas... Les formes du mal se sont évanouies... Ma terre est purifiée, lumineuse. Mes songes me nourrissent... Surtout, surtout, tais-toi, tu ne comprendras jamais...

NARRATEUR : Nous revînmes chez elle sans prononcer un seul mot. Là, devant sa porte, je la pris dans mes bras et je l'embrassai. Pour la première fois. Depuis toujours et pour toujours. Ses lèvres étaient dures et glacées comme celles d'une morte. Je ne l'ai jamais revue.

MUSIQUE

NARRATEUR : Au début de janvier 1940, je reçus une longue lettre portant des timbres chinois. La date indiquait qu'elle était partie depuis plus d'un an. Cette lettre finissait par ces mots :

Je t'ai raconté plus haut, à la suite de quelles circonstances navrantes notre pauvre Tania est venue à Shanghai. Mais c'est tout à fait par hasard que mon ministère m'a conduit un jour dans ce petit hôpital russe. Je n'aurais pas reconnu Tania si je n'avais lu la liste des noms des patients. Tania avait repris son nom de jeune fille. Elle devait peser à peine quarante kilos. Elle était très lucide. Elle m'a parlé de nous tous, de ma très chère Hélène, de Larât, de Barroux. Elle m'a chargé de t'écrire ceci, et elle avait alors un si pauvre sourire : Tu diras à Alain que je suis morte avec mes mains fortes, loyales... que mes mains sont demeurées humaines jusqu'à la fin.

MUSIQUE DE BACKGROUND

NARRATEUR : Tania est morte en pleine paix, dans la paix véritable du Seigneur. Je te demande ardemment au nom du Christ, au nom d'Hélène, de Tania, au nom de notre vieille amitié, de chercher la foi, de la mériter, de la conserver, de la chérir. Tania était un pauvre petit être perdu, comme nous le sommes tous. Mais il n'y a pas d'êtres perdus qui ne puissent ressusciter...

LA MUSIQUE MONTE UN PEU.

NARRATEUR : Cette lettre était signée : Yvan Kyrov, prêtre.

LA MUSIQUE PREND LE PREMIER PLAN.

III

TEXTES APPARENTÉS À « GRÉGOR »

*Fragment I*¹

Écoute-moi. Les wallabies, ce sont les plus petits membres de la famille des kangourous. Un élevage de wallabies, extraordinaire, mon cher, personne n'y a pensé, c'est comme l'œuf de Colomb, je ne suis bon à rien, sauf pour l'idée et la bonne, mais vois-tu ça d'ici, un élevage de wallabies, dans dix ans nous sommes millionnaires, tous les zoos du monde, tous les vieux marcheurs, toutes les petites snobinettes nous arracheraient nos wallabies, réfléchis un peu... Ta littérature, c'est très joli, mais ça coûte cher à tes parents... Si tes parents se ruinent, que deviendras-tu ? J'aime bien tes poèmes, ils me surprennent même venant de toi, il y a là-dedans tout à coup des choses qui me frappent, mais tu n'en retirerais pas un sou vaillant, alors... Il faut être raisonnable, il faut réfléchir, et je crois que mon idée de wallabies est merveilleuse.

Trois jours après, chez Ciro's.

– Imagine-toi que je viens de découvrir dans mes papiers une recette de vinaigre qu'une de mes grand-tantes, la princesse Valenovitch, a laissée en mourant à Constantinople, et que l'on vient de me faire parvenir à Paris. C'est un vinaigre

4 mon [R *vieux A cher*], personne 5 l'idée [A *et la bonne,*] mais 7 monde, [A *tous les vieux marcheurs, toutes les petites snobinettes*] nous 14 raisonnable, [A *il faut*] réfléchir 17 découvrir [R *un*] dans <...> vinaigre [R *qui*] qu'une <...> l'on [R *m'a fait A vient de me faire*] parvenir

1. Ce passage figure aux p. 59-69 du manuscrit II et correspond aux lignes 679-847 de « Grégor » (p. 123-129). Pour en faciliter la lecture, nous le présentons comme un fragment autonome.

étonnant. Quelque chose d'inouï. Rien de meilleur. Ça bouleverserait toutes les conceptions des chefs de Londres, de Paris, de New York. Pour le lancement, on pourrait prendre Van Dongen – tu sais, le petit dessin avec la bouteille originale, adéquate, moderne, quelque chose d'exceptionnel, la forme de la bouteille importe beaucoup – ou bien si Van Dongen se réfuse, ou coûte trop cher, ton jeune peintre canadien, ton Pellan, ton génie électrique, etc., d'après ce que tu m'as dit de lui, il pourrait s'y mettre et s'y lancer, et le succès de mon vinaigre le lancerait lui-même. L'affiche, mon petit, la réclame. – Je te le répète, dans le monde où nous vivons, il n'y a plus que cela. La publicité. Nous deviendrons millionnaires et ton Pellan ne vendrait pas ses toiles moins de dix mille dollars !

Trois jours après, chez Florence.

– Imagine-toi que l'on vient de découvrir au Maroc, tout près de Casablanca, à Kouriga précisément, de fabuleux gisements de phosphates. Je puis avoir des lettres pour le Pacha. Il suffit d'un petit capital. Et alors, mon cher, alors... L'Afrique est à nous.

Trois jours après, au Bœuf-sur-le-Toit.

– Mon petit Alain, nous tenons la fortune entre nos doigts frêles et légers et nous la refusons par notre négligence et notre apathie. Voilà. Tu es Canadien, donc Américain. L'Amérique a soif de science, de culture, d'art. On f... le camp tous les deux du côté de la Californie, on se fait donner des subsides par le gouvernement du patelin, on descend vers le sud du côté, par exemple, de Santa Barbara, et nous fondons, nous créons une bibliothèque. Unique au monde. Les attraits principaux de la bibliothèque, la mer, les palmiers, la piscine. As-tu remarqué que pour la plupart des gens, la lecture, c'est du temps perdu ? Alors, voilà. L'abonnement de notre bibliothèque est de cent dollars par année. C'est un abonnement chic. Pour tes Amé-

22 conceptions de [R chefs] chefs 25 adéquate, [A moderne, quelque chose d'exceptionnel,] la <...> ton [R petit A jeune] peintre canadien, ton Pellan [A ton génie électrique, etc.] d'après 30 réclame. [R La Réclame. La Publicité. La ré-cla-me. <souligné>]. – Je 37 le [R Sultan A Pacha.] Il 41 nous [R avons A tenons] la <...> légers [A et nous la refusons par notre négligence et notre apathie.] Voilà <...> culture, [A d'art.] On 47 nous [A fondons, nous] créons une bibliothèque <souligné>. unique <...> bibliothèque, [A la mer,] les

ricains c'est comme une sorte d'aristocratie. Il y aurait naturellement quelques douzaines de conservateurs honorifiques à cette bibliothèque, mais ils seraient tous extrêmement millionnaires, le conservateur en chef, ce serait toi ou moi naturellement, mais ces détails n'ont aucune sorte d'importance pour le moment. La grande idée est celle-ci : il y aurait une immense piscine, avec des vagues artificielles, comme à Budapest. Dix ou quinze, ou vingt mille bouquins seraient imprimés, en encre indélébile, sur des pages en caoutchouc. Tu vois ça d'ici ? Tu vois les baigneurs, devenant lecteurs, et fêrus de littérature, dans le soleil, vitamines de toutes sortes de chose et l'instruction dans le plaisir ? Tu hoches la tête ? Si tu tiens à être le conservateur, je te ferai nommer conservateur. Et je pense même publier tes poèmes en encre indélébile sur des pages de caoutchouc pour les petites stars de Hollywood.

Grégor avait trente ans. J'en avais vingt-six. Bien que je fusse plus jeune que lui de quelques années, je sentais bien la fantaisie de ses propos. D'ailleurs, il n'en était pas dupe lui-même. Je le regardais, il souriait, je souriais... Mais je le sentais aux abois. Il ne m'a jamais demandé de lui prêter mille francs, ni dix francs, ni un centime. Certain matin, je l'invitai à déjeuner, et lui, si détaché, si réservé, mangeait alors comme <fin de la p. 64>.

Salles bleues, mauves. Pour les myopes, écran lumineux. Les Américains aiment les « Digests », les comprimés. Nous pourrions avoir des ténors, des barytons qui chanteraient les résumés des bouquins.

Des jours plus tard, chez Prunier, des jours après, à la Périgourdine, au Gypsy's, à l'Abbaye de Thélème, à l'Olympia, aux Noctambules, chez Shéhérazade, et il me confiait ses espoirs dans une mise de fonds pour aller fonder un hôtel de touristes, à cinq mille mètres d'altitude, aux flancs de l'Himālaya.

54 conservateurs [A honorifiques R de A à] cette <...> serait [R moi A toi] ou [R toi A moi] naturellement 62 lecteurs, [A et fêrus de littérature,] dans le soleil, vitamines [A de] toutes 66 poèmes [R sur] en <...> caoutchouc [A pour les petites stars de Hollywood.] // Grégor 68 ans [A J'en avais vingt-six R <illisible>. A Bien que je fusse plus] jeune 71 souriais, [R et voilà]... Mais <...> prêter [R un centime] mille francs, ni [R un A dix] francs 74 comme // Salles <...> bouquins <ajout en marge> // Des 79 bouquins // [R Trois A Des] jours

85 – Les Anglais, me répétait-il avec véhémence, les Anglais se sont mis dans la tête de gravir l'Himālaya, et ils le feront. Remarque ce que je te dis. Ils le feront. Les Anglais ont toujours fini par accomplir ce qu'ils ont voulu faire. Question de temps...

90 – Il y a aussi l'exploration de l'Amazone. C'est fantastique. Les géographes les plus célèbres n'ont pu en pénétrer les secrets... Tu vois ça encore d'ici. *L'American Geographical Magazine*, et le reste. Ah...

95 – Et l'intérieur de l'Australie. Les Buschmen, ah... Jamais personne encore... Un bon avion, de chez Blériot, et le tour est joué... Ou au Canada un trust du caviar. Vous avez des esturgeons dans vos fleuves, oui ? et puis on [illisible] Mon cher, soyons pratiques et réalistes. L'avenir est à l'audace. Il y a [mots illisibles] idées, je te dis... Au Maroc, tout près de Casablanca, à Kouriga précisément.

100 Grégor puisait surtout son audace dans les coupes d'un excellent champagne. Toutes les femmes l'adoraient. Une petite Italienne, Carlotta, s'attacha davantage à lui. Elle l'aimait vraiment. Un jour, Carlotta vint chez moi. Elle était bouleversée, elle pleurait, elle me dit à travers ses sanglots et ses larmes :
 105 « Je l'aime. Je l'aime. Il me chasse, il ne veut plus me voir. Je m'agenouillerais sur tous les planchers de tous les bistros du monde pour lui plaire, j'ai trois ou quatre petits vieux qui ne demanderaient qu'à m'installer quelque part, un petit pavillon discret, une douze chevaux, des fourrures du Canada, tout le
 110 tralala, quoi, et lui, lui, il ne m'offre rien, il ne donne rien, il me torture, avec sa grande indifférence, ses yeux froids, c'est comme une sorte de démon, je l'aime, dis-moi, toi, tu écris, tu es un poète, que ferais-tu ? »

85 me [R disait] répétait <...> par [R faire A accomplir] ce 89 aussi [R l'exploitation A l'exploration] de l'Amazone. C'est fantastique. [R Des géographes, des] Les 97 audace. [A Il y a <illisible> idées, je te dis... R <illisible> A Au Maroc, tout près de Casablanca, à Kouriga précisément.] // Grégor 100 surtout [A son] audace dans les coupes [R de A d'un excellent] champagne 103 vraiment. [R Grégor semblait très épris.] Un [R bon] jour 104 ses [A sanglots et] ses <...> aime, [R toi, que penses-tu ? A Il me chasse, il ne veut plus me voir.] Je 107 ne [R me] demanderaient <...> Canada, [R le reste] tout <...> sa grande [R indépendance A indifférence R. Puis A ses] yeux

J'ai dit à Carlotta que je n'étais ni le père, ni le maître de Grégor, que je n'y pouvais rien. Je vis Grégor le lendemain. Je lui parlai de la petite. 115

– Il me semble, me dit-il, que nous avons convenu de ne jamais parler de ces choses-là.

– C'est très bien, les conventions. Mais tu abuses. Tu en as fait accroire à cette petite, et... 120

– Carlotta était très gentille, mais...

– Mais...

– Mais voilà, depuis qu'elle s'est fichu l'amour dans la tête, elle m'assomme tout simplement. Elle était amusante, rieuse, jolie fille et non sans esprit, elle est devenue larmoyante et sinistre, et ses yeux, qu'elle avait fort beaux, sont bordés maintenant d'une espèce de rouge maladif. Je hais la tristesse sous toutes ses formes. Mais la tristesse d'amour est pour moi la plus hideuse. Elle dévore tout, même l'amour... Ah non, mon cher, la vie se montre trop généreuse de ses petits embêtements très méthodiques et très mesquins et lamentablement quotidiens sans la vouloir compliquer davantage par un tas de sornettes. Je tiens à demeurer libre, complètement. Le mot bonheur, ou la signification qu'on lui prête, n'importe, a été inventé par les Français. Je ne suis pas Français, je suis Russe, et ce mot-là, je ne le possède pas dans mon vocabulaire... On vient de recevoir chez Prunier un envoi de Marennes extraordinaires, quelque chose de sublime, c'est le petit Largendal qui m'a confié cela au cercle cet après-midi, tu viens ? 125 130 135

114 Carlotta [R de f... le camp A que je n'étais ni le père, ni le maître de Grégor, que je n'y pouvais rien. R Grégor, le lendemain, vint me voir A Je vis Grégor le lendemain.] Je 117 que [R qu'il y avait une sorte de convention entre nous pour ne jamais A que nous avons convenu de ne jamais] parler 123 voilà, [R Je ne tiens pas à] depuis <...> simplement. [R D'ailleurs, je te le répète] Elle était amusante [R et gaie et A rieuse] jolie fille [A et non sans esprit,] elle 126 avait [A fort] beaux, [R me regardent avec un air de reproche] sont [A maintenant] d'une [A espèce de] rouge [A maladif]. Je 130 montre [R assez A trop] généreuse de ses petits embêtements [A très méthodiques et très mesquins et lamentablement] quotidiens [R sans] sans la [R compliquer A vouloir] compliquer davantage [R avec A par] un tas de sornettes [R qui <illisible>] // Je 134 signification [A qu'on lui prête,] n'importe 137 extraordinaires, [R tu viens] quelque <...> viens ? <trois points>

*Fragment II*²

elles nous [emmenèrent faire] la visite des remparts, et soudain, des tours éventrées, des longues murailles écroulées, envahies par la végétation, jaillissait le son pur d'une flûte invisible. Elles nous emmenèrent à Eyoub. Nous allâmes à l'île des Princes. Eyoub. Cimetière, derviches tourneurs. Scutari, sur la rive d'Asie.

*Fragment III*³

- Tu veux que je lui parle ! Oui. Je le connais.
- Je préférerais tout à ne plus le voir. Livadia aussi.
- Alors !
- Ne lui parle pas.
- Tu m'aimes ?
- Je t'aimerais si je n'en aimais pas un autre.
- Et Livadia ?
- Livadia t'aimerait si elle n'en aimait pas un autre.

Quand j'embrassais Natalie, ou Livadia et que je fermais les yeux, le beau visage de Nancy montait sous mes yeux clos. J'aimais Nancy sous leur bouche, elles aimaient Grégor sous la mienne. Et je sentais que le visage de Grégor montait sous leurs

2. Fragment manuscrit de 2 f. (14 × 21,6 cm) au crayon, numérotés 1x et 2x (chiffres encadrés) à droite dans la marge supérieure. Sur le premier feuillet figure le titre « Grégor » (souligné), au centre. Ces feuillets contiennent aussi les fragments III^g et III^h. Le passage correspond aux lignes 1306-1344 (p. 149-150) (BNQ, 204/3/7) :

2 [R nous fîmes le tour A elle nous la visite] des [R murailles A remparts], et <...> écroulées, [A envahies par la végétation,] jaillissait <...> invisible. [R Nous] Elles

3. Fragment manuscrit de 2 f. (14 × 21,6 cm) au crayon, paginé I et II à droite dans la marge supérieure, sans titre. Ce passage correspond aux lignes 1360-1393 (p. 151-152) (BNQ, 204/3/7) :

5 Ne [A lui] parle <...> autre. [R Livadia au] – [A Et] Livadia [R aussi A ?] – [R Livadia aussi] Livadia 10 Livadia [A et que je fermais les yeux.] le 13 Et [R les traits A je sentais que le] visage <...> closes. [R Je le sentais] J'étais [R l' A leur] amoureux par procuration. [R J' <illisible> assez... Assez] Elles <...> procuration. [R J'avais pris la décision de partir] Tout

paupières closes. J'étais leur amoureux par procuration. Elles étaient la femme que j'aimais par procuration. Tout cela devenait idiot. Je décidai de partir. Je dis à Grégor un soir à Péra : 15

Fragment IV⁴

Elle était légère, diaphane, d'une grâce touchante, un peu malhabile. Elle se leva et marcha et je m'aperçus qu'elle boitait imperceptiblement. Son visage était d'une

Fragment V⁵

– Madame, il prononçait ce mot cérémonieusement, Madame, ces messieurs savent que Miquette est ma fille.

– Que se passe-t-il, nous écriâmes-nous ? C'est l'anniversaire de Miquette ? 5

– Plus que ça, bonne-mère. Miquette s'est mariée avant-hier. Les noces ont duré vingt-quatre heures. Tous les pêcheurs de la Côte sont venus. La jeunesse, tout. Il y en a qui sont venus même d'aussi loin que Cavalère, d'aussi loin que Menton, on avait la parenté de la montagne. Trois curés des alentours, celui d'Agay, celui d'Anthéor, celui... sont venus saluer la mariée, ont bu le vin d'honneur. Croyez que c'était plus beau qu'à mes propres nocés. 10

4. Fragment manuscrit rédigé sur une fiche (7,5 × 12,8 cm) à l'encre bleue, numérotée 9 (chiffre encerclé), à droite dans la marge supérieure, sous le titre « Grégor » (souligné), au centre de la marge supérieure. Sans rature ni ajout. Ce passage correspond probablement aux lignes 1375-1385 (p. 152) (BNQ, 204/3/7).

5. Fragment manuscrit rédigé sur une fiche (7,5 × 12,8 cm) à l'encre bleue, numérotée 3 (chiffre encerclé) à droite dans la marge supérieure, sous le titre « Grégor » (souligné). Ce passage correspond aux lignes 1522-1557 (p. 157-159) (BNQ, 204/3/7) :

2 Madame, [R disait-il avec cérémonie, A il prononçait ce mot cérémonieusement R prononça-t-il avec cérémonie] Madame 5 Miquette ? [A Plus que ça AR bon dious bon A bô-ne-mère] Miquette s'est mariée [R hier] avant-hier 8 y [A en] a eu [R avait qui venaient] qui 10 curés [A des alentours, celui d'Agay, celui d'Anthéor, celui] sont <...> honneur. [R Vrai A il faut R c'était A Croyez que c'était] plus beau qu'à [R nos A mes] propres

*Fragment VI*⁶

Je revins d'Afrique avec la malaria. Je dus subir certaines contraintes, certains repos. La fièvre est sournoise, elle vous prend d'un coup, vous abat. Je déjeunais à la quinine. Mais la quinine est aussi traîtresse que le mal lui-même. Il pleuvait à Paris. Le doux Dugas me disait :

– Vous veillez trop tard, vous buvez trop... Le président Briand vient de prononcer à la Société des Nations un discours extraordinaire... Briand est inouï, vous savez... Streseman, etc. Mais il pleuvait sur les toits de Paris, sur les pavés de Paris. J'étais brisé. Je ne pouvais plus souffrir Paris, ni personne. J'étais dans un état de perpétuelle irritation. Le poète Dugas continuait d'attribuer le mauvais état de ma santé à des excès, à de fabuleux oublis. Je partis un soir pour

*Fragment VII : Nikita*⁷

Nikita recevait un peu tout ce monde, ceux qui avaient toujours dans leur poche une grenade qu'il suffisait d'enflammer, sauf les criminels trop reconnus, trop voyants, et chacun emmenait sa parenté, je le répète, connaissances, amis de rencontre, personnages pitoyables, authentiques ou non, sans papiers, toujours la révolution, on peut dire ce que l'on veut, et un jour je dis à Nikita, entre elle et moi existaient de tendres liens, tu te fais exploiter mon petit, ta villa est devenue un port franc, un

6. Pages 149 à 151 du manuscrit II. Cet épisode, qui se situe entre les lignes 1722 et 1723 de la p. 167, ne figure pas dans les versions publiées :

9 vous [R *verrez* A *savez*]... Streseman 12 irritation [R *mais* A de R <illisible> A *poète*] Dugas <...> excès [A à] <...> pour [R *Gannes*]. <trois points>

7. Manuscrit à l'encre bleue, 11 f. (19,5 × 12,5 cm), paginé 76-116, au centre de la marge supérieure (BNQ, 204/2/14). Les fragments VII à X peuvent être considérés comme des versions préparatoires de « Grégor ». On y retrouve plusieurs des motifs et des personnages développés dans le texte définitif. Outre ces quatre textes, on trouve dans le fonds Grandbois (BNQ, 204/3/7) un manuscrit de 16 feuillets intitulé « Le bon jeune homme », qui semble une première esquisse de « Nikita » :

2 Nikita recevait [A *un peu*] tout ce monde, [A *ceux qui avaient toujours dans leur poche une grenade qu'il suffisait d'enflammer, sauf les criminels trop reconnus, trop voyants,*] et <L'ajout pourrait être placé avant ou après la principale.> 6 papiers, [R *la*] toujours 9 petit, [A *ta villa est devenue un port franc, un bazar de Port-Said,*] elle me

bazar de Port-Saïd, elle me répond, car elle avait la réplique 10
vive, et moi je n'avais pas la conscience très tranquille, car je
savais que son dévouement me privait de sa présence, elle était
très belle, elle se fatiguait, sa beauté perdait de ce pollen in-
descriptible qui fait la différence entre une jolie femme et une 15
belle femme, nous avons passé ensemble des jours délicieux
et ces nuits adorables me manquaient, je n'avais pas la consci-
ence tranquille car je savais que mon égoïsme de jeune homme
regrettait ces heures bénies, elle me répond c'est mon peuple,
ils sont de mon propre sang, cette femme qui avait possédé 20
quatre mille villages en Russie devenait une directrice de mai-
son de refuge, ce qui est admirable sans ironie aucune, mais je
me sentais frustré, pendant un an nous avons vécu l'un pour
l'autre, nous ne nous étions jamais querellés, nous vivions dans
des pays au climat merveilleux, Capri, Constantinople et 25
comme j'avais des revenus médiocres si l'on les comparait aux
siens, je réglais nos dépenses essentielles, ses dépenses person-
nelles, ses caprices de femme riche, elle avait la manie, si une
villa lui plaisait, de l'acheter sur-le-champ, elle avait d'innom-
brables petites propriétés qu'elle avait acquises un peu partout,
ma situation était trop difficile, je possédais un petit revenu, je 30
pouvais lui offrir le cocktail habituel, c'était entendu une fois
pour toutes entre elle et moi, je prenais soin de moi, je veux
dire financièrement, je ne pouvais pas lui offrir un collier de
perles ou un yacht, elle le savait, c'était Nikita une femme fort
intelligente, et quand nos amis se disaient entre eux, par une 35
sorte d'envie ou de jalousie, car je le répète encore elle était
jeune et très belle, Alain s'est bien « placé », la morale étant
très large à cette époque de gigolos argentins —, on ne nous
blâmait pas, on nous enviait, ils imaginaient que je profitais
d'elle, alors que j'étais le seul à n'en point profiter, cette situa- 40
tion un peu ridicule et humiliante pour moi, je la supportais
parce que je l'aimais et je puis dire aussi, sans vanité qu'elle
m'aimait, quand elle a commencé de recevoir Ygor, un petit
Juif russe intelligent et rusé, à cheveux plats, comme Napoléon,

11 tranquille, [R je lui disais] car 19 cette [R princesse A femme] qui
22 nous [R n'avions jamais] ne nous 24 pays [R de rêve A au climat merveilleux.]
Capri 26 réglais [R mes A nos] dépenses 32 entre [R nous A elle et moi],
je prenais soin de moi, [R malgré nos extravagances et] je 35 entre [R eux
Alain] eux 37 jeune et [A très] belle 40 alors que [R je] j'étais 42 puis
[R le] dire aussi, [R sans] sans vanité qu'[A elle] m'aimait

45 Ygor s'est installé dans la place, il m'était fort antipathique,
 d'instinct, les poètes ont ces antennes des femmes déclarant
 qu'elles ont un sens second d'une sorte de prémonition, se
 trompant parfois, ayant plus souvent raison contre l'impératif
 50 de Pascal, la logique cartésienne ou les maximes de La Roche-
 foucault, elles savent que le monde, et leur monde à elles, n'est
 pas conduit par le rationalisme, que chaque matin se lève et
 que c'est une aventure nouvelle, ce côté féminin chez moi me
 faisait ne pas aimer Ygor, ce n'était pas par jalousie d'homme,
 c'était par inquiétude, parmi tout son bazar de réfugiés, bons
 55 ou mauvais soudain voici Ygor.

*Fragment VIII : Valérie*⁸

Valérie était charmante, très belle, riche et généreuse par sur-
 croît, elle était même fort intelligente, et d'un naturel parfait,
 ce qui la faisait aimer aussi bien des matelots de la Côte que
 5 des petits marquis italiens, lesquels lorgnaient sa fortune, après
 les déclarations d'amour initiales. Le seul défaut de Valérie et
 c'était un défaut de ses qualités, c'est qu'elle était également
 généreuse de ses charmes. Elle attachait, mais elle ne s'attachait
 pas. Chacun se faisait prendre, vivait son rêve, comme dans les
 10 romans, pour un temps limité. Moi aussi. C'était par un matin
 d'aube perlée lorsqu'elle me dit soudain avec un sourire ado-
 rable : « Maintenant il faut nous quitter. » Je dis : « Quand te
 reverrai-je, ce soir, demain ? » Elle me dit : « Non, vous m'avez
 mal comprise, je voulais dire qu'il fallait nous quitter de façon
 15 définitive. Ne jamais nous revoir. » « Mais, c'est... c'est fou. Tu

45 place, [R *je*] il 46 ont [D *ces S les*] antennes des femmes [R *qui*
 déclarent A *déclarant R que*] qu'elles 48 trompant [R *souv*] parfois, ayant [R
 régulièrement A *plus souvent*] raison 49 Pascal [R *ou*] la logique cartésienne
 [A *ou les maximes de La Rochefoucault*], elles 51 par [R *des lois la raison*] le
 rationalisme

8. Manuscrit au stylo bleu, 13 f. (20,3 × 12,6 cm), paginé I-XIII au centre
 de la marge supérieure ; titre souligné (BNQ, 204/2/22) :

2 charmante [AR *douée d'une grande beauté A très belle*] riche [A *riche*] et
 généreuse [A *par surcroît, R ce qui ne va pas toujours ensemble*] elle était même
 [A *fort*] intelligente... ce qui la [R *rendait aussi*] faisait 7 était [R *trop A*
également] généreuse de son [R *corps A ses charmes. Elle attachait mais ne s'attachait*
pas.] Chacun [R *profitait A se faisait prendre R vivait l'enchantement A vivait son*
rêve, comme dans les romans R mais] pour 11 perlée [R *quand elle A lorsqu'elle*]
 me 15 Mais [R *je l'aime A c'est... c'est fou. Tu m'aimes, je l'aime, je... je...*] »
 « C'est

m'aimes, je t'aime, je... je... » « C'est ainsi. Je vous aime moi aussi. C'est pourquoi j'ai pris cette décision. » Elle était jeune et charmante, son haleine du petit jour était fraîche comme une eau de source, mais une fontaine qui aurait en même temps l'extraordinaire palpitation de l'être vivant. Car chacun sait que les fontaines sont plutôt mortes. « Mais je ne veux pas. C'est ridicule. Je ne t'ai rien fait. Je t'aime. » « Écoutez-moi, mon petit. » (Elle m'appelait mon petit parce qu'elle était un peu mon aînée, elle avait trente, trente-cinq ans, j'en avais vingt-sept.) « Je n'accepte pas. Tu t'es fait aimer de moi, tu me remercies comme un valet de chambre, je ne veux pas. »

Elle levait ses bras sans aucune pudeur et elle me regardait et elle souriait. « C'est parce que je vous aime que je désire que nous nous quittions. La nuit a été parfaite, et cette aube est parfaite et je suis au sommet de la montagne par mon amour pour vous, et c'est pourquoi il faut que nous nous quittions. » Elle souriait avec une douceur intolérable. « Je partirai, laisse-moi quelques jours encore, je te promets de ne jamais rechercher de te revoir, laisse-moi quelques jours, je n'ai pas épuisé encore l'amour que j'éprouve pour toi, tu sais très bien que je ne peux pas me passer de toi, tout de suite, comme ça, laisse-moi m'habituer, je ne viendrai pas gémir sous tes fenêtres, je te demande quelques jours, quelques tout petits jour, le temps de m'habituer. » – Elle souriait, elle était la grâce même, celle de la légende et du serpent et de la faiblesse de l'homme – « Non, j'ai décidé, il faut que vous partiez. Ah ! cher enfant ! »

C'était son seul défaut. Elle se croyait pleine d'expérience et de sagesse. Peut-être aussi était-elle pleine de sagesse.

Et je suis parti, et huit jours plus tard, après avoir fait l'idiot avec des amis de rencontre à Juan-les-Pins, à Nice et à Monte-Carlo, et après m'être enivré nuit et jour, et après avoir dépensé dans la semaine l'argent dont je disposais normalement pour six mois, je suis parti pour l'Afrique.

17 Elle est [R fraîche A jeune] et [R fraîche] charmante <Le sens de la phrase exige l'imparfait : nous l'avons rétabli.> 24 trente [A trente-cinq ans], j'en 31 quittions. » [A Elle souriait avec une douceur intolérable.] Je 34 jours, [R veux-tu,] je n'ai pas [R épuisé] encore [R le désir] l'amour 44 fait [R la débauche A l'idiot] avec 47 l'argent [R que] dont

Je n'oubliais pas Valérie. Mais j'engourdis-
 50 france, comme une couleuvre, l'hiver. Je souffrais cependant
 assez pour ne plus vouloir revenir en France. L'instinct de
 l'animal. Après l'Afrique, ç'a été l'Égypte, et puis les Indes, et
 puis un court séjour à Singapour, où j'ai rencontré une Russe
 55 et que je me suis gardé d'aimer, et que j'ai quittée brusquement,
 au moment même où j'ai senti qu'elle pouvait me faire oublier
 Valérie. Ce sont les mystères du cœur.

Après Singapour, il y a eu Hawaï, puis San Francisco, puis
 Québec, et de nouveau la France et la Côte, et je me croyais à
 60 peu près guéri, je n'en avais pas cependant encore la preuve,
 la preuve c'est la confrontation, et je ne l'avais pas encore revue
 depuis qu'elle m'avait chassé de sa vie, mais Valérie était une
 personne fort bien connue dans le monde que l'on appelait à
 cette époque le monde international, et des amis très obligeants
 65 s'empresèrent de me mettre au courant des faits et gestes de
 Valérie, avec un sourire de cour, ce qui est en général le propre
 de vos meilleurs amis qui compatissent généreusement avec vos
 malheurs sans pour cela pouvoir supporter votre bonheur.

Et puis un jour je revis Valérie. À un dîner à grand tralala,
 70 l'hôtesse avait à sa droite le grand-duc Boris, à sa gauche le
 prince Alexis, c'était, il va sans dire, une Américaine et si j'étais
 invité, moi plébéien, c'était parce que le *Journal de la Côte* venait
 de publier une interview, avec une photo, de mes récentes
 75 pérégrinations. Dans ce monde dit international, l'on est invité
 pour trois ou quatre raisons : un titre de noblesse éclatant,
 quelques millions de dollars en banque, ou tout simplement la
 manchette des journaux de la veille.

Et le hasard m'avait placé à la droite de Valérie. Les hom-
 mes, après le dîner lui firent beaucoup la cour. Nous n'avions

49 Valérie, [R mais je souffrais moins AR j'oubliais ma souffrance A j'engourdis-
 disais ma souffrance, comme une couleuvre, l'hiver.] Je 51 Franc. [A d'instinct
 de l'animal.] Après 55 quittée [R aussi] brusquement 61 c'est la [R ren-
 contre A confrontation], et 65 s'empresèrent de [S me D m' R apprendre]
 mettre 66 qui est [A en général] le propre de [R des amis] vos meilleurs amis
 qui compatissent [A généreusement] avec vos malheurs [R mais qui ne peuvent A
 sans pour cela ne pouvoir supporter] votre <Nous corrigeons pour rétablir le
 sens.> 71 c'était [A il va sans dire] une 76 dollars [R à la A en] banque
 [R ou] ou tout simplement la manchette [R de la veille] des 78 Valérie.
 [R ou] les 79 cour. [R je n'avais] Nous <...> banales [R avec elle.] Plus

échangé que quelques phrases banales. Plus tard, dans la nuit, 80
j'allai la reconduire chez elle. Au moment où j'allais prendre
congé, elle me prit soudain dans ses bras. Cela peut sembler
étrange et prétentieux, mais c'est ainsi. Et elle me dit et c'était
la première fois qu'elle me tutoyait : « Je t'aime. »

Je suis reparti le lendemain à l'aube, et je ne l'ai jamais 85
revue. Ma blessure saignait, saignait. Et je croyais que je n'en
guérirais jamais.

*Fragment IX : Vivian*⁹

Vivian recevait de façon charmante. Elle avait quelque fortune,
elle était fort belle, elle était spirituelle sans être méchante, ce
qui ne nuit à rien, et elle habitait, sur la Croisette de Cannes,
une petite villa ravissante, ombragée d'eucalyptus et de pal- 5
miers, et dont le jardin descendait en pente gazonnée jusqu'à
la plage. Vivian recevait beaucoup, et avec beaucoup de grâce.
Je dois avouer que je ne me rappelle pas où nous nous sommes
rencontrés, des amis communs nous avaient sans doute pré- 10
sentés l'un à l'autre. Je me souviens fort bien cependant des
premières secondes de notre rencontre, j'étais fort jeune alors,
elle était mon aînée de quelques années, elle était dans son bel
épanouissement des débuts de la trentaine. J'étais extrêmement
sensible à la beauté, je dessinais à cette époque, sans trop de 15
talent, mais je me nourrissais de soleil, du bleu de la mer, des
voyages à Rome ou à Florence. Je m'enchantais de Léonard de
Vinci, du Titien, de Michel-Ange, et puis j'allais faire une petite
fugue à Madrid, où je m'enchantais de Vélasquez, de Greco,
de Goya et même de « » ce qui risque de scandaliser les esthètes,
qui sont surtout férus de Picasso, lequel j'aime bien moi 20

82 congé [R *d'elle*], elle me prit [A *soudain*] dans 82 sembler [A *étrange*
et] prétentieux 86 revue. [R *Et peut-être n'étais-je pas encore guéri.*] Ma <...>
guérirais [R *plus jamais*] jamais.

9. Manuscrit à l'encre, 7 f. (20,3 × 12,3 cm), paginé I-VII au centre de
la marge supérieure, portant la note suivante, à droite : « Nouvelle pour le
Père Lamarche. » (souligné par l'auteur) (BNQ, 204/2/22) :

2 Elle [A *avait*] quelque 5 une [A *petite*] villa 10 l'autre. [R *Je ne*
me rappelle pas l'endroit de notre rencontre,] Je 16 Florence, [R *et*] Je 17
j'allais [R *pousser*] une pointe <non raturé> [A *faire une petite fugue*] à 19 de,
[R *Gréco de X de X A de Goya*] et même de « » ce qui <Les guillemets sont
demeurés vides.> 20 bien [R *eg*] moi aussi, avec quelques restrictions [R
Pour A à propos] ses [R *papiers collés*] petits

aussi, avec quelques restrictions à propos [de] ses petits papiers de journal collés dans le centre d'une toile insolite qui ne signifie pas grand'chose. Les snobs, qui ne comprennent rien à rien, applaudissaient. C'était nouveau, c'était étourdissant, c'était
 25 enlevant, mon cher. Avec les snobs et les petits barons désargentés des Champs-Élysées qui ne rêvent que de venir à New York pour épouser des héritières – mais il n'y en a pas pour tous les petits barons, les millionnaires se font de plus en plus rares – Picasso était super-super. On l'admirait pour ses petites
 30 plaisanteries de rapin, on le méprisait pour les très belles choses qu'il peignait et qui ont fait de lui l'un des très grands peintres de notre siècle.

Pour Nancy, ce n'était pas le même départ.

*Fragment X : Boris Pavloff*¹⁰

J'étais amoureux de Nancy. Je n'avais pas trente ans. Nancy était une femme extraordinaire. Elle m'aimait bien, pas plus
 5 J'étais jeune et libre, je n'étais pas bossu, et je pouvais consacrer beaucoup d'heures par jour aux choses sentimentales. Je consacrais, à cette époque, beaucoup de mon temps aux choses sentimentales. Je n'avais pas d'inquiétude d'argent, je ne buvais pas d'alcool, je ne fumais pas de cigarettes, je vivais dans le soleil et dans la mer, je nageais treize kilomètres par jour :
 10 Juan, j'étais bronzé comme un nègre, et mince comme un Chinois, j'écrivais des poèmes, et je croyais à l'amour. (J'y crois encore, j'y croirai jusqu'à ce que je meure.) Nancy était merveilleusement belle. Elle était riche, dans un sens bourgeois. Elle n'appartenait ni au clan des Rockefeller, ni à celui d
 15 Gould, ni à celui du Khan. Elle habitait une villa, à Canne:

22 insolite qui ne *signifiait* pas <Nous corrigeons.> 25 snobs, [A *et*] les petits barons [A *désargentés*] des

10. Manuscrit au crayon, 13 f. (13,5 × 19,5 cm), paginé 1-13 (chaque chiffre encerclé sauf 2) à la droite de la marge supérieure, sous le titre « B.P. » (souligné). La page 13 porte le titre « Grégor » (souligné) (BNQ, 204/3/7) :

4 libre, [A *et*] je 6 époque [R *mon jour* A *beaucoup de mon temps*] aux 9 mer, [A *je nageais treize kilomètres par jour* R *cela se*] passait à Juan [R *-les-Pins*] <souligné> j'étais 10 nègre, [R *j'étais* A *et*] mince comme un Chinois, [R *et*] j'écrivais 12 encore [R] J'y croirai jusqu'à ce que je [A *meure*] Nancy 13 belle. [R *Elle possédait cette beauté poétique.*] Elle 13 sens [R *moyen*] bourgeois. [A *Elle n'appartenait ni au clan des Rockefeller, ni à celui de Gould, ni à celui du Khan.*] Elle

ombragée de palmiers. Je répète qu'elle était merveilleusement belle. Sa beauté m'étourdissait. Sa beauté étourdissait tout le monde. Comment la décrire ! Mais personne ne pouvait décrire la beauté de Nancy. Et moi moins que personne. Mais il n'y avait pas que sa beauté. Nancy était très malheureusement très intelligente. Ce fut mon malheur. Je croyais aimer Nancy, je n'aimais pas Nancy, j'aimais la grâce de ses gestes, son esprit, cet art qu'elle possédait de toujours donner raison à l'homme, cet art qu'elle possédait d'avoir à la longue toujours raison. Nancy qui nageait, coude à coude trois kilomètres avec moi (et ma bouche, sous son aisselle, aspirait l'air), [le] soir même, en robe *longue* – cela se passait en 1928, recevait le grand-duc Boris, M^{me} X, la princesse Marguerite de Broglie, Van Dongen, etc. Et Nancy, de sportive, redevenait la sirène classique des chants d'Homère. Je n'ai jamais rencontré de femme plus belle qu'elle. Sa villa était mitraillée de gigolos argentins, de comtes italiens, de barons moldaves, de princes russes, et de quelques petits marquis français qui tentaient de redorer – parce qu'ils la croyaient très riche, [car elle avait] villa, chauffeur, voiture – des blasons plutôt ternis depuis cent cinquante ans. Nancy souriait. J'étais révolté. (Y avait-il chez moi cet aiguillon bien connu de la jalousie ?) Je lui disais que je ne la reverrais plus jamais. Le lendemain, je l'emmenais dans ma petite voiture à Juan-les-Pins, au Cap d'Antibes, à Menton. J'étais fou. Elle était lucide. Elle était lucide et belle... Il y avait son jardin, qui donnait sur la mer, et les palmiers du jardin ombrageaient l'or du sable de la mer. Elle était déesse. Elle était fêlée d'antiquités. Elle achetait de vieux meubles, des médailles du XIII^e siècle, des sabots normands, des cartes du temps de Marco Polo. Je l'accompagnais dans ses courses. Partout, et dans tous ces antres, sa grâce faisait d'hommes libres, de vendeurs, de commis, de vieux Juifs mélomanes, des esclaves. Elle n'avait qu'à sourire.

17 m'étourdissait. [R Elle A Sa beauté] étourdissait 18 décrire ! [R Je ne le peux pas] Mais personne ne [R peut A pouvait] décrire <La numérotation des pages 3 et 4 est inversée.> 22 grâce [R des gestes] de 25 kilomètres [A avec moi (et ma bouche, sous son aisselle, aspirait l'air)] ce soir même, en robe *longue* <souligné> – cela 27 le grand-duc <Les majuscules sont faites sur les minuscules.> Boris, M^{me} X <mots illisibles>, la princesse 31 gigolos [A argentins], de comtes 34 riche, ayant villa <Nous corrigeons.> 38 plus [A jamais.] de 38 voiture [R de course] à 46 livres, [A de vendeur, de commis, de vieux Juifs mélomanes,] des

Je croyais l'aimer. Elle m'aimait bien. Pas plus. Ah Nancy !
 50 Elle était pourtant Américaine. Elle était née à Mobile, en Floride. Ses aïeux, tous capitaines de vaisseaux, faisaient le cabotage de la côte aux Antilles. Dans la famille, on conservait une médaille d'or de l'arrière-arrière-grand-père, qui s'était mesuré avec succès au célèbre pirate Morgan. Sa grand-mère
 55 était Espagnole. Elle avait été élevée sur une plantation avec les Noirs, au bord de la mer. Elle chantait les chants nègres à ravir. (Nous pleurions tous, elle avait le génie du théâtre quand elle commençait de chanter les *spirituals*.) Ah Nancy !

Elle recevait beaucoup. Un soir, à dîner, chez elle, je me
 60 trouvais devant Pavloff. Face à face. Il était entre deux très jolies femmes. Il était pâle et très beau. Un monocle lui glaçait l'œil droit. Mais l'œil gauche, sans monocle, vert, dur, nu, était peut-être plus glacé.

Ce qui devait arriver arriva. Nancy était une femme qui
 65 appartenait aux astres, aux étoiles. Je fus exigeant, maladroit. Je la perdus. Je vécus des semaines de désespoir. Je tentai d'imaginer un système de suicide qui ne serait pas un suicide (il y a sa mère, que l'on adore) mais un accident. Nager dans la mer jusqu'au large, jusqu'à l'épuisement, alors on ne peut
 70 pas revenir. Je tentai cela un jour. Une petite barque grise me recueillit. J'étais au-delà des îles, j'étais épuisé, je faisais la planche, je n'avais plus du tout envie de mourir. Le patron de la barque était le propriétaire d'un bistro de Cannes chez qui, Nancy et moi, nous étions allés déjà manger des langoustes. Il
 75 me dit : « Vous prenez le frais loin de la côte ? »

Quand j'eus repris mon souffle, je lui répondis (que
 pouvais-je lui répondre ?) que je m'entraînais pour la Coupe d'argent du Casino. Il se mit à rire. Il me dit : « Il y a un Suédois
 80 qui s'entraîne pour la Coupe, depuis quinze jours, il part vers les sept heures du matin, il revient vers les deux heures de l'après-midi. Il nage comme un phoque, il flotte comme une baleine. Il doit peser dans les cent kilos. Je vous dis ça. Ce n'est pas pour vous décourager... mais... » J'étais exténué. J'allai ce

51 Floride, [R <mots illisibles>] Ses <...> faisaient [R dans] le 54 au
 [A célèbre] pirate 55 plantation [A avec les Noirs, au bord de la mer.] Elle
 58 les « *spirituals* » <souligné>. Ah 60 trouvais [R à côté] devant 61 beau
 [R est très distant]. Un 66 Je [R me perdus à ses yeux. A la perdus.] Je 67
 imaginer [R le A un] système

midi-là, déjeuner au bistro. Nous mangeâmes (mais Nancy n'était pas là) une succulente soupe de poissons et des rougets délicieux. Le patron ne voulut recevoir aucun paiement. Il m'offrit même un calvados. Je retournai chez moi, je me couchai, et je dormis pendant vingt-quatre heures. 85

J'essayai ensuite, mais avec beaucoup moins de conviction de me détruire par le moyen de deux ou trois petites choses peu recommandables qu'il est inutile de spécifier ici. Les jours et les semaines passèrent et Nancy faisait toujours mon tourment. Mais je la regrettais comme on regrette les morts. Et la vie est toujours plus forte que la mort. Je regagnai Paris. Je n'étais pas guéri, mais j'étais hors de danger. Et je me traitais copieusement de sombre imbécile. J'avais pour une fois raison de tout renier enfin ce qui m'avait fait tant souffrir. Ou avais-je raison ? 90 95

À Paris,

84 mangeâmes [R *des rougets délicieux*] (Mais Nancy n'était pas là) une [A *succulente*] soupe 86 paiement. [A *Il m'offrit même un Calvados.*] Je 89
 ensuite, [A *mais avec beaucoup moins de conviction*] de me détruire par [R *deux*]
 le 96 copieusement [R d' A *de sombre*] imbécile. J'avais [A *pour une fois*] raison
 [R *pour une fois A de tout renier enfin ce qui m'avait fait tant souffrir*]. Ou 99
 À Paris, <fin du ms., p. 13>

IV LE NOËL DE JÉRÔME

CONTE DE NOËL

NARRATEUR : LE NOËL DE JÉRÔME

5 ANNONCEUR : Un conte d'Alain Grandbois, dit par Jacques Auger.

MUSIQUE

10 NARRATEUR : Il sentit que ses mains, posées à plat sur le drap, s'étaient retirées de lui et qu'elles devenaient des choses étrangères et perdues, et il comprit alors qu'il allait mourir. Il flairait la mort depuis des jours, mais il l'avait imaginée pleine de ruses, attaquant et se dérochant à la fois, brutale, faussement douce, sans franchise.

TEXTE DE BASE : Dactylographie de 8 f. (35,5 × 21,5 cm), paginée 1-8 à droite dans la marge supérieure, sur papier blanc, sans ratures ni surcharges, portant des indications scéniques (BNQ, 204/3/11). L'adaptation radiophonique de « Le Noël de Jérôme » a été diffusée par Radio-Canada le dimanche 24 décembre 1950, de 18 heures à 18 heures 15, sous le titre général de « Conte de Noël ». Jacques Auger en fut le lecteur et Roger de Vaudreuil, le réalisateur. Cette version s'écarte peu du texte publié (voir p. 210-216).

VARIANTES : I : Manuscrit de 28 f. (20,5 × 12,5 cm), paginé I, 2-28 à droite dans la marge supérieure, au crayon, sur bloc de papier à correspondance blanc crème, rédigé au recto seulement. La première page n'est qu'une page de titre qui comprend le titre (souligné), « Conte de Noël », et, juste au-dessous, également souligné : « Le Noël de Jérôme », ainsi qu'une indication générale : « Narrateur : Un conte d'Alain Grandbois, lu par Jacques Auger. Le Noël de Jérôme. », souligné. Le sous-titre abrégé, « Le Noël... », est repris en haut de chaque feuillet. Le dernier feuillet se termine par un trait et ne comporte pas d'indications scéniques (BNQ, 204/3/11). II : Fragment sur papier, 2 f. (25,5 × 20,2 cm) pliés en quatre, au crayon, tantôt à la verticale, tantôt à l'horizontale, plusieurs passages ayant été biffés au crayon bleu-violet. Nous en reproduisons le texte *in extenso* à la fin des variantes ci-dessous (BNQ, 204/3/11).

13 I franchise. (*Une seconde.*) Elle

Elle l'envahissait lentement, sans retrait, et d'une implacable poussée, comme la mer montante envahit le sable de la plage. Elle cernait ses coudes, ses genoux. La mort montait en lui. 15

Jérôme n'avait jamais songé à la mort que pour la défier. Il adorait la vie, il la voulait goûter dans toute son intensité, et jusqu'à ses bords extrêmes qui la séparent de la mort. 20

Chacune de ses victoires faciles donnait aux moindres actes de sa vie une saveur puissante et rare. Et chacune d'elles durcissait son orgueil comme le feu trempe l'acier. En jouant sa vie, il croyait en quelque sorte diriger sa mort, la maîtriser, lui imposer *l'heure*. Alors elle s'emparerait de lui d'un grand coup, le frapperait dans un grand choc aveugle. Nulle conscience de sa venue. Il ne voulait pas la voir, refusait avec elle toute confrontation. (PAUSE) 25

Et voilà que la mort, le fixant, le couvant de son monstrueux regard, lui imposait *l'heure*. Et voici Jérôme, membres liés, en face de la mort ! Comment se dérober, comment détourner le visage ? Comment crier, quand la voix même s'est éteinte, et pourquoi crier ? Qui répondrait à ses appels ? Qui pourrait le délivrer de ses chaînes ? 30

La mort envahissait Jérôme, « montait » en lui, autour de lui, léchait le bord de ces deux derniers îlots : le cerveau, le cœur. La mort, enfin, souveraine, exigeait de Jérôme qu'il comparût devant elle. (PAUSE) 35

Déjà, il ne pouvait plus se mouvoir dans ce misérable espace que le volume de son corps occupait. Pour échapper à l'angoisse qui le saisissait, il voulut se réfugier au creux profond de sa mémoire, recréer les jours abolis. Mais les êtres qu'il évoquait évoluaient devant lui, sous ses paupières closes, comme des choses inhumaines, sans relief, avec cette teinte uniforme et grise des images sur l'écran des cinémas. Des fantômes ! Sa mémoire ne lui fournissait plus que des fantômes. Il se voyait lui-même aux différentes époques de sa vie, comme s'il eût vu son propre reflet dans une glace sans tain. Un fantôme ajouté 40 45

18 I n'avait [R *songé*] jamais 27 I confrontation. (*seconde*) Et 38 I elle. (*seconde*) Déjà 44 I cette [R *teinte*] teinte

50 aux autres fantômes. Cet étrange froid qui l'habitait le poussait
comme au-dehors du temps. Des temps ! Il n'appartenait plus
au monde des vivants, il n'appartenait pas encore au royaume
des morts. Il se voyait isolé dans cette zone d'ombre livide où
se parachève le destin redoutable et puéril de l'homme ; Jérôme
s'enfonçait dans une solitude parfaite et glacée. (PAUSE)

55 Il tentait de respirer légèrement, de retenir longuement
son souffle afin de ménager ses forces, de donner moins de
prise au mal. Il ne souffrait plus. Il n'était plus qu'un cadavre
dans lequel une lueur falote et minuscule achevait de s'éteindre.
Il voyait le fleuve des jours, des mois, des années, nourri par
60 l'énergie formidable de l'univers, qui charriait la détresse, les
cris, la joie, la vie d'une innombrable humanité, couler jusqu'au
bout des temps futurs – jusqu'à ce que le soleil de feu roulât
dans les espaces comme une planète de gel – (jusqu'à ce dernier
instant où le dernier blasphème de l'homme aura lassé la pa-
65 tience de Dieu) et de cette puissance terrifiante et gigantesque,
il ne pouvait tirer, lui, Jérôme, l'humble force nécessaire à
l'accomplissement de cette petite chose si simple : se lever et
marcher. (Oh ! à petits pas, songeait Jérôme avec une angois-
sante avidité, à tout petits pas, mais marcher, mais sentir sur
70 ses jambes le poids et la chaleur de ce corps qui me trahit, ne
plus être fantôme parmi d'autres fantômes, mais redevenir en-
fin un homme parmi la foule anonyme et vivante et chaude
des hommes !) Et Jérôme imaginait ces millions d'hommes mar-
chant dans les rues des villes, parcourant les routes des cam-
75 pagnes, descendant au creux des vallées et gravissant le flanc
des montagnes, usant tous de ce miraculeux pouvoir, avec la
même insouciance, qui est la vie.

Et Jérôme continuait de respirer lentement, et l'air qui
pénétrait dans ses poumons sifflait doucement et ne nourrissait
80 plus son sang. Tout lui avait échappé, sauf ce léger souffle, et
ce regard perdu dans les ténèbres.

Alors, sœurs noires de la mort, l'épouvante et la solitude
se disputèrent Jérôme. (LONGUE PAUSE)

49 I fantômes. (une seconde) Cet 54 I glacée. (une seconde) Il 63 I
gel – [A (demi-seconde)] jusqu'à 69 I pas, mais [R sentir] marcher 83 I
Jérôme. (Deux secondes.) (au moins comme transition) Mais

Mais voici qu'un son lointain de cloches, comme une onde miraculeuse et fraîche, fit tressaillir Jérôme. Il crut d'abord à un nouvel accès de délire. Mais les délires ne possèdent point cette douceur dans la défaillance, cette intimité secrète et magique qui le reliait soudain, alors qu'il sentait que tout était fini, aux forces terriblement vivantes du passé. Le son de ces cloches lui entrouvrait de nouveau ce monde qu'il avait cru pour lui définitivement muré. Le prisonnier s'évadait. Il n'importait plus que son cœur battît si faiblement dans sa poitrine épuisée, ni que ses membres fussent enchaînés par la lourdeur et la glace de la mort inévitable. Il se sentait revivre. Il vivait. Il n'errait plus, fantôme, parmi des fantômes. Il n'était plus l'étranger dans la zone interdite. Ces cloches lui apportaient comme une infusion de sang.

C'était la nuit et les cloches emplissaient la nuit d'une allégresse incomparable et merveilleuse et Jérôme cherchait l'étonnant secret de sa résurrection quand il comprit enfin que les cloches célébraient la nuit du *Miracle*, la nuit de Noël.

MUSIQUE

NARRATEUR : Et dans cette nuit de Noël, parmi le léger murmure des cloches, au-delà de l'absence, des années mortes, du temps perdu, Jérôme recréait lentement et puissamment le souvenir de Geneviève. Il la revoyait telle que vingt ans plus tôt, dans l'éblouissement du sourire et de l'amour. Elle surgissait devant lui pareille à une fleur éclatante de l'aurore. Elle était là, près de lui, avec lui, et leurs mains se joignaient, et nul mensonge n'existait plus, et les signes innombrables du destin épousaient la forme d'une joie qu'une clarté spéciale livrait à un bonheur marqué d'éternité.

Et Jérôme n'était plus le moribond que l'angoisse condamne, mais un homme encore mystérieusement maître de sa conscience qui reprend sa place parmi les vivants. Les cloches de Noël lui parlaient de Geneviève, et il se sentait transporté comme au seuil d'un palais légendaire. Elle avait été la seule jeune fille qu'il eût jamais aimée. Elle lui avait apporté la révélation d'une richesse ignorée jusque-là. Son repos ne dépendait plus que de la tendresse de Geneviève, il l'avait aimée, elle l'avait aimé. Jérôme aurait pu sans doute s'emparer d'elle

comme un capitaine enlève une ville endormie. Il savait verser les philtres, susciter les rêves fabuleux. Mais il l'aimait, et parce qu'il l'aimait, il imaginait que nul mal ne se cachait sous cette
125 seule conquête du cœur. Il lui dévastait l'âme et il se croyait généreux parce qu'il ne la prenait pas dans ses bras. La vie de Geneviève était un jardin lumineux et clos. Jérôme saccageait Geneviève, et Geneviève bénissait Jérôme. Cette tendre victime aimait son dur ravisseur.

130 Cependant les cloches de Noël sonnaient à toute volée, et Jérôme, dans son agonie, renaissait à toutes les fraîcheurs du souvenir. Vingt ans plus tôt, cette belle et pure ivresse ! Ils avaient marché tous deux dans la neige, et quand ils eurent gravi la colline, ils virent soudain, au creux de la vallée, briller
135 les feux de la petite église, et ses cloches chantaient l'espoir et l'allégresse des hommes, et ils levèrent la tête dans la nuit bleue, et toutes les étoiles chantaient la grande délivrance, et Geneviève prit entre ses mains le visage de Jérôme et posa ses lèvres, pour une seconde, sur sa bouche. Puis ils descendirent
140 en silence le versant de la colline.

Elle revint de la communion, elle s'abîma dans sa prière, son épaule touchant celle de Jérôme, elle était immobile et comme morte. Et Jérôme comprit alors qu'il ne serait jamais digne de l'amour de Geneviève. Ils remontèrent la colline, et
145 les étoiles pâlissaient. Jérôme partit le lendemain. Il ne l'avait jamais revue. Il la revoyait maintenant, à l'heure même de sa mort.

(PAUSE)

150 Jérôme savait qu'il allait mourir et il ne craignait plus la mort. Il ne s'inquiétait plus de ses membres cloués aux draps de son lit. Il n'était plus solitaire. Geneviève veillait sur lui, veillait en lui, depuis toujours, comme la lueur fidèle et tremblante d'une veilleuse dans les ténèbres d'un temple désert.

155 Geneviève se penchait sur lui, sur son agonie. Elle le protégeait malgré son abandon. Elle le protégeait peut-être parce qu'il l'avait désertée, parce que la fuite de Jérôme la livrait aux vertus d'un sacrifice supérieur, et que ses larmes humaines

avaient coulé pour son rachat. Elle lui rendait le bien pour le mal.

Jérôme se mourait et savait maintenant comment mourir. Les clartés d'un amour à la fois si proche et si lointain lui indiquaient les voies. Et les cloches continuaient de sonner, annonçant la délivrance des hommes. Le *Verbe* se faisait chair. Le Christ naissait. 160

Et Jérôme s'humilia et pria humblement son Dieu. 165

MUSIQUE

ANNONCEUR : Nous vous avons présenté « *LE NOËL DE JÉRÔME* », un conte d'Alain Grandbois dit par Jacques Auger.

163 I faisait Chair. Le Christ

II [R *Des années, des siècles, des millénaires couleraient, le système cosmique serait modifié, – ce feu du soleil, ce soleil de feu ne serait plus qu'une planète éteinte et froide [A glacée,] des milliards d'hommes, [A avec leur douleur leurs plaisirs, leurs misères], – naîtraient et disparaîtraient – et de toute cette formidable [A cette formidable] énergie [A que le génie humain] sait même, formidable, incroyable, il ne pouvait, lui, Jérôme, tirer la force [A nécessaire d'accomplir] de faire [A seulement] cette chose si simple : se lever, lever sa main, son bras, marcher. (à tout petits pas, [A seulement,] songeait-il à tout petits pas, mais marcher, sentir <l. 59-69> [A enfin] le poids et la chaleur de ce corps qui m'échappe, redevenir un homme <l. 70> parmi les hommes, je ne suis qu'un [A n'être plus] moribond parmi des fantômes) <l. 71-72> (angoisse) Il était comme cloué par elle. Elle l'enveloppait de partout, elle le pénétrait avec l'air même qu'il respirait. (Mais peut-on appeler respiration [R cette effort] cet effort [R vorace] épuisant, ce halètement vorace.) – cette montée et cette descente de la poitrine attentive au dernier mouvement du cœur) avec elle se levait l'angoisse, comme une bourrasque. [R Il n'appartenait plus au monde des vivants, il n'appartenait pas encore au monde des morts <l. 50-52> et il voyait ces millions d'hommes marchant dans les villes, <l. 73-74> usant de ce miraculeux pouvoir avec indifférence, ne sachant pas ne voulant pas savoir que cette [A détrese sans nom] moment d'épouvante qui le torturait les guettait tous et les ferait trembler d'horreur.] Mais l'autre voix, cette voix nouvelle et pourtant si ancienne, [A et] qui plongeait jusqu'aux racines de son enfance, [R Sœurs noires de la mort, la solitude et l'épouvante se disputaient Jérôme.] <l. 82-83> Une voix étrangère lui parlait. Il entrevoyait des horizons lumineux où l'être se meut, souple et délié, dans une grande joie ineffable. Mais pour les mieux regretter, pour [R les mieux] les manquer davantage. L'ombre de la chambre multipliait ses pièges et Jérôme se demandait avec angoisse une angoissante anxiété dans quel coin d'ombre se fixerait son dernier regard. Le dernier regard de sa vie charnelle.*

V
TEXTES APPARENTÉS À « JULIUS »¹

Fragment I (sans titre)

5 Heureuse jeunesse n'est qu'une formule adoptée par les
vieillards grognons et grotesques, vertueux par nécessité, fai-
sant la leçon par dépit et regrets de leur propre jeunesse, qu'ils
ont souvent vécue plus follement que ceux qu'ils blâment, mais
tout cela leur a échappé, ils sont pleins d'envie et surtout de
10 désespoir, l'idée, pour peu qu'ils soient croyants, leur plaît assez
médiocrement de faire partie des beaux anges immatériels du

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : Manuscrit à l'encre bleue, 20 f. (12,7 × 20,2 cm), paginé 39-59, à droite dans la marge supérieure, sans titre ; la p. 39 porte le chiffre romain XXIX au centre de la marge supérieure (BNQ, 204/3/10).

5 grognons et [R *grognants* A *grotesques*], vertueux 5 par [A *dépit et*]
regrets [R *et de leur jeunesse* AR *dépit de leur pr* A *de leur propre jeunesse*,] qu'ils
7 blâment, [A *mais*] tout 10 beaux [R *archanges* A *anges immatériels*] du

1. « Julius » est l'aboutissement d'un long travail d'Alain Grandbois. Outre les deux dactylographies dont nous avons relevé les variantes (voir p. 217), le fonds Grandbois comprend un grand nombre de textes apparentés plus ou moins directement à la version définitive, mais trop différents pour qu'on puisse les considérer comme des versions antérieures. Nous publions *in extenso* ceux qui suivent à peu près le même fil narratif que la nouvelle. Le personnage de Julius figure aussi dans une dizaine d'autres textes. La plupart du temps, il s'agit du même personnage, jeune homme sportif et poète, qui aime les femmes, auquel il arrive diverses aventures à Paris, à Cannes ou à Montréal. D'autres textes ne présentent pas de rapports évidents avec la nouvelle, sinon que le nom de Julius y est mentionné ; il s'agit plutôt de proses poétiques, dont un grand nombre sont écrites, comme la nouvelle elle-même, sans autre signe de ponctuation que la virgule. Nous n'en donnons qu'un bref résumé.

Paradis alors qu'ils préféreraient leur futur ciel peuplé de petites danseuses agiles et souples, qui savent se tortiller allégrement, avec des dents blanches de loup, les beaux archanges de blanc vêtus, voletant parmi les nuages bleus et roses, ne sont pas une grande récompense pour les vieillards qui ont vécu dans l'alternance du péché et du remords, comme vous et moi, Julius comprenait tout cela, il marchait cependant comme un aveugle dans une vie dont les petites rues lui paraissaient des impasses, ne sachant laquelle choisir, parmi ces rues il y en avait une bien sûr qui débouchait sur une voie donnant les clefs du monde, mais laquelle, et Julius tâonnait comme cet aveugle à la canne blanche qui traverse un carrefour, que sa faiblesse même protège mystérieusement – quelqu'un a-t-il jamais entendu parler d'un aveugle que l'on a écrasé quand il traversait une rue d'une grande ville, Julius était aussi recouvert d'un manteau de protection, invisible et puissant, mais le jour vient toujours où le destin broie comme fêtu de paille l'armure la plus invincible, ce jour-là n'était pas encore venu pour Julius, un soir celui-ci, à son retour de Paris, retourne au bar du petit Casino de Juan et Jean lui dit vous nous avez fait une fièvre M. Julius, voici ce qui s'est passé, vous vous souvenez du soir où nous sommes allés reconduire Césaire et moi la belle dame au paravent, eh bien le lendemain le Commissaire de police nous faisait venir et nous questionnait à propos de la disparition d'un diamant formidable, nous n'y étions pour rien, il n'y avait que vous et moi qui avons été seuls avec elle derrière le paravent, on est allé à votre appartement, vous l'aviez quitté sans prévenir personne, nous, Césaire et moi, nous savions bien que vous n'étiez pas coupable, le Commissaire, lui, était plus sceptique, la dame avait porté plainte sur l'avis du Commissaire,

11 leur [A futur] ciel 12 tortiller [R suffisamment A allégrement], avec 15 vécu [R péchés et remords A dans l'alternance AR de la faute A du péché et du remords,] comme 17 marchait [A cependant] comme 19 parmi [R l'une de ces ruelles A ces rues] il y [A en] avait [A une] bien sûr [R l'une d'entre elles] qui 21 monde, [A mais] laquelle 21 aveugle [R qui se] à 26 jour [R où le destin le fit rencontrer dans un dîner A vient toujours] où 32 soir [R où la belle dame était au diamant] où 33 lendemain [R elle portait] le 35 diamant [R considérable] formidable 36 vous [R qui] et 40 dame [R n'avait pas encore A avait] porté [R plainte A plainte R mais deux ou trois ou puis deux ou trois jours se sont passés, la dame allait enfin se décider à porter plainte selon A sur] l'avis 40 Commissaire, [R vous ne reveniez pas, votre bagnole dans le garage au bout de deux ou trois jours on est venu perquisitionner] on

on est venu perquisitionner chez moi, chez Césaire, on est allé aussi à votre appartement, deux ou trois jours se sont passés, vous étiez parti sans prévenir personne, vous ne reveniez pas, le Commissaire se fâchait, il commençait à vous soupçonner sérieusement, nous on trouvait tout cela fantastique, M. Julius, nous avons revu la dame, c'est une comtesse et très belle, elle a déclaré qu'elle était à demi inconsciente, qu'elle ne pouvait bouger ni parler, mais qu'elle entendait et voyait, il paraît qu'il y a des états comme cela, elle se souvenait qu'elle avait souffert d'une intoxication due à une salade de homard pas frais, c'est une honte pour le pays de servir des plats pareils, elle avait dîné dans un petit bistrot d'Antibes avec des amis, et se sentant mal à l'aise, elle leur avait demandé de la laisser ici au Casino, ils devaient venir la reprendre à la fin de la soirée, ils devaient se rendre au gala de Cannes, vous lui épongiez le front avec les serviettes, elle dit au Commissaire je me serais aperçue si ce jeune homme s'était emparé de ma bague, je suis sûre que non, le Commissaire lui a fait prendre des renseignements sur vous qui ont été paraît-il excellents, tout le monde était sur les dents, le Commissaire disait que votre départ ressemblait plutôt à une fuite, que ce n'était pas la première fois qu'un bon jeune homme succombait à la tentation, c'était une pierre de très grand prix, bref, il allait mettre la police à vos trousses quand le chauffeur de taxi s'est présenté à son bureau en lui présentant la pierre qu'il avait trouvée sous la banquette arrière en nettoyant sa voiture et c'est alors, dit Jean, que tout le monde respira, et vous êtes content, M. Julius, ajouta-t-il, en riant, M. Julius n'était pas content du tout, ce soupçon qui avait plané sur lui pendant ces quelques jours, il avait l'impression qu'il le salissait, le diminuait, en somme, dans l'opinion de certaines

41 Césaire, [R et aussi chez A on est allé, aussi à votre appartement, R vous], deux 43 personne, [R le commissaire se] fâchait 44 fâchait, [R ou] il 47 inconsciente, [R mais qu'elle se souvenait] qu'elle 48 bouger, [A ni parler,] mais 48 voyait [A il paraît qu'il y a des états comme cela,] elle 49 souvenait que [A elle avait souffert d'une intoxication due à une salade de homard pas frais, c'est une honte pour le pays de servir des plats pareils, elle avait dîné dans un petit bistrot d'Antibes avec des amis, et se sentant mal à l'aise elle leur avait demandé de la laisser ici au casino, ils devaient venir la reprendre à la fin de la soirée, ils devaient se rendre au gala de Cannes,] vous 56 si [R il s'était] ce 63 bref, [R on allait] il 65 trouvée [R sous la A sous la banquette arrière] en 66 et [R tout le monde respira] c'est 67 ajouta-t-il [A en riant,] M. 70 salissait, [A le diminuait,] en

gens, il avait été, vraiment pour quelques jours, un petit criminel, Julius quitta le bar et n'y retourna plus jamais et vers la fin de cet été, c'était un soir adorable de septembre et la lune jouait parmi les longues mains immobiles des hauts palmiers, et les violons du Casino de Cannes jouaient les valse75 nostalgiques de Chopin et les tangos voluptueux des lointaines Amériques (du Sud) et Julius, invité à dîner par des amis sur la terrasse qui surplombait la mer, se vit auprès d'une femme belle comme le jour qui portait à son doigt le diamant fabuleux et qui lui dit voilà mon cher berger que je désespérais de jamais revoir, le cœur de Julius se mit à jouer d'une étrange façon, un jeu qu'il n'avait jamais connu, un jeu dangereux, profond et solennel et qui engageait tout, le jeu du toujours et du jamais sur l'octave de la gravité joyeuse et véhém80 ente des destins sans retour, et nous vîmes la comtesse et Julius inséparables dès ce moment même, ils vivaient parmi nous comme s'ils avaient vécu ailleurs, ils nous parlaient et nous souriaient mais si leurs mots et leurs sourires nous parvenaient, nous sentions tous qu'ils ne pouvaient briser le cercle enchanté dans lequel ils s'étaient réfugiés, ils vivaient leur bonheur hors du temps et de l'espace, personne n'osait se moquer, les plus mauvaises langues de la société dite internationale étaient nouées, les chroniqueurs des journaux mondains se taisaient également, chacun était sidéré, le bonheur était là, le bonheur existait, c'était comme la démonstration visuelle de l'existence de Dieu, chacun commençait à croire véritablement que l'amour n'était pas qu'une vaine illusion, un leurre dérisoire, personne ne parlait jamais d'eux, nous ne parlions jamais d'eux entre nous, la vie continuait son cours avec ses fêtes, ses galas, ses intrigues, ses potins, cependant tout avait baissé de ton, tout avait moins de couleur et si90
95
100

71 été, [A vraiment] pour 71 petit [R voyou] criminel 72 plus [R de l'été, A jamais, R tant il est vrai que certains chocs émotifs] et 74 les [A longues] mains 75 et [R l'occ] les 77 invité [A à dîner] par des amis [R trouva à dîner] sur 78 vit [R à côté] auprès 82 jeu [R à quoi] qu'il <...> jeu [R prophétique A dangereux,] profond 84 destins [R qui] sans 87 ils [A nous] parlaient et [A nous] souriaient mais [A si] leurs 88 sourires [R ne] nous parvenaient [R pas,] nous 88 ne [R brisaient pas A ne pouvaient briser] le 89 réfugiés [R pour vivre leur prodigieux bonheur,] ils 91 moquer [R d'eux], les 94 démonstration [R tangible A visuelle] de 97 illusion, [R qui] un 97 d'eux, [R mais] nous 98 nous, [R l'existence] la 100 de [R saveur A couleur] et

le petit prince d'Égypte qui courtoisait éperdument madame Gaby Morlay avait perdu six millions la veille au *Privé*, si Lord Willbrought s'était cassé la jambe au polo, si le prince de Galles avait lancé la mode des tricots à manches courtes, si Henry junior avait mis le feu, pour rire à trois heures du matin, aux draperies décorant le bar le plus élégant de Cannes, ces nouvelles, parmi les oisifs manquaient de sel, et Julius me dit un jour nous partons ce soir pour les îles de Lérins, un moine doit nous marier, nous irons ensuite je ne sais où, je pars avec *Rafale II*, c'était un de ses bateaux favoris, soupape survoltée, il avait gagné deux courses de vitesse avec ce bateau, bonjour, nous partons vers sept heures, je ne t'écrirai pas, je n'écris jamais, adieu, dirent-ils tous les deux à la provençale, à sept heures nous étions au bout du quai, des pêcheurs larguaient leurs voiles, l'animation du jour s'apaisait, les yachts des millionnaires s'apprêtaient pour les cocktails vespéraux et le champagne nocturne, et le soleil pourpre descendait lentement sur la mer et s'enfonçait derrière les îles, et Julius et la dame au diamant s'élancèrent devant ce globe rouge déclinant dans le bruit étourdissant du moteur et soudain, à l'instant même où le soleil s'était englouti dans la mer derrière le dos rond des îles, nous vîmes une sorte de haute flamme pourpre jaillissant comme dans un éblouissement d'eau diamantée et pourpre et étincelante et tout de suite, le bruit de l'explosion, et ce fut la fin de mon ami Julius et ce fut la fin du plus bel amour du monde.

101 Égypte [R avait perdu 6 millions au casino, si Gaby Morlay] qui 104
des [R chemisettes] tricots [R sans langues A à] manches [R si] courtes 105
rire [A à trois heures du matin,] aux 107 oisifs [R que nous étions]
manquaient 108 un [R prêtre A moine] doit 110 bateaux [R de course]
favoris [R avec] soupape [R très pompée A survoltée], il 111 bonjour, [R je]
nous 113 jamais, [A adieu, dirent-ils tous les deux à la provençale R je n'avais
rien à dire] à [R six A sept] heures 114 étions [R sur] au 114 quai, [A des
pêcheurs larguaient leurs voiles, l'animation du jour s'apaisait, les yachts des million-
naires s'apprêtaient pour les cocktails AR quotidiens A vespéraux et le champagne
nocturne,] et 117 descendait [A lentement] sur 118 mer [A et s'enfonçait
derrière les îles,] et 119 diamant [R partirent dans] s'élancèrent 119 ce [R
globe rouge AR demi A globe rouge déclinant] dans 120 à [R la] l'instant
121 englouti [R derrière] dans 121 derrière [A le dos rond] des 122 pour-
pre [R parmi une pluie une fontaine éblouissante A jaillissant comme dans un
éblouissement] d'eau 123 et [R rose et brillante A pourpre et AR blanche, A
étincelante,] et 125 Julius et [A ce fut AR celle A la fin] du 126 monde.
[R et celle de ma jeunesse. ce fut aussi la fin de ma jeunesse première AR jeunesse.]

Fragment II

Le diamant

La vie d'un jeune homme lancé dans le siècle, et qui résiste
 peu à sa grande coulée lente et puissante, se laissant porter par 130
 ses eaux, lui sans mérite particulier ni sans profonds déshon-
 neurs, devient une chose assez incompréhensible à cette époque
 même où les impôts s'empressent de piller le modeste capital
 des veuves, où les ouvriers sont possesseurs de Cadillacs alors
 que leur patron fait la queue pour prendre place dans un 135
 wagon, où la vertu du bon citoyen exige qu'il appartienne à un
 syndicat généralement dirigé par des Juifs, à cette époque en-
 core où l'on tente, avec de grandes déclarations de principes,
 de combattre les dictatures en s'instituant soi-même dictateur,
 où la France, laquelle n'a jamais caché son mépris pour les 140
 officiers supérieurs qui s'emparent du pouvoir, et qui cepend-
 ant les acclame frénétiquement – Vive le général Boulanger
 – Vive le maréchal Foch – Vive le maréchal Pétain – Vive le
 général de Gaulle –, quitte à les traduire en haute cour à la
 première occasion et à les faire fusiller par inadvertance, tout 145
 en s'excusant par la suite que c'était par distraction ou pour
 des mobiles politiques impérieux, la France, républicaine de-
 puis près de deux cents ans, cette France tout à la fois adorable
 et agaçante, qui acclame comme aucun pays ne le fait au monde,
 même New York, tous les souverains du monde, les grands 150
 hommes d'État éphémères, les roitelets africains, les révolu-
 tionnaires des Caraïbes, les gangsters de la frontière voisine,
 Vive Celui-ci, Vive Celui-là, Vive n'Importe Qui, pour peu que
 les agences de presse aient mentionné son nom, et que l'assassin
 ait accompli son meurtre dans les conditions les plus sordides, 155
 ce qui passionne davantage et surtout le public – plus il y a de
 sang, plus ça devient intéressant, et si par hasard le meurtrier

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : I : Dactylographie de 3 f. (21,5 × 27,8 cm), corrections à l'encre bleue, copie carbone de II, paginée I, 2, 3 à droite dans la marge supérieure, sous le titre « Le diamant » au centre de la marge supérieure, repris sur chaque feuillet (BNQ, 204/3/10). II : Dactylographie de 3 f. (21,5 × 27,8 cm), sous le titre « Le diamant » au centre de la marge supérieure, repris sur chaque feuillet, paginé I, 2, 3 à droite dans la marge supérieure, corrections à l'encre bleue (BNQ, 204/3/10).

129 I homme [R projeté A lancé] dans 130 I peu [R à ses facilités, à cette A à sa grande] coulée 131 I,II sans [R de] profonds 150 I,II New York, [R ce qui n'] tous 153 I,II Qui, [R de] pour

est un fils de famille dévoyé et sa victime une vague artiste sans
aucun talent mais bonne coucheuse, qualité remplaçant su-
160 périeurement le talent, quand il n'est pas supérieur, tout cela
nourrit ou peut fournir une certaine amertume à un jeune
homme qui n'en veut aux biens de personne, mais qui tient à
ce que l'on lui laisse son petit bien à lui, il ne dérange personne,
il ne tient pas à être dérangé, il veut avoir sa paix dans un
165 monde trop vieux pour la jeunesse et la paix, il y a eu une
autre époque que les jeunes gens d'aujourd'hui pleins de mul-
tiples petits talents, mais point de grands n'ont jamais connue,
que d'ailleurs ils n'auraient jamais pu aborder car ils avaient
les reins trop faiblarde et l'imitation trop servile, ils singeaient
170 « Jean », – Cocteau il va sans dire, ou pour les peintres « Pablo »
– Picasso il va sans dire encore, c'est une petite histoire que je
veux raconter ici, pas plus dramatique que le scepticisme actuel
ne le permet, c'est l'aventure de Julius, Julius et moi étions
175 comme les doigts de la main, il me volait mes petites amies du
Quartier Latin au moment où je partais pour de petits voyages,
il riait, il me disait tu sais Chotte, eh comme tu l'as bien laissée
tomber.

Fragment III : « Le diamant »

Vers la fin du mois de mai, peut-être au début de juin, et
180 vers les dix heures du soir, je vais au Casino de Juan-les-Pins.
J'étais un petit jeune homme qui habitait Cannes. J'avais rem-
porté, l'année précédente une Coupe de natation qui m'avait
fort flatté, – championnat amateur européen – et comme je
n'avais pas fumé une cigarette ni bu plus d'un verre de vin à
185 déjeuner chaque jour – selon la discipline de mon entraîneur
– je me sentais tout à coup délivré de ces disciplines, et dois-je
le dire, un peu [illisible]. Il y avait eu aussi, dois-je le dire encore,

159 I,II remplaçant [R *ava*] supérieurement 166 I,II époque [R *aux*]
que 166 I,II de [A *multiples*] petits

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : Manuscrit au crayon, 5 f.
(12,4 × 20,3 cm), paginé I-V, sous le titre « Le diamant » (souligné). Suivi de
23 f. manuscrits (12,7 × 20,3 cm) sur papier vert, au crayon, paginés IV-IX
(VII-7, VII-8, IX-9) et 10-27 à droite dans la marge supérieure (BNQ,
204/3/10).

179 juin [A *et*] vers 180 soir, [R *j'entre*] je 181 remporté, [A *l'année*
précédente] une 184 bu [R *une bouteille*] plus 186 sentais [A *tout à coup*]
délivré 186 disciplines [A *et dois-je le dire un peu* <illisible>.] Il 187 avait
[A *eu aussi*], dois-je le dire [A *encore* R *une*] défense

défense absolue de courtiser, et j'emploie ici un euphémisme, les femmes. J'ai toujours eu beaucoup de goût pour les femmes. Je dois avouer que c'était le plus grand sacrifice. Je me prête à toutes ces restrictions, je gagne et me voilà libre. Je suis libre, noir, bronzé comme un Soudanais, en merveilleuse santé et livré à ma propre fantaisie, dont je ne savais que faire. Par quoi, et où commencer ? Je ne possédais pas le goût très vif de l'alcool à cette époque, j'écrivais de petits poèmes pour des revues éphémères, j'étais devenu diablement sérieux, je songeais parfois à des missions dans le centre africain ou à l'intérieur de la Chine. Je ne possédais pas une foi plus vigoureuse qu'il ne faut, mais aider les êtres, il m'apparaissait que c'était la chose merveilleuse, aider tous les êtres, et les foules, et les incompris, etc. Cependant, j'avais de petites manies de jeune homme gâté. J'avais en horreur, par exemple, l'odeur de l'aisselle chez des gens qui ont l'accès facile de la douche ou de la baignoire. Ma vocation s'est évanouie « d'en par là », comme on dit chez nous délicieusement, dans nos campagnes. Ce n'était pas, maintenant comme vous le constatez une vocation très sérieuse. Plus tard, d'autres odeurs, en Afrique et dans l'intérieur chinois, m'ont révélé que le sens olfactif n'était pas le guide premier de la vocation.

Je reviens à mon propos. Mon entraîneur de natation s'appelait Jean. C'était un fils d'une famille parfaitement ruinée qui avait fait la guerre 14-18, qui était licencié en lettres, et que les malheurs du temps avaient conduit à la compétition nata-toire, où il avait excellé. Il était entraîneur de natation et dans le même temps, pour les dollars, barman du Casino de Juan-les-Pins.

Je dis : Bonjour Jean. Il dit : Bonjour Alain. Le bar était désert. Il me dit, derrière le haut comptoir : « Je suis très em-

189 femmes. [A *J'ai toujours eu beaucoup de goût pour les femmes. Je dois avouer que c'était le plus grand sacrifice.*] Je 190 Je [D *m'étais prêt* S *me prête*] à toutes ces [R *sacrifices* A *restreintes* <Nous corrigeons.> D *j'avais* S *je*] gagne 191 libre. [D *J'étais* S *Je suis*] libre, noir [R *mince* A *bronzé*] comme 192 Soudanais, [A *en merveilleuse santé*] et 199 il [R *me semblait* A *m'apparaissait*] que 201 manies [R *d'enfant*] de jeune 203 accès [A *facile*] de la [A *douche ou de*] la baignoire [R *facile*]. Ma 204 nous [A *délicieusement, dans nos campagnes.*] Ce 205 pas [A *maintenant comme vous le constatez*] une 207 dans [R *le centre* A *l'intérieur*] chinois 211 fils [D *de* S *d'une*] famille 212 qui [R *était parfaitement ruiné*] avait 215 temps, [A *pour les dollars,*] barman

barrassé. Regarde ! » – Je regarde. Derrière son haut comptoir,
220 il y avait une femme allongée sur une chaise.

– Pouvez-vous me rendre un petit service ? Je ne sais pas
qui elle est, c'est quelqu'un de bien, mais elle transpire, elle est
dans les pommes. Je vais voir le maître d'hôtel, ou le directeur,
je ne tiens pas à avoir cette responsabilité. Voulez-vous de-
225 meurer ici, cinq minutes au plus.

Comme je l'ai dit, le Casino était désert. Je regarde la dame.
Elle était assise derrière le bar, dans une chaise à haut dossier
à la française, les yeux mi-clos. Je m'effrayais, je croyais qu'elle
était morte. Il y avait un pot de glace sur le comptoir, quelques
230 serviettes-éponges, j'allai lui éponger le front. Elle eut quelques
mouvements, elle n'était donc pas morte, et que Dieu m'en
pardonne, son œil devint pour un moment vivant. Je remarquai
aussi qu'elle avait au doigt de sa main droite un magnifique
diamant. Une pierre splendide. Jean revint derrière son bar,
235 me remercia, – mon vieil instructeur de natation – et me dit
qu'il allait s'occuper d'elle, et je revins à Cannes.

Vous allez croire maintenant que je charge volontiers pour
ajouter du piment à une histoire qui n'en a pas déjà. Les co-
casseries de la vie sont beaucoup plus véritables que les mirages
240 de l'imagination pure. Et plus compliquées.

Le lendemain de l'histoire de la dame au diamant, je suis
rappelé à Paris. Des parents venaient y passer quinze jours. Je
prends le train Bleu, sans prévenir personne naturellement, je
vois mes parents, je reviens sur la Côte quinze jours plus tard,
245 et je vais au Casino de Juan-les-Pins et Jean est là. Il me reçoit
avec une sorte d'effusion à laquelle je n'étais pas accoutumé.

« Mon cher Alain Grandbois, mon vieux champion, ah. »
Il m'embrassait sur les deux joues. Il pleurait véritablement,
mais je lui dis :

219 son [A haut comptoir,] il 224 pas [A à] avoir 225 plus. [R nous
reviendrons. Il n'y a personne] Comme 227 bar, [R sur A dans] une 227
dossier [A à la française,] les 229 sur le [R bar A comptoir. R deux ou trois A
quelques] serviettes [A éponges] j'allai [R lui A lui] éponger 230 front. [R
Droguée. Il y eut dans ses yeux quelques signes de recon- vitalité.] Elle 232 vivant.
[R Jean revenait.] Je 234 splendide. [R Pierre A Jean] revint 237 allez [R
penser A croire] maintenant 237 que [A je] charge

- Dites donc, Jean, êtes-vous devenu fou ? 250
- Oui, oui, me répond-il, je crois que je le suis devenu. Je n'ai jamais douté de vous. Mais si vous saviez ce qui s'est passé ici, depuis votre départ...
- Il s'est passé quoi ?
- Bien voici, nous sommes tous tranquilles maintenant, mais je dois vous expliquer... J'ai honte de mes soupçons, mais... Vous vous souvenez il y a quinze jours, qu'elle était assise derrière mon bar. Bon. Elle était droguée, ou intoxiquée, ou n'importe quoi. Quand je suis revenu au bar, vous êtes parti. Nous, le maître d'hôtel et moi, nous avons trouvé son adresse dans son réticule. Nous avons été la reconduire à son appartement. 255 260
- Oui, mais moi ?
- Eh bien voilà, le maître d'hôtel, Adrien, et moi, nous n'avons jamais profité d'une cliente ivre et millionnaire pour la dépouiller. Le moindre soupçon, de la part de la police ou d'autres bien placés, nous enlève toutes nos chances de réussir. 265
- C'est très gentil tout ça, Jean. Mais moi, que viens-je faire dans le décor ?
- Bien, je m'excuse, mais comme j'étais aussi sûr de l'honnêteté d'Adrien comme de la mienne, et comme vous étiez le dernier à... 270
- (J'étais furieux.)
- Alors, vous m'avez soupçonné d'avoir...
- Non, non, c'est la police. Il y a eu une enquête, pensez-vous. Le diam valait quelque chose comme cinquante mille dollars, dans les américains. Non, mais la police... Vous étiez parti le lendemain du pseudo-vol. Maintenant, mon copain de Nice et moi-même, ce n'est pas possible. Ni vous non plus, je 275

251 devenu. [D *J'ai* S *Je* AR même R *douté* A *n'ai jamais douté*] de 253
 départ... – [R *Que*] Il 256 expliquer... [A *J'ai honte de mes soupçons, mais...*]
 Vous 257 souvenez [R *qu'elle*] il 259 bar, [R *vous*] vous 268 moi, [A
que viens-je faire] dans 270 honnêteté de *Pierre* <Nous corrigeons.> 278
 du [R *vol*] pseudo-vol

280 ferais couper ma main droite, le championnat, un peu de boxe,
mais le copain de Nice ne vous connaît pas. Alors c'est Adrien
et la police... Mais cela n'a aucune sorte d'importance.

– Tu crois !

285 Jean est l'un des plus chics types au monde que j'ai ren-
contrés, mais il ne soupçonnait pas que le moindre soupçon, à
propos de sa propre intégrité, blesse l'honnête homme pro-
fondément – c'était en dehors de ses conceptions de la vie.
Chacun a sa vie. Continuons, comme à la radio, dans les suites
[illisible], notre histoire. Jean me dit :

290 – Adrien et moi sommes allés reconduire cette dame à
Cannes. Nous avons trouvé son adresse dans son réticule. Mais
vous savez, Adrien, il est plutôt peloteur. Il lui faisait de petites
caresses, sans trop d'importance, ce n'est pas un parfait cochon,
295 il n'abuserait pas d'une femme inerte, mais il aime bien tourner
autour, caresser les mains, frôler le visage, etc. Voici ce qui est
arrivé. Deux jours plus tard, la police de Cannes reçoit une
plainte de la Dame, un bijou de grande valeur lui a été volé.
Elle ne nous accusait pas précisément, Adrien et moi. Mais ça
mettait le vague. Dans nos métiers, il faut être strictement hon-
300 nête. Et voilà...

Je dis :

– Et voilà pourquoi vous m'avez soupçonné.

– Non, non, dit Jean, on ne vous a pas soupçonné, mais la
police...

305 Je commençais à en avoir assez des amitiés de Jean, mon
vieil instructeur, et de son ami Adrien que je ne connaissais
pas. La police c'est toujours extrêmement dangereux, surtout
si vous n'avez jamais rien fait à l'encontre d'une loi spéciale,
parce qu'alors vous êtes coupable d'enfreindre d'innombrables
310 lois, sans que vous le sachiez d'ailleurs.

281 c'est *Pierre* <Nous corrigeons.> 284 Jean [R *était* A *est*] l'un
285 pas [R *ce qu'il*] que 289 dit : *Pierre* <Nous corrigeons.> 292 savez,
Pierre <Nous corrigeons.> 297 bijou [R *somptueux* A *de grande valeur*] lui
298 précisément, *Pierre* <Nous corrigeons.> 305 avoir [R *marre* A *assez*]
des 306 ami *Pierre* <Nous corrigeons.> 308 n'avez [A *jamais*] rien fait
[R *vis-à-vis* A *à l'encontre*] d'une

Fragment IV : « Enfer-Ciel »

Comme une sorte d'incendie où le feu ne brûle pas
 Elle disait aussi
 Je n'ai plus mes mains
 Elle disait en souriant 315
 Elle disait beaucoup de choses
 C'était l'une des innombrables fées de Julius
 Mes fées à moi
 Julius n'était qu'un prête-nom
 Un autre moi 320
 Elle disait Ah
 Julius et moi que pouvions-nous répondre
 Elle disait et demandait
 Les choses les plus folles les plus extravagantes
 Soudain Elle demandait les choses marquées par les plus 325
 Grandes Sagesses
 Soudain Julius-moi nous étions
 Ah Julius et moi que pouvions-nous faire
 Nous l'aimions
 Elle disait oui sans sourire 330
 Ses yeux brillaient comme des saphirs
 Ses petites mains Ah ses petits doigts
 Le troisième de la main droite
 Ah son visage ingénu
 Nous la refusâmes Julius et moi 335
 Non pas qu'elle se fût offerte à nous
 Elle était éthérée souriante toujours mais
 Et puis un jour nous apprîmes
 Julius et moi
 – ? Est-ce un poème ou une petite nouvelle ? 340
 R. Les petites nouvelles et les poèmes se ressemblent
 singulièrement. Ne vous en faites pas.
 Où était-elle –

TEXTE DE BASE ET VARIANTE : Manuscrit de 6 f. (15 × 22,55 cm)
 à l'encre bleue sous le titre « Enfer-Ciel » (souligné) au centre de la marge
 supérieure, paginé II, 3-6 (BNQ, 204/1/5).

343 faites pas [R -] Où

Julius et moi

Elle disparue

345

Mais

Oui mais allez donc chercher

Dans quelles capitales

Paris Berlin Moscou Montréal Barcelone

Ou dans quelle petite ville de province

350

Dans quel hameau

Elle disparue

Mais

Résumés

1. « Un matin à Cannes... » : Manuscrit de 8 feuillets (11,8 × 16,7 cm) à l'encre bleue, sans pagination, sans titre, sans ponctuation, sauf la virgule (BNQ, 204/3/10).

Julius, qui s'entraîne pour un concours de natation à Cannes, se réveille un matin, triste et déprimé. Il part donc pour Paris, où il fait la noce pendant une semaine.

2. Manuscrit de 33 feuillets (12,4 × 20,3 cm) à la mine de plomb sous le titre « Le diamant » (souligné) au centre de la marge supérieure, paginé I, 2-33 à droite ; le premier feuillet est écrit recto verso (BNQ, 204/3/10).

Récit où Alain Grandbois se met en scène. Il raconte sa découverte de Juan-les-Pins, sa rencontre avec Jean, le barman du Casino de Juan et l'histoire de celui-ci. Jean avait été un as de l'aviation pendant la Première Guerre mondiale. Il est fêté partout comme un héros et mène une joyeuse vie à Paris. Il se lasse cependant de cette vie désordonnée et accepte l'offre d'un financier de devenir le barman du Casino de Juan-les-Pins. Ce texte est apparenté au manuscrit « Le diamant » et semble en avoir été une première ébauche. (Voir *supra*, fragment III, p. 356)

3. Manuscrit de 73 feuillets (6,7 × 10,5 cm) reliés en carnet, à l'encre bleue, paginé I, 2-71 à la droite de la marge supérieure, sous le titre « Julius » (souligné) au centre ; les feuillets 13, 25, 26, 36, 39, 50, 59, 62 sont écrits recto verso, pas de feuillet paginé 15, les feuillets 34, 35, 36 sont repris une seconde fois, le dernier feuillet n'est pas paginé. Suivi de 3 feuillets manuscrits (12,2 × 20,2 cm) à l'encre bleue, sous le titre « Julius »

souligné au centre de la marge supérieure, paginés 80-82. Le texte est sans ponctuation, sauf la virgule (BNQ, 204/3/10).

Julius, jeune poète fêtarde, mène une joyeuse vie à Paris. On lui présente un soir dans un cabaret une fille laide qu'il fait danser, en faisant des pitreries pour amuser la galerie. La fille, Lucie, se met à pleurer. Honteux, Julius l'amène au Bois et l'embrasse. Il en fait sa maîtresse, mais elle devient peu à peu insupportable. Julius songe au suicide. Un jour, Lucie surprend Julius chez lui en compagnie d'une autre femme. Elle fait une scène terrible, puis une crise de nerfs et Julius doit l'emmener dans une clinique. Marchant dans Paris, déprimé, Julius entre dans la cathédrale Notre-Dame et éprouve la présence de Dieu. En sortant, il fait dans un café la connaissance d'une jeune femme.

4. « Tu as giflé Bernard... » : Manuscrit de 23 feuillets (11,7 × 20,1 cm) à l'encre bleue, paginé I-VIII et 9-23 au centre de la marge supérieure, sans titre. Texte sans ponctuation sauf la virgule (BNQ, 204/3/16).

Le narrateur a giflé son ami Bernard, aviateur de la Première Guerre mondiale qui a eu le visage brûlé. Julius, le lendemain à l'aube, vient chercher le narrateur, convoqué en duel par Bernard au Pré Catelan du Bois de Boulogne. Julius est le témoin du narrateur. Le duel a lieu au pistolet, chacun tirant de façon à ne pas blesser l'adversaire. Les duellistes et leurs témoins font ensuite une tournée dans les restaurants et les cabarets de Paris, en compagnie de leurs petites amies.

5. Manuscrit de 15 feuillets (10,8 × 16,7 cm) à l'encre bleue, sous le titre « Julius » (« et Madeleine », raturé), sans pagination (BNQ, 204/3/9). Le texte, qui commence à la page 10 de « Les jours étaient longs... » (voir plus loin n° 10), est sans ponctuation, sauf la virgule.

Un vieux garçon de café raconte à Julius qu'il a fait la guerre, que sa fille a épousé une brute qui la force à faire le trottoir et que sa femme, désespérée, s'est suicidée. Là-dessus, entre dans la salle une belle femme, Hortense, la fille du garçon de café, qui invite Julius à partir avec elle.

6. Manuscrit de 6 feuillets (10,6 × 16,8 cm) à l'encre bleue, paginé I, 2-6, à la droite de la marge supérieure, sous le titre

« Le retour de Julius » (souligné) au centre de la marge supérieure (BNQ, 204/3/10).

Julius arrive une nuit chez le narrateur, sale et amaigri. Le narrateur lui donne un verre de rhum et lui offre un lit.

7. Manuscrit de 2 feuillets (10 × 15 cm) à l'encre bleue, paginé I, II à la droite de la marge supérieure sous le titre « L'argent » au centre de la marge supérieure (BNQ, 204/3/10).

Julius et le narrateur se rencontrent à Montréal. Julius veut emprunter un peu d'argent au narrateur, qui refuse.

8. « Délivrance du Jour » (BNQ, 204/3/4) :

A. Manuscrit de 5 feuillets (14 × 21,7 cm) à la mine de plomb, paginé 1-5 à la droite de la marge supérieure sous le titre « Délivrance du Jour » (souligné) au centre de la marge supérieure, titre repris « D. de J. » sur les pages 2 à 5.

B. Manuscrit de 10 feuillets (14 × 21,7 cm) à la mine de plomb, paginé 1-10 à la droite de la marge supérieure, sous le titre « Délivrance du Jour » (souligné) au centre de la marge supérieure. Titre repris sur chaque feuillet.

C. Manuscrit de 12 feuillets (14 × 21,7 cm) à la mine de plomb, paginé 10-22 à la droite de la marge supérieure, sans titre. Dessin d'une femme au crayon rouge sur le feuillet 17.

D. Manuscrit de 2 feuillets (14 × 21,7 cm) à la mine de plomb, paginé 8-9, sous le titre « Délivrance du Jour » (souligné) au centre de la marge supérieure.

E. Manuscrit de 2 feuillets (14 × 21,7 cm) à la mine de plomb, paginé 8-9, sans titre.

Prose poétique dont les personnages sont Julius et le narrateur. Publié dans *Délivrance du jour et autres inédits* (Montréal, Éditions du Sentier, 1980), d'après ces manuscrits.

9. [« Je puis affirmer... »] (BNQ, 204/3/10) : Manuscrit de 7 feuillets (10,5 × 15,6 cm) sur papier rose, à la mine de plomb, paginé I-V, 1 feuillet non paginé, 5-6, à la droite de la marge supérieure, sans titre.

Prose poétique dont les personnages sont le narrateur et Julius, texte apparenté à « Délivrance du Jour ».

10. [« Julius : les fontaines ... »] (BNQ, 204/3/10) : Manuscrit de 4 feuillets (10,5 × 15,6 cm) sur papier rose, à la mine, de plomb, paginé 10-14 à la droite de la marge supérieure, sans titre.

Dialogue entre « moi » et Julius, prose poétique, probablement la suite du texte précédent.

11. [« Les jours étaient longs ... »] (BNQ, 204/3/9) : Manuscrit de 10 feuillets (10,8 × 16,7 cm) à l'encre bleue, paginé II-V, les autres feuillets sans pagination, page V recto verso, sans titre, suivi de 14 feuillets sous le titre « Julius » (voir *supra*, n° 5).

Prose poétique, texte apparenté à « Délivrance du Jour », où les personnages sont le narrateur et Julius.

VI HENRY

Le grand Lecissier, qui le détestait, l'avait surnommé
bouche-cousue. « Il en crèvera, de son air fatal, avait-il déclaré
5 un jour. Il y a quelque chose de louche là-dessous. » Henry, à
qui on avait rapporté le propos, avait haussé les épaules. Mais
un soir de la semaine suivante, il l'avait rencontré seul, à la
porte d'un cinéma.

– Viens de ce côté-ci, j'ai à te dire deux mots.

10 Ils entrèrent dans une rue déserte et Henry lui avait dit :

– Défends-toi...

Il lui avait fendu la lèvre, cassé deux dents.

– Voilà, de la part de bouche-cousue. Si le cœur t'en dit,
on recommencera.

15 Henry se levait.

– Que deviens-tu, vieux. On ne te voit plus.

– Le bureau, les affaires... C'est embêtant, mais il le faut.
On vieillit. Peu de loisirs. D'ailleurs, que veux-tu faire de tes

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : Manuscrit de 3 f. (21 × 27 cm)
sous le titre « Henry » encadré dans la marge supérieure, à gauche, paginé
2-4 à droite, avec indication de chapitre II au centre (BNQ, 204/3/8).

2 Henry [R à son insu, des airs sombres, mystérieux ne <illisible> point. A Le
grand] Lecissier 9 Viens [R par A de ce côté-ci,] j'ai 9 mots. » [R Lecissier
l'avait suivi. Lorsqu'ils se furent éloignés A Ils entrèrent] dans une [R petite] rue [R
sombre A déserte] et 10 lui [A avait] dit 12 avait [A fendu la lèvre], cassé
[R la figure] deux [R ou trois] dents. 15 levait. – [R Mais] Que [R aimes-tu,
en réalité] deviens-tu, [R en réalité, Henry A vieux.] On 17 affaires... [R on
vieillit.] C'est 17 faut. [A On vieillit.] Peu

loisirs dans cette petite ville du bout du monde... Paris, Londres, New York, oui, mais... Veux-tu savoir ce que je fais à mes moments perdus ? Je dors. Je te conseille fortement la même chose. C'est encore ce qu'il y a de mieux. Épatant pour le teint. Adieu, je dois partir. 20

– Une cigarette, Henry ?

– Non merci. Je te verrai peut-être ce soir, au bal de June ? 25

– Oui, j'y serai.

Henry gagna le hall de l'hôtel.

Pourquoi tous ces gens la connaissaient-ils, pouvaient-ils l'approcher, la serrer dans leurs bras, en dansant, frôler ses cheveux, respirer son parfum, lui parler, lui arracher des mots, des mots qui sortaient de sa bouche vivante, de sa chair, qui étaient d'elle ? Et ce sourire, qu'elle recréait pour chacun d'eux. Ils la tenaient aussi, dans leurs bras, collés à elle, goûtant le balancement de son corps. 30

Henry se sentait vieillir. Il avait vingt-deux ans. Il vieillissait chaque jour d'une année ; il laissait tomber sa peau, à la façon des reptiles. Il dépouillait chaque soir un homme mort. Ses gestes de la veille lui paraissaient enfantins, ses paroles, ses idées, d'une extrême futilité. Il s'examinait parfois avec intérêt. « Suis-je seul à m'apercevoir du changement qui s'opère en moi ? Avec le souci qu'ont les gens de ne s'occuper que d'eux-mêmes, comment pourraient-ils regarder autour d'eux, voir. » Il s'étonnait qu'on ne constatât point chez lui de transformation. La vie coulait autour de lui, pareille à un beau fleuve paisible. Il s'imaginait résister au courant, ne pas suivre le sort commun. 35 40 45

20 savoir [R exactement] ce que je fais, [R le dimanche, le samedi après-midi] à 24 Une [R peu de thé A cigarette,] Henry 27 hôtel. » [R June !] Pourquoi <Tout le passage suivant, jusqu'à de son corps, est encadré et surmonté de la mention : Chap. Le Bal.> 28 Pourquoi [R la connaissance] tous 31 vivante, [A de sa chair,] qui 32 eux. [R – Et <mots illisibles>] Ils 35 ans. [R Il dépouillait chaque soir un vieil homme. Ses gestes de la veille lui paraissaient AR semblaient R enfantins.] Il 36 année. [R Chaque soir, il changeait de peau, il dépouillait un vieil homme. Ses gestes, ses paroles, ses idées de la veille] Il 39 parfois [R certainement] avec 40 apercevoir [R de ma transformation A du changement qui s'opère en moi R Il s'étonnait qu'on ne le constatât point.] Avec le [R habitude A souci] qu'ont 42 ils [R deviner] regarder 42 eux, [R et] voir 44 lui, [R comme] pareille

Page laissée blanche

BIBLIOGRAPHIE¹

A – AVANT LE CHAOS

I – Manuscrits

« Avant-propos » : manuscrit de 5 feuillets sous le titre « A.P. » (BNQ, 204/3/2) et manuscrit de 6 feuillets sous le titre « Notes : Avant le Déluge » (BNQ, 204/3/12).

« Tania » : dactylographie de 13 feuillets de l'adaptation radiophonique de « Tania », diffusée par Radio-Canada le 23 novembre 1952, dans la série « Contes et légendes du Canada » (BNQ, 204/3/6).

« Grégor » : manuscrit de 154 feuillets sous les titres « Grégor et l'amour » et « Grégor » (BNQ, 204/3/7) ; suite de 9 fragments directement apparentés à ce texte, pour un total de 23 feuillets (BNQ, 204/3/7) ; suite de 8 autres fragments apparentés à ce texte, donnés en Appendice (p. 332-343), le deuxième sans titre, le premier, le troisième et le quatrième intitulés « Grégor », les autres, « Nikita », « Valérie », « Vivian » et « B.P. » (BNQ, 204/3/7).

« Fleur-de-Mai » : dactylographie de 14 feuillets sous le titre « Fleur-de-Mai » (BNQ, 204/3/5).

« Le Noël de Jérôme » : dactylographie de 8 feuillets de l'adaptation radiophonique, sous le titre « Contes de Noël : Le Noël de Jérôme », diffusée par Radio-Canada le 24 décembre 1950 (BNQ, 204/3/11) ; deux fragments manuscrits, l'un de 28 feuillets sous le titre « Le Noël de Jérôme » avec surtitre « Contes de Noël » (BNQ, 204/3/11), l'autre de 2 feuillets, sans titre (BNQ, 204/3/11).

1. Cette bibliographie ne comprend que les titres se rapportant à *Avant le chaos*. Voir aussi la bibliographie générale dans Alain Grandbois, *Poésie II*, édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1990.

« Julius » : dactylographie de 18 feuillets, sans titre (BNQ, 204/3/10), accompagnée d'une copie au carbone ; manuscrit de 20 feuillets, sans titre (BNQ, 204/3/10) ; dactylographie de 3 feuillets intitulée « Le diamant » (BNQ, 204/3/10) ; manuscrit de 5 feuillets intitulé « Le diamant » (BNQ, 204/3/10) ; manuscrit de 6 feuillets sous le titre « Enfer-ciel » (BNQ, 204/1/5). Ces textes sont donnés dans l'Appendice V (p. 350-362). Également 11 textes manuscrits apparentés à Julius dont les résumés sont donnés dans l'Appendice V (p. 362-365) d'après les manuscrits suivants :

1) 8 feuillets, sans titre (BNQ, 204/3/10) ; 2) 38 feuillets, sous le titre « Le diamant » (BNQ, 204/3/10) ; 3) 73 feuillets, sous le titre « Julius » (BNQ, 204/3/10) ; 4) 23 feuillets, sans titre (BNQ, 204/3/16) ; 5) 15 feuillets, sous le titre « Julius » (BNQ, 204/3/9) ; 6) 6 feuillets, sous le titre « Le retour de Julius » (BNQ, 204/3/10) ; 7) 2 feuillets, sous le titre « L'argent » (BNQ, 204/3/10) ; 8) 5 fragments intitulés « Délivrance du jour » ou « D. du j. », comptant un total de 31 feuillets (BNQ, 204/3/4) ; 9) 7 feuillets, sans titre (BNQ, 204/3/10) ; 10) 4 feuillets, sans titre (BNQ, 204/3/10) ; 11) 10 feuillets, sans titre (BNQ, 204/3/9).

« Henry » : dactylographie de 19 feuillets, sous le titre « Henry » (BNQ, 204/3/8) ; manuscrit de 10 feuillets, sous le titre « Henry ou le mensonge » (BNQ, 204/3/8) ; manuscrit de 2 feuillets, sous le titre « Henry » (BNQ, 204/3/8) ; manuscrit de 3 feuillets, sous le titre « Henry » (BNQ, 204/3/8) ; manuscrit de 3 feuillets, sous le titre « Henry » – ce dernier état du texte est donné dans l'Appendice VI (p. 366-367) (BNQ, 204/3/8).

« Le discours dangereux » : manuscrit de 5 feuillets sous le titre « Le discours dangereux » (BNQ, 204/3/5).

« La belle carrière » : dactylographie de 10 feuillets sous le titre « La belle carrière » (BNQ, 204/3/2) ; manuscrit de 10 feuillets, sous le titre « La belle carrière » (BNQ, 204/3/2).

« Gédéon » : manuscrit de 17 feuillets, sans titre (BNQ, 204/3/13).

« Le détroit » : dactylographie de 6 feuillets, sous le titre « Le détroit » (BNQ, 204/3/5).

II – Éditions

Avant le chaos, Montréal, Éditions Moderne, 1945, 201 p.

Avant le chaos suivi de quatre nouvelles inédites, Montréal, HMMH, « L'Arbre », 1964, 277 p. Aux quatre nouvelles de la première édition (« Le 13 », « Tania », « Grégor » et « Le rêve »), celle-ci ajoute « Fleur-de-Mai », « Le Noël de Jérôme », « Julius » et « Ils étaient deux commandos ».

« Le 13 », *la Revue moderne*, mai 1942, p. 5-38.

- « Tania », *la Revue moderne*, septembre 1942, p. 5-6 et 40-45.
- « Ils étaient deux commandos », *la Revue moderne*, novembre 1942, p. 5-6 et 30-34.
- « Le Noël de Jérôme », *la Revue moderne*, décembre 1942, p. 11-12 et 41.
- « Le rire », *la Revue moderne*, octobre 1944, p. 11-12, 57-59, 64, 67, 69-71, 75-76 et 78.
- « Illusions », *la Revue moderne*, mai 1945, p. 12-13 et 65-69.
- « Fleur-de-Mai », *Liaison*, vol. 1, n° 6, 1947, p. 323-332.
- « Un homme à sa fenêtre », commandité par la Banque canadienne de commerce. Ce conte, illustré par Alfred Pellan, a paru simultanément dans *la Revue populaire*, novembre 1950, p. 44-45 ; *la Revue moderne*, novembre 1950, p. 34-35 ; *le Samedi*, le 18 novembre 1950, p. 31-32 ; *la Presse*, le 18 novembre 1950, en encart non paginé.
- « Julius », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 4, « Contes et nouvelles », Montréal, 1959, p. 57-67.

B – ARTICLES SUR AVANT LE CHAOS

- ANONYME, « HMH Alain Grandbois *Avant le chaos* », *le Devoir*, 25 avril 1964, p. 14.
- BASTIEN, Hermas, « Contes et nouvelles », *les Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 3, 1958, p. 90-91.
- BÉGIN, Émile, « *Avant le chaos* », *l'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 25, n° 1, octobre 1945, p. 63-64.
- BESSETTE, Gérard, « Alain Grandbois », *De Québec à Saint-Boniface. Récits et nouvelles du Canada français*, Toronto, Macmillan, 1968, p. 61-82.
- BESSETTE, Gérard, GESLIN, L. et PARENT, Ch., « Alain Grandbois », dans *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, p. 204, 241-256, 270 et 274.
- BLAIN, Maurice, *Mes fiches*, nos 169-170, 5 et 20 septembre 1945, p. 90.
- BLAIN, Maurice, « Adieu à une civilisation intérieure », *Cité libre*, n° 71, novembre 1964, p. 30-32 ; repris dans *Approximations*, Montréal, HMH, 1967, p. 199-203.
- BOUCHARD, Chantal et DESCHAMPS, Nicole, « Quatre textes adventices de « Grégor » », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 8, été-automne 1984, p. 80-89.
- BOUCHARD, Chantal, « Les nouvelles d'Alain Grandbois. Donner la parole aux personnages », à paraître dans *Actes du colloque international d'études canadiennes*, Catania, Italie, 18-22 mai 1988.

- BOUCHARD, Chantal, « Julius ou le double d'Alain Grandbois », *Littératures*, n° 3, Montréal, mai 1989, p. 87-93.
- BOUCHARD, Chantal, « La genèse de Julius : au commencement était le chaos », *Urgences*, n° 24, juillet 1989, p. 35-42.
- BOUCHARD, Chantal, « Alain Grandbois et la nouvelle. Ce que les inédits nous apprennent », dans *Grandbois vivant*, Montréal, L'Hexagone, 1990, p. 43-47.
- BOUCHER, Jean-Pierre, « Fragmentation et unité dans *Avant le chaos* », *Écrits du Canada français*, n° 60, 1987, p. 156-173.
- BRUNELLE, Christiane, « Alain Grandbois ou l'amour de la vie par Marcel Dubé », *le Soleil*, 13 décembre 1966, p. 28.
- CHOPIN, René, « *Avant le chaos* », *le Devoir*, 21 avril 1945, p. 8.
- COLLIN, W. E., « Letters in Canada : 1945 (II) ; French-Canadian Letters », *The University of Toronto Quarterly*, vol. 15, n° 4, juillet 1946, p. 406-407.
- DAGNEAU, Georges-Henri, « *Avant le chaos* », *Culture*, vol. 6, n° 3, septembre 1945, p. 376.
- DAIGNEAULT, Claude, « Horizons littéraires. Hommage à Alain Grandbois », *le Soleil*, 11 septembre 1965, p. 28.
- DESCHAMPS, Nicole, « Les nouvelles de Grandbois comme objet transitionnel », *Urgences*, n° 24, juillet 1989, p. 17-23.
- DESMARCHAIS, Rex, « Perspectives littéraires sur le monde », *la Revue populaire*, vol. 38, n° 10, octobre 1945, p. 7.
- DION, Robert, « Poètes canadiens-français. Alain Grandbois », *l'Écho du Nord*, 23 décembre 1964, p. 37.
- DUBÉ, Marcel, « Alain Grandbois ou l'amour de la vie », dans *Textes et documents*, Montréal, Leméac, 1968, p. 64-72.
- DUHAMEL, Roger, [« *Avant le chaos* »], *l'Action nationale*, vol. 25, avril 1945, p. 291-293.
- ÉMERY, Jules, « *Avant le chaos* », *Relations*, n° 68, août 1946, p. 255.
- GALLAYS, François, « *Avant le chaos*, recueil de nouvelles d'Alain Grandbois », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Maurice Lemire, dir.), Montréal, Fides, 1982, tome III, p. 98-101.
- GARNEAU, René, « *Maria de l'hospice et Avant le chaos* », *le Canada*, 26 mars 1945, p. 5.
- GAY, Paul, « Survol de la littérature canadienne-française. Alain Grandbois », *l'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 46, n° 4, septembre-octobre 1967, p. 51-52.
- GIGNAC, Joseph, « *Avant le chaos* par Alain Grandbois », *les Carnets viatoriens*, vol. 11, n° 3, juillet 1946, p. 221.
- HAMEL, E.-Charles, « *Avant le chaos* par Alain Grandbois (Aux Éditions Modernes) », *le Jour*, 31 mars 1945, p. 5.

- L'ILLETTRÉ [pseudonyme de Harry BERNARD], « Renouveau du conte », *l'Autorité*, 16 juin 1945, p. 1 et 4.
- JASMIN, Guy, « Le mois littéraire », *la Revue populaire*, mai 1945, p. 11.
- LALIBERTÉ, Paul [pseudonyme de Roger DUHAMEL], « Le livre de la semaine par Alain Grandbois », *le Bloc*, 29 mars 1945, p. 6.
- LÉGARÉ, Romain, « Le renouveau du conte au Canada français », *Culture*, mars 1947, p. 51-66.
- LOCKQUELL, Clément, « Avant le chaos. Alain Grandbois », *le Soleil*, 9 mai 1964, p. 26.
- MARCOTTE, Gilles, « Ô beaux visages de mon passé », *la Presse*, 25 avril 1964, p. 6 ; repris sous le titre « Alain Grandbois et les beaux visages de son passé » dans Gilles Marcotte, *Des bonnes rencontres. Chroniques littéraires*, Montréal, Hurtubise HMH, « Reconnaissances », 1971, p. 141-145.
- MARTINEAU, Paul, « Alain Grandbois, Avant le chaos », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 35, n° 3, juillet-septembre 1965, p. 368.
- O., D.-M., « Alain Grandbois, Avant le chaos », *le Canada français*, septembre 1945, p. 77.
- PETERSON, Michel, « L'énonciation de la subjectivité dans "Tania" d'Alain Grandbois », communication au Colloque interuniversitaire des jeunes chercheurs en littérature québécoise, université Laval, Québec, 14-15 juin 1989.
- RENAUD, André, « Avant le chaos d'Alain Grandbois », *Livres et auteurs canadiens 1964*, p. 19-20.
- ROBERT, Lucette, « Ce dont on parle », *la Revue populaire*, juin 1945, p. 10-11, 73.
- SAINT-PIERRE, A., « Alain Grandbois : Avant le chaos », *la Revue dominicaine*, vol. 51, n° 2, juillet-août 1945, p. 63.
- SYLVESTRE, Guy, « De Saint-Pancrace à Djibouti », *le Droit*, 2 juin 1945, p. 2.
- SYLVESTRE, Guy, « L'année littéraire, 1945 », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 16, 1946, p. 222-223.
- SYLVESTRE, Guy, « Avant le chaos d'Alain Grandbois », *le Devoir*, 30 mai 1964, p. 11.
- THÉBERGE, Jean-Yves, « Alain Grandbois », *le Canada français*, 9 mai 1965, p. 36.
- THÉBERGE, Jean-Yves, « Alain Grandbois, poète », *Tel quel*, vol. 1, n° 1, janvier 1962, p. 42-43.
- VIATTE, Auguste, « Chronique des lettres françaises hors de France. Canada », *Conjonction*, n° 105, octobre 1967, p. 5-11.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

| | |
|---|-----|
| Manuscrit de « Grégor » (BNQ, 204/3/7) | 92 |
| Lettre d'Alain Grandbois à son père, 10 mai 1934 (BNQ 204/9/4) | 169 |
| Carte postale d'André Loréal à Alain Grandbois, juin 1934 (BNQ, 204/8/9) | 198 |
| Manuscrit de « Nikita » (BNQ, 204/2/14) | 307 |

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| Introduction | 7 |
| Sigles et abréviations | 39 |
| <i>Avant le chaos</i> | |
| Avant-propos | 45 |
| Le 13 | 47 |
| Tania | 66 |
| Grégor | 93 |
| Le rire | 170 |
| Fleur-de-Mai | 199 |
| Le Noël de Jérôme | 210 |
| Julius | 217 |
| Ils étaient deux commandos | 227 |
| Nouvelles publiées en revue | |
| Illusions | 251 |
| Un homme à sa fenêtre | 266 |
| Nouvelles inédites | |
| Henry | 271 |
| Le discours dangereux | 288 |
| La belle carrière | 292 |
| Gédéon | 300 |
| Le détroit | 303 |
| Appendices | |
| I : Avant-propos | 309 |
| II : Tania | 312 |
| III : Textes apparentés à Grégor | 327 |
| IV : Le Noël de Jérôme | 344 |
| V : Textes apparentés à Julius | 350 |
| VI : Henry | 366 |
| Bibliographie | 369 |

Photocomposition et montage: Typo Litho composition inc.

Achévé d'imprimer
en novembre 1991 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap-Saint-Ignace, Qué.